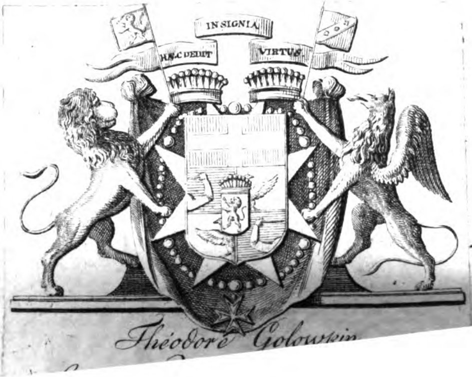


Gardelle pinxit L. Saillior



Théodore Golowkin,
Comte de Russie et du S. E. R.
Chevalier-né de l'Ordre de S.t Jean.


INSIGNIA
HÆC DEDIT
VIRTUS
Théodore Golowkin

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
M[R]. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE,
DIVISÉE EN HUIT LIVRES,

Avec l'Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie ſous PIERRE LE GRAND, en deux Parties diviſées par Chapitres. Ces deux Ouvrages ſont précédés des piéces qui leur ſont rélatives, & ſont ſuivies de Tables des Matières, &c. &c.

GÆNÆVÆ,

M. DCC. LXXI.

REMARQUES SUR L'HISTOIRE.

NE cessera-t-on jamais de nous tromper sur l'avenir, le présent & le passé? Il faut que l'homme soit bien né pour l'erreur, puisque dans ce siécle éclairé on prend tant de plaisir à nous débiter les fables d'*Hérodote*, & des fables encor qu'*Hérodote* n'aurait jamais osé conter même à des Grecs.

Que gagne-t-on à nous redire, que *Ménès* était petit-fils de *Noé*? Et par quel excès d'injustice peut-on se moquer des généalogies de *Moréri*, quand on en fabrique de pareilles? Certes *Noé* envoya sa famille voyager loin; son petit-fils *Ménès* en Egypte, son autre petit-fils à la Chine, je ne sais quel autre petit-fils en Suède, & un cadet en Espagne. Les voyages alors formaient les jeunes gens bien mieux qu'aujourd'hui: il a falu chez nos nations modernes des dix ou douze siécles pour s'instruire un peu de la géométrie; mais ces voyageurs, dont on parle, étaient à peine arrivés dans des pays incultes, qu'on y prédisait les éclipses. On ne peut douter au moins que l'histoire autentique de la Chine ne rapporte des éclipses calculées il y a environ quatre mille ans. *Confucius* en cite trente-six, dont les missionnaires mathématiciens ont vérifié trente-deux. Mais ces faits n'embarrassent point ceux qui ont fait *Noé* grand-père de *Fohy*; car rien ne les embarrasse.

D'autres adorateurs de l'antiquité nous font regarder les Egyptiens comme le peuple le plus sage

de la terre; parce que, dit-on, les prêtres avaient chez eux beaucoup d'autorité: & il se trouve, que ces prêtres si sages, ces législateurs d'un peuple sage, adoraient des singes, des chats & des oignons. On a beau se récrier sur la beauté des anciens ouvrages Egyptiens: ceux qui nous sont restés sont des masses informes; la plus belle statue de l'ancienne Egypte n'approche pas de celle du plus médiocre de nos ouvriers. Il a fallu que les Grecs enseignassent aux Egyptiens la sculpture: il n'y a jamais eu en Egypte aucun bon ouvrage que de la main des Grecs. Quelle prodigieuse connaissance, nous dit-on, les Egyptiens avaient de l'astronomie! Les quatre côtés d'une grande pyramide sont exposés aux quatre régions du monde; ne voilà-t-il pas un grand effort d'astronomie? Ces Egyptiens étaient-ils autant de *Cassini*, de *Halley*, de *Keplers*, de *Ticho-Brahé*? Ces bonnes gens racontaient froidement à *Hérodote*, que le soleil en onze mille ans s'était couché deux fois où il se leve: c'était-là leur astronomie.

Il en coûtait, répète Mr. *Rollin*, cinquante mille écus pour ouvrir & fermer les écluses du lac Mœris. Mr. *Rollin* est cher en écluses, & se mécompte en arithmétique. Il n'y a point d'écluse qui ne doive s'ouvrir & se fermer pour un écu, à moins qu'elles ne soient très-mal faites: Il en coûtait, dit-il, cinquante talens pour ouvrir & fermer ces écluses. Il faut savoir, qu'on évalua le talent du tems de *Colbert* à trois mille livres de France. *Rollin* ne songe pas, que depuis ce tems la valeur numéraire de nos espèces est augmentée presque du double, & qu'ainsi la peine d'ouvrir les écluses du lac Mœris aurait dû couter, selon lui, environ trois cent mille francs: ce qui est à peu près deux cent-quatre-vingt-dix-sept mille livres plus qu'il ne faut. Tous les calculs de ses treize tomes se ressentent de cette inattention. Il répète encore, après *Hérodote*, qu'on entretenait d'ordinaire en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays beaucoup moins grand que la France, quatre cent mille soldats; qu'on donnait à chacun cinq livres de pain par jour,

& deux livres de viande. C'est donc huit cent mille livres de viande par jour pour les seuls soldats, dans un pays où l'on n'en mangeait presque point. D'ailleurs, à qui appartenaient ces quatre cent mille soldats, quand l'Egypte était divisée en plusieurs petites principautés? On ajoute, que chaque soldat avait six arpens francs de contribution, voilà donc deux millions quatre cent mille arpens, qui ne payent rien à l'état. C'est cependant ce petit état, qui entretenait plus de soldats que n'en a aujourd'hui le Grand-Seigneur, maître de l'Egypte & de dix fois plus de pays que l'Egypte n'en contient. *Louis XIV.* a eu quatre cent mille hommes sous les armes pendant quelques années; mais c'était un effort, & cet effort a ruiné la France.

Si on voulait faire usage de sa raison au lieu de sa mémoire, & examiner plus que transcrire, on ne multiplierait pas à l'infini les livres & les erreurs; il faudrait n'écrire que des choses neuves & vrayes. Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique: la plûpart, au-lieu de discuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au siécle où nous vivons on imprime encore le conte des oreilles de *Smerdis*, & de *Darius*, qui fut déclaré Roi par son cheval, lequel hennit le premier; & de *Sanacharib*, ou *Sennakerib*, ou *Sennacabon*, dont l'armée fut détruite miraculeusement par des rats? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils sont.

Est-il permis à un homme de bon sens, né dans le dix-huitiéme siécle, de nous parler sérieusement des oracles de Delphes? tantôt de nous répéter, que cet oracle devina que *Crésus* faisait cuire une tortue & du mouton dans une tourtiére; tantôt de nous dire, que des batailles furent gagnées suivant la prédiction d'*Apollon*, & d'en donner pour raison le pouvoir du diable? Mr. *Rollin* dans sa compilation de l'histoire ancienne, prend le parti des oracles contre Mrs. *Van Dale*, *Fontenelle* &

Bafnage: *Pour Mr. de Fontenelle*, dit-il, *il ne faut regarder que comme un ouvrage de jeuneſſe ſon livre contre les oracles, tiré de Van Dale*. J'ai bien peur que cet arrêt de la vieilleſſe de *Rollin* contre la jeuneſſe de *Fontenelle*, ne ſoit caſſé au tribunal de la raiſon; les rhéteurs n'y gagnent guères leurs cauſes contre les Philoſophes. Il n'y a qu'à voir ce que dit *Rollin* dans ſon dixiéme tome, où il veut parler de Phyſique: il prétend qu'*Archimède*, voulant faire voir à ſon bon ami le Roi de Syracuſe la puiſſance des méchaniques, fit mettre à terre une galère, la fit charger doublement, & la remit doucement à flot en remuant un doigt, ſans ſortir de deſſus ſa chaiſe. On ſent bien, que c'eſt-là le rhéteur qui parle: s'il avait été un peu Philoſophe, il aurait vû l'abſurdité de ce qu'il avance.

Il me ſemble, que ſi on voulait mettre à profit le tems préſent, on ne paſſerait point ſa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conſeillerais à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces tems reculés; mais je voudrais qu'on commençât une étude ſérieuſe de l'hiſtoire au tems où elle devient véritablement intéreſſante pour nous: il me ſemble, que c'eſt vers la fin du quinziéme ſiécle. L'Imprimerie, qu'on invente en ce tems-là, commence à la rendre moins incertaine. L'Europe change de face; les Turcs, qui s'y répandent, chaſſent les belles-lettres de Conſtantinople; elles fleuriſſent en Italie; elles s'établiſſent en France; elles vont polir l'Angleterre, l'Allemagne & le Septentrion. Une nouvelle Religion ſépare la moitié de l'Europe de l'obéiſſance du Pape. Un nouveau ſyſtême de politique s'établit; on fait, avec le ſecours de la bouſſole, le tour de l'Afrique; & on commerce avec la Chine plus aiſément que de Paris à Madrid. L'Amérique eſt découverte; on ſubjugue un nouveau monde, & le nôtre eſt preſque tout changé; l'Europe chrétienne devient une eſpèce de république immenſe, où la balance du pouvoir eſt établie mieux qu'elle ne le fut en Grèce. Une correſpondance perpétuelle en lie

toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des Rois suscite, & même malgré les guerres de Religion encore plus destructives. Les arts, qui font la gloire des états, sont portés à un point que la Grèce & Rome ne connurent jamais. Voilà l'histoire qu'il faut que tout homme sache; c'est là qu'on ne trouve ni prédictions chimériques, ni oracles menteurs, ni faux miracles, ni fables insensées; tout y est vrai, aux petits détails près, dont il n'y a que les petits esprits qui se soucient beaucoup. Tout nous regarde, tout est fait pour nous; l'argent sur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos besoins, nos plaisirs nouveaux, tout nous fait souvenir chaque jour, que l'Amérique & les grandes Indes, & par conséquent toutes les parties du monde entier, sont réunies depuis environ deux siécles & demi par l'industrie de nos pères. Nous ne pouvons faire un pas qui ne nous avertisse du changement qui s'est opéré depuis dans le monde. Ici ce sont cent villes, qui obéissaient au Pape, & qui sont devenues libres. Là on a fixé pour un tems les privilèges de toute l'Allemagne. Ici se forme la plus belle des républiques, dans un terrain, que la mer menace chaque jour d'engloutir : l'Angleterre a réuni la vraye liberté avec la royauté : la Suède l'imite, & le Dannemarck n'imite point la Suède. Que je voyage en Allemagne, en France, en Espagne, par-tout je trouve les traces de cette longue querelle, qui a subsisté entre les maisons d'*Autriche* & de *Bourbon*, unies par tant de traités, qui ont tous produit des guerres funestes. Il n'y a point de particulier en Europe, sur la fortune duquel tous ces changemens n'ayent influé. Il sied bien après cela de s'occuper de *Salmanazar* & de *Mardokempad*, & de rechercher les anecdotes du Persan *Cayamarrat*, & de *Sabaco Métophis*. Un homme mûr, qui a des affaires sérieuses, ne répète point les contes de sa nourrice.

NOUVELLES CONSIDERATIONS SUR L'HISTOIRE.

PEut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'hiſtoire, ce qui eſt arrivé dans la phyſique. Les nouvelles découvertes ont fait proſcrire les anciens ſyſtêmes. On voudra connaître le genre-humain dans ce détail intéreſſant, qui fait aujourd'hui la baſe de la philoſophie naturelle.

On commence à reſpecter très-peu l'avanture de *Curtius*, qui referma un gouffre en ſe précipitant au fond lui & ſon cheval. On ſe moque des boucliers deſcendus du ciel, & de tous les beaux taliſmans dont les Dieux faiſaient préſent ſi libéralement aux hommes ; & des Veſtales, qui mettaient un vaiſſeau à flot avec leur ceinture ; & de toute cette foule de ſotiſes célèbres, dont les anciens hiſtoriens regorgent. On n'eſt guères plus content, que dans ſon hiſtoire ancienne Mr. *Rollin* nous parle ſérieuſement du Roi *Nabis*, qui faiſait embraſſer ſa femme par ceux qui lui apportaient de l'argent, & qui mettait ceux qui lui en refuſaient dans les bras d'une belle poupée toute ſemblable à la reine, & armée de pointes de fer ſous ſon corps de jupe. On rit, quand on voit tant d'auteurs répéter les uns après les autres, que le fameux *Othon* Archevêque de Mayence fut aſſiégé & mangé par une armée de rats en 698 ; que des pluies de ſang inondèrent la Gaſcogne en 1017 ; que deux armées de ſerpens ſe battirent près de Tournay en 1059. Les prodiges, les prédictions, les épreuves par le feu, &c. ſont à

préſent dans le même rang que les contes d'*Hérodote*.

Je veux parler ici de l'hiſtoire moderne, dans laquelle on ne trouve ni poupées qui embraſſent les courtiſans, ni Evêques mangés par les rats.

On a grand ſoin de dire, quel jour s'eſt donnée une bataille, & on a raiſon. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, & même l'entrée d'un Ambaſſadeur, dans laquelle on n'oublie ni ſon ſuiſſe ni ſes laquais. Il eſt bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puiſſe les conſulter dans le beſoin; & je regarde à préſent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais après avoir lu trois ou quatre mille deſcriptions de batailles, & la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guères plus inſtruit au fond. Je n'apprenais là que des événemens. Je ne connais pas plus les François & les Sarraſins par la bataille de *Charles Martel*, que je ne connais les Tartares & les Turcs par la victoire que *Tamerlan* remporta ſur *Bajazet*. J'avoue, que quand j'ai lû les mémoires du cardinal de *Retz* & de Madame de *Motteville*, je ſais ce que la reine mère a dit mot pour mot à Mr. *de Jerſay*; j'apprends, comment le Coadjuteur a contribué aux barricades; je peux me faire un précis des longs diſcours qu'il tenait à Madame *de Bouillon*. C'eſt beaucoup pour ma curioſité: c'eſt pour mon inſtruction très-peu de choſe. Il y a des livres, qui m'apprennent les anecdotes vrayes ou fauſſes d'une cour. Quiconque a vû les cours, ou a eu envie de les voir, eſt auſſi avide de ces illuſtres bagatelles, qu'une femme de province aime à ſavoir les nouvelles de ſa petite ville. C'eſt au fond la même choſe & le même mérite. On s'entretenait ſous *Henri IV*. des anecdotes de *Charles IX*. On parlait encor de Mr. le duc *de Bellegarde* dans les premières années de *Louis XIV*. Toutes ces petites mignatures ſe conſervent une génération ou deux, & périſſent enſuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connaiſ-

ſances d'une utilité plus ſenſible & plus durable. Je voudrais apprendre quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, & ſi cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Eſpagne a-t-elle été plus riche, avant la conquête du nouveau monde, qu'aujourd'hui? De combien était-elle plus peuplée du tems de *Charles-Quint*, que ſous *Philippe IV*? Pourquoi Amſterdam contenait-elle à peine vingt mille ames il y a deux cent ans? pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent quarante mille habitans? & comment le ſait-on poſitivement? De combien l'Angleterre eſt-elle plus peuplée qu'elle ne l'étoit ſous *Henri VIII*? Serait-il vrai ce qu'on dit dans les *Lettres Perſanes*, que les hommes manquent à la terre, & qu'elle eſt dépeuplée en comparaiſon de ce qu'elle était il y a deux mille ans? Rome, il eſt vrai, avait alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue, qu'Aléxandrie & Carthage étaient de grandes villes; mais Paris, Londres, Conſtantinople, le grand Caire, Amſterdam, Hambourg, n'exiſtaient pas. Il y avoit trois cent nations dans les Gaules; mais ces trois cent nations ne valaient la nôtre, ni en nombre d'hommes, ni en induſtrie. L'Allemagne était une forêt: elle eſt couverte de cent villes opulentes. Il ſemble, que l'eſprit de critique, laſſé de ne perſécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toujours, que ce monde dégénère, & on veut encor qu'il ſe dépeuple. Quoi donc? nous faudra-t-il regretter les tems, où il n'y avait pas de grand chemin de Bourdeaux à Orléans, & où Paris était une petite ville dans laquelle on s'égorgeait? On a beau dire; l'Europe a plus d'hommes qu'alors, & les hommes valent mieux. On pourra ſavoir dans quelques années, combien l'Europe eſt en effet peuplée; car dans preſque toutes les grandes villes on rend public le nombre des naiſſances, au bout de l'année; & ſur la règle exacte & ſûre que vient de donner un Hollandais auſſi habile qu'infatigable, on ſait le nombre des habitans par celui des naiſſances. Voilà déja un des objets de la curioſité de quiconque

veut lire l'hiſtoire en citoyen & en philoſophe. Il ſera bien loin de s'en tenir à cette connaiſſance ; il recherchera quel a été le vice radical & la vertu dominante d'une nation ? pourquoi elle a été puiſſante ou faible ſur la mer ? comment & juſqu'à quel point elle s'eſt enrichie depuis un ſiécle ? les régiſtres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra ſavoir, comment les arts, les manufactures ſe ſont établies ; il ſuivra leur paſſage & leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs & dans les loix ſeront enfin ſon grand objet. On ſaurait ainſi l'hiſtoire des hommes, au lieu de ſavoir une faible partie de l'hiſtoire des Rois & des Cours.

En vain je lis les annales de France ; nos hiſtoriens ſe taiſent tous ſur ces détails. Aucun n'a eu pour deviſe : *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* Il faudrait donc, me ſemble, incorporer avec art ces connaiſſances utiles dans le tiſſu des événemens. Je crois, que c'eſt la ſeule maniére d'écrire l'hiſtoire moderne en vrai politique & en vrai philoſophe. Traiter l'hiſtoire ancienne, c'eſt compiler, me ſemble, quelques vérités avec mille menſonges. Cette hiſtoire n'eſt peut-être utile que de la même manière dont l'eſt la fable, par de grands événemens, qui ſont le ſujet perpétuel de nos tableaux, de nos poëmes, de nos converſations, & dont on tire des traits de morale. Il faut ſavoir les exploits d'*Alexandre*, comme on ſait les travaux d'*Hercule*. Enfin cette hiſtoire ancienne me ſemble, à l'égard de la moderne, ce que ſont les vieilles médailles en comparaiſon des monnoyes courantes ; les premières reſtent dans les cabinets, les ſecondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connaiſſent autre choſe que les livres ; il faut qu'ils ſoient encouragés par le gouvernement, autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les *Boileau*, les *Racine*, les *Valincourt*, pour ce qu'ils ne firent point ; & qu'on ne diſe pas d'eux ce que diſait de ces Meſſieurs un commis du tréſor royal, homme d'eſprit : *Nous n'avons vû encore d'eux que leur ſignature.*

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

CET avantage consiste sur-tout dans la comparaison qu'un homme d'Etat, un citoyen peut faire des loix & des mœurs étrangères avec celles de son pays; c'est ce qui excite l'émulation des nations modernes dans les arts, dans l'agriculture, dans le commerce.

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs. On peut, quoi qu'on en dise, prévenir les uns & les autres. L'histoire du tyran *Christiern* peut empêcher une nation de confier le pouvoir absolu à un tyran; & le désastre de *Charles XII.* devant Pultava, avertit un général de ne pas s'enfoncer dans l'Ukraine sans avoir des vivres.

C'est pour avoir lû les détails des batailles de Crecy, de Poitiers, d'Azincour, de St. Quentin, de Gravelines &c. que le célèbre maréchal de Saxe se déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appellait des affaires de Poste.

Les exemples font un grand effet sur l'esprit d'un Prince qui lit avec attention. Il verra que *Henri IV.* n'entreprenait sa grande guerre, qui devait changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun nouveau secours de finances.

Il verra que la Reine *Elisabeth*, par les seules ressources du commerce & d'une sage économie, résista au puissant *Philippe second*, & que de cent

vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France non entamée sous *Louis XIV*, après neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il construisit. En vain l'auteur des causes de la chute de l'empire Romain, blâme-t-il *Justinien* d'avoir eu la même politique ; il ne devait blâmer que les Empereurs qui négligèrent ces places frontières, & qui ouvrirent les portes de l'Empire aux Barbares.

Un avantage que l'histoire moderne a sur l'ancienne, est d'apprendre à tous les Potentats que depuis le quinziéme siécle on s'est toujours réuni contre une puissance trop prépondérante. Ce systême d'équilibre a toujours été inconnu des anciens, & c'est la raison des succès du peuple Romain, qui ayant formé une milice supérieure à celle des autres peuples, les subjugua l'un après l'autre du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

Il est nécessaire de remettre souvent sous les yeux les usurpations des Papes, les scandaleuses discordes de leurs schismes, la démence des disputes de controverse, les persécutions, les guerres enfantées par cette démence, & les horreurs qu'elles ont produites.

Si on ne rendait pas cette connaissance familière aux jeunes gens, s'il n'y avoit qu'un petit nombre de savans instruits de ces faits, le public serait aussi imbécile qu'il l'était du tems de *Grégoire VII*. Les calamités de ce tems d'ignorance renaîtraient infailliblement, parce qu'on ne prendrait aucune précaution pour les prévenir. Tout le monde sait à Marseille par quelle inadvertance la peste fut apportée du Levant, & on s'en préserve.

Anéantissez l'étude de l'histoire, vous verrez peut-être des *St. Barthelemi* en France, & des *Cromwell* en Angleterre.

ANECDOTES SUR LE CZAR PIERRE LE GRAND.

PIERRE premier a été furnommé le GRAND, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes chofes dont nulle ne s'était préfentée à l'efprit d'aucun de fes prédéceffeurs. Son peuple avant lui fe bornait à ces premiers arts enfeignés par la néceffité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils défirent fi peu ce qu'ils ne connaiffent pas, le génie fe dévelope fi difficilement, & s'étouffe fi aifément fous les obftacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations font demeurées groffières pendant des milliers de fiécles, jufqu'à ce qu'il foit venu des hommes tels que le Czar *Pierre*, précifément dans le tems qu'il fallait qu'ils vinffent.

Le hazard fit, qu'un jeune Genevois nommé *Le Fort* était à Mofcou chez un Ambaffadeur Danois, vers l'an 1695. Le Czar *Pierre* avoit alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avoit appris en peu de tems la langue Ruffe, & qui parlait prefque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au prince; il entra dans fon fervice, & bientôt après dans fa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avoit une autre manière de vivre & de régner que celle qui était malheureufement établie de tous les tems dans fon vafte Empire; & fans ce Genevois la Ruffie feroit peut-être encor barbare.

Il falait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, & pour fe dépouiller des préjugés du trône, & de fa pa-

trie. Le Czar ſentit, qu'il avait à former une Nation & un Empire : mais il n'avait aucun ſecours autour de lui. Il conçut dès-lors le deſſein de ſortir de ſes Etats, & d'aller comme *Prométhée* emprunter le feu céleſte pour animer ſes compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois ſiécles auſſi dépourvûs d'un telle flamme que les Moſcovites. Il ne put exécuter ſon deſſein auſſi-tôt qu'il l'aurait voulu. Il falut ſoutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696.; & ce ne fut qu'après les avoir vaincus, qu'il ſortit de ſes Etats pour aller s'inſtruire lui-même de tous les arts, qui étaient abſolument inconnus en Ruſſie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amſterdam, & dans le village de Sardam, ſous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément Mr. *Pieter Bas*. Il ſe fit inſcrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaiſſeaux preſque toute l'Europe. Il maniait la hache & le compas; & quand il avait travaillé dans ſon attelier à la conſtruction des vaiſſeaux, il étudiait la géographie, la géométrie & l'hiſtoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple ſouffrait, lui qui ſouffre ſi peu de choſe. La premiere langue qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce, & qu'il voulut qu'on parlât à la Cour.

Il apprit auſſi un peu d'Anglais dans ſon voyage à Londres, mais il ne ſut jamais le Français, qui eſt devenu depuis la langue de Péterſbourg ſous l'Impératrice *Elizabeth*, à meſure que ce pays s'eſt civiliſé.

Sa taille était haute, ſa phyſionomie fière & majeſtueuſe; mais défigurée quelquefois par des convulſions, qui altéraient les traits de ſon viſage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poiſon, qu'on diſait que ſa ſœur *Sophie* lui avoit donné,

Mais le véritable poiſon était le vin & l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan & avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme qui voulait s'inſtruire. Il aimait les femmes autant que le Roi de Suède ſon rival les craignait, & tout lui était également bon en amour comme à table. Il ſe piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit, que les Légiſlateurs & les Rois ne doivent point ſe mettre en colère: mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le Grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un Roi n'eſt pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, & il dit même à un magiſtrat de Hollande à ſon ſecond voyage: *J'ai réformé ma nation, & je n'ai pu me réformer moi-même.* Il eſt vrai que les cruautés qu'on lui reproche, étaient un uſage de la cour de Moſcou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un Czar appliquer de ſa main royale cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules nuës d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs ſervices étant yvres, ou d'eſſayer ſon ſabre en faiſant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de ſon pays; *Le Fort* eût aſſez d'autorité ſur lui pour l'arrêter quelquefois ſur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *Le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, & ſur-tout ſon goût pour les arts, qui ſe dévelopait, adoucirent un peu ſes mœurs: car c'eſt le privilège de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait ſouvent déjeûner chez un géographe, avec lequel il faiſait des cartes marines. Il paſſait des journées entières chez le célèbre *Ruyſch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections,

qui ont perfectionné l'anatomie & qui lui ôtent son dégout. Ce prince se donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artisan Hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie, & cette espèce d'éducation était au-dessus de celle qu'on avait jamais reçue sur le trône de Russie. Dans le même tems il envoyait de jeunes Moscovites voyager & s'instruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuses. Ses nouveaux disciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un, qui étant envoyé à Venise ne sortit jamais de sa chambre, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir vû un autre pays que la Russie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inspirée par des prêtres Moscovites, qui prétendaient, que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raison, que dans l'Ancien Testament il avait été défendu aux habitans de la Palestine de prendre les mœurs de leurs voisins plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698. il alla d'Amsterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaisseau, non pas aussi en celle de Souverain, mais sous le nom d'un Boyard Russe, qui voyageait pour s'instruire. Il vit tout, & même il alla à la comédie Anglaise où il n'entendait rien, mais il y trouva une actrice nommée Mlle *Grost*, dont il eut les faveurs, & dont il ne fit pas la fortune.

Le Roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maison logeable; c'est beaucoup à Londres; les palais ne sont pas communs dans cette ville immense, où l'on ne voit guères que des maisons basses, sans cour & sans jardin, avec des petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva sa maison encore trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de se perfectionner dans la marine. Il s'habillait même souvent en matelot, & il se servait de ce déguisement, pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Ce fut à Londres qu'il dessina lui-même le pro-

jet de la communication du Volga & du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, & réunir ainsi l'Océan, la mer Noire & la mer Caspienne. Des Anglais qu'il emmena avec lui le servirent mal dans ce grand dessein; & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'opposèrent encor plus à cette vaste entreprise.

Il manqua d'argent à Londres; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'était une grande nouveauté en ce pays-là, & la Religion même y était intéressée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient; & le clergé regardait comme un de ses grands privilèges d'empêcher la nation Russe de fumer. Le Czar prit les cent mille écus, & se chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les Rois font des présens à de tels voyageurs; le présent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un yacht de vingt-cinq piéces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toutes espèces; & tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. *Pierre* sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, & de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait rester moins de tems qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à essuyer & moins de choses à apprendre. Après avoir vû Vienne, il devait aller à Venise, & ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence & par la permission de fumer. Les strélits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse & non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés & moines, moitié Grecs, moitié Russes, qui représentèrent, combien DIEU était

irrité qu'on prit du tabac en Moscovie, & qui mirent l'Etat en combustion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévû ce que pourraient des moines & des strélits, avait pris ses mesures. Il avait une armée disciplinée composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, & qui fumaient sous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, & qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le Sultan *Osman*, qui voulant comme *Pierre* réformer ses janissaires, & n'ayant pû leur rien opposer, ne les réforma point, & fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes Européans. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglais & ses Hollandais à Veronitz sur le Tanaïs à quatre cent lieuës de Moscou. Il embellit les villes, pourvut à leur sureté, fit des grands chemins de cinq cent lieuës, établit des manufactures de toute espèce; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Russes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciselés & des étoffes d'or & d'argent à Moscou. Tant est puissante l'influence d'un seul homme, quand il est Maître & qu'il sait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII.* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquises sur les Russes, ne l'empêcha pas, toute malheureuse qu'elle fut d'abord, de continuer ses réformes dans l'Etat & dans l'Eglise; il déclara à la fin de 1699. que l'année suivante commençait au mois de Janvier, & non au mois de Septembre. Les Russes, qui pensaient que DIEU avait créé le monde en Septembre, furent étonnés que leur Czar fût assez puissant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le siécle en 1700. par un grand jubilé que le Czar indiqua lui-même. Il avait supprimé la dignité de patriarche, & il en faisait les fonctions. Il n'est pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis son patriarche aux petites maisons de Moscou. Il avait coutume, quand il voulait se réjouir en punissant,

de dire à celui qu'il châtiait ainsi, *Je te fais fou*; & celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand seigneur du royaume, de porter une marotte, une jacquette & des grelots, & de divertir la cour en qualité de fou de sa majesté Czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche ; il se contenta de supprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abusé au point qu'ils avaient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, cérémonie dont un homme tel que *Pierre le Grand* s'était d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de moines, & ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès son tems son pays fut de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eût le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé, par cette faiblesse naturelle qu'ont tous les religieux, de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faiblesse qu'ont les gouvernemens, de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort sages pour les desservans des églises, & pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées; sachant très-bien que ce qui est permis à un Souverain, ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivaient toujours séparées des hommes; il était inouï, qu'un mari eût jamais vû la fille qu'il épousait. Il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de noces était une grosse poignée de verges, que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, & on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes; & pour rendre les mariages moins malheureux & mieux assortis,

il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, & de présenter les prétendans aux filles avant la célébration ; en un mot, il établit & fit naitre tout dans ses Etats jusqu'à la société. On connait le réglement qu'il fit lui-même pour obliger ses Boyards & ses Boyardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité Russe, étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on faisait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort yvre & peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse *Natalie*, une de ses sœurs, fit des tragédies en langue Russe, qui ressemblaient assez aux piéces de *Shakespear*, dans lesquelles des tyrans & des arlequins faisaient les premiers rôles. L'orchestre était composée de violons Russes qu'on faisait jouer à coups de nerf de bœuf. A présent on a dans Pétersbourg des comédiens Français & des opéras Italiens. La magnificence & le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur, fut d'accourcir les robes & de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande & à manier le rasoir ? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs & des barbiers, les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obstinés payaient quarante sols de notre monnoie. Bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le Czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons rasés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en société avec les hommes, & d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes & petites, qui faisoient les amusemens du Czar, & de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*,

il jetta les fondemens de l'importante ville & du port de Pétersbourg en 1704., dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ses mains à la premiere maison; rien ne le rebuta; des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Astracan, des bords de la mer Noire & de la mer Caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il falut faire, & dans les fatigues & la disette qu'on essuya; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Veronitz furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens, pour avoir des flottes dans la mer Baltique, & cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne possédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vû le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambassadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut se souvenir, qu'il n'en coûta que des oignons aux Rois d'Egypte pour bâtir des piramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui était bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, & une maîtresse qui méritait d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un vicaire, mariée à un soldat Livonien, prise par un parti deux jours après ce premier mariage, avait passé du service des généraux *Bauer* & *Sheremeto* à celui de *Menzikoff*, garçon pâtissier qui devint Prince & le premier homme de l'Empire; enfin elle fut l'épouse de *Pierre le Grand*, & ensuite Impératrice Souveraine après la mort du Czar, & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de son mari, & sauva beaucoup plus de dos du *knout*, & beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le général *Le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un baron Allemand, un écuyer d'un abbé de Fuldt n'eût point épousé *Catherine*; mais *Pierre*

le Grand ne pensait pas que le mérite eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les Souverains pensent volontiers, qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, & que tout est égal devant eux. Il est bien certain, que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, & un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuse, la fortune encor plus. *Catherine* avait eu une éducation tout aussi bonne pour le moins chez son curé d'Estonie, que toutes les boyardes de Moscou & d'Archangel, & était née avec plus de talens & une ame plus grande : elle avait réglé la maison du général *Bauer* & celle du prince *Menzikoff*, sans savoir ni lire ni écrire. Quiconque sait très-bien gouverner une grande maison peut gouverner un royaume; cela peut paraître un paradoxe; mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre, de sagesse & de fermeté, qu'on commande à cent personnes & à plusieurs milliers.

Le Czarowitz *Alexis*, fils du Czar, qui épousa, dit-on, comme lui une esclave, & qui comme lui quitta secrettement la Russie, n'eut pas un succès pareil dans ses deux entreprises, & il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père; ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône; mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'Impératrice *Catherine*, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce Prince, né d'un autre lit, & qui n'aimait rien de ce que son père aimait : on n'accusa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle; le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son père faisait de grand & d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moscovites qui se plaignaient des travaux insupportables qu'il falait endurer pour bâtir Petersbourg, *Consolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas longtems*. Quand il falait suivre son père dans ces voyages de cinq à six cent lieues, que le Czar entreprenait souvent,

le Prince feignait d'être malade; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent sa santé & son esprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'instruire : il savait la géométrie, l'histoire, avait appris l'Allemand; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, & c'est ce que son père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princesse de *Wolfenbuttel*, sœur de l'Impératrice femme de *Charles VI.* en 1711. Ce mariage fut malheureux. La princesse était souvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, & pour *Afrosine* fille Finlandaise, grande, bien faite, & fort douce. On prétend que la princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort; & que le Czarowitz épousa ensuite secrettement *Afrosine* en 1713. lorsque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il se serait bien passé.

Les mécontentemens entre le père & le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusques-là que *Pierre* dès l'an 1716. menaça le Prince de le deshériter, & le Prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le Czar en 1717. renouvella ses voyages par politique & par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était là le tems de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie & de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrettement empruntés. Il se jetta entre les bras de l'Empereur *Charles VI.* beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque tems très-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie, qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il alloit voir une ma-

nufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisait présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez Mr. le Duc d'*Antin*, & la première chose qu'il vit, fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnoye royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, & on les lui présentait; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, & qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: PIERRE LE GRAND. Le revers étoit une renommée, & la légende, VIRES ACQUIRIT EUNDO; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* & la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paraître un de ces transports, & dit une de ces choses qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands-hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statuë, *Grand ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon tems! je te donnerais la moitié de mon Empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'entousiasme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe, répondit: „ S'il avait donné cette moi„ tié, il n'aurait pas longtems gardé l'autre.

Le Czar après avoir ainsi parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur & à l'indulgence, retourna dans sa patrie, & y reprit sa sévérité. Il avait enfin engagé son fils à revenir de Naples à Petersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Moscou devant le Czar son père, qui commença par le priver de la succession au trône, & lui fit signer un acte solemnel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718. & en considération de cet acte le père promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'était pas hors de vraisemblance, qu'un tel acte serait un jour annullé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, & se sou-

venant seulement qu'il était fondateur d'un Empire, que son fils pouvait replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce prince infortuné, sur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On assembla des évêques, des abbés & des professeurs, qui trouvèrent dans l'Ancien Testament, que ceux qui maudissent leur père & leur mère, doivent être mis à mort; qu'à la vérité *David* avait pardonné à son fils *Absalon* révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Absalon*. Tel fut leur avis sans rien conclurre; mais c'était en effet signer un arrêt de mort. *Alexis* n'avait à la vérité jamais maudit son père; il ne s'était point révolté comme *Absalon*; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du Roi; il avait voyagé sans la permission paternelle, & il avait écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquait seulement, qu'il espérait qu'on se souviendrait un jour de lui en Russie. Cependant de cent-vingt-quatre juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort; & ceux qui ne savaient pas écrire, firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a souvent imprimé, que le Czar s'était fait traduire d'Espagnol en Russe le procès criminel de *Don Carlos*, ce Prince infortuné, que *Philippe II.* son père avait fait mettre dans une prison, où mourut cet héritier d'une grande Monarchie; mais jamais il n'y eut de procès fait à *Don Carlos*, & jamais on n'a sû la manière, soit violente, soit naturelle, dont ce Prince mourut. *Pierre* le plus despotique des Princes, n'avait pas besoin d'exemples. Ce qui est certain, c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt, & que le Czar avait à Moscou une des plus belles apoticaireries de l'Europe. Cependant il est probable, que le Prince *Alexis*, héritier de la plus vaste Monarchie du monde, condamné unanimément par les sujets de son pere, qui devaient être un jour les siens, put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange & si funeste. Le père alla voir son fils ex-pirant;

pirant, & on dit qu'il verſa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes*. Mais malgré ſes larmes les roues furent couvertes de membres rompus des amis de ſon fils. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frère le Comte *Lapuchin* frère de ſa femme *Ottokeſa Lapuchin*, qu'il avait répudiée, & oncle du Prince *Alexis*. Le Confeſſeur du Prince eut auſſi la tête coupée. Si la Moſcovie a été civiliſée, il faut avouer que cette politeſſe lui a couté cher.

Le reſte de la vie du Czar ne fut qu'une ſuite de ſes grands deſſeins, de ſes travaux & de ſes exploits, qui ſemblaient effacer l'excès de ſes ſévérités, peut-être néceſſaires. Il faiſoit ſouvent des harangues à ſa Cour & à ſon Conſeil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avait ſacrifié ſon fils au ſalut de ſes Etats.

Après la paix glorieuſe qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721. par laquelle on lui céda la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & du Vibourg, les Etats de Ruſſie lui déférèrent le nom de GRAND, de Père de la patrie & d'Empereur. Ces Etats étaient repréſentés par le Sénat, qui lui donna ſolemnellement ces titres en préſence du Comte de *Kinski*, Miniſtre de l'Empereur, de Mr. de *Campredon*, Envoyé de France, des Ambaſſadeurs de Pruſſe & de Hollande. Peu à peu les Princes de l'Europe ſe ſont accoûtumés à donner aux Souverains de Ruſſie ce titre d'Empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les Ambaſſadeurs de France n'ayent partout le pas ſur ceux de Ruſſie.

Les Ruſſes doivent certainement regarder le Czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'eſt un Héros; mais doit-il l'être parmi nous? Etait-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, & pour les connaiſſances, pour l'eſprit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non : mais il était Roi, & Roi mal élevé; & il a fait ce que peut-être mille Souverains à ſa place n'euſſent pas fait. Il a eu cette force dans

l'ame, qui met un homme au-dessus des préjugés; & de tout ce qui l'environne, & de tout ce qui l'a précédé : c'est un architecte, qui a bâti en brique, & qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la mer Baltique, il en eût eu deux cent dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Petersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devait avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le Czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les tems la Russie, contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa nation ne serait donné à aucun Russe; & il y avoit encore à parier environ seize millions, qui faisaient le nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au Czar. Cependant la chose est arrivée. Il a falu un nombre prodigieux de combinaisons & de siécles, avant que la nature fit naître celui qui devait inventer la charrue, & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès; ils se sont en moins de cinquante ans familiarisés avec tous les arts. On dirait que ces arts sont anciens chez eux. Il y a encor de vastes climats en Afrique, où les hommes ont besoin d'un Czar *Pierre*; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

LETTRE
A Mr. LE MARECHAL DE SCHULLEMBOURG, GÉNÉRAL DES VÉNITIENS.

A la Haye le 15. Septembre 1740.

MONSIEUR,

J'Ai reçu par un courier de Monſieur l'Ambaſſadeur de France, le Journal de vos campagnes de 1703. & 1704. dont V. E. a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *Céſar : Eodem animo ſcripſit quo bellavit*. Vous devez vous attendre, Monſieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéreſſé, & attirera de nouvelles demandes. Je vous ſupplie de me communiquer tout ce qui pourra m'inſtruire ſur les autres événemens de la guerre de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce Roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va juſqu'à la bataille de Pultava incluſivement; il eſt d'un officier Suédois, nommé Mr. *Adlerfeld*; l'auteur me paraît très-inſtruit & auſſi exact qu'on peut l'être; ce n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſes ſur les mémoires de cet officier.

Je vous avouë d'ailleurs, Monſieur, que j'ai vû avec plaiſir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les inſtructions ſur

lesquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & sur-tout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'osais plus croire que Mr. *de Guiscard*, Ambassadeur de France, eût été dans le vaisseau de *Charles XII.* à l'expédition de Coppenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le Cardinal Primat, qui servit tant à la déposition du Roi *Auguste*, s'opposa en secret à l'élection du Roi *Stanislas* ; j'étais presque honteux d'avoir avancé que le Duc de *Marlborough* s'adressa d'abord au Baron de *Gortz* avant de voir le Comte *Piper*, lorsqu'il alla conférer avec le Roi *Charles XII.* Le Sr. *de la Motraye* m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison ; cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de Mr. *Adlerfeld*.

J'y trouve aussi que le Roi de Suède mangea quelquefois comme je l'avais dit, avec le Roi *Auguste* qu'il avait détroné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le Roi *Auguste* & le Roi *Stanislas* se rencontrerent à sa cour & se saluèrent sans se parler. La visite extraordinaire que *Charles* rendit à *Auguste* à Dresde en quittant ses États, n'y est pas omise. Le bon mot même du Baron de *Stralheim* y est cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de Mr. *Adlerfeld*.

„ Quant au Sr. *de la Motraye*, qui s'est ingéré „ de critiquer Mr. *de Voltaire*, la lecture de ces „ mémoires ne servira qu'à le confondre & à lui „ faire remarquer ses propres erreurs, qui sont en „ bien plus grand nombre que celles qu'il attribue „ à son adversaire.

Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal, que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accusé juste le nombre des troupes Suédoises & Moscovites à la célèbre bataille de Nerva ; mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le tems, comme vous savez, est le père de

la vérité; je ne ſais même ſi on peut jamais eſpérer de la ſavoir entiérement. Vous verrez que dans certains points Mr. *Adlerfeld* n'eſt point d'accord avec vous, Monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Oder; mais j'en croirai plus le Général Allemand qui a dû tout ſavoir, que l'Officier Suédois qui n'en a pû ſavoir qu'une partie.

Je reformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de Votre Excellence & ſur ceux de cet Officier. J'attens encor un extrait de l'hiſtoire Suédoiſe de *Charles XII.* écrite par Mr. *Norberg*, Chapelain de ce Monarque.

J'ai peur à la vérité que le Chapelain n'ait quelquefois vû les choſes avec d'autres yeux que les Miniſtres qui m'ont fourni mes materiaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon Maître; mais moi qui n'ai été Chapelain ni du Roi ni du Czar, moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII.* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, & beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des avantures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en faiſant remarquer le bien & le mal que les Rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII.* après avoir vaincu le Dannemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau Roi de Pologne, avait accordé la paix au Czar qui la lui demandoit, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du Nord, s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts & le commerce dans ſa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme: au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un Prince qu'il n'eſtimait pas. Il eût été à ſouhaiter pour le bonheur des hommes, que *Pierre le Grand* eût été quelquefois moins cruel, & *Charles XII.* moins opiniâtre.

Je préfere infiniment à l'un & à l'autre un Prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne ſe prépare à la guerre que par néceſ-

ſité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être, en un mot, un ſage ſur le trône : voilà mon héros, Monſieur ; ne croyez pas que ce ſoit un être de raiſon ; ce héros, exiſte peut-être dans la perſonne d'un jeune Roi, dont la réputation viendra bientôt juſqu'à vous ; vous verrez ſi elle me démentira ; il mérite des Généraux tels que vous. C'eſt de tels Rois qu'il eſt agréable d'écrire l'hiſtoire : car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais ſi vous examinez le fond du journal de Mr. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre choſe, ſinon : Lundi 3. Avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent conſumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écraſa de mille bombes les maiſons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui paſſait auprès de ſes murailles : le vendredi, quinze ou ſeize cent priſonniers périrent de froid & de faim ? Voilà à peu près le ſujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion ſouvent, Mr. le Maréchal, que votre illuſtre métier eſt encor plus affreux que néceſſaire ? Je vois que Mr. *Adlerfeld* déguiſe quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a aſſuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenſtad le Maréchal *Renſchild* fit maſſacrer de ſang froid douze ou quinze cent Moſcovites qui demandaient la vie à genoux ſix heures après la bataille, il prétend qu'il n'y en eut que ſix cent, encor ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le ſavoir, Monſieur ; vous aviez fait les diſpoſitions admirées des Suédois même à cette journée malheureuſe ; ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attens avec une extrême impatience le reſte des inſtructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous

penſez de la marche de *Charles XII.*. en Ukraine, de ſa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul.* Vous pouvez dicter à un Sécrétaire bien des choſes, qui ſerviront à faire connaitre des vérités dont le public vous aura obligation. C'eſt à vous, Monſieur, à lui donner des inſtructions, en récompenſe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je ſuis avec les ſentimens de la plus reſpectueuſe eſtime, avec des vœux ſincères pour la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprens qu'on imprime à la Haye la traduction Françaiſe de l'Hiſtoire de Charles XII. *écrite en Suédois par Mr.* Norberg; *ce ſera pour moi une nouvelle palette *) dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

*) La palette n'a pu ſervir. On ſait que l'hiſtoire de *Charles XII.* par *Norberg* n'eſt juſqu'en 1709. qu'un amas indigeſte de faits mal rapportés, & depuis 1709. qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de V.

LETTRE
A MONSIEUR
NORBERG,

Chapelain du Roi de Suède Charles XII. *& Auteur d'une hiſtoire de ce Monarque.*

SOuffrez, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre hiſtoire de *Charles XII.* on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité ; mais l'ancien proverbe, *Toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſurtout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de Mr. *de Voltaire. L'hiſtoire d'un Prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à *Charles XII.* & qui apprendront avec plaiſir qu'en 1693. le Docteur *Pierre Rudbekius* donna le bonnet de Docteur au Maître-ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, & autres perſonnages, très-eſtimables ſans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ſes triomphes & à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe qu'on ſache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brulée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aîle du côté du Nord, &

qu'il y avait deux tableaux de l'Intendant *Kloker*, qui sont à présent à l'église *St. Nicolas*, que les siéges étaient couverts de bleu les jours de sermon; qu'ils étaient, les uns de chêne, & les autres de *noyer*; & qu'au-lieu de grands lustres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laissaient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croire encor qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui servit au couronnement de *Charles XII*; de savoir quelle était la largeur du baldaquin; si c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'église était tenduë; & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des Princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure *Charles XII.* fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge prescrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la Reine-Mère; comment le fameux *Piper* eut la confiance du Roi; quelles étaient alors les forces de la Suède; quel nombre de citoyens elle avait; quels étaient ses alliés, son gouvernement, ses défauts & ses ressources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de Mr. *Adlerfeld*; mais, Monsieur, un journal n'est pas plus une histoire, que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des repliques, des dupliques. Ce n'est point ainsi que *Quinte-Curce* a composé l'histoire d'*Alexandre*; ce n'est point ainsi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'histoire Romaine. Il y a mille journalistes; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que Mr. *de Voltaire* avait

publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

» J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but &
» d'autre intérêt que de la connaître. Les endroits
» de mon histoire de *Charles XII.* où je me serai
» trompé, seront changés. Il est très-naturel que
» Mr. *Norberg* Suédois, & témoin oculaire, ait
» été mieux instruit que moi étranger. Je me ré-
» formerai sur ses mémoires, j'aurai le plaisir de
» me corriger.

Voilà, Monsieur, avec quelle politesse Mr. *de Voltaire* parlait de vous, & avec quelle déférence il attendait votre ouvrage, quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de beaucoup d'Ambassadeurs, avec lesquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette politesse française, d'une manière qui paraît dans un goût un peu Gothique.

Vous dites dans votre préface que l'histoire donnée par Mr. *de Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction Anglaise. Vous ajoutez ensuite très-poliment, qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archi-menteur.*

Pour donner des preuves de cette supposition si flatteuse, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il est tombé.

Vous marquez expressément que le Major-général *Stuard* ne reçut point une petite blessure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'Auteur Français, d'après un Auteur Allemand; mais, dites-vous, une contusion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Mr. *de Voltaire* n'ait fidélement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une description intéressante; vous devez savoir qu'il a été le seul écrivain qui ait osé affirmer que *Charles XII.* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes seulement. Tous les

autres historiens lui en donnaient vingt mille : ils disaient ce qui était vraisemblable, & Mr. *de Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au Général *Liewen* un habit rouge galonné au siége de Thorn ; & vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galòn n'était pas sur un fond rouge.

Mais, Monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves le beau nom d'*archi-menteur*, non seulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres historiens qui ont écrit l'histoire de *Charles XII.*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du Grand-Seigneur à ce Monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

» Nous Sultan Bassa, au Roi *Charles XII.* par » la grace de Dieu, Roi de Suède & des Goths, » salut, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel Empereur Turc s'est jamais intitulé *Sultan Bassa* ? Quelle lettre du Divan a jamais ainsi commencé ? Quel Prince a jamais écrit qu'il enverra des Ambassadeurs plénipotentiaires à la première occasion, pour s'informer des circonstances d'une bataille ? Quelle lettre du Grand-Seigneur a jamais fini par ces expressions, *à la garde de Dieu ?* Enfin, où avez-vous jamais vû une dépêche de Constantinople, datée de l'année de la création, & non pas de l'année de l'hégire ? L'Iman de l'auguste Sultan, qui écrira l'histoire de ce grand Empereur & de ses sublimes Vizirs, pourra bien vous dire de grosses injures, si la politesse Turque le permet.

Vous sied-il bien, après la production d'une piéce pareille, qui ferait tant de peine à ce Mr. le Baron de *Puffendorf*, de crier au mensonge sur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partisan de la vérité, quand vous supprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations sous *Charles XI.* ?

quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui respirent aujourd'hui sous la douce autorité de l'illustre *Sémiramis* du Nord ? Ce n'est pas là seulement trahir la vérité, Monsieur, c'est trahir la cause du genre humain ; c'est manquer à votre illustre patrie, ennemie de l'oppression.

Cessez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'histoire : cessez de vous autoriser du pédantisme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* est un Auteur quelquefois aussi incorrect qu'il est en vogue ? Savez-vous qu'il est lû, parce qu'il est le seul de son genre qui fût supportable en son tems ? Savez-vous que ceux que vous appellez *archi-menteurs*, auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux instruits de l'histoire du monde que votre *Puffendorf* ? Savez-vous que Mr. *de la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de son livre ?

Ouvrons au hazard ce livre si connu. Je tombe sur l'article des Papes. Il dit, en parlant de *Jules II.* qu'*il avait laissé, ainsi qu'Alexandre VI., une réputation honteuse.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II.*; ils voyent en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de quatre Conclaves, & avoir commandé des armées, suivit jusqu'au tombeau le magnifique projet de chasser les Barbares d'Italie. Il aima tous les arts ; il jetta le fondement de cette église, qui est le plus beau monument de l'univers ; il encourageait la peinture, la sculture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens méprisent avec raison la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'histoire des Papes. Il faut savoir distinguer le Pontife du Souverain : il faut savoir estimer beaucoup de Papes, quoiqu'on soit né à Stockholm : il faut se souvenir de ce que disait le grand *Cosme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point*

des Etats avec des patenôtres. Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout esprit de parti, quand on écrit l'histoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*, à l'article de la Reine Marie d'Angleterre, fille de *Henri VIII.*, qu'*elle ne put être reconnuë pour fille légitime, sans l'autorité du Pape.* Que de bévues dans ces mots! Elle avait été reconnuë par le Parlement; & comment d'ailleurs aurait-elle eu besoin de Rome pour être légitimée, puisque jamais Rome n'avait ni dû, ni voulu casser le mariage de sa mère?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois *que dès avant l'an 1516. Charles-Quint avait toûjours devant les yeux son NEC PLUS ULTRA*; mais alors il avait quinze ans, & cette devise ne fut faite que longtems après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* est un *archi-menteur*? Non, nous dirons que dans un ouvrage d'une si grande étendue, il lui est pardonnable d'avoir erré; & nous vous prierons, Monsieur, d'être plus exact que lui, mieux instruit que vous n'êtes du style des Turcs, plus poli avec les Français, & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des piéces que vous rapportez.

C'est un malheur inséparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de piéces scandaleuses, publiées à la honte de l'esprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles; ces misérables ouvrages, nés souvent en France, passent dans le Nord, ainsi que nos mauvais vins y sont vendus pour du Bourgogne & du Champagne. On boit les uns, & on lit les autres, souvent avec aussi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraye connaissance, savent rejetter ce que la France rebute.

Vous citez, Monsieur, des piéces bien indignes d'être connues du Chapelain de *Charles XII.* Votre traducteur Mr. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir dans ses notes, que ce sont de ces mauvaises & ténébreuses satyres qu'il n'est pas permis à un honnête-homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rapeller ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, & celui de ne point ennuyer. Je peux vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lû; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs autant que je peux votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.



PYRRHONISME DE L'HISTOIRE.

L'Incrédulité, fouvenons-nous-en, eſt le fondement de toute ſageſſe, ſelon *Ariſtote*. Cette maxime eſt fort bonne pour qui lit l'hiſtoire, & ſur-tout l'hiſtoire ancienne.

Que de faits abſurdes, quel amas de fables, qui choquent le ſens commun! Eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des Rois à Rome, des Conſuls, des Décemvirs. Le peuple Romain a détruit *Carthage*, *Céſar* a vaincu *Pompée*; tout cela eſt vrai. Mais quand on vous dit, que *Caſtor* & *Pollux* ont combattu pour ce peuple, qu'une Veſtale avec ſa ceinture a mis à flot un vaiſſeau engravé, qu'un gouffre s'eſt refermé quand *Curtius* s'y eſt jetté; n'en croyez rien. Vous liſez par-tout des prodiges, des prédictions accomplies, des guériſons miraculeuſes opérées dans les temples d'*Eſculape*; n'en croyez rien: mais cent témoins ont ſigné le procès verbal de ces miracles ſur des tables d'airain; mais les temples étaient remplis d'*ex voto*, qui atteſtaient les guériſons. Croyez, qu'il y a eu des imbécilles & des fripons, qui ont atteſté ce qu'ils n'ont point vu. Croyez, qu'il y a eu des dévots, qui ont fait des préſens aux prêtres d'*Eſculape*, quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume; mais pour les miracles d'*Eſculape*, n'en croyez rien. Ils ne ſont pas plus vrais que ceux du Jéſuite *Xavier*, à qui un cancre vint rapporter ſon crucifix du fond de la mer, & qui ſe trouva à la fois ſur deux vaiſſeaux.

Mais les prêtres Egyptiens étaient tous ſorciers, & *Hérodote* admire la ſcience profonde qu'ils avaient de la diablerie: ne croyez pas tout ce que vous dit *Hérodote*.

Je me défierai de tout ce qui eſt prodige ; mais dois-je porter l'incrédulité juſqu'aux faits, qui étant dans l'ordre ordinaire des choſes humaines, manquent pourtant d'une vraiſemblance morale ?

Par exemple, *Plutarque* aſſure, que *Céſar* tout armé ſe jetta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers, qu'il ne voulait pas mouiller, & nageant de l'autre main. Ne croyez pas un mot de ce conte, que vous fait *Plutarque* ; croyez plutôt *Céſar*, qui n'en dit mot dans ſes commentaires, & ſoyez bien ſûr que quand on ſe jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans *Quinte-Curce*, qu'*Alexandre* & ſes Généraux furent tout étonnés, quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan auquel ils ne s'attendaient pas ; n'en croyez rien.

Il eſt bien vraiſemblable, qu'*Alexandre* étant yvre ait tué *Clitus*, qu'il ait aimé *Epheſtion*, comme *Socrate* aimait *Alcibiade* ; mais il ne l'eſt point du tout que le diſciple d'*Ariſtote* ignorât le flux & le reflux de l'Océan ; il y avait des philoſophes dans ſon armée ; c'était aſſez d'avoir été ſur l'Euphrate, qui a des marées à ſon embouchure, pour être inſtruit de ce phénomène. *Alexandre* avait voyagé en Afrique, dont les côtes ſont baignées par l'Océan. Son Amiral *Néarque* pouvait-il être aſſez ignorant pour ne pas ſavoir ce que ſavaient tous les enfans ſur le rivage du fleuve Indus ? De pareilles ſotiſes répétées dans tant d'Auteurs décréditent trop les hiſtoriens.

Le Père *Maimbourg* vous redit après cent autres, que deux Juifs promirent l'Empire à *Léon l'Iſaurien*, à condition que quand il ſerait Empereur il abattrait les images. Quel intérêt, je vous prie, avaient ces deux Juifs à empêcher que les Chrétiens euſſent des tableaux ? Comment ces deux miſérables pouvaient-ils promettre l'Empire ? N'eſt-ce pas inſulter à ſon lecteur, que de lui préſenter de telles fables ?

Il faut avouer, que *Mézerai* dans ſon ſtyle dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digerés qu'il rap-

porte, bien des absurdités pareilles ; tantôt c'est *Henri V.* Roi d'Angleterre couronné Roi de France à Paris, qui meurt des hémorroïdes, pour s'être, dit-il, assis sur le trône de nos Rois ; tantôt c'est *St. Michel*, qui apparait à *Jeanne d'Arc*.

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavoue. Le *Sire de Joinville*, ou plutôt celui qui a traduit son histoire Gauloise en ancien Français, a beau m'assurer, que les Emirs d'Egypte, après avoir assassiné leur Soudan, offrirent la couronne à *St. Louis* leur prisonnier : j'aimerais autant qu'on me dit, que nous avons offert la couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des Mahométans ayent pensé à faire leur Souverain d'un homme qu'ils ne pouvaient regarder que comme un Chef de Barbares, qu'ils avaient pris dans une bataille, qui ne connaissait ni leurs loix ni leur langue, qui était l'ennemi capital de leur Religion ?

Je n'ai pas plus de foi au *Sire de Joinville*, quand il me fait ce conte, que quand il me dit, que le Nil se déborde à la *St Remy* au commencement d'Octobre. Je révoquerai aussi hardiment en doute l'histoire du vieux *de la Montagne*, qui sur le bruit de la croisade de *St. Louis* dépêche deux assassins à Paris pour le tuer, & sur le bruit de sa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte Arabe.

Je dirai hardiment à *Mézeray*, au Père *Daniel*, & à tous les historiens, que je ne crois point qu'un orage de pluye & de grêle ait fait rentrer *Edouard III* en lui-même, & ait procuré la paix à *Philippe de Valois*. Les Conquérans ne sont pas si dévots, & ne font point la paix pour de la pluye.

Rien n'est assurément plus vraisemblable que les crimes ; mais il faut du moins qu'ils soient constatés. Vous voyez chez *Mézeray* plus de soixante Princes à qui *on a donné le boucon ;* mais il le dit sans preuve, & un bruit populaire ne doit se rapporter que comme un bruit.

Je ne croirais pas même *Tite-Live*, quand il me dit, que le médecin de *Pyrrhus* offrit aux Romains

d'empoisonner son Maître moyennant une recompense. A peine les Romains avaient-ils alors de l'argent monnoyé, & *Pyrrhus* avait de quoi acheter la République, si elle avait voulu se vendre; la place de premier médecin de *Pyrrhus* était plus lucrative probablement, que celle de Consul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier médecin d'un de nos Rois aura proposé à un Canton Suisse de le payer pour empoisonner son malade.

Défions-nous aussi de tout ce qui paraît exagéré. Une armée innombrable de Perses arrêtée par trois cent Spartiates au passage des Thermopyles, ne me révolte point; l'assiette du terrain rend l'avanture croyable. *Charles XII.* avec huit mille hommes aguerris défait à Nerva environ quatre-vingt mille paysans Moscovites mal armés; je l'admire, & je le crois. Mais quand je lis, que *Simon de Montfort* battit cent mille hommes avec neuf cent soldats divisés en trois corps, je répète alors, *je n'en crois rien.* On me dit, que c'est un miracle; mais est-il bien vrai que DIEU ait fait ce miracle pour *Simon de Montfort?*

Je révoquerais en doute le combat de *Charles XII.* à Bender, s'il ne m'avait été attesté par plusieurs témoins oculaires, & si le caractère de *Charles XII.* ne rendait vraisemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encor sur les mœurs des peuples étrangers; refusons notre créance à tout historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires à la nature, & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premières rélations de l'Amérique ne parlaient que d'*Anthropophages*; il semblait à les entendre, que les Américains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers, qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Le nouveau *Puffendorf*, aussi fautif que l'ancien;

dit qu'en l'an 1589 un Anglais & quatre femmes échappés d'un naufrage sur la route de Madagascar, abordèrent une isle déserte, & que l'Anglais travailla si bien qu'en l'an 1667 on trouva cette isle nommée *Pines* peuplée de douze mille beaux Protestans Anglais.

Les anciens & leurs innombrables & crédules compilateurs nous répètent sans cesse, qu'à Babylone, la ville de l'Univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles se prostituent dans le temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser, qu'à Babylone, comme ailleurs, on avait quelquefois du plaisir pour de l'argent; mais je ne me persuaderai jamais que dans la ville la mieux policée qui fût alors dans l'univers, tous les pères & tous les maris envoyassent leurs filles & leurs femmes à un marché de prostitution publique, & que les Législateurs ordonnassent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent sotises semblables sur les coutumes des Orientaux; & pour un voyageur comme *Chardin*, que de voyageurs comme *Paul Lucas*, & comme *Jean Struys*, & comme le Jésuite *Avril*, qui batisait mille personnes par jour chez les Persans, dont il n'entendait pas la langue, & qui vous dit que les caravanes Russes allaient à la Chine & revenaient en trois mois!

Il n'en est pas ainsi de l'histoire de *Charles XII*. Je peux assurer, que si jamais histoire a mérité la créance du lecteur, c'est celle-ci. Je la composai d'abord, comme on sait, sur les mémoires de Monsieur *Fabrice*, de Messieurs de *Villelongue* & de *Fierville*, & sur le rapport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voyent pas tout, & qu'ils voyent quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non sur les faits essentiels, mais sur quelques anecdotes, qui sont assez indifférentes en elles-mêmes, mais sur lesquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette histoire sur le journal militaire de Mr. *Adlerfeld*, qui est très-exact, & qui a servi à rectifier quelques faits & quelques dates.

J'ai même fait usage de l'histoire écrite par *Norberg*, Chapelain & Confesseur de *Charles XII.* Il est vrai que c'est un ouvrage bien mal digeré, & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications, qui se font d'ordinaire au nom des Rois, quand ils sont en guerre; elles ne servent jamais à faire connaître le fond des événemens; elles sont inutiles au militaire & au politique, & sont ennuyeuses pour le lecteur : un écrivain peut seulement les consulter quelquefois dans le besoin pour en tirer quelque lumière, ainsi qu'un architecte employe des décombres dans un édifice.

Parmi les piéces publiques, dont *Norberg* a surchargé sa malheureuse histoire, il s'en trouve même de fausses & d'absurdes, comme la lettre d'*Achmet*, Empereur des Turcs, que cet Historien appelle Sultan Bassa, par la grace de Dieu (*).

Ce même *Norberg* fait dire au Roi de Suède ce que ce Monarque n'a jamais dit ni pû dire au sujet du Roi *Stanislas*. Il prétend que *Charles XII.* en répondant aux objections du Primat, lui dit, que *Stanislas* avait acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain, que jamais *Stanislas* n'a été en Italie, ainsi que ce Monarque me l'a confirmé lui-même. Qu'importe après tout qu'un Polonais dans le dix-huitiéme siécle ait voyagé ou non en Italie pour son plaisir ? Que de faits inutiles il faut retrancher de l'histoire ! & que je me fais bon gré d'avoir resserré celle de *Charles XII.* !

Norberg n'avait ni lumières, ni esprit, ni connoissance des affaires du monde, & c'est peut-être ce qui détermina *Charles XII.* à le choisir pour son Confesseur; je ne sais s'il a fait de ce Prince un bon Chrétien; mais assurément, il n'en a pas fait un Héros; & *Charles XII.* serait ignoré, s'il n'était connu que par *Norberg*.

(*) Voyez la lettre de Mr. *de Voltaire* à Mr. *Norberg*.

Il eſt bon d'avertir ici, que l'on a imprimé il y a quelques années une petite brochure intitulée: *Remarques Hiſtoriques & critiques ſur l'hiſtoire de Charles XII. par Monſieur de Voltaire*. Ce petit ouvrage eſt du Comte *Poniatowski*; ce ſont des réponſes qu'il avait faites à de nouvelles queſtions de ma part dans ſon dernier voyage à Paris; mais ſon Secrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un libraire, qui ne manqua pas de l'imprimer, & un correcteur d'imprimerie de Hollande intitula *critique* cette inſtruction de Mr. *Poniatowski*, pour la mieux débiter. C'eſt un des moindres brigandages qui s'exercent dans la librairie.

La Motraye, domeſtique de Mr. *Fabrice*, avait auſſi imprimé quelques remarques ſur cette hiſtoire. Parmi les erreurs & les petiteſſes, dont cette critique de *la Motraye* eſt remplie, il ne laiſſe pas de ſe trouver quelque choſe de vrai & d'utile, & j'ai eu ſoin d'en faire uſage dans les dernières éditions, & ſurtout dans celle de 1739; car en fait d'hiſtoire rien n'eſt à négliger, & il faut conſulter, ſi l'on peut, les Rois & les valets de chambre.

DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE
DE
CHARLES XII.

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une hiſtoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les Princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; & ce nombre ſerait encor plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louis XII.* avait pour ſon peuple; on excuſera les grandes fautes de *François I.* en faveur des arts & des ſciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV.* qui conquit ſon héritage à force de vaincre & de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV.* qui a protégé les arts que *François I.* avait fait naitre.

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais Princes, comme on ſe ſouvient des inondations, des incendies & des peſtes.

Entre les Tyrans & les bons Rois ſont les Conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on eſt avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils

regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moscovie; de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venuë au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par-là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivrait cent ans, & qui les employerait à lire, n'aurait pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule, depuis deux siécles, en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des siécles à venir sur des événemens communs, vient d'une faiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été; le Roi qu'ils ont vû, comme le plus grand Monarque; les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que sa cour soit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ses voisins, & qu'il vende la sienne à un autre; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis, après quelques victoires & quelques défaites; ses

fujets, échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? Ce Prince meurt ; on prend après lui des mesures toutes différentes ; on oublie & les intrigues de sa cour, & ses maîtresses, & ses Ministres, & ses Généraux, & ses guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a signé des milliers de traités, & donné autant de batailles ; & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres ; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se serait donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particulière de *Charles XII.* Roi de Suède, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce Prince & son rival *Pierre Alexiowits*, beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siécles. Mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires ; on a pensé que cette lecture pourrait être utile à quelques Princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain, qui en lisant la vie de *Charles XII.* ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire, j'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que *Charles XII.* ? Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été si malheureux, que devraient espérer les autres Princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de ressources ?

On

On a composé cette histoire sur des récits de personnes connuës, qui ont passé plusieurs années auprès de *Charles XII.* & de *Pierre le Grand*, Empereur de Moscovie; & qui s'étant retirées dans un pays libre longtems après la mort de ces Princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. Mr. *Fabrice*, qui a vécu sept années dans la familiarité de *Charles XII.*, Mr. *de Fierville*, Envoyé de France, Mr. *de Villelongue*, Colonel au service de Suède, Mr. *Poniatowski* même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la Vie de *Charles XII.* Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les Officiers Suédois & Moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces Officiers, mais seulement celle du Roi de Suède; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vraïes lorsqu'on écrivit cette histoire en 1728. cessent déja de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie Polonaise est mieux disciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toûjours, lorsqu'on lit une histoire, songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le Cardinal de *Rets*, prendrait les Français pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de *Louis XIV.* dirait : Les Français sont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV.* ne remarquerait dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reste.

Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de *Charles-Quint*, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell*, que les Moines & les *Monſignori*, dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux *Scipions*. Je ne ſais ſi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auſſi formidables que celles de *Charles XII*. On dit d'un homme : Il était brave un tel jour ; il faudrait dire en parlant d'une nation : Elle paraiſſait telle ſous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince & quelque Miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités déſagréables, qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions : que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur : que l'hiſtoire eſt un témoin, & non un flatteur : & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

AVIS IMPORTANT

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

ON se croit obligé, par respect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécusable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'histoire de *Charles XII.*

Il n'y a pas longtems que le Roi de Pologne Duc de Lorraine se faisait relire cet ouvrage à Commercy; il fut si frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & si indigné de la hardiesse avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles, & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le sceau de son témoignage la créance que mérite l'historien; & que ne pouvant écrire lui-même il ordonna à un de ses grands Officiers de dresser l'acte suivant. *

Nous Lieutenant-Général des armées du Roi, Grand Maréchal des Logis de Sa Majesté Polonaise, & Commandant en Toulois, les deux Barois &c. certifions que Sa Majesté Polonaise, après avoir entendu la lecture de l'histoire de CHARLES XII. *écrite par Monsieur* DE V..... *(dernière édition de Genève), après avoir loué le stile...,... de cette histoire, & avoir admiré ces traits......... qui caractérisent tous les ouvrages de cet illustre Auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il était prêt à donner un certificat à Monsieur* De V..., *pour constater l'exacte vérité des faits contenus dans cette histoire. Ce Prince a ajouté*

* On est obligé de le faire imprimer; on a pris seulement la liberté d'épargner aux yeux du lecteur quelques termes trop honorables; on sent assez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence & à la bonté, & on se réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

que Monsieur De V... *n'a oublié, ni déplacé aucun fait, aucune circonstance intéressante; que tout est vrai, que tout est en son ordre dans cette histoire: qu'il a parlé sur la Pologne, & sur tous les événemens qui y sont arrivés &c. comme s'il en eût été témoin oculaire. Certifions de plus, que ce Prince nous a ordonné d'écrire sur le champ à Monsieur de* V..., *pour lui rendre compte de ce que nous venions d'entendre, & l'assurer de son estime & de son amitié.*

Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de Monsieur De V..., *& celui que tout honnête homme doit avoir pour ce qui constate la vérité des faits dans les histoires contemporaines, nous a pressé de demander au Roi de Pologne la permission d'envoyer à Monsieur* De V... *un certificat en forme de tout ce que Sa Majesté nous avait fait l'honneur de nous dire. Le Roi de Pologne non-seulement y a consenti, mais même nous a ordonné de l'envoyer, avec prière à Monsieur* De V.., *d'en faire usage toutes les fois qu'il le jugera à propos, soit en le communiquant, soit en le faisant imprimer, &c.*

Fait à Commercy ce 11. Juillet 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

AUTRE AVIS.

LE Père Barre *de Ste. Geneviéve, auteur d'une Histoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de son ouvrage plus de deux cent pages qui se trouvent dans l'Histoire de* CHARLES XII. *par Mr. de* Voltaire. *Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que Mr. de* Voltaire *était un plagiaire. Il est sûr que l'un des deux l'est; mais les critiques devaient savoir que Mr. de* Voltaire *a écrit plus de quinze ans avant le Père* Barre. *D'ailleurs, la différence du stile dans tout ce que le Père* Barre *n'a pas copié, est encor une preuve assez sensible. Les Editeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le Père* Barre *a copiés.*

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE.

A MADAME DE ***.

En lui envoyant la HENRIADE & l'hiſtoire de CHARLES XII.

Deux Héros différens, l'un ſuperbe & ſauvage,
L'autre toûjours aimable, & toûjours amoureux:
A l'immortalité prétendent tous les deux:
Mais pour être immortel, il faut votre ſuffrage.
Ah! ſi ſous tous les deux vous euſſiez vû le jour,
Plus juſtement leur gloire eut été célébrée:
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.



Gardelle pinxit

L. Saillar

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. *son éducation, ses ennemis. Caractére du Czar* Pierre Alexiowits. *Particularités très-curieuses sur ce Prince & sur la nation Russe. La Moscovie, la Pologne, & le Dannemark se réunissent contre* Charles XII.

Description de la Suède

LA Suède & la Finlande composent un Royaume large d'environ deux cent de nos lieues, & long de trois cent. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquiéme degré, ou à peu près, jus-

qu'au soixante & dixiéme, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printems, ni automne. L'hyver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succèdent tout-à-coup à un froid excessif; & il y géle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel serein, un air pur. L'été, presque toûjours échauffé par le soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules qui durent à proportion que le soleil s'éloigne moins de la Suède; & la lumiere de la lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encor par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont grands; la sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent long-tems, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes, & des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant longtems négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encor Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'Empire Romain, qui en avait été cinq cent années l'Usurpateur, le Tyran, & le Législateur.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la Religion laissait aux habitans la liberté de

donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité & l'oisiveté; & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étaient plus tôt & plus longtems fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays est stérile & pauvre. La Scanie est sa seule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnoyé dans tout le pays. La Banque publique, qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que les payemens se faisant en monnoie de cuivre & de fer, le transport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorziéme siécle. Dans ce long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi, titre qui en différens pays se donne à des Puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu; & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce Roi ne pouvait rien sans le Sénat; & le Sénat dépendait des Etats généraux, que l'on convoquait souvent. Les représentans de la nation dans ces grandes assemblées, étaient les Gentilshommes, les Evêques, les Députés des villes; avec le tems on y admit les Paysans mêmes, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette nation si jalouse de sa liberté, & qui est encor fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siécles, fut mise sous le joug par une femme, & par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du Nord, Reine de Dannemark & de Norwège, conquit la Suède par force & par adresse, & fit un seul Royaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles: elle secoua

le joug des Danois : elle le reprit : elle eut des Rois, elle eut des Adminiftrateurs. Deux Tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Chriftiern II.* Roi de Dannemark, monftre formé de vices fans aucune vertu ; l'autre un Archevêque d'Upfal, Primat du Royaume, auffi barbare que *Chriftiern.* Tous deux de concert firent faifir un jour les Confuls, les Magiftrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs, & les firent maffacrer par des bourreaux, fous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, défunis quand il falait partager les dépouilles, exerçaient ce que le defpotifme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guftave Vafa, jeune homme defcendu des anciens Rois du pays, fortit du fond des forêts de la Dalécarlie, où il était caché, & vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme fi rarement, avec toutes les qualités néceffaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageufe & fon grand air lui faifaient des partifans dès qu'il fe montrait. Son éloquence, à qui fa bonne mine donnait de la force, étoit d'autant plus perfuafive, qu'elle était fans art : fon génie formait de ces entreprifes que le vulgaire croit téméraires, & qui ne font que hardies aux yeux des grands hommes ; fon courage infatigable les faifait réuffir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un fiécle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guftave Vafa avait été ôtage de *Chriftiern*, & retenu prifonnier contre le droit des gens. Echappé de fa prifon il avait erré, déguifé en payfan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vû réduit à la néceffité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour fe cacher. Enfeveli dans ces fouterrains, il ofa fonger à détrôner le Tyran. Il fe découvrit aux payfans ; il leur

parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croyent ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de tems de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtiern* & l'Archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suède, & fut élu avec juſtice, par les Etats, Roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le Trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables Tyrans de l'Etat étaient des Evêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait renduë ſacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ſes Miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède Luthérienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encor que par autorité. Ayant ainſi conquis ce Royaume, comme il le diſait, ſur les Danois & ſur le Clergé, il régna heureux & abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante & dix ans, & mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille & ſa Religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Wiſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, renduës par la Suède après ſa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II.* Il protégea les Luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encor plus la puiſſance de l'Empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribue toute la gloire au Cardinal *de Richelieu*, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que *Guſtave* ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, & peut-être détrôner l'Empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valſtein*, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les

regrets du Nord, & l'estime de ses ennemis.

Sa fille *Christine*, née avec un génie rare, aima mieux converser avec des savans, que de régner sur un peuple qui ne connoissait que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le Trône, que ses ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Protestans l'ont déchirée, comme si l'on ne pouvait pas avoir de grandes vertus sans croire à *Luther*; & les Papes triompherent trop de la conversion d'une femme, qui n'était que Philosophe. Elle se retira à Rome, où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimait, & pour lesquels elle avait renoncé à un Empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suède à élire en sa place son cousin *Charles Gustave X.* de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc de Deux-Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Gustave-Adolphe* : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours. Il fit longtems la guerre heureusement contre les Danois, assiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, & fit assûrer du moins pour un tems, la possession de Schleswic au Duc de Holstein. Ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans, comme le *grand Gustave*, avant d'avoir pû achever cet ouvrage du despotisme, que son fils *Charles XI.* éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Sénat, qui fut déclaré le Sénat du Roi, & non du Royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. *Ulrique Eléonor* fille de *Frederic III.* Roi de Dannemark, Princesse vertueuse, & digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. Juin 1682.

le Roi *Charles XII*, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été ſur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ſes ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe propoſe ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant ſa perſonne & ſes actions.

Education de Charles XII.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ſes Etats & ceux de ſes voiſins. Il apprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toûjours depuis auſſi-bien que ſa langue maternelle. A l'âge de ſept ans il ſavait manier un cheval. Les exercices violens où il ſe plaiſait & qui découvraient ſes inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe, capable de ſoutenir les fatigues où le portait ſon tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avait une opiniâtreté inſurmontable : le ſeul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'averſion pour le Latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendaient, il l'apprit bien vîte, & en retint aſſez pour le parler le reſte de ſa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le Français ; mais il s'obſtina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en ſervir, même avec des Ambaſſadeurs Français, qui ne ſavaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaiſſance de la langue Latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce* : il prit pour ce livre un goût que le ſujet lui inſpirait beaucoup plus encor que le ſtyle. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il penſait d'*Alexandre? Je penſe*, dit le Prince, *que je voudrais lui reſſembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah!* reprit-il, *n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des Royaumes?* On ne manqua pas de rapporter ces réponſes au Roi ſon père, qui s'écria : Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le *Grand Guſtave*. Un jour il s'amuſait dans l'appartement du Roi à regarder deux

cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siécle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avait ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune Prince ayant lû ces paroles, prit sur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas.* a) Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomtable laissait souvent échaper de ces traits qui caractérisent les ames singulières, & qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mere. Cette Princesse mourut en 1693. le 5. d'Août, d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, & par les efforts qu'elle faisait pour les dissimuler. b) *Charles XI.* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de cour de justice, nommée la Chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette Chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les ruës de Stockholm, & venaient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'A-

a) Deux Ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

b) Le Père *Barre* Génovéfain a copié tout cet article dans son histoire d'Allemagne tome 7me. & il l'applique à un Comte de Virtemberg.

vril 1697. dans la quarante-deuxiéme année de ſon âge, & dans la trente-ſeptiéme de ſon règne, lorſque l'Empire, l'Eſpagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la déciſion de leurs querelles à ſa médiation, & qu'il avait déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puiſſances.

Il laiſſa à ſon fils, âgé de quinze ans, un Trône affermi & reſpecté au dehors, des ſujets pauvres, mais belliqueux & ſoumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Miniſtres habiles.

Charles XII. à ſon avénement, non-ſeulement ſe trouva maître abſolu & paiſible de la Suède & de la Finlande; mais il régnait encor ſur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il poſſédait Viſmar, Vibourg, les iſles de Rugen, d'Oeſel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché de Brême & de Verden; toutes conquêtes de ſes ancêtres, aſſurées à ſa Couronne par une longue poſſeſſion, & par la foi des traités ſolemnels de Munſter & d'Oliva, ſoutenus de la terreur des armes Suédoiſes. La paix de Ryſwick, commencée ſous les auſpices du père, fut concluë ſous ceux du fils : il fut le Médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les loix Suédoiſes fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais *Charles XI.* abſolu en tout, retarda par ſon teſtament celle de ſon fils juſqu'à dix-huit. Il favoriſait par cette diſpoſition les vues ambitieuſes de ſa mère *Edwige-Eléonor* de Holſtein, veuve de *Charles X.* Cette Princeſſe fut déclarée par le Roi ſon fils tutrice du jeune Roi ſon petit-fils, & Régente du Royaume, conjointement avec un Conſeil de cinq perſonnes.

La Régente avait eu part aux affaires ſous le règne du Roi ſon fils. Elle était avancée en âge; mais ſon ambition, plus grande que ſes forces & que ſon génie, lui faiſait eſpérer de joüir longtems des douceurs de l'autorité, ſous le Roi ſon petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvaït des affaires. Le jeune Prince paſſait ſon tems à la chaſſe, ou s'occupait à faire la revuë des troupes : il faiſait

même quelquefois l'exercice avec elles, ces amufemens ne femblaient que l'effet naturel de la vivacité de fon âge. Il ne paraiffait dans fa conduite aucun dégout qui pût allarmer la Régente; & cette Princeffe fe flattait que les diffipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, & qu'elle en gouvernerait plus longtems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de fon père, il venait de faire la revue de plufieurs régimens : le Confeiller d'Etat *Piper* était auprès de lui; le Roi paraiffait abîmé dans une réverie profonde. » Puis-je prendre la liberté, lui » dit *Piper*, de demander à votre Majefté à quoi » elle fonge fi férieufement? *Je fonge*, répondit le » Prince, *que je me fens digne de commander à ces braves gens; & je voudrais que ni eux ni moi ne reçuffions l'ordre d'une femme. Piper* faifit dans le moment l'occafion de faire une grande fortune. Il n'avait pas affez de crédit pour ofer fe charger lui-même de l'entreprife dangereufe d'ôter la Régence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi; il propofa cette négociation au Comte *Axel Sparre*, homme ardent, & qui cherchait à fe donner de la confidération : il le flatta de la confiance du Roi. *Sparre* le crut, fe chargea de tout, & ne travailla que pour *Piper*. Les Confeillers de la Régence furent bientôt perfuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce deffein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allèrent en corps en faire la propofition à la Reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les Etats généraux étaient affemblés alors. Les Confeillers de la Régence y propofèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre : la chofe fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter; de forte que *Charles XII.* fouhaita de régner, & en trois jours les Etats lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la Reine & fon crédit tombèrent en un inftant. Elle mena depuis une vie privée, plus fortable à fon âge, quoique moins à fon humeur. Le Roi fut couronné le 24. Décembre fuivant. Il fit fon entrée dans

Stockholm ſur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le ſceptre à la main & la couronne en tête aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui eſt nouveau, & concevant toujours de grandes eſpèrances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upſal eſt en poſſeſſion de faire la cérémonie du ſacre & du couronnement: c'eſt de tant de droits que ſes prédéceſſeurs s'étaient arrogés preſque le ſeul qui lui reſte. Après avoir, ſelon l'uſage, donné l'onction au Prince, il tenait entre ſes mains la couronne pour la lui remettre ſur la tête; *Charles* l'arracha des mains de l'Archevêque, & ſe couronna lui-même, en regardant fiérement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impoſe toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avaient le plus gémi ſous le deſpotime du père, ſe laiſſèrent entrainer à louer dans le fils cette fierté, qui était l'augure de leur ſervitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna ſa confiance & le maniement des affaires au Conſeiller *Piper*, qui fut bientôt ſon premier Miniſtre, ſans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit Comte, ce qui eſt une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puiſſe prendre ſans conſéquence, comme en France.

Les premiers tems de l'adminiſtration du Roi ne donnèrent point de lui des idées favorables: il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune paſſion dangereuſe; mais on ne voyait dans ſa conduite que des emportemens de jeuneſſe, & de l'opiniâtreté. Il paraiſſait inappliqué & hautain. Les Ambaſſadeurs qui étaient à ſa cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. c) La Suède avait de lui la même opinion; perſonne ne connaiſſait ſon caractère; il l'ignorait lui-même, lorſque des orages formés tout-à-coup dans le Nord, donnèrent à ſes talens cachés occaſion de ſe déployer.

c) Les lettres originales en font foi.

Trois Rois se liguent contre lui.

Trois puissans Princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presqu'en même tems. Le premier fut *Fréderic IV.* Roi de Dannemark, son cousin : le second, *Auguste*, Electeur de Saxe, Roi de Pologne ; *Pierre le Grand*, Czar de Moscovie, était le troisieme & le plus dangereux. Il faut déveloper l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avait *Charles XII.* l'ainée avait épousé le Duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemark, vint à Stockholm avec son épouse se jetter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frere, mais comme au Roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fonduë dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Dannemark par élection en 1449. Tous les Royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Dannemark devint bientôt héréditaire. Un de ses Rois nommé *Christiern III.* eut pour son frère *Adolphe* une tendresse, ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemple chez les Princes. Il ne voulait point le laisser sans Souveraineté, mais il ne pouvait démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les Duchés de Holstein-Gottorp & de Schleswic, établissant que les descendans d'*Adolphe* gouverneraient désormais le Holstein, conjointement avec les Rois de Dannemark : que ces deux Duchés leur appartiendraient en commun ; & que le Roi de Dannemark ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déja eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemark & celle de Holstein-Gottorp ; les Rois cherchant toûjours à opprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté & la souveraineté au

dernier Duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les Souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemark & le jeune Duc. Tandis que le Duc était à Stockholm, les Danois faisaient déja des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, & se liguaient secrettement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suède lui-même.

Frédéric-Auguste, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du Prince de *Conty* son concurrent au Trône, n'avaient pû empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, était un prince moins connu encor par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de *Louis XIV*. Jamais Prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avait acheté la moitié des suffrages de la Noblesse Polonaise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le Trône, mais il falait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le Roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avait appartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Russes, les Polonais & les Suédois s'en étaient disputé la possession. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, & elle lui avait été enfin cédée solemnellement par la paix d'Oliva.

d) Le feu Roi *Charles XI.* dans ses sévérités

d) Tout cet article se retrouve presque mot pour mot au Tome X. du Pere *Barre*.

pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la Noblesse Livonienne pour porter au Trône les plaintes de la Province. Il fit à son Maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois *Charles XI.*, dissimulé quand il ne se livrait pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de *Patkul* : *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en estime, continuez*. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de Lèze-Majesté, & comme tel, condamné à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi *Auguste*. *Charles XI.* était mort; mais la sentence de *Patkul* & son indignation subsistaient. Il représenta au Monarque Polonais la facilité de la conquête de la Livonie; des Peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède; un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déja tenté de cette conquête. *Auguste* à son couronnement avait promis de faire ses efforts pour recouvrer les Provinces que la Pologne avait perduës. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la République & affermir son pouvoir; mais il se trompa dans ces deux idées qui paraissaient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissait en même tems du côté de la Moscovie. Le Monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la postérité.

Histoire de Pierre le Grand

Pierre Alexiowits, Czar de Russie, s'était déja rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph,

qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *Grand.* La Moscovie, ou Russie, embrasse le Nord de l'Asie & celui de l'Europe, & depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cent lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le Czar *Pierre.* Les Moscovites étaient moins civilisés que les Méxicains, quand ils furent découverts par *Cortez*; nés tous esclaves de maitres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les Arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur Patriarche. Cette Loi, faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation, qui, dans l'abîme de son ignorance & de sa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207. ans au commencement du siécle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de Septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement, qu'il était vraisemblable que DIEU avait créé le Monde en Automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connoissances qu'ils eussent, étaient des erreurs grossières; personne ne se doutait parmi eux que l'Automne de Moscovie pût être le Printems d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas longtems que le peuple avait voulu brûler à Moscou le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de Soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, & dans le trésor du Czar.

e) Leur Religion était & eſt encore celle des Chrétiens Grecs, mais mêlée de ſuperſtitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, & que le joug en était plus gênant. Peu de Moſcovites oſaient manger du pigeon, parce que le St. Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervaient réguliérement quatre Carêmes par an; & dans ces tems d'abſtinence, il n'oſaient ſe nourrir ni d'œufs ni de lait. DIEU & *St. Nicolas* étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier était ſans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeller de ſon tribunal. Il ſe promenait à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon Clergé en cérémonie: le Czar à pied tenait la bride du cheval, & le peuple ſe proſternait dans les ruës comme les Tartares devant leur grand Lama. La Confeſſion était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes; alors l'abſolution leur paraiſſait néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs Papas. Ainſi ils paſſaient ſans remords, de la confeſſion au vol & à l'homicide; & ce qui eſt un frein pour d'autres Chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faiſaient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enyvraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputait cependant ſur la Religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était, ſi les laïques devaient faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nurſuff*, ſous le précédent règne, avait excité une ſédition dans Aſtracan au ſujet de cette diſpute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde eſt théo-

e) Tout ce Morceau eſt copié mot à mot par le Genovéfain *Barre* dans ſon hiſtoire d'Allemagne, Tom. IX. pag 75. & ſuivantes.

logien

logien; & *Pierre*, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommait *Vosko-jésuites*.

Le Czar dans son vaste Empire avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas Chrétiens. Les Tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne & des Palus Méotides, sont Mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoyedes, qui sont vers la mer Glaciale, étaient des sauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connoissance d'un Dieu; & cependant les Suédois, envoyés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encor la barbarie de cette partie du Monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvoient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déja dit, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avoit retenu & n'avait pû détruire, se dévelopa presque tout-à-coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Plusieurs Princes avaient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avoit cessé d'être Roi pour apprendre mieux à régner : c'est ce que fit *Pierre le Grand*.

Il quitta la Russie en 1698, n'ayant encor régné que deux années, & alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même Mr. *Le Fort*, qu'il envoyait Ambassadeur extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans les rôles des charpentiers de l'Amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties de mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes

les manufactures; rien n'échapait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux; il repassa en Hollande, & vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des Artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux Russes sur la mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des hutes Moscovites. Il établit des collèges, des Académies, des Imprimeries, des Bibliothéques : les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies : la dignité de Patriarche fut éteinte; le Czar se déclara le Chef de la Religion : & cette dernière entreprise, qui aurait couté le trône & la vie à un Prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un Clergé ignorant & barbare, il osa essayer de l'instruire, & par-là même il risqua de le rendre redoutable; mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent la Philosophie & la Théologie. Il est vrai que cette Théologie tient encore de ce tems sauvage dont *Pierre Alexiowits* a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enyvrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-sainte Ecriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, & que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le Czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en servirent pour le décrier; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-Christ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, & qu'on faisait dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine qui voulait faire fortune réfuta ce livre, & démontra que *Pierre* n'était pas l'Ante-Christ, parce que le nombre 666 n'était pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait Evêque de Rezan.

Le Réformateur de la Moscovie a surtout porté une loi sage qui fait honte à beaucoup d'Etats policés; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni surtout à un mineur, de passer dans un cloître.

Ce Prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté, dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les moines gagnoient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le Czar n'a pas assujetti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des Sultans Turcs; mais plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des Janissaires; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de tems; il a dissipé les Janissaires Moscovites, nommés Strélits, qui tenaient les Czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, était composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscou, & l'autre était répandue sur les frontières. Un Strélits n'avait que quatre roubles par an de paye; mais des privilèges, ou des abus, le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'en-

rôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tambour & d'en faire les fonctions; tant la nation avait besoin d'exemples. Il fut Officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens; & enfin se sentant maître des troupes disciplinées, il cassa les Strelits, qui n'oserent désobéir.

La cavalerie étoit à peu près ce qu'est la cavalerie Polonaise, & ce qu'était autrefois la Française, quand le Royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les Gentilshommes Russes montaient à cheval à leurs dépens, & combattaient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, incapables d'être commandés, & par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéir, par son exemple & par les supplices. Car il servait en qualité de soldat & d'officier subalterne, & punissait rigoureusement en Czar les Boyards, c'est-à-dire, les Gentilshommes, qui prétendaient que le privilège de la Noblesse était de ne servir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un Corps régulier pour servir l'artillerie, & prit cinq cent cloches aux églises, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des Corps de Dragons, milice très-convenable au génie des Moscovites, & à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui (en 1738.) trente régimens de Dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des Hussards en Russie. Enfin, il a eu jusqu'à une école d'Ingénieurs, dans un pays où personne ne savait avant lui les élémens de la Géométrie.

Il était bon Ingénieur lui-même; mais sur-tout il excellait dans tous les arts de la marine; bon Capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, & d'autant plus estimable dans ces arts, qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir: il faisait fermer alors les

volets de bois de ſon carroſſe; le courage & le génie domtèrent en lui cètte faibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs: il voulait y entretenir des galères; & dans la ſuite, croyant que ces vaiſſeaux longs, plats & légers devaient réuſſir dans la mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cent dans ſa ville favorite de Pétersbourg; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, & celui de les conduire. Il avait appris juſqu'à la Chirurgie: on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique; il réuſſiſſait dans les méchaniques, & inſtruiſait les artiſans.

Les finances du Czar étaient à la vérité peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes Etats: il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres, comme nous faiſons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes & des talens, qui rend un Empire faible.

La nation des Ruſſes n'eſt pas nombreuſe, quoique les femmes y ſoient fécondes & les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres longtems malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs; enfin, les triſtes ſuites d'un gouvernement longtems ſauvage, & barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du Continent a encor de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cent mille familles de Gentilshommes, deux cent mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois & de payſans payans une

espèce de taille, six cent mille hommes dans les provinces conquises sur la Suède : les Cosaques de l'Ukraine & les Tartares, vassaux de la Moscovie, ne se montent pas à plus de deux millions ; enfin on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, *f*) c'est-à-dire un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le Czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les loix, la milice, la face de son pays, voulait aussi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un Etat & les avantages du Monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dressa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne ; & de ces deux mers à l'Océan septentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraissait pas assez commode. Il avait dès l'an 1700 le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port, qui deviendrait le magazin du Nord, & une ville qui serait la capitale de son Empire.

Il cherchait déja un passage par les mers du Nord-Est à la Chine ; & les manufactures de Paris & de Peking devaient embellir sa ville nouvelle.

Un chemin par terre de sept cent cinquante quatre verstes, pratiqué à travers des marais qu'il falait combler, conduit de Moscou à sa nouvelle ville. La plûpart de ses projets ont été exécutés par ses mains ; & deux Impératrices, qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encor été au delà de ses vuës, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toûjours dans ses Etats, autant que ses guerres l'ont pû permettre ; mais il a voyagé

f) Cela fut écrit en 1727. La population a augmenté depuis, par les conquêtes, par la police, & par le soin d'attirer les étrangers.

en Législateur & en Physicien, examinant partout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, faisant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faisant lever des cartes exactes, & y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, & où enfin on connait les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Neva, Ste. Croix sur les frontières de la Perse, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie; des Amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Astracan, à Azoph; des arsenaux, des hôpitaux. Il faisait toutes ses maisons petites & de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence & la grandeur.

Les sciences qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siécles, sont venues par ses soins dans ses Etats toutes perfectionnées. Il a créé une Académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris & de Londres: les *Delisles*, les *Bulfingers*, les *Hermanns*, les *Bernouillis*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de Philosophie, ont été appellés à grands fraix à Pétersbourg. Cette Académie subsiste encor, & il se forme enfin des Philosophes Moscovites.

Il a forcé la jeune Noblesse de ses Etats à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère. J'ai vû de jeunes Russes pleins d'esprit & de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand Empire du Monde. Il est affreux, qu'il ait manqué à ce Réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ses peuples, & il était sauvage. Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir son adresse à

couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des Souverains, qui verſent le ſang de leurs ſujets de leurs mains; mais ces Monarques paſſent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il faloit corriger ou deſhériter, rendrait la mémoire de *Pierre* odieuſe, ſi le bien qu'il a fait à ſes ſujets ne faiſait preſque pardonner ſa cruauté envers ſon propre ſang.

Tel était le Czar *Pierre*; & ſes grands deſſeins n'étaient encor qu'ébauchés, lorſqu'il ſe joignit aux Rois de Pologne & de Dannemark contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Ruſſie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir ſans peine, & qu'une guerre ſi bien projettée ſerait utile à tous ſes projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ſes peuples.

D'ailleurs, il avait beſoin d'un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avait beſoin de la province de l'Ingrie, qui eſt au Nord-Eſt de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il falait la leur arracher. Ses prédéceſſeurs avaient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie; le tems ſemblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII.* tous ces pays, qui ſont entre le Golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moſcovie.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & subit dans le caractère de CHARLES XII. *A l'âge de dix-huit ans il soutient la guerre contre le Dannemark, la Pologne, & la Moscovie : termine la guerre de Dannemark en six semaines : défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, & passe en Pologne. Description de la Pologne & de son gouvernement.* CHARLES *gagne plusieurs batailles, & est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un Roi.*

TRois puissans Rois menaçaient ainsi l'enfance de *Charles XII*. Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suède, & allarmaient le Conseil. Les grands Généraux étaient morts; on avait raison de tout craindre sous un jeune Roi, qui n'avait encor donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le Conseil que pour croiser les jambes sur la table; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le Conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était : quelques Conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations : tout d'un coup le jeune Prince se lève, avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur, qui

a pris son parti. „ Messieurs, dit-il, j'ai résolu de
„ ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en
„ finir une légitime que par la perte de mes en-
„ nemis. Ma résolution est prise : j'irai attaquer
„ le premier qui se déclarera; & quand je l'au-
„ rai vaincu, j'espère faire quelque peur aux au-
„ tres. " Ces paroles étonnèrent tous ces vieux Conseillers; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel Roi, & honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* & de *César*, il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits; il ne fut vétu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse; peut-être encor par la vanité d'être le seul de tous les Rois, qui domtât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit, qu'il n'avait pris ce parti que pour domter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assuré, qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avait commis, & d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en présence même de la Reine sa mere. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, & cette privation, qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assurer des secours au Duc de Holstein son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avait besoin. Ses Etats étaient déja ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siége opiniâtre, où le Roi de Dannemark était venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbuttel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande, venaient secourir le Duc. g) Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du traité d'Altena rompu par les Danois: ils s'empressaient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du Roi de Dannemark. Ils savaient, que le Danois étant maître du passage du Sund imposerait des loix onéreuses aux nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pû, la balance égale entre les Princes du Nord: ils se joignirent au jeune Roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie: il faisait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse; on n'avait d'autres armes que

g) Copié mot pour mot par le Père *Barre* Tom. X. pag. 399 & suivantes.

des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démesurée vint droit au Roi, qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet & de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles avantures, la force prodigieuse du Roi *Auguste* & les voyages du Czar, on croirait être au tems des *Hercules* & des *Thésées*.

Il partit pour sa premiére campagne le 8 Mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, & en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit à Stockholm un Conseil de défense, composé de plusieurs Sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes & les fortifications du pays. Le corps du Sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé le Roi *Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vû, était de cent-vingt piéces de canon ; le Comte de *Piper* son premier Ministre, & le Général *Renschild*, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Coppenhague, pour y jetter quelques bombes.

Il est certain, que ce fut le Roi lui-même, qui proposa alors au Général *Renschild* de faire une descente & d'assiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. *Renschild* fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune Prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient sur les côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avait

à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, & monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cent grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de frise, & les instrumens des pionniers. Cinq cent hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux frégates Anglaises & deux Hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'Isle de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au Nord-Ouest le Sund, & à l'Orient la mer Baltique, où était alors le Roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept mille de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriere d'épais retranchemens ; & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée vers les Suédois.

Charles bat les Danois.

Le Roi quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe, à la tête de ses gardes. L'Ambassadeur de France était alors auprès de lui. *Monsieur l'Ambassadeur*, lui dit-il en Latin, (car il ne voulait jamais parler Français,) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plait. Sire*, lui répondit le Comte de *Guiscard* en Français, *le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de votre Majesté ; je me flatte, que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte *Piper* & l'Ambassadeur entrerent. *h*) On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encor qu'à trois cent pas du rivage. *Charles XII.*

h) Copié mot pour mot par le Père *Barre* Tom. X. page 396.

impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le Roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au Major-Général *Stuard*, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles? „ C'est le bruit que font les balles de fusil „ qu'on vous tire, lui dit le Major. *Bon*, dit le Roi, *ce sera là dorénavant ma musique*. Dans le même moment le Major, qui expliquait le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi.

Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battuës, parce que ceux qui attaquent ont toûjours une impétuosité, que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa faiblesse & de leur supériorité. La cavalerie Danoise & les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le Roi maître de leurs retranchemens, se jetta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Coppenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspirait à servir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étaient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vuë de la flotte Danoise, qui n'avait osé s'avancer. Coppenhague intimidée envoya aussi-tôt des députés au Roi, pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de son régiment des gardes : les députés se mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cent mille risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de

provisions, qu'il promit de faire payer fidellement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falait obéir; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement & sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis long-tems dans les troupes Suédoises une discipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire: le jeune Roi en augmenta encor la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetait, encor moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission; & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toûjours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la piété, qui fait toûjours impression sur les hommes, quand ils n'y soupçonnent pas de l'hypocrisie. Son camp mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance, les paysans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suède des provisions qui manquaient dans leurs marchés.

Le Roi de Dannemark était alors dans le Holstein, où il semblait ne s'être rendu que pour lever le siége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune Conquérant déja maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses Etats, que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les paysans, & même beaucoup de bourgeois, sont esclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au Roi de Dannemark, qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Cop-

penhague détruite, & ſon Royaume mis à feu & à ſang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui ſe piquait de juſtice. On aſſembla un congrès dans la ville de Travendal, ſur les frontières du Holſtein. Le Roi de Suède ne ſouffrit pas que l'art des Miniſtres trainât les négociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât auſſi rapidement qu'il était deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les fraix de la guerre, & délivré d'oppreſſion. Le Roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, ſatisfait d'avoir ſecouru ſon allié, & humilié ſon ennemi. Ainſi *Charles XII.* à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de ſix ſemaines.

Préciſément dans le même tems le Roi de Pologne inveſtiſſait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le Czar s'avançait du côté de l'Orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux Comte d'*Alberg*, Général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de ſoixante campagnes. Le Comte *Fleming*, depuis Miniſtre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Livonien *Patkul*, preſſaient tous deux le ſiege ſous les yeux du Roi; mais malgré pluſieurs avantages que les aſſiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux Comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, & le Roi de Pologne déſeſpérait de prendre la ville. Il ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever le ſiége. Riga était pleine de marchandiſes, appartenantes aux Hollandais. Les Etats Généraux ordonnèrent à leur Ambaſſadeur auprès du Roi *Auguſte*, de lui faire ſur cela des repréſentations. Le Roi de Pologne ne ſe fit pas longtems prier. Il conſentit à lever le ſiége plutôt que de cauſer le moindre dommage à ſes Alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaiſance, dont ils furent la véritable cauſe.

Il ne reſtait donc plus à *Charles XII.* pour achever ſa première campagne, que de marcher con-

tre son rival de gloire, *Pierre Alexiowits*. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encor à Stockholm trois Ambassadeurs Moscovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un Législateur, comme le Czar, se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune Prince plein d'honneur ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les Rois & pour les particuliers. L'Empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguait pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avait passé *incognitò* à Riga; & qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses Ambassadeurs. C'étaient là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il bat les Russes.

Il parut devant Nerva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles saisons faisait quelquefois quatre cent lieuës en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs que les Suédois depuis le temps de *Gustave-Adolphe* faisaient la guerre au cœur de l'hyver comme dans l'été : il voulut accoûtumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems, où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar *Pierre* assiégeait Nerva à trente degrés du pole, & *Charles XII.* s'avançait pour la secourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au Duc de *Croi* Allemand, Général habile, mais peu secondé alors par les Officiers Russes.

Pour lui, il n'avait dans ses propres troupes, que le rang de simple Lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa Noblesse, jusques-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant, que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût Lieutenant à Nerva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on pût espérer quelque chose, étaient commandés par des Officiers Allemans, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de fléches, les autres de massues: peu avaient des fusils: aucun n'avait vû un siége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque sans fortifications: le Baron de *Hoorn* qui y commandait n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pû la réduire en dix semaines.

On était déja au quinze de Novembre, quand le Czar apprit que le Roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cent vaisseaux de transport, marchait pour secourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le Czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encor une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déja mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu méprisable, si un Législateur, qui a fait

de si grandes choses, pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, & sembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune Prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer *Charles XII.* entre deux armées. Ce n'était pas tout, trente mille hommes détachés du camp devant Nerva, étaient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du Roi de Suède : vingt mille strelits étaient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il falait passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le Golphe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toûjours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avaient à faire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes, qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, & allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de

quatre-vingt mille Russes, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un Officier général lui ayant représenté la grandeur du péril : *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites ?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier : *N'êtes-vous pas donc de mon avis ?* lui dit-il : *n'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ? & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux.* L'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter le revers des fossés. Le Roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du Czar ; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'Empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le Roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, & qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. Mr. *de Spaar*, m'a dit, que le Roi sauta légérement sur un autre cheval, en disant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices ;* & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Nerva, avec son aîle gauche, si l'on peut appeller de ce nom en-

viron quatre mille hommes qui en pourſuivaient près de quarante mille. Le pont rompit ſous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres déſeſpérés retournèrent à leur camp, ſans ſavoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques barraques, derrière leſquelles ils ſe mirent. Là ils ſe défendirent encor, parce qu'ils ne pouvaient pas ſe ſauver; mais enfin leurs Généraux *Dolgorouky*, *Golloſkin*, *Fédérowits*, vinrent ſe rendre au Roi, & mettre leurs armes à ſes pieds. Pendant qu'on les lui préſentait, arriva le Duc *de Croi*, Général de l'armée, qui venait ſe rendre lui-même avec trente officiers.

i) *Charles* reçut tous ces priſonniers d'importance avec une politeſſe auſſi aiſée & un air auſſi humain, que s'il leur eût fait dans ſa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers ſubalternes & les ſoldats furent conduits déſarmés juſqu'à la rivière de Nerva : on leur fournit des bateaux pour la repaſſer, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moſcovites ſe battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu ſix cent hommes : dix-huit mille Moſcovites avaient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre était noyé : beaucoup avaient paſſé la rivière; il en reſtait encor aſſez dans le camp, pour exterminer juſqu'au dernier Suédois. Mais ce n'eſt pas le nombre des morts, c'eſt l'épouvante de ceux qui ſurvivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui reſtait, pour ſaiſir l'artillerie ennemie. Il ſe poſta avantageuſement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures ſur la terre envelopé dans ſon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour ſur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avait point encor été tout-à-fait rompuë. A deux heures du matin, le Général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant ſû le gracieux accueil que le Roi avait fait aux autres Généraux,

i) Copié par le Père *Barre* Tom. IX.

& comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes & les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce Général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nuë, soldats & officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant devant le Roi, jettaient à terre leurs fusils & leurs épées; & les officiers portaient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du Duc *de Croi* & des autres Officiers-Généraux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées; & sachant qu'ils manquaient d'argent, & que les marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc *de Croi*, & cinq cent à chacun des Officiers Moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Nerva une rélation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux alliés de la Suède; mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un pié-d'estal, où paraissaient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais; de l'autre était un *Hercule* armé de sa massuë, tenant sous ses pieds un Cerbère, avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune: il était fils aîné & hé-

titier du Roi de Géorgie ; on le nommait le *Czarafis Artschelou* ; ce titre de *Czarafis* signifie Prince, ou fils du Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie ; car le mot de *Czar*, ou *Tsar*, voulait dire Roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, & ne vient point des *Césars* de Rome, si longtems inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, Czar, & maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités orientales de la Mer Noire, avait été chassé de son Royaume par ses propres sujets en 1688 & avait choisi de se jetter entre les bras de l'Empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre *Pierre le Grand* dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avaient déja dépouillé, & qui allaient le massacrer. Le Comte de *Renschild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le présenta à son Maître ; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ses Officiers une réfléxion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'est*, dit-il, *comme si j'étais un jour prisonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression ; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Nerva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt-mille dans un camp retranché ; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses trou-

[t]ant qu'il civilisait ses sujets. Je sais bien, [que] les Suédois nous battront longtems; [mais en]fin ils nous apprendront eux-mêmes à [les battre]. Moscou sa capitale fut dans l'épou[vante &] dans la désolation, à la nouvelle de [cette dé]faite. Telle était la fierté & l'ignorance [de ce] peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par [un p]ouvoir plus qu'humain, & que les Suédois [étai]ent de vrais Magiciens. Cette opinion fut si [gé]nérale, que l'on ordonna à ce sujet des priè[r]es publiques à *St. Nicolas*, Patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière, pour n'être pas rapportée. La voici :

» O toi, qui ès notre Consolateur perpétuel » dans toutes nos adversités, grand *St. Nicolas* » infiniment puissant, par quel péché t'avons-» nous offensé dans nos sacrifices, génuflexions, » révérences, & actions de graces, que tu nous » ayes ainsi abandonnés? Nous avions imploré » ton assistance contre ces terribles insolens, en-» ragés, épouvantables, indomptables destru-» cteurs, lorsque comme des lions & des ours, » qui ont perdu leurs petits, ils nous ont atta-» qués, effrayés, blessés, tués par milliers, nous » qui sommes ton peuple. Comme il est impossi-» ble que cela soit arrivé sans sortilège & en-» chantement, nous te supplions, ô grand *St.* » *Nicolas*, d'être notre champion & notre por-» te-étendart, de nous délivrer de cette foule » de sorciers, & de le chasser bien loin de nos » frontières avec la récompense qui leur est » duë. "

Tandis que les Russes se plaignaient à *St. Nicolas* de leur défaite, *Charles XII.* faisait rendre graces à Dieu, & se préparait à de nouvelles victoires.

Le Roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar. Ces deux Princes convinrent d'une entrevûë, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen

zen petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires & qui ne convenaient ni à leur situation, ni à leur humeur. Les Princes du Nord se voyent avec une familiarité, qui n'est point encore établie dans le Midi de l'Europe. *Pierre* & *Auguste* passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès : car le Czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le Roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devait acheter de divers Princes, & que le Czar devait soudoyer. Celui-ci de son côté devait envoyer cinquante mille Russes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au Roi *Auguste* trois millions de risdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatale au Roi de Suède; c'était un moyen promt & sûr d'aguerrir les Moscovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hyver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi *Auguste* avait assiégée inutilement. Les troupes Saxonnes étaient postées le long de la rivière de Duina, qui est fort large en cet endroit : il falait disputer le passage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur Prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le Maréchal *de Stenau* qui faisait les fonctions de Général; sous lui commandaient le Prince *Ferdinand* Duc de Courlande, & ce même *Patkul*, qui défendait sa patrie contre *Charles XII.* l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie contre *Charles XI.* Le Roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords

beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient se lever & se baisser, comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient : en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encor en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du Nord où il était, au Sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vuë de ses troupes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante, de sorte que le nuage grossissant toûjours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le Roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagême. Etant déja au milieu de la rivière : *Eh bien*, dit-il au Général *Renschild*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Coppenhague : croyez-moi, Général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord ; & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrieme. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille, sans que les ennemis offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suède marchant déjà à eux.

Il bat les Saxons.

Le Maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment : à peine apperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la rivière. Le Roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revuë. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le Maréchal *Stenau*, & s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais & d'un bois où était

son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, *Stenau* & le Duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude & sanglante : le Duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du Roi ; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le Roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flateuse, & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paraissant comme enseveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistait à son diner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de Sa Majesté. *Oui*, dit le Roi en se levant, *& j'en troublerai plus aisément leur digestion.* En effet mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Description de la Pologne.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peu-

ples ne sont Chrétiens que depuis environ sept cent cinquante ans. C'est une chose singuliere, que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle Latin jusqu'aux domestiques. Ce grand pays est très-fertile; mais les peuples n'en sont que moins industrieux. *k*) Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, sont des Ecossais, des Français, surtout des Juifs. Ils y ont près de trois cent Synagogues; & à force de multiplier, ils en seront chassés comme ils l'ont été d'Espagne. Ils achètent à vil prix les bleds, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chérement aux Nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connaissent & qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de sel, & couvert de moissons, reste pauvre, malgré son abondance, parce que le peuple est esclave, & que la Noblesse est fière & oisive.

Son gouvernement est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré partout ailleurs. C'est le seul État qui ait conservé le nom de République avec la dignité Royale.

Chaque Gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un Roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus: le Trône est presque toûjours à l'enchère; & comme un Polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers. La Noblesse & le Clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit partout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le paysan ne séme point pour lui, mais pour des Seigneurs, à qui lui, son champ, & le travail de ses mains appartien-

k) Copié par le Père *Barre* Tom. IX.

nent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre : tout ce qui eſt Gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entière de la *nation* : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; & en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des Rois & de deſtructeurs des Tyrans.

Qui verrait un Roi de Pologne dans la pompe de ſa majeſté Royale, le croirait le Prince le plus abſolu de l'Europe : c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres nations, entre le Souverain & les ſujets. Le Roi de Pologne, à ſon Sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ferment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les loix de la République.

Il nomme à toutes les charges, & confère tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un Palatin & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père ; mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée ; & que la République a le droit de lui ôter la Couronne, s'il tranſgreſſait les loix de l'Etat.

La Nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent ſon ambition, & lui oppoſent leurs cabales. Les Grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la Cour ſont l'objet de la haine du reſte de la Nobleſſe : ce qui forme toûjours deux partis ; diviſion inévitable, & même néceſſaire, dans des pays où l'on

veut avoir des Rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les Etats-Généraux qu'on appelle Diètes. Ces Etats sont composés du corps du Sénat, & de plusieurs Gentilshommes; les Sénateurs sont les Palatins & les Evêques: le second ordre est composé des Députés des Diètes particulières de chaque Palatinat. A ces grandes assemblées préside l'Archevêque de Gnesne, Primat de Pologne, Vicaire du Royaume dans les interrègnes, & la première personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la pourpre Romaine ne donnant aucune préséance dans le Sénat, un Evêque qui serait Cardinal, serait obligé ou de s'asseoir à son rang de Sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diètes se doivent tenir, par les loix du Royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils sont descendus, & quelquefois même, au milieu de l'yvresse, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque Gentilhomme député à ces Etats-Généraux, jouit du droit qu'avaient à Rome les Tribuns du peuple, de s'opposer aux loix du Sénat. Un seul Gentilhomme, qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les loix, mais autorisées par l'usage, se font au nom du Roi, quoique souvent contre son contentement, & contre ses intérêts: à peu près comme la Ligue se servait en France

du nom de *Henri III.* pour l'accabler; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir *Charles I.* sur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les États Monarchiques un Roi peut abolir les loix de son Prédécesseur, & les siennes propres.

La Noblesse, qui fait les loix de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *Pospolite*, se meut difficilement, & se gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuissance de subsister longtems assemblée: la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toûjours formidable.

On peut la vaincre, ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage; mais elle secouë bientôt le joug; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison, qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les seuls remparts de leur République; ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés; & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toûjours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des

Diètes, ou même quelquefois ſur le ſimple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne eſt une armée qui doit toûjours ſubſiſter aux dépens de la République. Elle eſt compoſée de deux corps ſous deux grands Généraux différens. Le premier corps eſt celui de la Pologne, & doit être de trente-ſix mille hommes : le ſecond, au nombre de douze mille, eſt celui de Lithuanie. Les deux grands Généraux ſont indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République, & ont une autorité ſuprême ſur leurs troupes. Les Colonels ſont les maîtres abſolus de leurs régimens ; c'eſt à eux à les faire ſubſiſter comme ils peuvent, & à leur payer leur ſolde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils déſolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour ſatisfaire leur avidité & celle de leurs ſoldats. *l*) Les Seigneurs Polonais paraiſſent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes ſont plus belles que leurs maiſons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, eſt preſque toute compoſée de Gentilshommes : elle eſt remarquable par la beauté des chevaux, & par la richeſſe des habillemens & des harnois.

Les Gendarmes ſurtout, que l'on diſtingue en Houſſars & Pancernes, *m*) ne marchent qu'accompagnés de pluſieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & cloux d'argent, de ſelles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent maſſif, avec de grandes houſſes traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie eſt parée & ſuperbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal armée, ſans habit d'ordonnance ni rien d'uni-

l) Morceau copié par le Pere *Barre*.

m) *Idem*. On n'en citera pas davantage, c'eſt trop d'ennui pour l'éditeur.

forme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusques vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabonds, supportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encor dans les soldats Polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promtitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattraient en sa faveur, que la *Pospolite* Polonaise s'armerait à ses ordres, & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oserait paraître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours, par les soins même qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoûtumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de son règne fit des mécontens; ses premières démarches irritèrent le parti qui s'était opposé à son élection, & aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes, & ses frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi *Auguste* contre la Suède, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés serait en proie au Roi de Suède; & que si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur Roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avaient

élu, ou d'être ravagés par *Charles XII.* justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaines. Bientôt voyant que le Roi de Suède avait renversé tout ce qui était sur son passage, & s'avançait avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divisaient alors la Lithuanie, celui des Princes *Sapieha*, & celui d'*Oginsky*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le Roi de Suède s'attacha les Princes *Sapieha* : & *Oginsky*, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le Roi de Pologne était séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & subsistaient de rapines. *Auguste* ne voyait en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée ; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les loix, elle n'était pas de dix-huit mille. Non seulement elle était mal payée & mal armée, mais ses Généraux ne savaient encor quel parti prendre.

La ressource du Roi était d'ordonner à la Noblesse de le suivre ; mais il n'osait s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Royaume demandaient au Roi une Diète : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au Roi, pour le prier de convoquer un Parlement. *Auguste* avait plus besoin d'une ar-

mée que d'une Diète, où les actions des Rois sont pesées. Il falut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2. de Décembre de l'année 1701. Il s'apperçut bientôt que *Charles XII.* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sopieha*, les *Lubomirsky* & leurs amis, le Palatin *Leczinsky*, Trésorier de la Couronne, (qui devait sa fortune au Roi Auguste) & surtout les partisans des Princes *Sobieskv*, étaient tous secrétement attachés au Roi de Suède.

Le plus considérable de ses partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, était le Cardinal *Radjousky*, Archevêque de Gnesne, Primat du Royaume, & Président de la Diète. C'était un homme plein d'artifice & d'obscurités dans sa conduite, entiérement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appellaient *Madame la Cardinale*, laquelle ne cessait de le pousser à l'intrigue & à la faction. Le Roi *Jean Sobiesky*, prédecesseur d'*Auguste*, l'avait d'abord fait Evêque de Warmie, & vice-Chancelier du Royaume. *Radjousky*, n'étant encor qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de Primat; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le Prince *Jaques Sobiesky* sur le Trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'Abbé de *Polignac*, Ambassadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de *Conty*, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'Electeur de Saxe, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation & ce nouveau Roi.

Les victoires de *Charles XII.* protecteur du Prince

Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulévement général de tous les esprits contre le Roi *Auguste*, firent croire au Cardinal Primat, que le tems était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguste* en Saxe, & rouvrir au fils du Roi *Jean* le chemin du Trône. Ce Prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le Roi *Auguste* était haï; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, & cependant le Cardinal en jettait insensiblement les fondemens.

Il joint ses armes aux intrigues d'un Archevêque.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le Roi avec la République. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde & par la charité, piéges usés & connus, mais où les hommes sont toûjours pris. Il écrivit au Roi de Suède une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. *Charles XII.* répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restait dans le grand Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne voulait point troubler la Diète; qu'il faisait la guerre à *Auguste* & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la République, il venait la tirer d'oppression. Ces lettres & ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient & venaient continuellement de la part du Cardinal au Comte *Piper*, & des assemblées secrettes chez ce Prélat, étaient les ressorts qui faisaient mouvoir la Diète: elle proposa d'envoyer une Ambassade à *Charles XII.* & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontieres, & qu'il renvoyât ses troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'*Auguste* avoit déja fait ce que la Diète exigeait de lui. La ligue conclue secrétement à Birzen avec le Moscovite était devenuë aussi inutile, qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux

voisin de la Pologne, ne se pressait pas de secourir alors de toutes ses forces un Royaume divisé, dont il espérait recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, jusqu'à ce que poursuivis par les Généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le Roi *Auguste* les envoya hyverner & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation Polonaise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La Diète était partagée en presque autant de factions qu'il y avait de Palatins. Un jour les intérêts du Roi *Auguste* y dominaient, le lendemain ils y étaient proscrits. Tout le monde criait pour la liberté & la justice; mais on ne savait point ce que c'était que d'être libre & juste. Le tems se perdait à cabaler en secret, & à haranguer en public. La Diète ne savait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes Compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La Diète se sépara en tumulte le 17. Fevrier de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Sénateurs, qui sont les Palatins & les Evêques restèrent dans Varsovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des loix que rarement les Diètes infirment; ce Corps moins nombreux, accoûtumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au Roi de Suède l'ambassade proposée dans la Diète, que la *Pospolite* monterait à cheval, & se tiendrait prête à tout événement : ils firent plusieurs réglemens pour appaiser les troubles de Lithuanie, & plus encor pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Il refuse de voir la mère du Maréchal de Saxe.

Auguste aima mieux alors recevoir des loix durès de ſon vainqueur, que de ſes ſujets. Il ſe détermina à demander la paix au Roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité ſecret. Il falait cacher cette démarche au Sénat, qu'il regardait comme un ennemi encor plus intraitable. L'affaire était délicate ; il s'en repoſa ſur la Comteſſe de *Konigſmark*, Suédoiſe d'une grande naiſſance, à laquelle il était alors attaché. C'eſt elle dont le frère eſt connu par ſa mort malheureuſe, & dont le fils a commandé les armées en France avec tant de ſuccès, & de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par ſon eſprit & par ſa beauté, était plus capable qu'aucun Miniſtre de faire réuſſir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII.* & qu'elle avait été longtems à ſa Cour, elle avait un prétexte plauſible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adreſſa d'abord au Comte *Piper*, qui lui promit trop légérement une audience de ſon Maître. La Comteſſe, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables perſonnes de l'Europe, avait le talent ſingulier de parler les langues de pluſieurs pays qu'elle n'avait jamais vûs, avec autant de délicateſſe que ſi elle y étoit née ; elle s'amuſait même quelquefois à faire des vers Français, qu'on eût pris pour être d'une perſonne née à Verſailles. Elle en compoſa pour *Charles XII.* que l'Hiſtoire ne doit point omettre. Elle introduiſait les Dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles*. La piéce finiſſait ainſi :

Enfin, chacun des Dieux diſcourant à ſa gloire,
Le plaçait par avance au temple de Mémoire :
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'eſprit & d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suède. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faiſait à cheval. Effectivement elle

le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit : elle deſcendit de carroſſe, dès qu'elle l'apperçut : le Roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot : tourna la bride de ſon cheval, & s'en retourna dans l'inſtant; de ſorte que la Comteſſe de *Konigſmark* ne remporta de ſon voyage que la ſatisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il falut alors que le Roi de Pologne ſe jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propoſitions par le Palatin de Marienbourg : l'une, qu'on lui laiſsât la diſpoſition de l'armée de la République, à laquelle il payerait de ſes propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponſe auſſi dure qu'était le refus du Roi de Suède. Il dit au Palatin de Marienbourg, au nom de l'aſſemblée, „ qu'on avait réſolu d'envoyer à *Charles XII.* une Ambaſſade, „ & qu'il ne lui conſeillait pas de faire venir les „ Saxons.

Le Roi dans cette extrémité voulut au moins conſerver les apparences de l'autorité Royale. Un de ſes Chambellans alla de ſa part trouver *Charles*, pour ſavoir de lui, où, & comment ſa Majeſté Suédoiſe voudrait recevoir l'Ambaſſade du Roi ſon Maître & de la République. On avait oublié malheureuſement de demander un paſſeport aux Suédois pour ce Chambellan. Le Roi de Suède le fit mettre en priſon, au lieu de lui donner audience, en diſant, qu'il comptait recevoir une Ambaſſade de la République, & rien du Roi *Auguſte*. Cette violation du Droit des Gens n'était permiſe que par la loi du plus fort.

Alors *Charles*, ayant laiſſé derrière lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connuë en Europe par les Diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'Ambaſſade de la République : elle était compoſée de cinq Sénateurs; ils voulurent d'abord

Il reçoit une Am-

bassade Polonaise. faire régler un cérémoniel, que le Roi ne connaissait guères ; ils demandèrent qu'on traitât la République de *Sérénissime*, qu'on envoyât au devant d'eux les carrosses du Roi & des Sénateurs. On leur répondit, que la République serait appellée *Illustre*, & non *Sérénissime* ; que le Roi ne se servait jamais de carrosse ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'Officiers & point de Sénateurs : qu'on leur enverrait un Lieutenant-Général, & qu'ils arriveraient sur leurs propres chevaux.

Charles XII. les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités. On remarquait, qu'ils craignaient *Charles XII.*, qu'ils n'aimaient pas *Auguste*, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la Couronne au Roi qu'ils avaient élu. Rien ne se conclut, & *Charles XII.* leur fit comprendre enfin qu'il conclurrait dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un Manifeste, dont le Cardinal & son parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles* par cet écrit invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendait leur faire voir que leurs intérêts & les siens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le Manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du Sénat, & par l'approche du Conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnaître *Charles* pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, & qu'on était encor trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à *Auguste* publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés, demeurèrent dans le silence. Enfin quand on apprit que *Charles* avançait à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le Cardinal quitta Varsovie des premiers : la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouëment de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar,

le Nonce du Pape, & quelques Evêques & Palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, & on n'avait encor rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un Conseil avec ce petit nombre de Sénateurs, qui représentaient encor le Sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient Polonais : ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encor votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le Grand-Général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République, ils lui en laissèrent la disposition.

Il se rend Maître de Varsovie.

Après ce résultat le Roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses Universaux pour assembler la *Pospolite* & les armées, qui n'étaient guères que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi, autorisé par les loix de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre; il commençait à devenir problématique, si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son Electorat, où la forme du Gouvernement entiérement absolue ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déja mandé secrétement douze mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encor revenir huit mille, qu'il avait promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeller, par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille;

mais il ſavait bien, que s'il était vainqueur, on n'oſerait pas ſe plaindre, & que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les ſix mille hommes. Pendant que ces ſoldats arrivaient par troupes, & qu'il allait de Palatinat en Palatinat raſſembler la Nobleſſe qui lui était attachée, le Roi de Suède arriva enfin devant Varſovie le 5 Mai 1702. A la première ſommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garniſon Polonaiſe, congédia la garde bourgeoiſe, établit des corps de gardes par-tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les déſarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi *Auguſte* aſſemblait alors ſes forces à Cracovie: il fut bien ſurpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme prétendait peut-être garder juſqu'au bout la décence de ſon caractère, & chaſſer ſon Roi avec des déhors reſpectueux; il lui fit entendre que le Roi de Suède paraiſſait diſpoſé à un accommodement raiſonnable, & demanda humblement la permiſſion d'aller le trouver. Le Roi *Auguſte* accorda ce qu'il ne pouvait refuſer, c'eſt-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat courut incontinent voir le Roi de Suède, auquel il n'avait point encor oſé ſe préſenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varſovie, mais ſans les cérémonies dont on avait uſé avec les Ambaſſadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de groſſes bottes, des gants de buffle qui lui venaient juſqu'au coude, dans une chambre ſans tapiſſerie, où étaient le Duc de Holſtein ſon beau-frère, le Comte *Piper* ſon premier Miniſtre, & pluſieurs Officiers généraux. Le Roi avança quelques pas au devant du Cardinal; ils eurent enſemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en diſant tout haut: *Je ne donnerai point la paix aux Polonais, qu'ils n'ayent élu un autre Roi.* Le Cardinal, qui s'attendait à cette décla-

tation, la fit ſavoir auſſi-tôt à tous les Palatinats; les aſſurant de l'extrême déplaiſir qu'il diſait en avoir, & en même tems de la néceſſité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falait perdre ou conſerver ſon Trône par une bataille. Il épuiſa ſes reſſources pour cette grande déciſion. Toutes ſes troupes Saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe; la Nobleſſe du Palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ſes ſervices. Il encourageait lui-même chacun de ces Gentilshommes à ſe ſouvenir de leurs ſermens: ils lui promirent de verſer pour lui juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. Fortifié de leur ſecours, & des troupes qui portaient le nom de l'armée de la Couronne, il alla pour la première fois chercher en perſonne le Roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le Roi Auguſte.

Les deux Rois parurent en préſence le 13 Juillet de cette année 1702. dans une vaſte plaine auprès de Cliſſau, entre Varſovie & Cracovie. *Auguſte* avait près de vingt-quatre mille hommes; *Charles XII.* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holſtein qui commandait la cavalerie Suédoiſe, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien; quelques larmes tombèrent de ſes yeux: il ſe cacha un moment le viſage avec les mains; puis tout-à-coup pouſſant ſon cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ſes gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un Prince qui combattait pour ſa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ſes troupes à la charge; mais il ne combattait qu'avec ſes Saxons; les Polonais qui formaient ſon aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mau-

vaiſe volonté. L'aſcendant de *Charles XII.* l'emporta. Il remporta une victoire complete. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caiſſe militaire d'*Auguſte* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas ſur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, pourſuivant le Roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent aſſez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garniſon n'oſa tirer un ſeul coup, on la chaſſa à coups de fouet & de canne juſques dans le château, où le Roi entra avec elle. Un ſeul Officier d'Artillerie oſant ſe préparer à mettre le feu à un canon, *Charles* court à lui & lui arrache la méche : le Commandant ſe jette aux genoux du Roi. Trois Régimens Suédois furent logés à diſcrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille riſdales. Le Comte *de Steinbock* fait Gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des tréſors dans les tombeaux des Rois de Pologne, qui ſont à Cracovie dans l'Egliſe *St. Nicolas*, les fit ouvrir; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent, qui appartenaient aux Egliſes; on en prit une partie, & *Charles XII.* envoya même un calice d'or à une Egliſe de Suède, ce qui aurait ſoulevé contre lui les Polonais Catholiques, ſi quelque choſe avait pû prévaloir contre la terreur de ſes armes.

On croit Charles XII. mort.

Il ſortait de Cracovie bien réſolu de pourſuivre le Roi *Auguſte* ſans relâche. A quelques milles de la ville, ſon cheval s'abattit; & lui fracaſſa la cuiſſe. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit ſix ſemaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à *Auguſte* le loiſir de reſpirer. Il fit auſſi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire, que *Charles XII.* était mort de ſa chûte. Cette fauſſe nouvelle, crue quelque tems, jetta tous les eſprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du Royaume déja convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de Palati-

nats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus pour se faire aimer, & aux Rois électifs pour se maintenir. La Diète fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suède : mais le mouvement était donné à ce grand corps il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avait reçuë : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur Souverain ; tant les Compagnies sont sujettes aux variations. Le Cardinal Primat lui-même, affectant encor d'être attaché au Roi *Auguste*, vint à la Diète de Lublin : il y baisa la main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistait à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguste*. Le Roi dispensa le Cardinal de la première partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette Diète fut que la République de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donnerait six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux Princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Il veut détrôner le Roi Auguste.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII.* guéri de sa blessure, renversait tout devant lui. Toûjours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Généraux lui représentaient que cette affaire pourrait encor avoir des longueurs, & s'évanouïr dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laissées en Livonie & en Ingrie : que les combats qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois & les Russes, n'étaient pas toûjours à l'avan-

tage des premiers; & qu'enfin sa présence y serait peut-être bien-tôt nécessaire. *Charles* aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans ses actions, leur répondit: » Quand je devrais rester ici cin- » quante ans, je n'en sortirai point que je n'aye » détrôné le Roi de Pologne. «

Il laissa l'Assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procédés dans les loix du Royaume: loix toûjours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne, qu'il avait battue à Clissau, & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir, pendant que sa chûte de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches, & se retirait vers la Prusse au Nord-Ouest de Varsovie. La rivière de Bug était entre lui & les ennemis. *Charles* passa à la nage à la tête de sa Cavalerie: l'Infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé *Pultesk*. Le Général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le Général *Stenau* fit ferme un moment avec deux Régimens: le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuèrent pas six cent hommes, ayant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

Il défait encor les Saxons.

Auguste, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse Royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection

des Polonais. *Charles* se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira, & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait rassembler encor quelques soldats, & où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles* dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, & courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avait pû amener de canon devant Thorn; il lui falut attendre qu'il lui en vint de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville: il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il portait toûjours, lui était dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé: il l'empêchait d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit *n*) bleu galonné d'or, il craignit que ce Général ne fût trop apperçu; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne faisait pas réflexion, qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. *Lieven* connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le Roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir; dans le moment que durait cette contestation, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre; au même instant une volée de canon qui venait en flanc, renverse le Général mort sur la place même que le Roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute

n) On avait dans les premieres éditions donné un habit d'écarlate à cet Officier; mais le Chapelain *Norberg* a si bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

ſa vie d'une prédeſtination abſolue, & lui fit croire que ſa deſtinée, qui le conſervait ſi ſingulièrement, le réſervait à l'exécution des plus grandes choſes.

Tout lui réuſſiſſait, & ſes négociations & ſes armes étaient également heureuſes. Il était comme préſent dans toute la Pologne; car ſon grand-Maréchal *Renſchild* était au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois ſous divers Généraux, répandus au Nord & à l'Orient ſur les frontières de la Moſcovie, arrêtaient les efforts de tout l'Empire des Ruſſes; & *Charles* était à l'Occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ſes troupes.

Le Roi de Dannemark lié par le traité de Travendal, que ſon impuiſſance l'empêchait de rompre, demeuroit dans le ſilence. Ce Monarque plein de prudence n'oſait faire éclater ſon dépit de voir le Roi de Suède ſi près de ſes Etats. Plus loin en tirant vers le Sud-Oueſt, entre les fleuves de l'Elbe & du Weſer, le Duché de Brême, dernier territoire des anciennes Conquêtes de la Suède, remplis de fortes garniſons, ouvrait encore à ce Conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainſi depuis l'Océan Germanique juſqu'aſſez près de l'embouchure du Boriſthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & juſqu'aux portes de Moſcou, tout était dans la conſternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaiſſeaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à tranſporter dans ſon pays les priſonniers faits en Pologne. La Suède tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, & jouïſſait de la gloire de ſon Roi ſans en porter le poids, puiſque ces troupes victorieuſes étaient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Il rançonne les Villes. Dans ce ſilence général du Nord devant les armes de *Charles XII.* la ville de Dantzick oſa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaiſſeaux de tranſport amenaient au Roi un renfort de ſix mille

mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il falait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche & libre, qui jouït avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne, que les villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques Princes Allemands; & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de *Steinbock*, un des Généraux Suédois, assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le Général *Steinbock* se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22. Septembre.

Robel, Gouverneur de la Place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guerre, & envoyée en Suède. *Robel* fut présenté désarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. Mais la ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les Chevaliers Teutons, & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13. de Décembre à la tête de quatre-mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jettèrent à ge-

noux dans les rues, & lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois : ensuite ayant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cent-soixante mille écus ; il y avait dans la ville deux cent piéces de canon & quatre cent milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étaient les avant-coureurs du détrônement du Roi *Auguste*.

On déclare Auguste déchû de la couronne.

A peine le Cardinal avait juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'assemblée de Varsovie, toûjours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéissance, mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin il leva le masque, & le 14. Février 1704. il déclara au nom de l'assemblée, *Auguste Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne*. On y prononça d'une commune voix que le Trône était vacant. La volonté du Roi de Suède, & par conséquent celle de cette Diète, était de donner au Prince *Jacques Sobiesky* le Trône du Roi *Jean* son père. *Jacques Sobiesky* était alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la Couronne qu'avait porté son père. Il était un jour à la chasse, à quelques lieuës de Breslau, avec le Prince *Constantin* l'un de ses frères : trente cavaliers Saxons, envoyés secrettement par le Roi *Auguste*, sortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlèvent sans résistance. On avait préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de *Charles*, du Cardinal & de l'Assemblée de Varsovie.

La fortune qui se jouë des têtes couronnées, mit presque dans le même tems le Roi *Auguste* sur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieuës de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, & postée à quelque distance, lorsque le Général *Renschild* parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut

que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le Général *Renſchild* le pourſuivit pendant quatre jours, prêt de le ſaiſir à tout moment. Le Roi fuit juſqu'à Sendomir : le Général Suédois l'y ſuivit encor : & ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du Roi *Auguſte* traitait celui du Cardinal, & en était traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la Couronne était partagée entre les deux factions. *Auguſte*, forcé enfin d'accepter le ſecours Moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ſes reſſources étaient épuiſées ; tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'oſait le ſervir. D'un autre côté le Roi de Suède victorieux & tranquille régnait en effet en Pologne.

Le Comte *Piper*, qui avait dans l'eſprit autant de politique que ſon Maître avait de grandeur dans le ſien, propoſa alors à *Charles XII.* de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui repréſentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un Royaume qui lui était déja ſoumis. Il le tentait par le titre de *Défenſeur de la Religion Evangelique*, nom qui flattait l'ambition de *Charles*. Il était aiſé, diſait-il, de faire en Pologne ce que *Guſtave Vaſa* avait fait en Suède, d'y établir le Luthéraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la Nobleſſe & du Clergé. *Charles* fut tenté un moment ; mais la gloire était ſon idole. Il lui ſacrifia ſon intérêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte *Piper*, qu'il était plus flatté de donner que de gagner des Royaumes : il ajoûta en ſouriant : » Vous étiez fait pour être le Miniſtre d'un Prin- » ce Italien.

Le Prince Alexandre Sobiesky refuſe le Trône.

Charles était encor auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruſſe Royale qui appartient à la Pologne ; il portait de-là ſa vuë ſur ce qui ſe paſſait à Varſovie, & tenait en reſpect les Puiſſances voiſines. Le Prince *Alexandre*, frere des deux *So-*

biesky enlevés en Siléſie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aiſée, & qu'il ſe vengeait lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il propoſa au Prince *Alexandre* de monter ſur le Trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter ſon frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le Prince *Alexandre* lui déclara; que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de ſon aîné. Le Roi de Suède, le Comte *Piper*, tous ſes amis, & ſurtout le jeune Palatin de Poſnanie, *Staniſlas Leczinsky*, le preſſèrent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable: les Princes voiſins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne ſavaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un Roi de Suède qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la Couronne de Pologne, ou le Prince *Alexandre* qui la refuſait.

Fin du ſecond Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinsky *élu Roi de Pologne : mort du Cardinal Primat : belle retraite du Général* Schullembourg : *exploits du Czar : fondation de Pétersbourg : bataille de Frawenstad :* Charles *entre en Saxe : paix d'Altranstad :* Auguste *abdique la Couronne, & la cède à* Stanislas. *Le Général* Patkul, *Plénipotentiaire du Czar, est roué & écartelé.* Charles *reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les Princes ; il va seul à Dresde voir* Auguste *avant de partir.*

Stanislas fait Roi.

LE jeune *Stanislas Leczinsky* était alors Député à l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au Roi de Suède de plusieurs différens survenus dans le tems de l'enlévement du Prince *Jacques. Stanislas* avait une physionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi *Auguste*, de l'Assemblée, du Cardinal Primat, & des intérêts

différens qui divisaient la Pologne, frappa *Charles*. Le Roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me raconter, qu'il dit en Latin au Roi de Suède : *Comment pourrons-nous faire une élection, si les deux Princes* Jacques *&* Constantin Sobiesky *sont captifs ?* & que *Charles* lui répondit, *Comment délivrera-t-on la République, si on ne fait pas une élection ?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit *Stanislas* sur le Trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut, qu'il n'avait jamais vû d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin *Leczinsky*. Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchait toûjours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ses vassaux, & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choses du rapport avec le sien, le détermina entiérement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui sera toûjours mon ami ;* & on s'aperçut bientôt que ces mots signifiaient : Voilà un homme qui sera Roi.

Quand le Primat de Pologne sut que *Charles XII.* avait nommé le Palatin *Leczinsky*, à-peu-près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du Roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette résolution ; il voulait faire tomber la Couronne à un *Lubomirsky*. » Mais qu'a-» vez-vous à alléguer contre *Stanislas Leczinsky ?* dit le Conquérant. Sire, dit le Primat, il est trop jeune. Le Roi repliqua séchement, *Il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au Prélat, & aussitôt envoya le Comte de *Hoorn* signifier à l'Assemblée de Varsovie, qu'il falait élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falait élire *Stanislas Leczinsky*. Le Comte de *Hoorn* arriva le 7. Juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12. comme s'il auroit ordonné

le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'Assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le Roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie; alors il falut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne point se trouver à l'élection; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, & ne voulant pas le seconder.

Le Samedi 12. Juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie: l'Evêque de Posnanie vint présider à l'Assemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva suivi des Gentilshommes du parti. Le Comte de *Hoorn* & deux autres Officiers généraux assistaient publiquement à cette solemnité, comme Ambassadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir: l'Evêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la Diète *Stanislas* élu Roi de Pologne: tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection: il falut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi: la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du Roi de Suède. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venait de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne: & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand Palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encor par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le Roi *Auguste* y avait faites. Le Conquérant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'as-

ſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes & maîtreſſes de la ville ne ſe débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étaient dans Léopold. Elles ſe rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtait de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le Roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au Roi *Auguſte* ou à ſes adhérens, les apportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſèrent déſobéïr; on apporta au Roi quatre-cent caiſſes remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaiſſelle & de choſes précieuſes.

Ce commencement du règne de *Staniſlas* fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandaient abſolument ſa préſence l'avaient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avait avec lui ſa mère, ſa femme, & ſes deux filles. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Poſnanie, & quelques Grands de Pologne compoſoient ſa nouvelle cour. Elle était gardée par ſix mille Polonais de l'armée de la Couronne, depuis peu paſſés à ſon ſervice, mais dont la fidélité n'avait point encor été éprouvée. Le Général *Hoorn*, Gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cent Suédois. On était à Varſovie dans une tranquillité profonde, & *Staniſlas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout-à-coup il apprend qu'une armée nombreuſe approche de la ville: c'était le Roi *Auguſte*, qui par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, ayant donné le change au Roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie & enlever ſon rival.

La fille de Staniſlas, *depuis Reine de*

Varſovie n'était pas fortifiée, & les troupes Polonaiſes qui la défendaient, peu ſûres. *Auguſte* avait des intelligences dans la ville; ſi *Staniſlas* demeurait, il était perdu. Il renvoya ſa famille en Poſnanie ſous la garde des troupes Polonaiſes, aux-

quelles il se fiait le plus. Il crut dans ce désordre avoir perdu sa seconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par sa nourrice : il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voisin : c'est ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, fit depuis Reine de France. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins différens ; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain.

France, abandonnée dans une auge au fond d'une écurie.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Les habitans déja rançonnés par le Roi de Suède le furent encor davantage par *Auguste*. Le palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un Nonce du Pape, qui était venu avec le Roi *Auguste*, demanda au nom de son Maître, qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie, comme justiciable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La Cour de Rome, qui a toûjours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avait depuis très-longtems établi en Pologne une espèce de jurisdiction, à la tête de laquelle est le Nonce du Pape. Ses Ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toûjours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des Ecclésiastiques, & avaient surtout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728. où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi *Auguste*, bien aise de punir l'Evêque de

Posnanie avec bienséance, & de plaire à la Cour de Rome contre laquelle il se serait élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonais entre les mains du Nonce. L'Evêque, après avoir vû piller sa maison, fut porté par des soldats chez le Ministre Italien, & envoyé en Saxe, où il mourut. Le Comte de *Hoorn* essuya dans le château, où il était enfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cent Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le Roi *Auguste* dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrace : des recruës de Saxons, qui n'avaient point encor vû des guerres ; des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre : tous tremblaient au seul nom du Roi de Suède.

Schullembourg échape aux Suédois.

Ce Conquérant, accompagné du Roi *Stanislas*, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyait partout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à *Charles*. Il disait, que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, & se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au Comte de *Schullembourg*, Général très-habile, & qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le Palatinat de Posnanie, il apprend que les deux Rois qu'il croyait à cinquante lieuës de lui, avoient fait ces cinquante lieuës en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins & mille cavaliers; il falait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du Roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des Généraux Allemans, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des Géneraux Suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre; il était armé de piques & de fusils: les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques & de bayonnettes: le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus; & le troisiéme debout faisoit feu en même tems derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler: les coups de fusil, de pique & de bayonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieuës du champ de bataille. A peine commençait-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel le Général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la ri-

vière de Parts au pied d'un village nommé Rutſen. *Schullembourg* avait envoyé en diligence raſſembler des bateaux ; il fait paſſer la rivière à ſa troupe, qui était déja diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le tems que *Schullembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait pourſuivi ſi vivement ſon ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendait d'échapper au Roi de Suède : le Roi de ſon côté croyait ſa gloire intéreſſée à prendre *Schullembourg* & le reſte de ſon armée : il ne perd point de tems ; il fait paſſer ſa cavalerie à un gué. Les Saxons ſe trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Siléſie, & qui eſt déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de *Schullembourg* paraiſſait inévitable ; cependant après avoir ſacrifié peu de ſoldats, il paſſa l'Oder pendant la nuit. Il ſauva ainſi ſon armée ; & *Charles* ne put s'empêcher de dire : „ Aujourd'hui *Schullembourg* nous a vaincus.

C'eſt ce même *Schullembourg* qui fut depuis Général des Vénitiens, & à qui la République a érigé une ſtatuë dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les Républiques qui rendent de tels honneurs ; les Rois ne donnent que des récompenſes.

Mais ce qui faiſait la gloire de *Schullembourg* n'était guère utile au Roi *Auguſte*. Ce Prince abandonna encor une fois la Pologne à ſes ennemis ; il ſe retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déja, non ſans raiſon, pour la capitale de ſes Etats héréditaires.

Charles XII. voyait la Pologne ſoumiſe ; ſes Généraux, à ſon exemple, venaient de battre en Courlande pluſieurs petits corps Moſcovites, qui depuis la grande bataille de Nerva ne ſe montraient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faiſaient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuïent, & qui reparaiſſent pour fuïr encor.

Par-tout où ſe trouvaient les Suédois, ils ſe

croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures *Stanislas* prépara son couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varsovie, & qui l'en avait chassé, l'y rappella encor, aux acclamations d'une foule de Noblesse que le sort des armes lui attachait. Une Diète y fut convoquée; tous les obstacles y furent applanis; il n'y eut que la Cour de Rome seule qui le traversa.

Il était naturel qu'elle se déclarât pour le Roi *Auguste*, qui de Protestant s'était fait Catholique pour monter sur le Trône, contre *Stanislas* placé sur le même Trône par un grand ennemi de la Religion Catholique. *Clement XI.* alors Pape, envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & surtout au Cardinal Primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de *Stanislas*, & attenter en rien contre les droits du Roi *Auguste*.

Si ces Brefs parvenaient aux Evêques qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, & que la plûpart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrettement les Brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm : ce Prélat, très-attaché à *Stanislas*, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda, comment il avait osé se charger d'une telle piéce? Le Franciscain répondit, que c'était par l'ordre de son Général. *Stanislas* lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préférablement à ceux du Général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du Roi de Suède, par lequel il était défendu à tous Ecclésiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-grieves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes

aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que *Stanislas* ne fut point brouillé avec le Clergé à son avénement. Il disait, qu'il se délassait de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on se battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il falait attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal Primat était sollicité par *Charles* & par *Stanislas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un Roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le Magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le Primat feignait d'être irrité, & était fort content: il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi; & il se ménageait en même tems avec *Charles XII.*, *Auguste*, *Stanislas* & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse, & n'ayant réussi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à la fois avec les trois Rois *Charles*, *Auguste* & *Stanislas*, avec sa République, & avec le Pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi *Auguste* en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky*, & sa femme *Charlotta Opalinska*, furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. *Charles XII.* vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemark n'osait le troubler, que le Roi de Prusse recherchait son amitié, & que le Roi *Auguste* se retirait dans ses Etats héréditaires, le Czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru *Auguste* en Pologne; mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Le Czar s'aguerrit. Il prend Nerva

Pour lui, non seulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites: la discipline s'établissait dans ses troupes: il avait de bons Ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons Officiers; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses Généraux avaient appris & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, & de l'absence du Roi de Suède, il prit Nerva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siége régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les soldats maîtres de la Ville coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre & le massacre; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites, qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encor à Nerva, dans l'Hôtel-de-Ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens, qui s'y rassemblèrent:

Grand mot du Czar.

» Ce n'est point du sang des habitans que cette » épée est teinte, mais de celui des Moscovites, » que j'ai répandu pour sauver vos vies.

Si le Czar avait toûjours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des Villes: il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg,

dont il fit depuis sa résidence, & le centre du commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une isle marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette isle inculte & déserte, qui n'était qu'un amas de bouë pendant le court été de ces climats, & dans l'hyver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds, & qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cent mille hommes que le Czar avait rassemblé de ses Etats. Les paysans du Royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportés à Pétersbourg. Il falut percer des forêts, faire des chemins, secher des marais, élever des digues, avant de jetter les fondemens de la Ville. La nature fut forcée par-tout. Le Czar s'obstina à peupler un pays, qui semblait n'être pas destiné pour des hommes; ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La Ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y apportaient. Pétersbourg était déja une ville en 1705. & son port était rempli de vaisseaux. L'Empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat sauvage. Surtout il avait rendu Pétersbourg inaccessible aux efforts des ennemis. Les Généraux Suédois, qui battaient souvent ses troupes partout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naissante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le Czar, en se créant ainsi de nouveaux Etats,

tendait toûjours la main au Roi *Auguste* qui perdait les siens ; il lui persuada, par le Général *Patkul*, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encor une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le Roi *Auguste* y vint avec quelques troupes, accompagné du Général *Schullembourg*, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettait sa dernière espérance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de soixante & dix mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi *Auguste* détroné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le Roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le Roi *Auguste* renouvella l'Ordre de l'Aigle blanc, faible ressource alors pour lui attacher quelques Seigneurs Polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement, & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-il parti que le Roi *Auguste* ordonna que *Patkul* fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le Droit des Gens, & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce que le Maréchal de Saxe fils du Roi *Auguste* m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul* proscrit en Suéde pour avoir soutenu les privilèges de la Livonie sa patrie, avait été Général du Roi *Auguste* ; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général *Flemming*, favori du Roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait passé au service du Czar, dont il était alors Général &

Ambaſſadeur auprès d'*Auguſte*. C'était un eſprit pénétrant ; il avait démêlé que les vuës de *Flemming* & du Chancelier de Saxe étaient de propoſer la paix au Roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma auſſi-tôt le deſſein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier évanta ſon projet, & obtint qu'on ſe ſaiſit de ſa perſonne. Le Roi *Auguſte* dit au Czar que *Patkul* était un perfide qui les trahiſſait tous deux. Il n'était poürtant coupable que d'avoir trop bien ſervi ſon nouveau Maître ; mais un ſervice rendu mal-à-propos eſt ſouvent puni comme une trahiſon.

Cependant d'un côté les ſoixante mille Ruſſes, diviſés en pluſieurs petits Corps, brûlaient & ravageaient les terres des partiſans de *Staniſlas* : de l'autre *Schullembourg* s'avançait avec ſes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diſſipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII.* & *Staniſlas* attaquèrent les corps ſéparés des Moſcovites l'un après l'autre, mais ſi vivement, qu'un Général Moſcovite était battu avant qu'il ſût la défaite de ſon compagnon.

Nul obſtacle n'arrêtait le vainqueur : s'il ſe trouvait une rivière entre les ennemis & lui, *Charles XII.* & ſes Suédois la paſſaient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'*Auguſte*, où il y avait deux cent mille écus d'argent monnoyé. *Staniſlas* ſaiſit huit cent mille ducats appartenans au Prince *Menzikoff* Général Moſcovite. *Charles* à la tête de ſa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le ſien ſerait rendu. Les Moſcovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyaient en déſordre au-delà du Boriſthène.

Les Saxons ſont encor défaits.

Tandis que *Charles* chaſſait devant lui les Moſcovites juſqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repaſſa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes préſenter la bataille au grand Maréchal *Renſchild*, qui paſſait pour le meilleur Général de *Charles XII.* & que l'on appel-

lait le *Parménion de l'Alexandre du Nord.* Ces deux illustres Généraux, qui semblaient participer à la destinée de leurs Maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits, dans un lieu nommé Frawenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'*Auguste*. *Renschild* n'avait que treize bataillons & vingt-deux escadrons, qui faisaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avait dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites, que l'on avait longtems disciplinés, & sur lesquels on comptait comme sur des soldats aguerris. Cette bataille de Frawenstad se donna le 12. Février 1706; mais ce même Général *Schullembourg*, qui avec quatre mille hommes avait en quelque façon troublé la fortune du Roi de Suède, succomba sous celle du Général *Renschild*. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne résistèrent pas un moment; les Moscovites jettèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut si subite, & le desordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tout chargés qu'on avait jettés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus promte, plus complette & plus honteuse; & cependant jamais Général n'avait fait une si belle disposition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de Français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hochstet si funeste à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient passé depuis au service du Roi *Auguste*, qui en avait fait un regiment de dragons, & en avait donné le commandement à un Français de la maison de *Joyeuse*. Le Colonel fut tué à la première, ou plutôt à la seule charge des Suédois; le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandèrent à servir *Charles*

XII. & ils furent reçus à ſon ſervice, par une deſtinée ſingulière, qui les reſervait à changer encor de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moſcovites, ils demandèrent la vie à genoux; mais on les maſſacra inhumainement plus de ſix heures après le combat, pour punir ſur eux les violences de leurs compatriotes, & pour ſe débarraſſer de ces priſonniers, dont on n'eût ſû que faire.

Auguſte ſe vit alors ſans reſſources : il ne lui reſtait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de Moſcovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par leſquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais ſon malheur fut au comble, quand il ſut que *Charles XII.* était enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Charles entre dans l'Empire.

Il avait traverſé la Siléſie ſans daigner ſeulement en faire avertir la Cour de Vienne. L'Allemagne était conſternée; la Diète de Ratisbonne, qui répréſente l'Empire, mais dont les réſolutions ſont ſouvent auſſi infructueuſes que ſolemnelles, déclara le Roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il paſſait au delà de l'Oder avec ſon armée; céla même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A ſon approche les villages furent déſerts, les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en uſa alors comme à Coppenhague; il fit afficher partout, qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qni reviendraient chez eux, & qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, ſeraient traités comme ſes propres ſujets, & les autres pourſuivis ſans quartier. Cette déclaration d'un Prince, qu'on ſavait n'avoir jamais manqué à ſa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choiſit ſon camp à Altranſtad, près de la campagne de Lutſen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Guſtave-Adolphe.* Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eût conduit ſur le lieu: „ J'ai tâché, dit-il, de vivre com- „ me lui, Dieu m'accordera peut-être un jour „ une mort auſſi glorieuſe.

De ce camp il ordonna aux Etats de Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les régistres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à six cent-vingt-cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats ; il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'aurait point sa paye. De plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégat. Ils avaient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

Il est le maître en Saxe.

On sait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de *Charles XII*; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, & le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encor aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe ; & cependant les Saxons se plaignent des dégats affreux qu'ils y commirent ; contradictions qu'il serait impossible de concilier si l'on ne savait combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leipsick, un paysan Saxon vint se jetter à ses piés, pour lui demander justice d'un grénadier qui venoit de lui enlever ce qui était destiné pour le diner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat: Est-il vrai, dit-il, d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le

ſoldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre Majeſté en a fait à ſon Maître; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le Roi donna dix ducats de ſa main au payſan, & pardonna au ſoldat en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant: *Souvien-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un Royaume au Roi* Auguſte, *je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipſick ſe tint comme à l'ordinaire: les marchands y vinrent avec une ſûreté entière: on ne vit pas un ſoldat Suédois dans la foire; on eût dit que l'armée du Roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conſervation du pays. Il commandait dans tout l'Electorat avec un pouvoir auſſi abſolu & une tranquillité auſſi profonde que dans Stockholm.

Le Roi *Auguſte* errant dans la Pologne, privé à la fois de ſon Royaume & de ſon Electorat, écrivit enfin une lettre de ſa main à *Charles XII.* pour lui demander la paix. Il chargea en ſecret le Baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec Monſieur *Fingſten* Référendaire du Conſeil privé; il leur donna à tous deux ſes pleins-pouvoirs, & ſon blanc ſigné. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raiſonnables & chrétiennes.* Il était réduit à la néceſſité de cacher ſes démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignait avec raiſon que le dangereux allié qu'il abandonnait, ne ſe vengeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII.*; ils eurent une audience ſecrette. Le Roi lut la lettre. » Meſſieurs, dit-il aux Plénipotentiaires, vous aurez dans un moment ma réponſe. » Il ſe retira auſſi-tôt dans ſon cabinet, & fit écrire ce qui ſuit:

JE conſens de donner la paix aux conditions ſuivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le Roi* Auguste *renonce pour jamais à la Couronne de Pologne, qu'il reconnaisse* Stanislas *pour légitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le Trône, même après la mort de* Stanislas.

2. *Qu'il renonce à tous autres Traités, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoye avec honneur en mon camp les Princes* Sobiesky, *& tous les prisonniers qu'il a pû faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément* Jean Patkul, *& qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte *Piper*, le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi *Auguste*. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte *Piper*. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : » Telle est la volonté du Roi mon Maitre ; il » ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi *Auguste* en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince *Menzikoff*, Généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le tems que non-seulement il ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes Polonaises & Saxonnes, qui faisaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voyait en même-tems détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se

trouva en préſence d'un des Généraux Suédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Poſnanie. Le Prince *Menzikoff* preſſa le Roi *Auguſte* de donner bataille. Le Roi très-embarraſſé différa ſous divers prétextes; car quoique les ennemis fuſſent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de *Meyerfeld*; & c'en était aſſez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, & la perdre, c'était creuſer l'abîme où il était; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du ſecret de la paix, & l'avertir de ſe retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le Général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider; & ſur cela ſeul il ſe réſolut à riſquer le combat.

Les Ruſſes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le Roi *Auguſte* remporta preſque malgré lui, fut complette: il entra triomphant, au milieu de ſa mauvaiſe fortune, dans Varſovie, autrefois ſa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour ſon Roi. Il fut tenté de ſaiſir ce moment de proſpérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suède avec l'armée Moſcovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII.* était à la tête d'une armée Suédoiſe, juſqu'alors invincible; que les Ruſſes l'abandonneraient au premier bruit de ſon traité commencé; que la Saxe, ſon pays héréditaire, déja épuiſée d'argent & d'hommes, ſerait ravagée également par les Suédois & par les Moſcovites; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le ſecourir; qu'il demeurerait ſans États, ſans argent, ſans amis; il conçut qu'il falait fléchir ſous la loi qu'impoſait le Roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le Roi *Auguſte* avait attaqué ſes troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaiſir d'humilier davantage

ge un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus infléxible sur tous les articles du Traité. Ainsi la victoire du Roi *Auguste* ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque *Fingsten*, l'un de ses Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce Traité de paix qui lui ôtait la Couronne. *Auguste* hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le Roi de Suède, & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissait.

Il force le Roi Auguste de signer son abdication.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du Comte *Piper*, sans aucune cérémonie. *Charles XII.* était en grosses bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui serrait le col : son habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de Nerva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. *Charles XII.* dit au Roi *Auguste*, qu'il ne les avait quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtait une Couronne à l'autre. *Auguste* surtout parlait avec un air de complaisance, & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoûtumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dinèrent deux fois ensemble. *Charles XII.* affecta toûjours de donner la droite au Roi *Auguste* ; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encor de plus dures. C'était déja beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un Général d'armée, un Ministre public : c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur *Stanislas* les pierreries & les archives de la Couronne ; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avé-

nement au Trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguste* à *Stanislas* : le Roi détrôné se le fit dire plus d'une fois; mais *Charles* voulait cette lettre, & il falait l'écrire. La voici telle que je l'ai vûe depuis peu copiée fidélement sur l'original que le Roi *Stanislas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec Votre Majesté; cependant pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise, *& afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son désir, Nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la Couronne, & vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde Nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.*

A Dresde le 8. Avril 1707.

Votre frère & voisin, AUGUSTE, *Roi.*

Il falut qu'*Auguste* ordonnât lui-même à tous ses Officiers de magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fit effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobiesky* : ces Princes au sortir de leur prison refusèrent de le voir; mais le sacrifice de *Patkul* fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandait hautement comme son Ambassadeur; de l'autre le Roi de Suède exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœni-

ftein en Saxe. Le Roi *Auguſte* crut pouvoir ſatisfaire *Charles XII.* & ſon honneur en même tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoiſes; mais auparavant il envoya au Gouverneur de Kœnigſtein un ordre ſecret de laiſſer échapper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de *Patkul* l'emporta ſur le ſoin qu'on prenait de le ſauver. Le Gouverneur, ſachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le priſonnier comptant encor ſur le Droit des Gens, & informé des intentions du Roi *Auguſte*, refuſa de payer ce qu'il penſait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour ſaiſir le priſonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre Capitaines Suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier Général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De là il fut conduit à Caſimir.

Il a la cruauté de faire rouer Patkul.

Charles XII. oubliant que *Patkul* était Ambaſſadeur du Czar, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au Conſeil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falait mourir, ſans lui apprendre le genre de ſupplice. Alors cet homme qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un Prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire, ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amérement des larmes dans le ſein du Chapelain. Il était fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avait compté d'épouſer à peu près dans le tems même qu'on le livra au ſupplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſûrer qu'il mourait plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſupplice, & qu'il vit les roues & les pieux dreſſés, il tomba dans des convulſions de frayeur, & ſe rejetta dans les bras du Miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en

pleurant. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles:

„ On fait ſavoir que l'ordre très-exprès de Sa „ Majeſté, notre Seigneur très-clément, eſt, que „ cet homme, qui eſt traitre à la patrie, ſoit roué „ & écartelé, pour réparation de ſes crimes, & „ pour l'exemple des autres. Que chacun ſe don- „ ne de garde de la trahiſon, & ſerve ſon Roi „ fidélement. " A ces mots de *Prince très-clément:* Quelle clémence! dit *Patkul;* & à ceux de *traître à la Patrie:* Hélas! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſupplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné *Jean Reinold Patkul*, Ambaſſadeur & Général de l'Empereur de Ruſſie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon Roi, diſaient qu'il avait mérité la mort; ceux qui le regardaient comme un Livonien, né dans une Province, laquelle avait des privilèges à défendre, & qui ſe ſouvenaient qu'il n'était ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les droits, l'appellaient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'Ambaſſadeur du Czar devait rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul Roi de Suède, élevé dans les principes du deſpotiſme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice, tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux juſques en 1713. qu'*Auguſte* étant remonté ſur ſon Trône, fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtad: on les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzenval* envoyé de France. Le Roi de Pologne montrant la caſſette à ce Miniſtre: Voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de *Patkul*, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa mémoire, & ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens, oſât parler ſur un ſujet ſi délicat & ſi triſte.

Environ ce tems-là un Livonien nommé *Paikel*, Officier dans les troupes Saxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à

Stockholm par arrêt du Sénat; mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas, faisait trop voir que *Charles*, en faisant périr *Patkul* d'une mort si cruelle, avait plus songé à se venger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, *Paikel* après sa condamnation, fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner: il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du Colonel *Hamilton* & des Magistrats de la ville; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la monnoye de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience, & on en fit au Sénat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la Reine ayeule de *Charles* ordonna de suspendre l'exécution, jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoyât ses ordres à Stockholm.

Le Roi répondit qu'il avait refusé à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette infléxibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croyait le secret possible. Le Roi *Auguste* qui en fut informé, dit; *je ne m'étonne pas que le Roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le Roi *Auguste*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranstad; & que *Patkul*, son Ambassadeur Plénipotentiaire, avait été livré au Roi de Suède au mépris des Loix des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe: il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats Généraux des Provinces-Unies: il appellait lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle *Auguste* avait succombé: il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on allait faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées; il les pressa, par

le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie que *Charles XII.* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suède. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII.* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois, & combien tous les Rois alors craignaient celui de Suède.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de représailles envers les Officiers Suédois, prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avait plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. *Levenhaupt*, Général du Roi de Suède, qui était resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses & plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII.* L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture, & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détroné *Auguste* à Varsovie.

Désolation de la Pologne. La Pologne avait alors deux Primats, aussi-bien que deux Rois, l'un de la nomination d'*Auguste*, l'autre de celle de *Stanislas*. Le Primat nommé par *Auguste* convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du

Czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en falut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pû dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le Czar, lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du Roi de Suède, obtint secrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux Officiers Généraux & aux Colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les Officiers subalternes eurent des médailles d'or; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapés dans sa nouvelle ville de Péterſbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il apprenait à ses troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la Diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était : l'assemblée se contenta de ne reconnaître, ni *Auguste* qui avait abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux; mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles le parti des Princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en secret pour le Roi *Auguste*, les nouveaux sujets de *Stanislas*, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, & achevaient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes Moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Stanislas*. Les Russes ruinaient également amis & ennemis;

on ne voyait que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui déteſtaient également, & leurs deux Rois, & *Charles XII.* & le Czar.

Le Roi *Staniſlas* partit d'Altranſtad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le Général *Renſchild*, ſeize régimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaiſer tous ces troubles en Pologne, & ſe faire reconnaître paiſiblement. Il fut reconnu par tout où il paſſa : la diſcipline de ſes troupes, qui faiſait mieux ſentir la barbarie des Moſcovites, lui gagna les eſprits : ſon extrême affabilité lui réunit preſque toutes les factions, à meſure qu'elle fut connue ; ſon argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar, craignant de manquer de vivres dans un pays que ſes troupes avaient déſolé, ſe retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ſes corps d'armée, & où il devait établir des magazins. Cette retraite laiſſa le Roi *Staniſlas* paiſible Souverain de preſque toute la Pologne.

Le ſeul qui le troublât alors dans ſes Etats, était le Comte *Siniawsky*, grand Général de la Couronne, de la nomination du Roi *Auguſte*. Cet homme, qui avait d'aſſez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaiſſait ni *Auguſte*, ni *Staniſlas* ; & après avoir tout tenté pour ſe faire élire lui-même, il ſe contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne, qui étaient demeurées ſous ſes ordres, n'avaient guère d'autre ſolde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en ſouffraient, ſe donnèrent bientôt à *Staniſlas*, dont la puiſſance s'affermiſſait de jour en jour.

Le Roi de Suède recevait alors dans ſon camp d'Altranſtad, les Ambaſſadeurs de preſque tous les Princes de la Chrêtienté. Les uns venaient le ſupplier de quitter les terres de l'Empire ; les autres euſſent bien voulu qu'il eût tourné ſes armes contre l'Empereur ; le bruit même s'était répandu partout, qu'il devait ſe joindre à la France pour a-

cabler la Maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs, vint le fameux *Jean* Duc de *Marlborough*, de la part d'*Anne*, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à *Saint-James* un adroit courtisan, dans le Parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siècle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secrétaire des Etats-Généraux, Mr. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le Duc de *Marlborough* devait leur proposer, le Duc arrivait, leur parlait en Français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les persuadait tous. C'est ce que le Lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Le Duc de Marlborough vavoir Charles XII.

Il soutenait, avec le Prince *Eugène*, compagnon de ses victoires, & avec *Heinsius*, grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il savait que *Charles* était aigri contre l'Empire & contre l'Empereur, qu'il était sollicité secrétement par les Français; & que si ce Conquérant embrassait le parti de *Louis XIV.* les Alliés seraient opprimés.

Il est vrai que *Charles* avait donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de *Louis XIV.* contre ses Alliés; mais le Duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suède. Mr. *Fabrice*, qui était alors auprès de *Charles XII* m'a assûré que le Duc de *Marlborough* en arrivant s'adressa secrétement, non pas au Comte *Piper* premier-Ministre, mais au Baron de *Görtz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du Roi. Il arriva même dans le carrosse de ce Baron au quartier de *Charles XII.* & il y eut des froideurs marquées entre lui & le Chancelier *Piper*. Présenté ensuite par *Piper*, avec *Robinson*, Ministre d'Angleterre, il parla au Roi en Français; il

lui dit, qu'il s'eſtimerait heureux de pouvoir apprendre ſous ſes ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le Roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je ſais même qu'il trouva que ce grand homme était vétu d'une manière trop recherchée, & avait l'air trop peu guerrier. La converſation fut fatigante & générale, *Charles XII.* s'exprimant en Suédois, & *Robinſon* ſervant d'interprète. *Marlborough*, qui ne ſe hâtait jamais de faire ſes propoſitions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui ſont entre leurs plus ſecrettes penſées & leurs actions, leurs geſtes, leurs diſcours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il crut appercevoir dans *Charles XII.* une averſion naturelle pour la France; il remarqua qu'il ſe plaiſait à parler des conquêtes des Alliés. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumaient toûjours à ce nom malgré la modération de cette conférence. Il apperçut de plus ſur une table une carte de Moſcovie. Il ne lui en falut pas davantage pour juger que le véritable deſſein du Roi de Suède, & ſa ſeule ambition, étaient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que ſi ce Prince reſtait en Saxe, c'était pour impoſer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il ſavait bien que l'Empereur ne réſiſterait pas, & qu'ainſi les affaires ſe termineraient aiſément. Il laiſſa *Charles XII.* à ſon penchant naturel; & ſatisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune propoſition. Ces particularités m'ont été confirmées par Madame la Ducheſſe de *Marlborough*, ſa veuve, encor vivante *o*).

Le Comte Piper juſtifié.

Comme peu de négociations s'achèvent ſans argent, & qu'on voit quelquefois des Miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de *Marlbo-*

o) L'Auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à pluſieurs repriſes.

rough n'avait réussi auprès du Roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte *Piper*; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai sû que *Piper* avait reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de *Wratislau*, avec le consentement du Roi son Maître, & rien du Duc de *Marlborough*. Il est certain, que *Charles* était infléxible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes, qu'il ne recevait alors conseil de personne, & qu'il n'avait pas besoin des avis du Comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis si longtems.

Enfin ce qui achève de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu longtems après sa mémoire par *Charles XII.*, qui ayant appris que *Piper* était mort en Russie, fit transporter son corps à Stockholm, & lui ordonna à ses dépens des obséques magnifiques.

Le Roi, qui n'avait point encor éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le Czar, & qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Baron de *Stralheim*, Envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le Comte de *Zobor*, Chambellan de l'Empereur; celui-ci ayant refusé de boire à la santé de *Charles XII*, & ayant dit durement que ce Prince en usait trop mal avec son Maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti & un soufflet, & avait osé après cette insulte demander réparation à la Cour Impériale. La crainte de déplaire au Roi de Suède avait forcé l'Empereur à bannir son sujet qu'il devait venger. *Charles XII.* ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le Comte *Zobor*. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le Comte entre les mains du Roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stettin.

Il demanda de plus, contre toutes les loix des nations, qu'on lui livrât quinze cent malheureux Moscovites, qui ayant échapé à ses armes, avaient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il falut encor que la Cour de Vienne consentît à cette étrange demande; & si l'Envoyé Moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisiéme & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Silésie, province appartenante à la Maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des privilèges, établis à la vérité par les Traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés, par ceux de Ryswick. L'Empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises, que les Catholiques furent obligés de leur céder par ce Traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assûrait la fortune du Roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des loix.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII.* s'appellait *Joseph* : il était fils aîné de *Léopold*, & frère de *Charles VI.* qui lui succéda depuis. L'internonce du Pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre Religion à ceux des Hérétiques. *Vous êtes bienheureux*, lui répondit l'Empereur en riant, *que le Roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire Luthérien; car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le Comte de *Wratislau*, son Ambassadeur auprès de *Charles XII.* apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son Maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'Empereur; cependant il ne fut pas sans dépit

que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pû. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette Cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toûjours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au Comte de *Wratislau*, que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la Reine *Christine* avait laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune Conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible : il avait même envoyé secrétement plusieurs Officiers en Asie, & jusques dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain, que si quelqu'un eût pû renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'était *Charles XII.* Il était aussi jeune qu'*Alexandre*, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus tempérant; & les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Charles part de la Saxe.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protegé sa Religion Luthérienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, & ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encor où le Roi vou-

lait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ, à son grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipsick.... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajoûta en riant : Jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres, *Route de Leipsick à Stockholm.* La plûpart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le Roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. » Monsieur le Maréchal, » dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener; » mais nous ne retournerons pas à Stockholm » si-tôt.

L'armée était déja en marche, & passait auprès de Dresde : *Charles* était à la tête, courant toûjours selon sa coutume deux ou trois cent pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vuë : quelques Officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'allarme est en un moment dans toute l'armée : on fait halte; les Généraux s'assemblent; on était déja dans la consternation; on apprit enfin d'un Saxon qui passait, ce qu'était devenu le Roi.

Son avanture avec Auguste.

L'envie lui avait pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au Roi *Auguste* : il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre Officiers généraux; on leur demanda leur nom à la barrière : *Charles* dit, qu'il s'appellait *Carl*, & qu'il était draban; chacun prit un nom supposé. Le Comte *Flemming* les voyant passer dans la place, n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille, s'était déja présenté à l'idée du Ministre; il en parlait à *Auguste*; mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguste* eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il était malade alors, & en robe de cham-

bre : il s'habilla en hâte. *Charles* déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de ſon ami : enſuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proſcrit en Suède, qui ſervait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occaſion plus favorable d'obtenir ſa grace ? il conjura le Roi *Auguſte* de la demander à *Charles*, bien ſûr que ce Roi ne refuſerait pas cette légère condeſcendance à un Prince à qui il venait d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguſte* ſe chargea aiſément de cette affaire. Il était un peu éloigné du Roi de Suède, & s'entretenait avec *Hord* Général Suédois. Je crois, lui dit-il en ſouriant, que votre Maître ne me refuſera pas. Vous ne le connaiſſez pas, repartit le Général *Hord* ; il vous refuſera plutôt ici que partout ailleurs. *Auguſte* ne laiſſa pas de demander au Roi en termes preſſans la grace du Livonien. *Charles* la refuſa d'une manière à ne ſe la pas faire demander une ſeconde fois. Après avoir paſſé quelques heures dans cette étrange viſite, il embraſſa le Roi *Auguſte*, & partit. Il trouva, en rejoignant ſon armée, tous ſes Généraux encor en allarmes ; ils lui dirent, qu'ils comptaient aſſiéger Dreſde en cas qu'on eût retenu ſa Majeſté priſonnière. Bon, dit le Roi, on n'oſerait. Le lendemain, ſur la nouvelle qu'on reçut que le Roi *Auguſte* tenait Conſeil extraordinaire à Dreſde, Vous verrez, dit le Baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent ſur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de là *Renſchild* étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dreſde. Je me ſuis fié, dit *Charles*, ſur ma bonne fortune. J'ai vû cependant un moment qui n'était pas bien net. *Flemming* n'avait nulle envie que je ſortiſſe de Dreſde ſi-tôt.

Fin du troiſiéme Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles *victorieux quitte la Saxe : pourſuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine ; ſes pertes, ſa bleſſure : bataille de Pultava : ſuites de cette bataille.* Charles *réduit à fuir en Turquie : ſa réception en Beſſarabie.*

Etat floriſſant de Charles.

CHarles partit enfin de Saxe en Septembre 1707. ſuivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque ſoldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-ſeulement tous les Régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs ſurnuméraires. Outre cette armée, le Comte *Levenkaupt*, l'un de ſes meilleurs Généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes ; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le Roi *Auguſte* semblait avoir renoncé : ſes troupes, diviſées en

plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du Roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses Généraux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales, & il était bien obéi.

Le Roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un Ambassadeur de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son audience au quartier du Comte *Piper*; c'était toujours chez ce Ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; & le Roi toûjours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son armée, disait que son palais était le quartier de *Piper*. L'Ambassadeur Turc présenta à *Charles* cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le Grand-Seigneur, & que cet Empereur envoyait au Roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendit rendre hommage à la gloire de *Charles XII.* mais parce que le Sultan, ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne, voulait se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta *Stanislas* sur son avénement: ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eût que le Pape qui voulut attendre pour le reconnaître, que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites. Les troupes du Czar étaient sorties de Pologne, & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre: ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaitre souvent au même endroit où ils avaient été battus, & mê-

me de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de *Charles* en Saxe, le Czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne *Stanislas*, qui assisté de dix mille Suédois & de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau Royaume contre les ennemis étrangers & domestiques : pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, & marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de Janvier 1708.

Il poursuit le Czar.

Il avait déja passé le Niemen, à deux lieues de la ville ; & le Czar ne savait encore rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le Czar sort par la porte du Nord, & *Charles* entre par celle qui est au Midi. Le Roi n'avait avec lui que six cent gardes ; le reste n'avait pu le suivre. Le Czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le même jour par un transfuge Polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cent hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encor éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems ; il détache quinze cent chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le Roi de Suède dans la ville. Les quinze cent Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde Suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde ; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cent hommes. Le Roi qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cent gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas longtems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les

Suédois, que le Roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, & ceux qui poursuivaient, faisaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver. Il y avait déja longtems que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de *Charles* & pour ceux du Czar; la seule terreur qu'inspirait le nom du Roi *Charles*, mettoit alors de la différence entre les Russes & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, en tirant vers l'Orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses; dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres; les paysans enfouïssent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magazins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour-à-tour de ces provisions; mais on n'en trouvait pas toûjours, & elles n'étaient pas suffisantes.

Le Roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée: rien ne l'arrêtait dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il falut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le 25. Juin 1708. devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Borislou.

Le Czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces; il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la rivière. *Charles* posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vuë de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieuës au delà vers la source de la rivière : il y fait jetter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne

l'attendirent pas, ils décampèrent, & se retirèrent vers le Boristhène, gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Russes *Charles* surmonta tous les obstacles, avançant toûjours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une rivière. *Charles* n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fût arrivé; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied; il traverse la rivière & le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il allait ainsi aux ennemis, il avait ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le Roi qui les attaquait à pied, & par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suédois, nommé *Gyllenstiern*, qu'il aimait beaucoup, blessé & hors d'état de marcher; il le força à prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuse, celle où il avait essuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille, où on lisait d'un côté: *Sylvæ, paludes, aggeres, hostes victi:* & de l'autre, ce vers de Lucain, *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Russes chassés par-tout repassèrent le Boristhène, qui sépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les poursuivre; il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux Czars; destinée commune aux places frontières.

Le Czar, qui vit alors son Empire, où il venait de faire naître les arts & le commerce, en proye à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, & peut-être son Trône, songea à parler de paix : il fit hazarder quelques propositions par un Gentilhomme Polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII.* accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le Czar à Moscou.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : » Mon frère *Charles*, dit-il, prétend faire toûjours » l'*Alexandre* ; mais je me flate qu'il ne trouvera » pas en moi un *Darius*.

De Mohilou, place où le Roi traversa le Boristhène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toûjours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez, à trente lieües, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le Czar fuyait par ce chemin. Le Roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toûjours à ces derniers ; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toûjours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares qui habitent entre le Royaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarkande, pays des Tartares Usbeks, & partie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmoucks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un empire absolu, mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand-Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, &

tantôt les puniſſant. Il y a toûjours de ces Calmoucks dans les troupes de Moſcovie. Le Czar était même parvenu à les diſcipliner comme le reſte de ſes ſoldats.

Il les bat encor.

Le Roi fondit ſur cette armée, n'ayant avec lui que ſix Régimens de cavalerie, & quatre mille fantaſſins. Il enfonça d'abord les Moſcovites à la tête de ſon Régiment d'Oſtrogothie ; les ennemis ſe retirèrent. Le Roi avança ſur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks étaient cachés : ils parurent alors, & ſe jettèrent entre le Régiment où le Roi combattait & le reſte de l'armée Suédoiſe. A l'inſtant & Ruſſes & Calmoucks entourèrent ce Régiment & percèrent juſqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides de camp qui combattaient auprès de ſa perſonne. Le cheval du Roi fut tué ſous lui : un écuyer lui en préſentait un autre ; mais l'écuyer & le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Pluſieurs furent pris, bleſſés ou tués, ou entraînés loin du Roi par la foule qui ſe jettait ſur eux ; il ne reſtait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de ſa main, ſans avoir reçu une ſeule bleſſure, par ce bonheur inexprimable qui juſqu'alors l'avait accompagné partout, & ſur lequel il compta toûjours. Enfin un Colonel nommé *Dardof* ſe fait jour à travers des Calmoucks avec ſeulement une compagnie de ſon Régiment ; il arrive à tems pour dégager le Roi : le reſte des Suédois fit main baſſe ſur ces Tartares. L'armée reprit ſes rangs : *Charles* monta à cheval ; & tout fatigué qu'il était, il pourſuivit les Ruſſes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toûjours dans le grand chemin de la capitale de Moſcovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel ſe donna ce combat, juſques à Moſcou, environ cent de nos lieues Françaiſes : l'armée n'avait preſque plus de vivres. On pria fortement le Roi d'attendre que le Général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vint le joindre. Non-

feulement le Roi, qui rarement prenait confeil, n'écouta point cet avis judicieux ; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moſcou, & fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Coſaques, ſitué entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moſcovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & preſque autant de l'Orient au Couchant. Il eſt partagé en deux parties à peu près égales par le Boriſthène, qui le traverſe en coulant du Nord-Oueſt au Sud-Eſt : la principale ville eſt Bathurin ſur la petite rivière de Sem. La partie la plus ſeptentrionale de l'Ukraine eſt cultivée & riche. La plus méridionale, ſituée par le quarante-huitiéme degré, eſt un des pays des plus fertiles du monde & des plus déſerts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voiſins de la petite Tartarie, ne ſemaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziack, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moiſſons.

Deſcription de l'Ukraine

L'Ukraine a toûjours aſpiré à être libre : mais étant entourée de la Moſcovie, des Etats du Grand-Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, & par conſéquent un Maître, dans l'un de ces trois Etats. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne, qui la traita trop en ſujette : elle ſe donna depuis au Moſcovite, qui la gouverna en eſclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouïrent du privilège d'élire un Prince ſous le nom de Général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur Général fut nommé par la Cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſait alors cette place était un gentilhomme Polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le Palatinat de Podolie ; il avait été élevé page de *Jean Caſimir*, & avait pris à ſa Cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un gentilhomme Polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nud ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller

en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue & de faim. Quelques payſans le ſecoururent : il reſta longtems parmi eux, & ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumières lui donna une grande conſidération parmi les Coſaques : ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcou avec le Czar, cet Empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit, que la ſituation de l'Ukraine, & le génie de cette nation, étaient des obſtacles inſurmontables. Le Czar, qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toûjours à ſa colère, l'appella traitre, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après ſur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la réſolution d'être indépendant, & de ſe former un puiſſant Royaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Ruſſie. C'était un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieilleſſe ; il ſe ligua ſecrétement avec le Roi de Suède, pour hâter la chûte du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Deſna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des proviſions de bouche, & ſes tréſors qui étaient immenſes. L'armée Suédoiſe marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les Officiers, qui ne ſavaient rien du traité du Roi avec les Coſaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ſes troupes, & des proviſions dans l'Ukraine, où il projettait de paſſer l'hyver, afin que s'étant aſſuré de ce pays, il pût conquérir la Moſcovie au printems ſuivant ; & cependant il s'avança vers la riviere de Deſna, qui tombe dans le Boriſthène à Kiovie.

Les

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route, étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il falut traverser une forêt de cinquante lieuës pleine de marécages. Le Général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieuës de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de *Lagercron* : on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie & tous les chariots restèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée exténuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière; le Roi fut étonné, mais il résolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoûtumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites qui arrivait dans ce tems-là même, n'était que de huit mille hommes; il ne résista pas longtems, & cet obstacle fut encor surmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de sa route & de la fidélité de *Mazeppa* : ce Cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les Moscovites avaient découvert & prévenu ses desseins. Ils étaient venus fondre sur ses Cosaques, qu'ils avaient taillés en piéces : ses principaux amis, pris, les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le supplice de la rouë; ses villes étaient réduites en cendre, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au Roi de Suède saisies: à peine avait-il pu échaper avec six mille hommes.

& quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apportait au Roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles espérait au moins que son Général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ quinze mille Suédois, qui valaient mieux que cent mille Cosaques, & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déja passé le Boristhène au-dessus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieuës au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & Sossa se joignent, pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène, le Czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Première disgrace de Charles.

Le Général Suédois, qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cent Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar; on fuyait de tous côtés. L'Empereur des Russes vit le moment où il allait être entiérement défait. Il sentait, que le salut de ses Etats dépendait de cette journée, & qu'il était perdu, si *Levenhaupt* joignait le Roi de Suède avec une armée victorieuse.

Belle action du Czar.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des Cosaques & des Calmouks; *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-*

même, si j'étais assez lâche pour me retirer. De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince *Menzikoff* & du Prince *Gallitsin. Levenhaupt*, qui avait des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'enveloper. Les Suédois firent face partout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le Général *Bayer* amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisiéme fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit: enfin le nombre l'emporta; les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ses troupes derrière ses chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes; dont aucun ne s'écarta: le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes : il défendit aux Officiers, sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encor il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le Czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses Généraux nommé *Phlug*, les attaquer encor pour la cinquiéme fois : ce Général leur offrit une capitulation

honorable. *Levenhaupt* la refusa, livra un cinquiéme combat, aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avait encor, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit survenant, *Levenhaupt* après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Sossa avec environ cinq mille combattans, qui lui restaient. Le Czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & *Levenhaupt* celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi de Suède se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Dans cette extrémité le mémorable hyver de 1709. plus terrible encor sur ces frontieres de l'Europe que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. *Charles* voulait braver les saisons comme il faisait ses ennemis; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantassins étaient sans souliers & presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient: souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais & dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante, était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, & on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit. „ Eh quoi! lui dit „ le Roi, vous ennuyez-vous d'être loin de votre „ femme? si vous êtes un vrai soldat, je vous me„ nerai si loin que vous pourrez à peine recevoir

des nouvelles de Suède une fois en trois ans."

Le Marquis de *Brancas*, depuis Ambaſſadeur en Suède, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au Roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas même ſuffiſamment. Le Roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit enſuite froidement au ſoldat: *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger.* Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſupporter à l'armée Suédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre Général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm; elles lui apprirent la mort de la Ducheſſe de Holſtein ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-ſeptiéme année de ſon âge. C'était une Princeſſe auſſi douce & auſſi compatiſſante que ſon frère était impérieux dans ſes volontés, & implacable dans ſes vengeances. Il avoit toûjours eu pour elle beaucoup de tendreſſe; il fut d'autant plus affligé de ſa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus ſenſible.

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes & de l'argent, en exécution de ſes ordres, mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui & Stockholm, il y avait près de cinq cent lieuës à traverſer, & des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le Czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés en Pologne, réunis contre *Staniſlas*, ſous le Général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au Roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoiſe périrait entiérement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il falait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux

ennemis furent contraints de s'accorder une sufpension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques désavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restait plus que dix-huit mille Suédois. *Mazeppa* seul, ce Prince des Cosaques, les faisait subsister; sans ce secours l'armée eût péri de faim & de misère. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à *Mazeppa* de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel allié, soit que le supplice affreux de la rouë, dont avaient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Peuple singulier.

Charles avec ses dix-huit mille Suédois, n'avait perdu ni le dessein, ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieuë du Boristhène; ce terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes, Polonais & Tartares, faisant tous profession d'une espèce de Christianisme & d'un brigandage semblable à celui des Flibustiers. Ils élisent un Chef, qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieuës à la ronde, & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toûjours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq cent hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII.* la bravait pour donner des Couronnes. Le Czar leur fit donner soixante mille florins, dans l'esperance qu'ils prendraient son parti; ils prirent son argent, & se déclarerent pour *Charles XII.* par les soins de *Mazeppa*; mais ils servirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre

chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas ; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On présenta dix de leurs Chefs un matin au Roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point yvres ; car c'est par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée ; ils y firent paraître leur adresse à tirer avec de longues carabines ; car étant montés sur le revers, ils tuaient à la distance de six cent pas les ennemis, qu'ils choisissaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le Kam de la petite Tartarie. Il assiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui joints à ses dix-huit mille Suédois faisaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée manquant de tout. Le Czar avait fait de Pultava un magazin. Si le Roi le prenait, il se rouvrait le chemin de Moscou, & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait encor de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville l'assûra qu'il en serait bientôt le maître : l'espérance renaissait dans l'armée. Les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le Roi s'apperçut, dès le commencement du siége, qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince *Menzikoff*, malgré toutes ses précautions, jetta du secours dans la ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisait des sorties, & quelquefois avec succès ; on fit jouer une mine ; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du Czar, qui s'avançait avec soixante & dix mille combattans. *Charles XII.* alla les reconnaître le 27. Mai, jour de sa naissance, & battit un de leurs détachemens : mais comme il retournait à son camp, il reçut un

coup de carabine, qui lui perça la botte, & lui fracaſſa l'os du talon. On ne remarqua pas ſur ſon viſage le moindre changement qui pût faire ſoupçonner qu'il était bleſſé : il continua à donner tranquillement ſes ordres, & demeura encor près de ſix heures à cheval. Un de ſes domeſtiques s'appercevant que le ſoulier de la botte du Prince était tout ſanglant, courut chercher des Chirurgiens : la douleur du Roi commençait à être ſi cuiſante, qu'il falut l'aider à deſcendre de cheval, & l'emporter dans ſa tente. Les Chirurgiens viſitèrent ſa playe ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conſternation de l'armée était inexprimable. Un Chirurgien nommé *Neuman*, plus habile & plus hardi que les autres, aſſura qu'en faiſant de profondes inciſions, il ſauverait la jambe du Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi, taillez hardiment, ne craignez rien ; il tenait lui-même ſa jambe avec les deux mains, regardant les inciſions qu'on lui faiſait, comme ſi l'opération eût été faite ſur un autre.

Charles eſt enfin vaincu à Pultava.

Dans le tems même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un aſſaut pour le lendemain ; mais à peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre, que toute l'armée ennemie s'avançait ſur lui. Il falut alors prendre un autre parti. *Charles* bleſſé & incapable d'agir, ſe voyait entre le Boriſthène & la rivière qui paſſe à Pultava, dans un pays déſert, ſans places de ſûreté, ſans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'aſſembla point de Conſeil de guerre, comme tant de rélations l'ont débité ; mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal *Renſchild* dans ſa tente, & lui ordonna ſans délibération, comme ſans inquiétude, de tout diſpoſer pour attaquer le Czar le lendemain. *Renſchild* ne conteſta point, & ſortit pour obéir A la porte de la tente du Roi, il rencontra le Comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis longtems, comme il arrive ſouvent entre le Miniſtre & le Général : *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non,

dit le Général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte *Piper* fut entré dans la tente : *Renschild* ne vous a-t-il rien appris ? lui dit le Roi : Rien répondit *Piper* : Eh bien, je vous apprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte *Piper* fut effrayé d'une résolution si désespérée ; mais il savait bien qu'on ne faisait jamais changer son Maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa *Charles* dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers Monarques qui fussent alors dans le monde : *Charles XII.* illustre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowits* par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens : *Charles* aimant les dangers ; & ne combattant que pour la gloire : *Alexiowits* ne fuyant point le péril & ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le Monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë : celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. *Charles* avait le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient donné à *Pierre Alexiowits* le nom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le camp du roi de Suède au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derrière lui à environ un mille, & la rivière de Pultava au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avait passé la rivière à une lieuë de

Pultava, du côté de l'Occident & commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt & un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les Généraux *Renschild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le Prince de *Wirtemberg* parent du Roi, & quelques autres, dont la plûpart avaient vû la bataille de Nerva, faisaient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disaient aux soldats, tous s'encourageaient en marchant.

Le Roi conduisait la marche, porté sur un brancart à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'Occident, à la droite du camp Moscovite ; le Prince *Menzikoff*, & le Comte *Gollowin* l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le Général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier ; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet ; *Menzikoff* eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le Général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc,

tandis qu'il les attaquerait de front; mais son malheur voulut que *Creuts* s'égarât, & ne parût point. Le Czar, qui s'était cru perdu, eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à son tour. *Slipenbak* même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiraient du camp sur la cavalerie Suédoise, & l'infanterie Russienne débouchant de ses lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le Czar détacha alors le Prince *Menzikoff*, pour aller se poster entre Pultava & les Suédois; le Prince *Menzikoff* exécuta avec habileté & avec promtitude l'ordre de son Maître; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise & les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'envelopa & le tailla en piéces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut: si le Czar l'ordonna, il était un digne adversaire de *Charles XII*. Cependant l'infanterie Moscovite sortait de ses lignes, & s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoise se ralliait à un quart de lieuë de l'armée ennemie; & le Roi, aidé de son Velt-Maréchal *Renschild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux aîles. Le Czar disposait son armée de même; il avait l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major-général, & semblait obéir au Général *Czermetoff*, mais il alloit comme Empereur de rang en rang monté sur un cheval Turc, qui était un présent du Grand-Seigneur, exhortant les Capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux du brancart de *Charles*, il en fit atteler deux autres : une seconde volée mit le brancart en piéces, & renversa le Roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt & un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Russe qui mit en déroute l'armée Suédoise, tant les choses étaient changées.

Tous les écrivains Suédois disent, qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes; mais tous les Officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, & une plus grande encor de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII*. par le nombre d'hommes & par les ressources, qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Nerva fut la principale cause du malheur de *Charles* à Pultava.

Déja le Prince de *Wirtemberg*, le Général *Renschild*, & plusieurs Officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion, à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le Comte *Piper* avec quelques Officiers de la Chancellerie étaient sortis de ce camp, & ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le Roi; ils couraient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé *Bere* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussière & de fumée, qui couvraient la campagne, & l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne voulut point fuir, & ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le

Général *Poniatowski*, Colonel de la garde Suédoise du Roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de *Charles* avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le Roi par-dessous le bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion Général par nécessité, rallia cinq cent cavaliers auprès de la personne du Roi : les uns étaient des drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de simples cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix régimens Moscovites, & conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieuë jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le Roi fuyant & poursuivi eut son cheval tué sous lui ; le Colonel *Gieta* blessé & perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce Conquérant, qui n'avait pû y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur ; mais il falait fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carosse du Comte *Piper*, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le Roi qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le Comte *Piper* ? Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le Général *Renschild*, & le Duc de *Wirtemberg* ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit *Poniatowski*. *Prisonniers chez des Russes !* reprit *Charles* en hauf-

ſant les épaules ; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquait pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il était vaincu & bleſſé.

Il fuit chez les Turcs.

Pendant qu'il s'éloignait, les Ruſſes ſaiſirent ſon artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouvèrent ſix millions en eſpèces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Coſaques, furent tués dans la bataille ; environ ſix mille furent pris. Il reſtait encor environ ſeize mille hommes, tant Suédois & Polonais, que Coſaques, qui fuïaient vers le Boriſthène, ſous la conduite du Général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ſes troupes fugitives ; le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le caroſſe, où il était, rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de diſgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là ſon courage ne pouvant plus ſuppléer à ſes forces épuiſées, les douleurs de ſa bleſſure devenues plus inſupportables par la fatigue, ſon cheval étant tombé de laſſitude, il ſe coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être ſurpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet, il ſe trouva vis-à-vis le Boriſthène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait ; on n'avait ni pont pour paſſer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour ſe défendre, ni proviſions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les reſtes de cette armée étaient des Suédois, & ce Roi vaincu était *Charles XII*. Preſque tous les Officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Ruſſes, & qu'on périrait ou qu'on vaincrait ſur le bord du Boriſthène. *Charles* eût pris ſans doute cette réſolution, s'il n'eût été accablé de faibleſſe. Sa playe ſuppurait, il avait la fièvre ; & on a re-

marqué que la plûpart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur, qui comme les autres vertus demandent une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assuré, & qui est plus vraisemblable. On l'entraina comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encor par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bateau ; le Roi se mit dans un autre avec le Général *Mazeppa*. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. *Mullern*, Chancelier du Roi, & le Comte *Poniatowski*, homme plus que jamais nécessaire au Roi, par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgraces, passèrent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cent cavaliers & un très-grand nombre de Polonais & de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistait au courant & rompait les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le Prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue & de faim, montraient assez au Prince *Menzikoff* la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le Prince envoya au Général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers généraux furent aussi-tôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du Roi *Charles* eussent attaqué toutes les forces de l'Empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais

après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur Prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le Colonel *Troutfetre*, qui voyant approcher les Moscovites s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger, espérant entrainer le reste des troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites se précipitèrent dans le Boristhène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutfetre*, s'entretuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du Prince *Menzikoff*, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le Roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignait pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les Etats du Czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontières de l'Empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques : ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connues, qu'on y envoyait des enfans de Moscou.

Le Comte *Piper*, premier-Miniſtre du Roi de Suède, fut longtems enfermé à Péterebourg. Le Czar était perſuadé, comme le reſte de l'Europe, que ce Miniſtre avait vendu ſon Maître au Duc de *Marlborough*, & avait attiré ſur la Moſcovie les armes de la Suède qui auraient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit ſa captivité plus dure. Ce Miniſtre mourut quelques années après en Moſcovie, peu ſecouru par ſa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par ſon Roi, qui ne voulut jamais s'abaiſſer à offrir pour ſon Miniſtre une rançon qu'il craignait que le Czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* & le Czar.

L'Empereur Moſcovite pénétré d'une joie qu'il ne ſe mettait pas en peine de diſſimuler, recevait ſur le champ de bataille les priſonniers qu'on lui amenait en foule, & demandait à tout moment, Où eſt donc mon frère *Charles*?

Grandeur du Czar.

Il fit aux Généraux Suédois l'honneur de les inviter à ſa table. Entr'autres queſtions qu'il leur fit, il demanda au Général *Renſchild* à combien les troupes du Roi ſon Maître pouvaient monter avant la bataille? *Renſchild* répondit que le Roi ſeul en avait la liſte, qu'il ne communiquait à perſonne; mais que pour lui il penſoit que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, ſavoir dix-huit mille Suédois, & le reſte Coſaques. Le Czar parut ſurpris, & demanda, comment ils avaient pu hazarder de pénétrer dans un pays ſi reculé, & d'aſſiéger Pultava avec ce peu de monde? Nous n'avons pas toûjours été conſultés, reprit le Général Suédois: mais comme fidèles ſerviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre Maître ſans jamais y contredire. Le Czar ſe tourna, à cette réponſe, vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçonnés d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui, » Ah! dit-il, » voilà comme il faut ſervir ſon Souverain. Alors » prenant un verre de vin, à la ſanté, dit-il, » de mes maîtres dans l'art de la guerre. « *Renſchild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait

d'un si beau titre? » Vous Messieurs les Géné-
» raux Suédois, reprit le Czar. Votre Majesté
» est donc bien ingrate, reprit le Comte, d'a-
» voir tant maltraité ses maîtres ! « Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers-généraux, & les traita comme un Prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité, & de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même Prince qui traita si bien les Généraux Suédois, fit rouer tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée Suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misère : l'autre moitié était esclave ou massacrée. *Charles XII.* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante caléche, ayant à son côté le Major-général *Hord*, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un désert, où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de Juillet. Le pays est situé au quarante-septiéme degré. Le sable aride du désert rendait la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tombaient; les hommes étaient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suède. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Boristhène, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakou, frontière de l'Empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le

langage leur étaient inconnus, refusèrent de les passer à Oczakou, sans un ordre de *Mehemet* Pacha Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le passage ; ce Turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Seraskier de la Province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes qui avaient pris l'armée du Roi prisonnière avaient passé le Boristhène, & approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakou envoya dire au Roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, & les amenèrent à leur rivage : ce fut leur salut ; car les patrons des barques Turques, craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même tems la réponse favorable du Séraskier de Bender arrivait aussi ; & le Roi eut la douleur de voir cinq cent hommes de sa suite saisis par ses ennemis dont il entendait les bravades insultantes. Le Pacha d'Oczakou lui demanda par un interprête pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq-cent hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. *Charles* le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender, qui était en même tems Seraskier, titre qui répond à celui de Général, & Pacha de la Province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les Officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à

Bender : car tel eſt l'uſage des Turcs, non ſeulement de défrayer les Ambaſſadeurs juſqu'au lieu de leur réſidence, mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur ſéjour.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte Ottomane. Charles *séjourne près de Bender : ses occupations : ses intrigues à la Porte : ses desseins :* Auguste *remonte sur son Trône : le Roi de Dannemark fait une descente en Suède :* tous les autres Etats de Charles *sont attaqués : le Czar triomphe dans Moscou : affaire du Pruth : histoire de la Czarine, paysane devenue Impératrice.*

ACHMET III. gouvernait alors l'Empire de Turquie. Il avait été mis en 1703. sur le Trône à la place de son frère *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la Couronne de *Jacques II.* à son gendre *Guillaume. Mustapha* gouverné par son Muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'Empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, & son frère tiré du Serrail pour devenir Sultan, sans qu'il y eût presque une goute de sang répandue. *Achmet* renferma le Sultan déposé dans le Serrail de Constantinople, où il vé-

cut encor quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses Princes suivre toûjours leur détrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute récompense d'une Couronne qu'il devait aux Ministres, aux Généraux, aux Officiers des Janissaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'Empire; mais il affermit son Trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des trésors: c'est le premier des Ottomans, qui ait osé altérer un peu la monnoie & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulevement; car la rapacité & la tyrannie du Grand-Seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les Officiers de l'Empire, qui, tels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du Sultan; mais le reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suède vint chercher un asyle. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres; sa lettre est du 13. Juillet 1709. Il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infidèles: mais de toutes celles que j'ai vûes il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fût plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le Sultan ne lui fit réponse que vers la fin de Septembre. La fierté de la Porte Ottomane fit sentir à *Charles XII.* la différence qu'elle mettait entre l'Empereur Turc, & un Roi d'une partie de la Scandinavie, Chrétien, vaincu, & fugitif. Au reste, toutes ces lettres, que les Rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités, qui ne font connaître ni le caractère des Souverains ni leurs affaires.

Charles XII. en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il conce-

vait le dessein d'armer l'Empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flattait de ramener la Pologne sous le joug, & de soumettre la Russie; il avait un Envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le Comte *Poniatowski*, lequel alla à Constantinople sans mission, & se rendit bientôt nécessaire au Roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux grands-Visirs mêmes *p*).

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement ses desseins fut le Médecin *Fonseca* Portugais, Juif établi à Constantinople, homme savant & délié, capable d'affaires, & le seul Philosophe peut-être de sa nation: sa profession lui procurait des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des Visirs. Je l'ai fort connu à Paris; il m'a confirmé toutes les particularités que je vai raconter. Le Comte *Poniatowski* m'a dit lui-même, & m'a écrit, qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la Sultane *Validé* mère de l'Empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le Serrail. Une Juive, qui approchait souvent de cette Princesse, ne cessait de lui raconter les exploits du Roi de Suède, & la charmait par ses récits. La Sultane, par une secrette inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vûs, prenait hautement dans le Serrail le parti de ce Prince : elle ne l'appellait que son lion. *Quand voulez-vous donc*, disait-elle quelquefois au Sultan son fils, *aider mon lion à dévorer ce Czar?* Elle passa même par-dessus les loix austères du Serrail, au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au Comte *Poniatowski*, entre les mains duquel elles sont encor au tems qu'on écrit cette histoire.

Cependant on avait conduit le Roi avec honneur à Bender, par le désert qui s'appellait autre-

p) C'est de lui dont je tiens non seulement les remarques qui ont été imprimées & dont le Chapelain *Norberg* a fait usage, mais encor beaucoup d'autres manuscrits concernant cette histoire.

fois la ſolitude des Gètes. Les Turcs eûrent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvait rendre ſon voyage plus agréable. Beaucoup de Polonais, de Suédois, de Coſaques échapés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui dix-huit cent hommes, quand il ſe trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le Roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Seraskier *Juſſuf* Pacha lui fit dreſſer une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de ſa ſuite. Quelque tems après le Prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit : ſes Officiers en firent autant à ſon exemple : les ſoldats dreſſèrent des baraques ; de ſorte que ce camp devint inſenſiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encor guéri de ſa bleſſure, il falut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ſes fatigues ordinaires, toûjours ſe levant avant le ſoleil, laſſant trois chevaux par jour, faiſant faire l'exercice à ſes ſoldats. Pour tout amuſement il jouait quelquefois aux échecs : ſi les petites choſes peignent les hommes, il eſt permis de rapporter qu'il faiſait toûjours marcher le Roi à ce jeu, il s'en ſervait plus que des autres piéces, & par-là il perdait toutes les parties.

Il ſe trouvait à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif : car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, & les cinq cent écus par jour, qu'il recevait de la magnificence Ottomane, il tirait encor de l'argent de la France, & il empruntait des marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le Serrail, à acheter la faveur des Viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profuſion parmi ſes Officiers & les Janiſſaires qui lui ſervaient de gardes à Bender. *Grothuſen*, ſon favori & tréſorier, était le diſpenſateur de ſes libéralités : c'était un homme

qui

qui contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimait autant à donner que son Maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus, en deux lignes: dix mille écus donnés aux Suédois & aux Janissaires par les ordres généreux de Sa Majesté, & le reste mangé par moi: „ Voilà comme j'aime que mes amis me rendent leurs comptes, dit ce Prince: *Mullern* me fait lire des pages entières pour des sommes de dix mille francs. J'aime mieux le style laconique de *Grothusen*."

Un de ses vieux Officiers, soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que Sa Majesté donnait tout à *Grothusen*: „ Je ne donne de l'argent, répondit le Roi, qu'à ceux qui savent en faire usage." Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ses libéralités eût été aussi honorable, & plus utile; mais c'était le défaut de ce Prince, de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule; tous le respectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister deux fois par jour aux prières publiques, leur faisaient dire: *C'est un vrai Musulman*. Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le Baron *Fabrice*, Gentilhomme du Duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gayeté, & ce tour aisé qui plait aux Princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune Duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avait lû tous les bons auteurs Français. Il fit lire au Roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine*, & les ouvrages de *Despréaux*. Le Roi ne prit nul goût aux satyres de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures piéces; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satyre huitiéme, où

l'auteur traite *Alexandre* de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies Françoises, *Mithridate* était celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu & respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à Mr. *Fabrice* les endroits qui le frapaient; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender Mr. *Désaleurs*, Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet Ambassadeur en Latin; & sur ce que Mr. *Désaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le Roi plutôt que de parler Français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII.* à Bender, où il attendait qu'une armée de Turcs vint à son secours. Son Envoyé présentait des mémoires en son nom au grand-Visir, & *Poniatowski* les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation réussit partout: il ne paroissait vêtu qu'à la Turque; il se procurait toutes les entrées. Le Grand-Seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, & le grand-Visir lui dit: *Je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le mènerai à Moscou, à la tête de deux cent mille hommes.* Ce grand-Visir s'appellait *Chourlouli Ali Pacha*; il était fils d'un paysan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction; on n'y connait point la noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont censés tout faire, c'est l'usage de presque tout l'Orient, usage très-naturel & très-bon, si les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite; mais les Visirs ne sont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une esclave favorite.

Le premier-Ministre changea bientôt d'avis. Le Roi ne pouvait que négocier, & le Czar pouvait donner de l'argent; il en donna; & ce fut de celui

même de *Charles XII.* qu'il se servit. La caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu; il ne fut plus alors question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du Czar fut tout-puissant à la Porte ; elle accorda à son Envoyé des honneurs dont les Ministres Moscovites n'avaient point encor joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un Serrail, c'est-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les Ministres étrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le Général *Mazeppa*, comme *Charles XII.* s'était fait livrer le malheureux *Patkul. Chourlouli Ali-Pacha* ne savait plus rien refuser à un Prince qui demandait en donnant des millions : ainsi ce même grand-Visir, qui auparavant avait promis solemnellement de mener le Roi de Suède en Moscovie avec deux cent mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du Général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le Visir eût poussé l'affaire, si *Mazeppa*, âgé de soixante & dix ans, ne fut mort précisément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du Roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolstoy*, devenu l'Ambassadeur du Czar à la Porte, était publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava, & qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'Ambassadeur Moscovite disait même hautement, que les troupes Musulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'assûrer du Roi, que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand-Visir, vaincu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à désespérer. Lui seul tint ferme, & ne parut pas abattu un moment ; il crut que le Sultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, son grand-Visir : il résolut de les lui apprendre, & *Poniatowski* se chargea de cette commission hardie. Le Grand-Seigneur va tous les vendredis à la Mosquée entouré de ses Solaks,

eſpèce de gardes, dont les turbans ſont ornés de plumes ſi hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vuë du peuple. Quand on a quelque placet à préſenter au Grand-Seigneur, on tâche de ſe mêler parmi ces gardes, & on lève en haut le placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus ſouvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & ſe fait enſuite repréſenter les placets au ſortir de la Moſquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de mémoires inutiles, & de placets ſur des bagatelles, puiſqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe hazarde encor moins à préſenter des mémoires contre les Miniſtres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoye ſans les lire. *Poniatowsky* n'avait que cette voye pour faire paſſer juſqu'au Grand-Seigneur les plaintes du Roi de Suède. Il dreſſa un mémoire accablant contre le grand-Viſir. Mr. de *Fériol*, alors Ambaſſadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le préſenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du Grand-Seigneur, leva le papier ſi haut, ſi longtems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'apperçut, & prit lui-même le mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de cette voye pour préſenter au Sultan des mémoires contre ſes Viſirs: un Suédois nommé *Leloing*, en donna encor un autre bientôt après. *Charles XII.* dans l'Empire des Turçs était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après le Sultan envoya au Roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avait porté Sa Hauteſſe, était couvert d'une ſelle & d'une houſſe enrichies de pierreries, avec des étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, & qui faiſait ſoupçonner que le Miniſtre n'avait rien fait que du conſentement du Sultan. *Chourlouli*, qui ſavait diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au Roi. *Charles* dit fiérement à celui qui les

amenait : *Retournez vers votre Maître, & dites lui, que je ne reçois point de présent de mes ennemis.*

Mr. *Poniatowski* ayant déja osé faire présenter un mémoire contre le grand-Visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce Visir déplaisait à la Sultane mère, que le Kislar Aga, Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires le haïssaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante, de voir un Chrétien, un Polonais, un Agent sans caractère d'un Roi Suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un Viceroi de l'Empire Ottoman, qui de plus était utile & agréable à son Maître. *Poniatowsky* n'eut jamais réussi, & l'idée seule du projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-Visir *Chourlouli*.

Le Sultan avait un jeune Favori, qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turcs par le Prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali-Pacha*. Sa naissance n'était guère différente de celle de *Chourlouli* : il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le signifie ; car *Coumour* veut dire *charbon* en Turc. L'Empereur *Achmet II.* oncle d'*Achmet III.* ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encor enfant, dont l'extrême beauté le frapa, le fit conduire dans son Serrail. Il plut à *Mustapha*, fils ainé & successeur de *Mahomet*. *Achmet III.* en fit son favori. Il n'avait alors que la charge de Selictar Aga, porte-épée de la Couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-Visir : mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce Favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de *Charles*, ni d'aucun Prince Chrétien, ni d'aucun de leurs Ministres ; mais en cette occasion, il servait le Roi *Charles XII.* sans le vouloir ; il s'unit avec la Sultane *Validé* & les

grands Officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïssaient tous. Ce vieux Ministre, qui avait longtems & bien servi son Maître, fut la victime du caprice d'un enfant, & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses : on lui ôta sa femme, qui était fille du dernier Sultan *Mustapha* : & il fut relégué à Caffa, autrefois Théodosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul, c'est-à-dire le sceau de l'Empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau Visir était tel que les Chrétiens mal-instruits ont peine à se figurer un Turc; homme d'une vertu infléxible, scrupuleux observateur de la loi, il opposait souvent la justice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitait d'injuste & d'inutile : mais le même attachement à sa loi, qui l'empêchait de faire la guerre au Czar, malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le Roi de Suède. Il disait à son Maître : » La loi » te défend d'attaquer le Czar, qui ne t'a point » offensé, mais elle t'ordonne de secourir le Roi » de Suède, qui est malheureux chez toi. " Il fit tenir à ce Prince huit cent bourses, (une bourse vaut cinq cent écus) & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses Etats, par les terres de l'Empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux Français, qui étaient alors au port de Constantinople, & que Mr. *de Fériol*, Ambassadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le transporter à Marseille. Le Comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce Ministre, & acquit dans les négociations une supériorité que l'or des Moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un Visir incorruptible. La faction Russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du caffé ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite phiole, que l'on

porta au Grand-Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein Divan & condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII. toûjours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'Empire Turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses Etats; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même Czar qu'il avait si longtems méprisé : ses émissaires insinuaient sans cesse que *Pierre Alexiowits* voulait se rendre maître de la navigation de la mer Noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte, tantôt les Ministres Russes les rendaient sans effet.

Tandis que *Charles XII.* faisait ainsi dépendre sa destinée des volontés des Visirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une Puissance étrangére, qu'il faisait présenter des placets au Sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi *Auguste* y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Altranstad, & accusant publiquement de brigandage & de barbarie *Charles XII.* qu'il ne craignait plus. Il mit en prison *Fingsten* & *Imhof* ses Plénipotentiaires qui avaient signé son abdication, comme s'ils avaient en cela passé leurs ordres & trahi leur Maître. Ses troupes Saxonnes, qui avaient été le prétexte de son détrônement, le ramenèrent à Varsovie, accompagné de la plûpart des Palatins Polonais, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes sermens à *Stanislas* & revenaient en faire de nouveaux à *Auguste. Siniawsky* même rentra dans son parti, & perdant l'idée de se faire Roi, se contenta de rester Grand-Général de la Couronne. *Flemming*, son premier-Ministre, qui avait été obligé de quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré

avec *Patkul*, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon Maître une grande partie de la Nobleſſe Polonaiſe.

Le Pape releva ſes peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient fait à *Staniſlas*. Cette démarche du Saint-Père faite à propos, & appuyée des forces d'*Auguſte*, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le crédit de la Cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de conteſter alors aux premiers Pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des Rois. Chacun retournait volontiers ſous la domination d'*Auguſte*, & recevait ſans répugnance une abſolution inutile, que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de *Charles* & la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix Têtes couronnées voyaient depuis longtems avec crainte & avec envie la domination Suédoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chûte de *Charles* & ſon abſence réveillèrent les intérêts & les jalouſies de tous ces Princes, aſſoupies long-tems par des traités, & par l'impuiſſance de les rompre.

Le Czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de la victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes; mit le ſiége devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à remonter ſur le Trône. Cet Empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'Arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance & de gloire. Le Monarque Suédois avait ſecouru ſes alliés, & accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires : le Czar, ſe conduiſant plus en Prince, & moins en Héros, ne voulut ſecourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui cédérait la Livonie; & que cette province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toûjours.

Le Roi de Dannemark oubliant le traité de Travendal, comme *Auguste* celui d'Altranstad, songea dès-lors à se rendre maître des Duchés de Holstein & de Brême, sur lesquels il renouvella ses prétentions. Le Roi de Prusse avait d'anciens droits sur la Poméranie Suédoise, qu'il voulait faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède possedât encor Wismar, la plus belle ville du Duché : ce Prince devait épouser une niéce de l'Empereur Moscovite ; & le Czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne à l'exemple des Suédois. *George* Electeur de Hanover cherchait de son côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'Evêque de Munster aurait bien voulu faire aussi valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendaient la Poméranie & les autres pays que *Charles* possédait en Allemagne : c'était là que la guerre allait se porter. Cet orage allarma l'Empereur & ses Alliés. C'est une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de ses provinces, est réputé l'ennemi de tout le Corps Germanique.

Mais il y avait encor un plus grand embarras. Tous ces Princes, à la réserve du Czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV*. dont la puissance avait été quelque tems aussi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du siécle, pressée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suède. Les Français avaient passé le Danube, & les Suédois l'Oder ; si leurs forces, alors victorieuses, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède, avait aussi humilié la France : toutefois la Suède avait encor des ressources, & *Louis XIV*. faisait la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie, & le Duché de Brême devenaient le théatre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en souffrît, & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV*. Pour prévenir ce danger, l'Em-

pereur, les Princes d'Allemagne, *Anne* Reine d'Angleterre, les Etats Généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haye, sur la fin de l'année 1709., un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces Puissances, que la guerre contre les Suédois ne se ferait point en Poméranie, ni dans aucune des Provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de *Charles XII.* pourraient l'attaquer partout ailleurs. Le Roi de Pologne & le Czar accedèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le traité même : ce fut que les douze mille Suédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient sortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour assûrer l'exécution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper sur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux mêmes qui devaient la soudoyer, avaient pour la plûpart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter; le traité portait qu'elle serait composée des troupes de l'Empereur, du Roi de Prusse, de l'Electeur de Hanover, du Landgrave de Hesse, de l'Evêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les Princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnèrent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda; & tous les Princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec le Roi de Suède, restèrent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar, après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le siége de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors dans ses Etats : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit son entrée dans Mos-

cou le premier Janvier 1710. ſous ſept arcs triomphaux, dreſſés dans les ruës ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pû apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des piéces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno & à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre : enſuite venaient les étendarts, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les Officiers & par les ſoldats qui les avaient pris: toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès *q*), paraître le brancart de *Charles XII.* trouvé ſur le champ de bataille de Pultava tout briſé de deux coups de canon : derrière ce brancart marchaient deux à deux tous les priſonniers : on y voyait le Comte *Piper*, premier-Miniſtre de Suède, le célèbre Maréchal *Renſchild*, le Comte de *Levenhaupt*, les Généraux *Slipenbabk*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les Officiers & les ſoldats qu'on diſperſa depuis dans la grande Ruſſie. Le Czar paraiſſait immédiatement après eux ſur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les Généraux qui avaient eu part aux ſuccès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait enſuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe paſſa au bruit de toutes les cloches de Moſcou, au ſon des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'inſtrumens de muſique, qui ſe faiſaient entendre par repriſes, avec les ſalves de deux cent piéces de canon, & les acclamations de cinq cent mille hommes, qui s'écriaient, *Vive l'Empereur notre père*, à chaque pauſe que faiſait le Czar dans cette entrée triomphale.

q) Mr. *Norberg*, Confeſſeur de *Charles XII.* reprend ici l'auteur, & aſſure que ce brancart était porté à la main. On s'en rapporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vûes.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur, le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les Généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même temps le Roi de Dannemark vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du Comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une Régence composée de quelques Sénateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockholm. Le Corps du Sénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'État souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le Roi était à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsimbourg, alors les jalousies cessèrent, on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, & les corps d'armée qu'il falait toûjours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden : tout cela avait coûté à la Suède pendant le cours de la guerre, plus de deux cent cinquante mille soldats ; il ne restait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles, étaient les seules ressources de la Suède.

La nation est née belliqueuse ; & tout peuple prend insensiblement le génie de son Roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de *Charles*, & de ses Généraux, & des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clissau, à Pul-

tusk, à Hollosin. Les moindres Suédois en prenaient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le Roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encor. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci faisant un corps dans l'état, se regardaient comme des citoyens, & se formaient des sentimens plus grands; de sorte que ces milices devenaient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le Général *Steinbock* se mit par ordre de la Régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsimbourg, & qui étendaient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarots de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. *Steinbock* à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieuës d'Helsimbourg le 10. Mars 1710. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher, & donner à ses nouveaux soldats le tems de s'accoûtumer à l'ennemi; mais tous ces paysans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des Officiers qui y étaient, m'ont dit les avoir vûs alors presque tous écumer de colère, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. *Steinbock* profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire; on attaqua les Danois; & c'est là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillèrent en piéces le régiment des gardes du Roi de Dannemark, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entiérement défaits se retirèrent sous le canon d'Helsimbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court, que le Roi de Dannemark apprit le même jour à Coppenhague la défaite de son armée en Suède ; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suéde avec précipitation cinq jours après la bataille ; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsimbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsimbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouïssent.

Dans le même tems les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la Régence de Stockholm, & offrirent d'aller à leurs dépens au nombre de vingt mille, délivrer leur Maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejettée, & on ne manqua pas d'en instruire le Roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-Visir *Couprougli*, qui s'opposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de Ministère. La petite Cour de *Charles XII.* & ceux qui tenaient encor pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* faisait & défaisait les Visirs, & qu'il gouvernait l'Empire Turc du fond de sa retraite de Bender ; mais il n'avait aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du Visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte : son pré-

décesseur ne payait point les Janissaires du Trésor Impérial, mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions : *Couprougli* les paya de l'argent du trésor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'Empereur : *Ton prédécesseur Chourlouli*, lui dit-il, *savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand-Visir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir Ta Hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le secret profond du Serrail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public : mais celui-ci fût sû avec la disgrace de *Couprougli.* Ce Visir ne paya point sa hardiesse de sa tête, parce que la vraye vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplait. On lui permit de se retirer dans l'isle de Négrepont. J'ai sû ces particularités par des lettres de Mr. *Bru* mon parent, premier Drogman à la Porte Ottomane; & je les rapporte pour faire connaître l'esprit de ce Gouvernement.

Le Grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, Pacha de Syrie, qui avait déja été grand-Visir avant *Chourlouli.* Les *Baltagis* du Serrail, ainsi nommés de *Balta*, qui signifie *coignée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des Princes du sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Visir avait été Baltagi dans sa jeunesse, & en avait toûjours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur première profession, ou de celle de leur père, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que *Baltagi Mehemet* était valet dans le Serrail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au Prince *Achmet*: alors prisonnier d'Etat sous l'empire de son frère *Mustapha* : on laisse aux Princes du sang Ottoman pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie), mais assez belles encor pour plaire. *Achmet* devenu Sultan donna une de ses esclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage

à *Baltagi Mehemet.* Cette femme par ses intrigues fit son mari grand-Visir : une autre intrigue le déplaça : & une troisiéme le fit encore grand-Visir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le Bul de l'Empire, il trouva le parti du Roi de Suède dominant dans le Serrail. La Sultane Validé, *Ali-Coumourgi* favori du Grand-Seigneur, le Kislar-Aga Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires, voulaient la guerre contre le Czar : le Sultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand-Visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont représenté. Il dit au Grand-Seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries : *Ta Hautesse sait que j'ai été élevé à me servir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes armées ; je tâcherai de te bien servir ; mais si je ne réussis pas, souvien-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer.* Le Sultan l'assûra de son amitié, & le Visir se prépara à obéir.

La première démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au château des sept Tours l'Ambassadeur Moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les Ministres des Princes auxquels ils déclarent la guerre. Observateurs de l'hospitalité en tout le reste, ils violent en cela le droit le plus sacré des nations. Ils commettent cette injustice sous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de justes guerres, parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur Muphti. Sur ce principe ils se croyent armés pour châtier les violateurs de traités que souvent ils rompent eux-mêmes, & croyent punir les Ambassadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs Maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les Princes Chrétiens, & pour les

Ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Conſuls de Marchands.

Le Han des Tartares de Crimée, que nous nommons le Kam, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie, & toute la Crimée, province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puiſſantes villes, & où les Génois pénétrèrent depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Génois, qui ſubſiſtent encor au milieu de la déſolation & de la barbarie.

Le Kam eſt appellé par ſes ſujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang Ottoman dont les Kams ſont deſcendus, & le droit qu'ils prétendent à l'Empire des Turcs, au défaut de la race du Grand-Seigneur, rendent leur famille reſpectable au Sultan même, & leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le Grand-Seigneur n'oſe détruire la race des Kams Tartares; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces Princes ſur le Trône. Leur conduite eſt toûjours éclairée par les Pachas voiſins, leurs Etats entourés de Janiſſaires, leurs volontés traverſées par les grands-Viſirs, leurs deſſeins toûjours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du Kam, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime dont il eſt plutôt puni; ainſi preſque tous paſſent de la Souveraineté à l'exil, & finiſſent leurs jours à Rhodes, qui eſt d'ordinaire leur priſon & leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, & en même tems, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages; mais qu'un étranger, tel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non ſeulement il eſt reçu partout, logé, & défrayé;

mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la maiſon, ſa femme, ſes filles, le ſervent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité, qu'ils ont conſervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils ſont nourris par le Grand-Seigneur : le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre réguliérement.

Le Kam, gagné par les préſens & par les intrigues du Roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſerait à Bender, même ſous les yeux de *Charles XII.*, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faiſait la guerre.

Le nouveau Viſir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée. C'eſt toûjours dans les vaſtes & fertiles plaines d'Andrinople qu'eſt le rendez-vous pour des armées Turques, quand ce peuple fait la guerre aux Chrétiens : les troupes venues d'Aſie & d'Afrique s'y repoſent & s'y rafraîchiſſent quelques ſemaines; mais le grand-Viſir, pour prévenir le Czar, ne laiſſa repoſer l'armée que trois jours, & marcha vers le Danube, & de là vers la Beſſarabie.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robuſtes qu'eux & plus mal diſciplinés. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toûjours les Turcs en bataille rangée, même à for-

ces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la République de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerriere, défendue par des étrangers, & mal ſecourue par les Princes Chrétiens toûjours diviſés entr'eux.

Les Janiſſaires & les Spahis attaquent en deſordre, incapables d'écouter le commandement & de ſe rallier : leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légéreté de leurs chevaux, ne ſaurait ſoutenir le choc de la cavalerie Allemande : l'infanterie ne ſavait point encor faire un uſage avantageux de la bayonnette au bout du fuſil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand Général de terre parmi eux depuis *Couprougli* qui conquit l'iſle de Candie. Un eſclave nourri dans l'oiſiveté & dans le ſilence du Serrail, fait Viſir par faveur, & Général malgré lui, conduiſait une armée levée à la hâte, ſans expérience, ſans diſcipline, contre des troupes Moſcovites aguerries par douze ans de guerre & fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar, ſelon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet*; mais il fit la même faute avec les Turcs, que le Roi de Suède avait commiſe avec lui; il mépriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moſcou, & ayant ordonné qu'on changeât le ſiége de Riga en blocus, il aſſembla ſur les frontieres de Pologne *r*) quatre-vingt mille hommes de ſes troupes. Avec cette armée il prit ſon chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des Chrétiens Grecs tributaires du Grand-Seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le Prince *Cantemir*, Grec d'origine, qui réuniſſait les talens des anciens Grecs, la ſcience des lettres & celle des armes. On le faiſait deſcendre du fa-

r) Le Chapelain *Norberg* prétend que le Czar força le quatriéme homme de ſes ſujets capable de porter les armes, de le ſuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de ſoldats.

meux *Timur*, connu ſous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraiſſait plus belle qu'une Grecque; on prouvait cette deſcendance par le nom de ce Conquérant. *Timur*, dit-on, reſſemble à *Temir*; le titre de Kan, que poſſédait *Timur* avant de conquérir l'Aſie, ſe retrouve dans le nom de *Cantemir*; auſſi le Prince *Cantemir* eſt deſcendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plûpart des généalogies.

De quelque Maiſon que fût *Cantemir*, il devait toute ſa fortune à la Porte Ottomane. A peine avait-il reçu l'inveſtiture de ſa Principauté, qu'il trahit l'Empereur Turc ſon bienfaiteur, pour le Czar, dont il eſpérait davantage. Il ſe flattait que le vainqueur de *Charles XII.* triompherait aiſément d'un Viſir peu eſtimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choiſi pour ſon Kiaia, c'eſt-à-dire pour ſon Lieutenant, l'Intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous ſes gens ſe rangeraient de ſon parti; les Patriarches Grecs l'encouragèrent à cette défection. Le Czar ayant donc fait un traité ſecret avec ce Prince, & l'ayant reçu dans ſon armée, s'avança dans le pays, & arriva au mois de Juin 1711. ſur le bord ſeptentrional du fleuve Hieraſe, aujourd'hui le Pruth, près d'Yaſſi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-Viſir eut appris que *Pierre Alexiowits* marchait de ce côté, il quitta auſſi-tôt ſon camp, & ſuivant le cours du Danube, il alla paſſer ce fleuve ſur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit conſtruire autrefois le pont qui porta ſon nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en préſence des Moſcovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le Czar, ſûr du Prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves duſſent lui manquer. Mais ſouvent le Prince & les ſujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination Turque, qui n'eſt jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutaient les Chrétiens, & ſurtout

les Moscovites, qui les avaient toûjours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane : les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand-Visir le marché même qu'ils avaient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection ; tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avait aliéné tous les esprits.

Le Czar ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légérement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres & sans fourages. Les soldats désertaient par troupes, & bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes prêts à périr de misère. Le Czar éprouvait sur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII.* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté sur *Mazeppa*. Cependant les Turcs passent la rivière, enferment les Russes, & forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant, que le Czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparat pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le tems de faire périr son armée de faim & de fatigue. Il semble que ce Prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent-cinquante mille Turcs devant lui, & quarante mille Tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, » Me voila du moins aussi mal que » mon frère *Charles* l'était à Pultava.

Le Comte *Poniatowsky*, infatigable Agent du Roi de Suède, était dans l'armée du grand-Visir avec quelques Polonais & quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du Czar inévitable.

Dès que *Poniatowsky* vit que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda au Roi de Suède, qui partit aussi-tôt de Bender, suivi de quarante Officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beau-

coup de pertes & de marches ruineuſes, le Czar pouſſé vers le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de friſe & des chariots: quelques troupes de Janiſſaires & de Spahis vinrent fondre ſur ſon armée ſi mal retranchée; mais ils attaquèrent en déſordre, & les Moſcovites ſe défendirent avec une vigueur que la préſence de leur Prince & le déſeſpoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repouſſés. Le lendemain Mr. *Poniatowsky* conſeilla au grand-Viſir d'affamer l'armée Moſcovite, qui manquant de tout, ſerait obligée dans un jour de ſe rendre à diſcrétion avec ſon Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans ſon eſprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de ſa nation : tant de grands ouvrages, toûjours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il falait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent-quatre-vingt mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une cavalerie preſque toute démontée, & des fantaſſins exténués de faim & de fatigue.

Il appella le Général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, ſans balancer & ſans prendre conſeil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fuſil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque Officier ne réſervât qu'un ſeul chariot; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne puſſent du moins profiter du butin qu'ils eſperaient.

Après avoir tout réglé avec le Général pour la bataille, il ſe retira dans ſa tente accablé de douleur, & agité de convulſions, mal dont il était ſouvent attaqué, & qui redoublait toûjours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que perſonne oſât de la nuit entrer dans

sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être; ne voulant pas qu'on vint lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire, encor moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les Officiers généraux ordonnaient déja la marche, & tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchait sans ardeur & sans espérance. Les femmes dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encor les courages: tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération; c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui servaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp Moscovite une femme aussi singulière peut-être que le Czar même. Elle n'était encor connue que sous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuse paysane, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, & qui était en ce tems-là sous la domination de la Suède; jamais elle ne connut son père; elle fut baptisée sous le nom de *Marthe*. Le Vicaire de la paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans; à cet âge elle fut servante à Marienbourg, chez un Ministre Luthérien de ce pays nommé *Gluk*.

En 1702. à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un dragon Suédois. Le lendemain de ses nôces, un parti de troupes de Suède ayant été battu par les Moscovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus; sans que sa femme pût savoir s'il avait été fait prisonnier, & sans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonnière elle-même par le Général *Bauer*, elle servit chez lui, ensuite chez le Maréchal *Czeremetof*: celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrê-

mes viciſſitudes de la fortune, ayant été de garçon patiſſier, Général & Prince, enſuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la misère & dans le deſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le Prince *Menzikoff* que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrétement en 1707., non pas ſéduit par des artifices de femmes, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, & même de les continuer après lui. Il avait déja répudié depuis longtems ſa premiere femme *Ottokeſa*, fille d'un Boyard, accuſée de s'oppoſer aux changemens qu'il faiſoit dans ſes Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du Czar. Il ne voulait dans ſa famille que des perſonnes qui penſaſſent comme lui. Il crut rencontrer dans cette eſclave étrangère les qualités d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de ſon ſexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui euſſent arrêté un homme ordinaire; il la fit couronner Impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowits*, lui donna l'Empire après la mort de ſon mari. L'Europe a vû avec ſurpriſe cette femme, qui ne ſut jamais ni lire *s*) ni écrire, réparer ſon éducation & ſes faibleſſes par ſon courage, & remplir avec gloire le Trône d'un Légiſlateur.

Lorſqu'elle épouſa le Czar, elle quitta la Religion Luthérienne, où elle était née, pour la Moſcovite : on la rebaptiſa ſelon l'uſage du rit Ruſſien, & au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un Conſeil avec les Officiers-géneraux; & le vice-Chancelier

s) Le Sr. *la Motraye* prétend, qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle liſait & écrivait très-bien. Le contraire eſt connu de tout le monde; on ne ſouffre point en Livonie que les Payſans apprennent à lire & à écrire, à cauſe de l'ancien privilège nommé le bénéfice des clercs, établi autrefois chez les nouveaux Chrétiens barbares, & ſubſiſtant dans ces pays. Les mémoires ſur leſquels on rapporte ce fait diſent d'ailleurs que la Princeſſe *Eliſabeth*, depuis Impératrice, ſignait toûjours pour ſa mere dès ſon enfance.

Chancelier *Schaffirof*, pendant que le Czar était dans sa tente.

On conclut qu'il falait demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette démarche. Le vice-Chancelier écrivit une lettre au grand-Visir au nom de son Maître ; la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar, malgré la défense, & ayant après bien des prieres, des contestations & des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout son argent ; elle en emprunta même des Officiers-Généraux : & ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya à *Osman* Aga, Lieutenant du grand-Visir, avec la lettre signée par l'Empereur Moscovite. *Mehemet Baltagi* conservant d'abord la fierté d'un Visir & d'un vainqueur, répondit : „ Que le Czar m'envoye son premier Ministre, „ & je verrai ce que j'ai à faire.“ Le vice-Chancelier *Schaffirof* vint aussi-tôt, chargé de quelques présens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-Visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avait besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La premiére demande du Visir fut, que le Czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Le vice-Chancelier répondit que son Maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure, & que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infames. *Osman* ajouta ses remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les Janissaires avaient été repoussés la veille ; *Osman* lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du Traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident, qui peut faire connaitre que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux Gentilshommes Italiens, parens

de Mr. *Brillo*, Lieutenant-Colonel d'un régiment de grénadiers au service du Czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenèrent à leur camp, & offrirent de les vendre à un Officier des Janissaires. Le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve, fit arrêter les Tartares, & les conduisit lui-même devant le grand-Visir avec ces deux prisonniers.

Le Visir renvoya ces deux Gentilshommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares, qui avaient eu le plus de part à leur enlévement.

Cependant le Kam des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage : *Poniatowsky* secondait le Kam par les raisons les plus pressantes : mais *Osman* l'emporta sur l'impatience Tartare, & sur les insinuations de *Poniatowsky*.

Le Visir crut faire assez pour le Grand-Seigneur son Maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea, que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeurassent au Grand-Seigneur : que le Czar retirât ses troupes de la Pologne : qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante-mille sequins par an, tribut odieux imposé depuis longtems, mais dont le Czar avait affranchi son pays.

Enfin le Traité allait être signé, sans qu'on eût seulement fait mention du Roi de Suède. Tout ce que *Poniatowsky* put obtenir du Visir, fut qu'on insérât un article, par lequel le Moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII.*; & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le Czar & le Roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son camp deux heures après la signature du Traité, qui fut commencé le 21. de Juillet 1711. & signé le premier Août.

Dans le tems que le Czar échapé de ce mauvais pas se retirait tambour battant & enseignes déployées, arrive le Roi de Suède, impatient de combattre, & de voir son ennemi entre ses mains. Il avait couru plus de cinquante lieuës à cheval depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans le tems que les Russes commençaient à faire paisiblement leur retraite; il falait pour pénétrer au camp des Turcs aller passer le Pruth sur un pont à trois lieuës de là. *Charles XII.* qui ne faisait rien comme les autres hommes, passa la rivière à la nage au hazard de se noyer, & traversa le camp Moscovite au hazard d'être pris : il parvint à l'armée Turque, & descendit à la tente du Comte *Poniatowsky*, qui m'a conté & écrit ce fait. Le Comte s'avança tristement vers lui, & lui apprit comment il venait de perdre une occasion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le Roi outré de colère va droit à la tente du grand Visir; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. „ J'ai „ droit, dit le grand-Visir d'un air calme, “ de faire la guerre & la paix. „ Mais ajoute le Roi, „ n'avais-tu pas toute l'armée Moscovite en ton „ pouvoir? Notre loi nous ordonne, repartit gra- „ vement le Visir, de donner la paix à nos enne- „ mis, quand ils implorent notre miséricorde. Eh „ t'ordonne-t-elle, insiste le Roi en colère, de „ faire un mauvais traité, quand tu peux imposer „ telles loix que tu veux? Ne dépendait-il pas de „ toi d'amener le Czar prisonnier à Constanti- „ nople?

Le Turc poussé à bout répondit séchement : „ Et qui gouvernerait son Empire en son absence? „ Il ne faut pas que tous les Rois soient hors de „ chez eux. *Charles* repliqua par un sourire d'in-

dignation : il se jetta sur un sopha, & regardant le Visir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender, le désespoir dans le cœur.

Poniatowsky resta encor quelque tems avec le grand-Visir, pour essayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar; mais l'heure de la prière étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver & prier DIEU.

Fin du Livre cinquième.

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte Ottomane : le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles *de partir : il se défend avec quarante domestiques contre une armée : il est pris & traité en prisonnier.*

La fortune du Roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout le logement inondé des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori *Grothusen*, qui tenait une de ses tables. Tandis que le Roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu

rester toûjours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avait envoyé le Résident de l'Empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le Roi de Suède par les terres héréditaires de la Maison d'Autriche. Cet Envoyé avait rapporté en trois semaines de tems une promesse de la Régence Impériale, de rendre à *Charles XII.* les honneurs qui lui étaient dus, & de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

On s'était adressé à cette Régence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Allemagne, *Charles* successeur de *Joseph*, était en Espagne, où il disputait la Couronne à *Philippe V.* Pendant que l'Envoyé Allemand exécutait à Vienne cette commission, le grand-Visir envoya trois Pachas au Roi de Suède, pour lui signifier qu'il falait quitter les terres de l'Empire Turc.

Le Roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, & lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le Pacha de Salonique, qui portait la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. *Charles* finit l'audience sans daigner seulement répondre; son Chancelier *Mullern*, qui resta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son Maître, qu'ils avaient assez compris par son silence.

Le grand-Visir ne se rebuta pas: il ordonna à *Ismaël* Pacha, nouveau Seraskier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai. Ce Seraskier était d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles*, & l'amitié de tous les Suédois. Le Roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire, qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux choses, la punition de son grand-Visir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentait bien que *Charles* restait en Turquie pour le perdre; il eut soin de faire

mettre des gardes ſur toutes les routes de Bender à Conſtantinople, pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus ; il lui retrancha ſon Thaïm, c'eſt-à-dire, la proviſion que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azile. Celle du Roi de Suède était immenſe, conſiſtant en cinq cent écus par jour en argent, & dans une profuſion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une Cour dans la ſplendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi ſut que le Viſir avait oſé retrancher ſa ſubſiſtance, il ſe tourna vers ſon grand Maître-d'hôtel, & lui dit : » Vous n'avez eu que » deux tables juſqu'à préſent, je vous ordonne » d'en tenir quatre dès demain.

Les Officiers de *Charles XII.* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impoſſible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni proviſions, ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domeſtiques, & des janiſſaires, devenus riches par les profuſions du Roi. Mr. *Fabrice*, l'Envoyé de Holſtein, *Jeffreys* Miniſtre d'Angleterre, leurs Secrétaires, leurs amis, donnèrent ce qu'ils avaient. Le Roi avec ſa fierté ordinaire, & ſans inquiétude du lendemain, ſubſiſtait de ces dons, qui n'auraient pas ſuffi longtems. Il falut tromper la vigilance des gardes, & envoyer ſecrettement à Conſtantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européans. Tous refuſèrent d'en prêter à un Roi qui ſemblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un ſeul Marchand Anglais, nommé *Couk*, oſa enfin prêter environ quarante mille écus, ſatisfait de les perdre ſi le Roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du Roi, dans le tems qu'on commençait à manquer de tout, & à ne plus eſpérer de reſſource.

Dans cet intervalle Mr. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand-Viſir, une rélation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accuſait *Baltagi Mehemet* de lâcheté & de perfidie. Un vieux Janiſſaire indigné de la faibleſſe du Viſir, & de plus gagné par les préſens de *Poniatowski*, ſe char-

gea de cette rélation ; & ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le grand-Visir selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables : le Czar en liberté ne se pressait pas d'accomplir ses promesses : les clefs d'Azoph ne venaient point ; le grand-Visir qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son Maître, n'osait s'aller présenter devant lui.

Le Serrail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les Cours, & qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de Ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toûjours tomber à Constantinople plus d'une tête ; il en coûta la vie à l'ancien Visir *Chourlouli*, & à *Osman* ce Lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la Czarine, & vingt mille piéces d'or au coin de Saxe & de Moscovie ; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le Czar du précipice, & avait ruiné la fortune de *Charles XII*. Le Visir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'isle de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le Sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort : il n'était pas riche, & sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand-Visir succéda *Jussuf*, c'est-à-dire *Joseph*, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un Janissaire. Il fut long-tems valet dans le Serrail, & devint enfin la seconde personne de l'Empire où il avait été esclave ; mais ce n'était qu'un fantôme de Ministre. Le jeune *Selictar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même ; & *Jussuf* sa créa-

ture n'eut d'autre emploi que d'appofer les fceaux de l'Empire aux volontés du Favori. La politique de la Cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Vifiriat : les Plénipotentiaires du Czar qui reftaient à Conftantinople, & comme Miniftres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais : le grand-Vifir confirma avec eux la paix du Pruth : mais ce qui mortifia le plus le Roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaifons fecrettes qu'on prenait à Conftantinople avec le Czar, étaient le fruit de la médiation des Ambaffadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Conftantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été fi fouvent, le centre des négociations de la Chrétienté. Le Comte *Defaleurs*, Ambaffadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* & de *Staniflas* : le Miniftre de l'Empereur Allemand les traverfait : les factions de Suède & de Mofcovie s'entrechoquaient, comme on a vû longtems celles de France & d'Efpagne agiter la Cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paraiffaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le Czar avait ouvert dans Pétersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais feront toûjours pour le Prince qui favorifera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le Czar : il n'eft donc pas étonnant que les Miniftres d'Angleterre & de Hollande le ferviffent fecrétement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on ferait fortir inceffamment *Charles* des terres de l'Empire Turc ; foit que le Czar efpérât fe faifir de fa perfonne fur les chemins, foit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans fes Etats qu'en Turquie, où il était toûjours fur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'Empire des Ruffes.

Le Roi de Suède follicitait toûjours la Porte,

de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le Divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes ; non plus comme un Roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet le Sultan *Achmet* lui écrivit en ces termes.

Très-puissant entre les Rois adorateurs de Jesus, *redresseur des torts & des injures, & protecteur de la justice dans les ports & les Républiques du Midi & du Septentrion ; éclatant en majesté, ami de l'honneur & de la gloire, & de notre sublime Porte,* Charles *Roi de Suède, dont* Dieu *couronne les entreprises de bonheur.*

Aussi-tôt que le très-illustre Achmet, *ci-devant Chiaoux Pachi, aura eu l'honneur de vous présenter cette lettre ornée de notre sceau impérial, soyez persuadé & convaincu de la vérité de nos intentions, qui y sont contenues, à savoir, que quoique nous nous fussions proposé de faire marcher de nouveau contre le Czar nos troupes toûjours victorieuses, cependant ce Prince, pour éviter le juste ressentiment que nous avait donné son retardement à exécuter le traité conclu sur les bords du Pruth, & renouvellé depuis à notre* Sublime Porte, *ayant rendu à notre Empire le chateau & la ville d'Azoph, & cherché par la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix, nous la lui avons accordé & donné à ses Plénipotentiaires qui nous restent pour otages notre ratification impériale, après avoir reçu la sienne de leurs mains.*

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai, *Ham de Budziack, de Crimée, de Nogay & de Circassie, & à notre très-sage Conseiller & généreux Seraskier de Bender,* Ismaël, *(que* Dieu *perpétue & augmente leur magnificence & prudence) nos ordres inviolables & salutaires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein, qui nous a été renouvellé de votre*

part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la Providence, & avec une honorable escorte, l'hyver prochain, pour vous rendre dans vos provinces, ayant soin de passer en ami par celles de la Pologne.

Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous sera fourni par ma Sublime Porte, *tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons surtout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun désordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.*

Vous conserverez par-là notre bienveillance, dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions impériales.

Donné à notre Sublime Porte de Constantinople, le 14 de la Lune Rebyul Eurech 1214. *Ce qui revient au 19. Avril* 1712.

Cette lettre ne fit point encor perdre l'espérance au Roi de Suède : il écrivit au Sultan, qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont Sa Hautesse l'avait comblé ; mais qu'il croyait le Sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant, dans un pays encor inondé des troupes du Czar. En effet, l'Empereur Russe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'étoit engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avait fait encor passer de nouvelles ; & ce qui semble étonnant, c'est que le Grand-Seigneur n'en savait rien.

La mauvaise politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des Ambassadeurs des Princes Chrétiens à Constantinople, & de ne pas entretenir un seul agent dans les Cours Chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent & conduisent quelquefois les résolutions les plus secrettes du Sultan,

& que le Divan est toûjours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les Chrétiens.

Le Sultan, enfermé dans son Serrail parmi ses femmes & ses eunuques, ne voit que par les yeux de son grand-Visir : ce Ministre aussi inaccessible que son Maître, occupé des intrigues du Serrail, & sans correspondance au dehors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le Sultan, qui le dépose ou le fait étrangler à la première faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, & qui tombe bientôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction & la sécurité profonde de cette Cour, que si les Princes Chrétiens se liguaient contre elle, leurs flottes seraient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre ; mais les divers intérêts qui diviseront toûjours la Chrétienté, sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il envoya un Aga, pour voir s'il était vrai que les armées du Czar y fussent encor : deux Secrétaires du Roi de Suède, qui savaient la langue Turque, accompagnèrent l'Aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux rapport.

Cet Aga vit par ses yeux la vérité, & en vint rendre compte au Sultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-Visir : mais le Favori qui le protegeait, & qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grace, & le soutint encor quelque tems dans le Ministère.

Les Russes étaient protégés ouvertement par le Visir, & secrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti ; mais le Sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, & les Janissaires, qui font trembler souvent les Ministres, les Favoris, & les Sultans, demandaient si hau-

tement la guerre, que personne dans le Serrail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussi-tôt le Grand-Seigneur fit mettre aux sept Tours les Ambassadeurs Moscovites, déja aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar, les queuës de cheval arborées, les ordres donnés à tous les Pachas d'assembler une armée de deux cent mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa Cour à Andrinople, pour être moins éloigné du Théatre de la guerre.

Pendant ce tems une Ambassade solemnelle envoyée au Grand-Seigneur de la part d'*Auguste* & de la République de Pologne, s'avançait sur le chemin d'Andrinople; le Palatin de Mazovie était à la tête de l'Ambassade, avec une suite de plus de trois cent personnes.

Tout ce qui composait l'Ambassade fut arrêté & retenu prisonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville: jamais le parti du Roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occasion; cependant ce grand appareil devint encor inutile, & toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un Ministre public, homme sage & clair-voyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déja dans sa tête d'autres desseins, que de disputer des déserts au Czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projettait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèse, nommé aujourd'hui la Morée, & de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ses grands desseins, que l'emploi de premier Visir, dont sa jeunesse l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar; son intérêt ni sa volonté n'étaient pas de garder plus longtems le Roi de Suède, encor moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non seulement il voulait renvoyer ce Prince; mais il disait ouvertement qu'il ne falait plus souffrir désormais aucun Ministre Chrétien à Constantinople; que tous ces Ambassadeurs ordinaires n'étaient que des espions hono-

rables, qui corrompaient ou qui trahissaient les Visirs, & donnaient depuis trop longtems le mouvement aux intrigues du Serrail; que les Francs établis à Péra, & dans les échelles du Levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un Consul & non d'un Ambassadeur. Le grand-Visir, qui devait son établissement & sa vie même au Favori, & qui de plus le craignait, se conformait à ses intentions d'autant plus aisément, qu'il s'était vendu aux Moscovites, & qu'il espérait se venger du Roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le Mouphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était aussi l'esclave de ses volontés: il avait conseillé la guerre contre le Czar, quand le Favori la voulait; & il la trouva injuste dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le vice-Chancelier *Schafirof*, & le jeune *Czeremetof*, Plénipotentiaires & otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le Czar retirerait ses troupes de la Pologne. Le grand-Visir, qui savait bien que le Czar n'exécuterait pas ce traité, ne laissa pas de le signer; & le Sultan content d'avoir en apparence imposé des loix aux Russes, resta encor à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le Czar, ensuite la guerre déclarée, & la paix renouvellée encor.

Le principal article de tous ces traités fut toûjours qu'on ferait partir le Roi de Suède. Le Sultan ne voulait point commettre son honneur & celui de l'Empire Ottoman, en exposant le Roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partirait, mais que les Ambassadeurs de Pologne & de Moscovie répondraient de la sûreté de sa personne; ces Ambassadeurs jurèrent au nom de leurs Maîtres, que ni le Czar ni le Roi *Auguste*, ne troubleraient son passage; & que *Charles* de son côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan ayant ainsi réglé la destinée de *Charles*, *Ismaël* Seraskier de Bender se transporta à Varnitza, où le Roi était

campé & vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, & qu'il falait partir.

Charles ne répondit autre chose sinon, que le Grand-Seigneur lui avait promis une armée & non une escorte, & que des Rois devaient tenir leur parole.

Cependant le Général *Flemming*, Ministre & Favori du Roi *Auguste*, entretenait une correspondance secrette avec le Kam de Tartarie & le Seraskier de Bender. *La Mare*, Gentilhomme Français, Colonel au service de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, & tous ces voyages étaient suspects.

Précisément dans ce tems, le Roi de Suède fit arrêter, sur les frontières de la Valachie, un courier que *Flemming* envoyait au Prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la Cour de Dresde; mais elles étaient conçues en termes si ambigus & si généraux, qu'il était difficile de démêler, si le but du Roi *Auguste* était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le Kam livrât *Charles* à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il semblait difficile d'imaginer qu'un Prince aussi généreux qu'*Auguste* voulût, en saisissant la personne du Roi de Suède, hazarder la vie de ses Ambassadeurs, & de trois cent Gentilshommes Polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sûreté de *Charles*.

Mais d'un autre côté on savait, que *Flemming*, Ministre absolu d'*Auguste*, était très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au Roi Electeur par le Roi de Suède, semblaient rendre toute vengeance excusable; & on pouvait penser que si la Cour de Dresde achetait *Charles* du Kam des Tartares, elle pourrait acheter aisément de la Cour Ottomane la liberté des otages Polonais.

Ces raisons furent agitées entre le Roi, *Mullern* son Chancelier privé, & *Grothusen* son favori. Ils

lurent & relurent les lettres, & la malheureuse situation où ils étaient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Quelques jours après, le Roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un Comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jetter entre les bras d'*Auguste*. Dans toute autre occasion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réïtérées qu'on lui fit alors de partir changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que le Roi *Auguste* avait marchandé sa personne avec les Tartares; mais il se trompait encor davantage en comptant sur le secours de la Cour Ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes; car quoiqu'on lui eût rendu depuis longtems son thaïm, ses libéralités l'avaient toûjours forcé d'emprunter. Le Pacha lui demanda ce qu'il voulait; le Roi répondit au hazard, mille bourses, qui font quinze cent mille francs de notre argent en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la Porte : le Sultan au lieu de mille bourses qu'on lui demandait, en accorda douze cent, & écrivit au Pacha la lettre suivante.

LETTRE du Grand-Seigneur au Pacha de Bender.

LE but de cette lettre impériale est pour vous faire savoir, que sur votre recommandation & représentation, & sur celle du très-noble Delvet

Gherai *Ham, à notre* Sublime Porte, *notre impériale magnificence a accordé mille bourses au Roi de Suède, qui seront envoyées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre* Mehemet *Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au tems du départ du Roi de Suède, dont* Dieu *dirige les pas ; & lui être données alors, avec deux cent bourses de plus, comme un surcroit de notre libéralité impériale qui excède sa demande.*

Quant à la route de Pologne *qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Ham, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du Roi de Suède, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encor entre notre* Sublime Porte, *& le Royaume & la République de* Pologne *; en sorte que le Roi passe comme ami sous notre protection.*

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à sa Majesté de la part des Polonais, *ce dont nous ont fait assurer les Ambassadeurs du Roi* Auguste, *& de la République, en s'offrant même à cette condition, aussi-bien que quelques autres Nobles* Polonais, *si nous les requérons, pour otages & sureté de son passage.*

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai *pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, ayant à leur tête le Ham, & vous conduirez le Roi de Suède avec ses gens.*

Qu'ainsi il plaise au seul Dieu *tout-puissant de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Aulos restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de Spahis, & un autre de Janissaires ; & en suivant nos ordres & nos intentions impériales en tous ces points & articles, vous vous rendrez digne de la continuation de notre faveur impériale, aussi-bien que*

des louanges & des récompenses duës à tous ceux qui les observent.

Fait à notre Résidence Impériale de Constantinople le 2. de la Lune de Cheval 1214. de l'Egire.

Pendant qu'on attendait cette réponse du Grand-Seigneur, le Roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnait le Kam des Tartares; mais les passages étaient bien gardés; de plus le Ministère lui était contraire; les lettres ne parvinrent point au Sultan; le Visir empêcha même Mr. *Desaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce Ministre, qui agissait pour le Roi de Suède, ne voulût déranger le dessein qu'on avait de le faire partir.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du Grand-Seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cent bourses furent arrivées, son Trésorier *Grothusen*, qui avait appris la langue Turque dans ce long séjour, alla voir le Pacha sans interprète, dans le dessein de tirer de lui les douze cent bourses, & de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toûjours sur cette fausse supposition, que le parti Suédois armerait enfin l'Empire Ottoman contre le Czar.

Grothusen dit au Pacha, que le Roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent; » Mais, » dit le Pacha, c'est nous qui ferons tous les fraix » de votre départ; votre Maître n'a rien à dé» penser tant qu'il sera sous la protection du mien.

Grothusen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages Turcs, & ceux des Francs, qu'il falait avoir recours aux artisans Suédois & Polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assûra que son Maître était disposé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait son dé-

part. Le Pacha trop confiant donna les douze cent bourses; il vint quelques jours après demander au Roi, d'une manière très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le Roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, & qu'il lui falait encor mille bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au Roi, » Il m'en » coutera la tête, dit-il, pour avoir obligé ta Ma» jesté : j'ai donné les douze cent bourses malgré » l'ordre exprès de mon Souverain. « Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le Roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuserait auprès du Sultan. » Ah ! repartit le Turc en s'en » allant, mon Maître ne sait point excuser les » fautes, il ne sait que les punir. «

Ismaël Pacha alla apprendre cette nouvelle au Kam des Tartares, lequel ayant reçû le même ordre que le Pacha, de ne point souffrir que les douze cent bourses fussent données avant le départ du Roi, & ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier; ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cent bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi de partir sans délai; & ils supplièrent Sa Hautesse, que le refus du Roi ne fût point attribué à leur désobéissance.

Charles persistant toûjours dans l'idée que le Kam & le Pacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à Mr. *Funk*, alors son Envoyé auprès du Grand-Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encor mille bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir, Mais c'était être réduit à d'étranges extrémités,

que d'avoir besoin de pareils artifices. *Savari*, son interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-Visir faisait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai presque connu le Roi de Suède que
» par la défaite de Pultava, & par la prière qu'il
» m'a faite de lui accorder un azyle dans mon
» Empire: je n'ai, je crois, nul besoin de lui, &
» n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le craindre; ce-
» pendant, sans consulter d'autres motifs que l'hos-
» pitalité d'un Musulman, & ma générosité qui
» répand la rosée de ses faveurs sur les grands
» comme sur les petits, sur les étrangers comme
» sur mes sujets, je l'ai reçû & secouru de tout,
» lui, ses Ministres, ses Officiers, ses Soldats, &
» n'ai cessé pendant trois ans & demi de l'acca-
» bler de présens.

» Je lui ai accordé une escorte considérable pour
» le conduire dans ses Etats. Il a demandé mille
» bourses pour payer quelques fraix, quoique je
» les fasse tous: au lieu de mille, j'en ai accordé
» douze cent; après les avoir tirées de la main du
» Seraskier de Bender, il en demande encor mille
» autres, & ne veut point partir, sous prétexte
» que l'escorte est trop petite, au lieu qu'elle n'est
» que trop grande pour passer par un pays ami.

» Je demande donc, si c'est violer les loix de
» l'hospitalité, que de renvoyer ce Prince, & si
» les Puissances étrangères doivent m'accuser de
» violence & d'injustice, en cas qu'on soit réduit
» à le faire partir par force. « Tout le Divan répondit que le Grand-Seigneur agissait avec justice.

Le Mouphti déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux Musulmans envers les infidèles, encor moins envers les ingrats; & il donna son

Fetfa, espèce de mandement qui accompagne presque toûjours les ordres importans du Grand-Seigneur; ces Fetfa sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand maître des écuries, & un Chiaoux Pacha premier huissier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kam des Tartares; aussi-tôt il alla à Varnitza, demander si le Roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Charles XII. menacé n'était pas maître de sa colère, » Obéis à ton Maître, si tu l'oses, lui dit-il, » & sors de ma présence. « Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs: en s'en retournant il rencontra *Fabrice*, & lui cria toûjours en courant: » Le Roi ne veut » point écouter la raison; tu vas voir des choses » bien étranges. « Le même jour il retrancha les vivres au Roi, & lui ôta sa garde de Janissaires. Il fit dire aux Polonais & aux Cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il falait quitter le camp du Roi de Suède, & venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéïrent, & laissèrent le Roi réduit aux officiers de sa maison, & à trois cent soldats Suédois, contre vingt mille Tartares & six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le Roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux Arabes que le Grand-Seigneur lui avait envoyés, en disant: » Je ne veux » ni de leurs provisions, ni de leurs chevaux. « Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du Roi.

Ce Prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cent Suédois: il y travailla lui-même; son Chancelier, son Trésorier,

ſes Secrétaires, les valets de chambre, tous ſes domeſtiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des ſolives derrière les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maiſon, & que le Roi eut fait le tour de ſes prétendus retranchemens, il ſe mit à jouer aux échecs tranquillement avec ſon Favori *Grothuſen*, comme ſi tout eût été dans une ſécurité profonde. Heureuſement *Fabrice*, l'Envoyé de Holſtein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait auſſi Mr. *Jeffreys*, Envoyé d'Angleterre auprès du Roi de Suède. Ces deux Miniſtres voyant l'orage prêt à éclater, prirent ſur eux de ſe rendre Médiateurs entre les Turcs & le Roi. Le Kam, & ſurtout le Pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce Monarque, reçurent avec empreſſement les offres de ces deux Miniſtres : ils eurent enſemble à Bender deux conférences, où aſſiſtèrent cet Huiſſier du Serrail & le grand-Maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du Sultan & le Fetſa du Mouphti.

Monſieur *Fabrice t*) leur avoua que Sa Majeſté Suédoiſe avait de juſtes raiſons de croire qu'on voulait le livrer à ſes ennemis en Pologne. Le Kam, le Pacha & les autres jurèrent ſur leurs têtes, prirent DIEU à témoin, qu'ils déteſtaient une ſi horrible perfidie, qu'ils verſeraient tout leur ſang plûtôt que de ſouffrir qu'on manquât ſeulement de reſpect au Roi en Pologne ; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les Ambaſſadeurs Ruſſes & Polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oſerait faire au Roi de Suède. Enfin, ils ſe plaignirent amérement des ſoupçons outrageans que le Roi concevait ſur des perſonnes qui l'avaient ſi bien reçû & ſi bien traité. Quoique les ſermens ne ſoient ſouvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* ſe laiſſa perſuader : il crut voir

t) Tout ce récit eſt rapporté par Mr. *Fabrice* dans ſes lettres.

dans leurs proteſtations cet air de vérité que le menſonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il ſavait bien qu'il y avait eu une ſecrette correſpondance entre le Kam Tartare & le Roi *Auguſte*; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire ſortir *Charles XII.* des terres du Grand-Seigneur. Soit que *Fabrice* ſe trompât ou non, il les aſſûra qu'il repréſenterait au Roi l'injuſtice de ces défiances. » Mais pré-» tendez-vous le forcer à partir? ajouta-t-il. Oui, » dit le Pacha; tel eſt l'ordre de notre Maître. « Alors il les pria encor une fois de bien conſidérer, ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une Tête couronnée? » Oui, repliqua le Kam en colère, » ſi cette Tête couronnée déſobéit au Grand-» Seigneur dans ſon Empire.

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII.* paraiſſait inévitable, & l'ordre du Sultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le Pacha engagea le Kam à ſouffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hauteſſe.

Monſieur *Jeffreys*, & Mr. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le Roi; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui apportaient une nouvelle heureuſe; mais ils furent très-froidement reçus: il les appella médiateurs volontaires, & perſiſta à ſoutenir que l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti étaient forgés, puiſqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le Miniſtre Anglais ſe retira, bien réſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un Prince ſi infléxible. Mr. *Fabrice* aimé du Roi, & plus accoutumé à ſon humeur que le Miniſtre Anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le Roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes retranchemens, & le pria d'employer ſa médiation ſeulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aiſément des Turcs de laiſſer paſſer des proviſions

dans le camp du Roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople. Le Kam même avait défendu à ses Tartares impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. De sorte que *Charles XII.* sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, & courait au milieu des troupes Tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre; il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand-Seigneur étant venu, de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du Roi le Pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Mr. *Fabrice*, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire aussi-tôt ce triste rapport. » Avez-vous » vû l'ordre dont vous parlez? dit le Roi. Oui, » répondit *Fabrice*. Eh bien dites-leur de ma part » que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, » & que je ne veux point partir. « *Fabrice* se jetta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. » Retournez à vos » Turcs, lui dit le Roi en souriant; s'ils m'atta» quent, je saurai bien me défendre.

Les Chapelains du Roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, & surtout sa personne sacrée; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers, qui l'avaient si longtems & si généreusement secouru. Le Roi qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, se mit en colère contre ses prêtres, & leur dit, qu'il les avait pris pour faire les prières, & non pour lui dire leurs avis.

Le Général *Hord* & le Général *Dardoff*, dont le sentiment avait toûjours été de ne pas tenter un combat, dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au Roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service; & l'assûrant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le supplièrent

que

que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. „ Je sais par vos blessures & par les mien-
„ nes, leur dit *Charles XII.* que nous avons vail-
„ lamment combattu ensemble ; vous avez fait vo-
„ tre devoir jusqu'à présent, faites-le encor au-
„ jourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince préparé à l'assaut se flattait en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir, avec trois cent Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son Chancelier *Mullern*, le Sécrétaire *Empreus* & les clercs, devaient défendre la maison de la chancellerie ; le Baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste : les palfreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était soldat ; il courait à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des Officiers, & assurant de faire Capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtems sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla*, *Alla*, se faisoient entendre de tous côtés. Le Baron de *Grothusen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le Roi, & qu'ils l'appellaient seulement *Demirsbash*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens ; il s'avança dans les rangs des Janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. „ Eh quoi ! mes amis, leur dit-il en
„ propres mots, venez-vous massacrer trois cent
„ Suédois sans défense ? Vous, braves Janissaires,
„ qui avez pardonné à cent mille Russes, quand
„ ils vous ont crié *Amman*, (pardon) avez-vous
„ oublié les bienfaits que vous avez reçûs de nous ?
„ & voulez-vous assassiner ce grand Roi de Suède
„ que vous aimez tant, & qui vous a fait tant de
„ libéralités ? Mes amis, il ne demande que trois

„ jours, & les ordres du Sultan ne ſont pas ſi ſé-
„ vères qu'on vous le fait croire."

Ces paroles firent un effet que *Grothuſen* n'attendait pas lui-même. Les Janiſſaires jurèrent ſur leurs barbes, qu'ils n'attaqueraient point le Roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut : les Janiſſaires, loin d'obéir, menacèrent de ſe jetter ſur leurs Chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au Roi de Suède : ils vinrent en tumulte à la tente du Pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étaient ſuppoſés ; à cette ſédition inopinée le Pacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des Janiſſaires, & leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'aſſaut avec ſes troupes ; mais le Pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le Roi, tandis qu'il ſerait puni peut-être de la déſobéiſſance de ſes Janiſſaires, perſuada au Kam d'attendre juſqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender aſſembla tous les Officiers des Janiſſaires & les plus vieux ſoldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre poſitif du Sultan & le Fetfa du Mouphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçu mille préſens des mains du Roi, propoſèrent d'aller eux-mêmes le ſupplier de ſe remettre entre leurs mains, & de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le Pacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce Prince. Ces ſoixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, ſeules armes des Janiſſaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des Chrétiens, de porter des épées en tems de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs égliſes.

Ils s'adreſſèrent au Baron de *Grothuſen* & au

Chancelier *Mullern*; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au Roi; & que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au Grand-Seigneur. Dans le tems qu'ils faisoient cette proposition, le Roi lisait des lettres, qui arrivaient de Constantinople, & que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrétement par un Janissaire. Elles étaient du Comte *Poniatowski*, qui ne pouvait le servir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrette demande des mille bourses. Il mandait au Roi que les ordres du Sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels : qu'à la vérité le Sultan était trompé par ses Ministres, mais que plus l'Empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi : qu'il falait céder au tems, & plier sous la nécessité : qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des Ministres par la voye des négociations; de ne point mettre de l'inflexibilité, où il ne falait que de la douceur; & d'attendre de la politique & du tems, le remède à un mal que la violence aigriroit sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux Janissaires, ni les lettres de *Poniatowski*, ne purent donner seulement au Roi l'idée, qu'il pouvait fléchir sans deshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier: il renvoya ces Janissaires sans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : » Ah la tête » de fer! puisqu'il veut périr, qu'il périsse. « Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commission, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du Pacha sans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à

l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déja, & les canons commençaient à tirer. Les Janissaires d'un côté, & les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée : les trois-cent soldats furent enveloppés & faits prisonniers sans résistance. Le Roi était alors à cheval entre sa maison & son camp, avec les Généraux *Hord*, *Dardoff*, & *Sparre* : voyant que tous ses soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois Officiers : » Allons défendre la maison ; nous » combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris » & focis*.

Aussi-tôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, & qu'on avait fortifié du mieux qu'on avait pû.

Ces Généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur Maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, & en plaisantant, se défendre contre dix canons & toute une armée ; ils le suivent avec quelques gardes, & quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de Janissaires ; déja même près de deux cent Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, & s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du Roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le Roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jetté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main, & sa suite en avait fait autant.

Les Janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on

pût le prendre. Il bleſſait, & il tuait tous ceux qui s'approchaient de ſa perſonne. Un Janiſſaire, qu'il avait bleſſé, lui appuya ſon mouſqueton ſur le viſage : ſi le bras du Turc n'avait fait un mouvement cauſé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le Roi était mort : la balle gliſſa ſur ſon nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla caſſer le bras au Général *Hord*, dont la deſtinée était d'être toûjours bleſſé à côté de ſon Maître.

Le Roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du Janiſſaire ; en même tems ſes domeſtiques, qui étaient enfermés dans la grande ſalle, en ouvrent la porte : le Roi entre comme un trait ſuivi de ſa petite troupe ; on referme la porte dans l'inſtant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII.* dans cette ſalle enfermé avec toute ſa ſuite, qui conſiſtait en près de ſoixante hommes, officiers, gardes, ſécretaires, valets de chambre, domeſtiques de toute eſpèce.

Les Janiſſaires & les Tartares pillaient le reſte de la maiſon, & rempliſſaient les appartemens. » Allons un peu chaſſer de chez moi ces barbares, dit-il ; & ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvrit lui-même la porte de la ſalle, qui donnait dans ſon appartement à coucher ; il entre, & fait feu ſur ceux qui pillaient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la ſubite apparition de ce Roi qu'ils étaient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſques dans les caves : le Roi profitant de leur déſordre, & les ſiens animés par le ſuccès, pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent, ou bleſſent ceux qui ne fuyent point ; & en un quart d'heure nettoyent la maiſon d'ennemis.

Le Roi apperçut dans la chaleur du combat deux Janiſſaires, qui ſe cachaient ſous ſon lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *Amman.* » Je te donne la vie dit le Roi » au Turc, à condition que tu iras faire au Pacha » un fidèle récit de ce que tu as vû. « Le Turc promit aiſément ce qu'on voulut ; & on lui per-

mit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maiſon, refermèrent & barricadèrent encor les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre baſſe pleine de mouſquets & de poudre avait échapé à la recherche tumultueuſe des Janiſſaires : on s'en ſervit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres preſque à bout portant ſur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cent en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maiſon ; mais les pierres étant fort molles, il ne faiſait que des trous & ne renverſait rien.

Le Kam des Tartares, & le Pacha, qui voulaient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entière contre ſoixante perſonnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maiſon, pour obliger le Roi de ſe rendre. Ils firent lancer ſur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des fléches entortillées de méches allumées ; la maiſon fut en flammes en un moment. Le toit tout embraſé était prêt à fondre ſur les Suédois. Le Roi donna tranquillement ſes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suédois il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il ſe trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inſéparable d'un tel embarras, empêcha d'y penſer. L'embraſement redoubla avec plus de rage : l'appartement du Roi était conſumé ; la grande ſalle où les Suédois ſe tenaient, était remplie d'une fumée affreuſe, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voiſins ; la moitié du toit était abîmée dans la maiſon même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, oſa dans cette extrémité crier qu'il falait ſe rendre. » Voila un » étrange homme, dit le Roi, qui s'imagine qu'il » n'eſt pas plus beau d'être brûlé que d'être pri» ſonnier. « Un autre garde, nommé *Roſen*, s'a-

visa de dire, que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, & était à l'épreuve du feu; qu'il falait faire une sortie, gagner cette maison, & s'y défendre. » Voilà un vrai Suédois, s'écria le Roi : il embrassa ce garde, & le créa Colonel sur le champ. » Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le » plus de poudre & de plomb que vous pour» rez, & gagnons la chancellerie l'épée à la » main.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encor plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le Roi & les siens fondre sur eux en désespérés. *Charles* & ses principaux Officiers étaient armés d'épées & de pistolets: chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit; & dans le même clin d'œil, jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le Roi qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, & tomba: vingt-un Janissaires se jettent aussi-tôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmènent au quartier du Pacha; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament & la fureur où un combat si long & si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les Janissaires en souriant, & ceux-ci le portaient en criant, *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses Officiers furent pris au même tems & dépouillés par les Turcs & par les Tartares. Ce fut le 12. Février de l'an 1713. qu'arriva cet

étrange événement, qui eut encor des ſuites ſingulières *u*).

u) Mr. *Norberg*, qui n'était pas préſent à cet événement, n'a fait que ſuivre ici dans ſon hiſtoire celle de Mr. *de Voltaire*; mais il l'a tronquée, il en a ſupprimé les circonſtances intéreſſantes, & n'a pû juſtifier la témerité de *Charles XII.* Tout ce qu'il a pû dire contre Mr. *de Voltaire* au ſujet de cette affaire de Bender, ſe réduit à l'avanture du Sr. *Fréderic*, valet de chambre du Roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brulé dans la maiſon du Roi, & que d'autres diſaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Mottraye* prétend auſſi que le Roi de Suéde ne dit point ces paroles : *Nous combattrons pro aris & focis*; mais Mr. *Fabrice* qui était préſent aſſûre que le Roi prononça ces mots, que la *Mottraye* n'était pas plus à portée d'écouter, qu'il n'était capable de les comprendre, ne ſachant pas un mot de Latin.

Fin du ſixième Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles *à Démirtash : le Roi* Staniſlas *eſt pris dans le même tems : action hardie de Mr,* de Ville-longue *: révolutions dans le Serrail : bataille donnée en Poméranie : Altena brûlé par les Suédois :* Charles *part enfin pour retourner dans ſes Etats : ſa manière étrange de voyager : ſon arrivée à Stralſund : diſgraces de* Charles *: ſuccès de* Pierre le Grand *: ſon triomphe dans Petersbourg.*

LE Pacha de Bender attendait *Charles* gravement dans ſa tente, ayant près de lui *Marco* un interprète. Il reçut ce Prince avec un profond reſpect, & le ſupplia de ſe repoſer ſur un ſopha; mais le Roi ne prenant pas ſeulement garde aux civilités du Turc, ſe tint debout dans la tente.

» Le Tout-puiſſant ſoit béni, dit le Pacha, de » ce que ta Majeſté eſt en vie; mon déſeſpoir eſt » amer d'avoir été réduit par ta Majeſté à exé» cuter les ordres de Sa Hauteſſe. Le Roi fâché ſeulement de ce que ſes trois cent ſoldats s'étaient laiſſés prendre dans leurs retranchemens, dit au Pacha : » Ah! s'ils s'étaient défendus comme ils

» devaient, on ne nous aurait pas forcés en dix » jours. Hélas! dit le Turc, voilà du courage bien » mal employé. Il fit reconduire le Roi à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étaient ou tués ou pris; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brulées; on voyoit sur les chemins les Officiers Suédois presque nuds, enchaînés deux à deux, & suivants à pied des Tartares ou des Janissaires. Le Chancelier, les Généraux n'avaient point un autre sort; ils étaient esclaves des soldats à qui ils étaient échus en partage.

Ismaël Pacha ayant conduit *Charles XII.* dans son Serrail de Bender, lui céda son appartement, & le fit servir en Roi, non sans prendre la précaution de mettre des Janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il se jetta tout botté sur un sopha, & dormit profondément. Un officier qui se tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le Roi jetta en se réveillant de son premier sommeil; & le Turc voyait avec étonnement un Souverain, qui couchait en bottes & nue tête. Le lendemain matin *Ismaël* introduisit *Fabrice* dans la chambre du Roi. *Fabrice* trouva ce Prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains, & toute sa personne couvertes de sang & de poudre, les sourcils brûlés; mais l'air serein dans cet état affreux. Il se jetta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole: rassûré bientôt par la manière libre & douce dont le Roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. » On prétend, dit » *Fabrice*, que Votre Majesté a tué vingt Janissai- » res de sa main. Bon, bon, dit le Roi, on aug- » mente toûjours les choses de la moitié. Au milieu de cette conversation, le Pacha présenta au Roi son Favori *Grothusen*, & le Colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. *Fabrice* se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'Envoyé d'Angleterre, se joignit à lui

pour fournir à cette dépense. Un Français, que la curiosité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avait. Ces étrangers assistés des soins, & même de l'argent du Pacha, rachetèrent non seulement les Officiers, mais encor leurs habits, des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le Roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople : son Trésorier *Grothusen* était avec lui : le Chancelier *Mullern*, & quelques Officiers suivaient dans un autre char : plusieurs étaient à cheval; & lorsqu'ils jettaient les yeux sur le chariot où était le Roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le Pacha était à la tête de l'escorte. *Fabrice* lui représenta qu'il était honteux de laisser le Roi sans épée, & le pria de lui en donner une. » Dieu » m'en préserve, dit le Pacha, il voudrait nous en » couper la barbe; « cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisait ainsi prisonnier & désarmé ce Roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'Etats, & qui s'était vû l'Arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le Roi *Stanislas* avait été arrêté sur les terres des Turcs, & on l'amenait prisonnier à Bender, dans le tems même qu'on transferait *Charles XII.*

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avait fait Roi, se trouvant sans argent, & par conséquent sans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie; & ne pouvant plus conserver son Royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pû, les Etats de son bienfaiteur. Il avait même passé en Suède, pour précipiter les secours dont on avait besoin dans la Poméranie & dans la Livonie; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce tems, le premier Roi de Prusse, Prince très-sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec *Auguste* & la République de Pologne,

pour renvoyer les Ruſſes dans leur pays, & de faire entrer *Charles XII.* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ſes Etats, & une barrière oppoſée aux Ruſſes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce Traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Staniſlas*. Non ſeulement *Staniſlas* l'accepta, mais il ſe chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la Couronne; la néceſſité, le bien public, la gloire du ſacrifice, & l'intérêt de *Charles*, à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender: il expoſa au Roi de Suède l'état des affaires, les malheurs & le reméde: il le conjura de ne point s'oppoſer à une abdication devenuë néceſſaire par les conjonctures, & honorable par les motifs: il le preſſa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public ſans répugnance. *Charles XII.* reçut ces lettres à Varnitza: il dit en colère au courier, en préſence de pluſieurs témoins: » Si mon ami » ne veut pas être Roi, je ſaurai bien en faire » un autre. «

Staniſlas s'obſtina au ſacrifice que *Charles* refuſait. Ces tems étaient deſtinés à des ſentimens & à des actions extraordinaires. *Staniſlas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*; & il hazarda, pour abdiquer un Trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il ſe déroba un jour à dix heures du ſoir de l'armée Suédoiſe, qu'il commandait en Poméranie, & partit avec le Baron *Sparre*, qui a été depuis Ambaſſadeur en Angleterre & en France; & avec un autre Colonel. Il prend le nom d'un Français nommé *Haran*, alors Major au ſervice de Suède, & qui eſt mort depuis Commandant de Dantzick. Il cotoye toute l'armée des ennemis, arrêté pluſieurs fois, & relâché ſur un paſſeport obtenu au nom de *Haran*; il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il eſt arrivé en Moldavie, il renvoye à ſon armée le Baron *Sparre*, entre dans Yaſſy, ca-

pitale de la Moldavie; ſe croyant en ſûreté dans un pays où le Roi de Suède avait été ſi reſpecté, il était bien loin de ſoupçonner ce qui ſe paſſait alors.

On lui demande qui il eſt : il ſe dit Major d'un régiment au ſervice de *Charles XII.* On l'arrête à ce ſeul nom; il eſt mené devant le Hoſpodar de Moldavie, qui ſachant déja par les gazettes, que *Staniſlas* s'était éclipſé de ſon armée, concevait quelques ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du Roi, très-aiſé à reconnaître, à un viſage plein & aimable, & à un air de douceur aſſez rare.

Le Hoſpodar l'interrogea, lui fit beaucoup de queſtions captieuſes, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée Suédoiſe. *Staniſlas* & le Hoſpodar parlaient Latin. *Major ſum*, lui dit *Staniſlas*. *Imo Maximus es*, lui répondit le Moldave : & auſſi-tôt lui préſentant un fauteuil, il le traita en Roi; mais auſſi il le traita en Roi priſonnier, & on fit une garde exacte autour d'un couvent Grec, dans lequel il fut obligé de reſter, juſqu'à ce qu'on eût des ordres du Sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faiſait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au Pacha, dans le tems qu'il accompagnait le chariot du Roi de Suède. Le Pacha le dit à *Fabrice* : celui-ci s'approchant du chariot de *Charles XII.* lui apprit qu'il n'était pas le ſeul Roi priſonnier entre les mains des Turcs, & que *Staniſlas* était à quelques milles de lui, conduit par des ſoldats. » Courez à lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, ſans ſe déconcerter d'un tel accident : » dites lui bien qu'il ne faſſe » jamais de paix avec le Roi *Auguſte*; & aſſû- » rez-le que dans peu nos affaires changeront. Telle était l'infléxibilité de *Charles* dans ſes opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout pourſuivi dans ſes propres Etats, tout captif dans une litière Turque, conduit priſonnier, ſans ſavoir où on le menait, il comptait encor ſur ſa fortune, & eſpérait toûjours un ſecours de cent

mille hommes de la Porte Ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un Janissaire, avec la permission du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisait *Stanislas* : il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la Française & assez mal monté, & lui demanda en *Allemand* où était le Roi de Pologne? Celui à qui il parla était *Stanislas* lui-même, qu'il n'avait pas reconnu sous ce déguisement. „ Eh quoi! dit le Roi, ne vous souvenez-„ vous donc plus de moi? " Alors *Fabrice* lui apprit le triste état où était le Roi de Suède, & la fermeté inébranlable, mais inutile, de ses desseins.

Quand *Stanislas* fut près de Bender, le Pacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII.* quelques milles, envoya au Roi Polonais un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit *x*). Cependant on conduisait *Charles* sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déja remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnaient & l'admiraient; mais le Divan irrité menaçait déja de le reléguer dans une isle de l'Archipel.

Le Roi de Pologne *Stanislas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plûpart de ces particularités, m'a confirmé aussi, qu'il fut proposé dans le Divan de le confiner lui-même dans une isle de la Grèce; mais quelques mois après le Grand-Seigneur adouci le laissa partir.

Monsieur *Desaleurs*, qui aurait pû prendre son parti, & empêcher qu'on ne fît cet affront aux Rois Chrétiens, était à Constantinople, aussi-bien que Mr. *Poniatowski*, dont on craignait toûjours

x) Le bon Chapelain *Norberg* prétend qu'on se contredit ici, en disant, que le Roi *Stanislas* fut retenu en prisonnier & servi en Roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas, qu'on peut être à la fois honoré & prisonnier?

le génie fécond en ressources. La plûpart des Suédois restés dans Andrinople étaient en prison; le trône du Sultan paraissait inaccessible de tous côtés aux plaintes du Roi de Suède.

Le Marquis de *Fierville* envoyé secrétement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce Prince dans le tems que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un Gentilhomme Français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé *de Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du Roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce Prince.

Mr. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du Roi de Suède, dans lequel ce Monarque demandait vengeance au Sultan de l'insulte faite en sa Personne à toutes les Têtes couronnées, & de la trahison vraye ou fausse, du Kam & du Pacha de Bender.

On y accusait le Visir & les autres Ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le Grand-Seigneur, d'avoir empêché les lettres du Roi de parvenir jusqu'à Sa Hautesse, & d'avoir, par ses artifices, arraché du Sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane, par lequel on avait violé le droit des Nations, d'une manière si indigne d'un grand Empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un Roi qui n'avait pour se défendre que ses domestiques, & qui comptait sur la parole sacrée du Sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il falut le faire traduire en Turc, & l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au Sultan.

On s'adressa à quelques interprètes Français, qui étaient dans la ville; mais les affaires du Roi de Suède étaient si désespérées, & le Visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de Mr.

de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable : le Baron d'*Arvidson*, officier des troupes de Suède, contrefit la signature du Roi : *Fierville*, qui avait le sceau royal, l'apposa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand-Seigneur, lorsqu'il irait à la Mosquée selon la coutume. On s'était déja servi d'une pareille voye pour présenter au Sultan des mémoires contre ses Ministres ; mais cela même rendait le succès de cette entréprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le Visir qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son Maître, & qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissât approcher personne du Grand-Seigneur, & avait ordonné surtout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la Mosquée avec des placets.

Villelongue savait cet ordre, & n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit Franc, prit un vêtement à la Grecque ; & ayant caché dans son sein la lettre qu'il voulait présenter, il se promena de bonne heure près de la Mosquée où le Grand-Seigneur devait aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux hayes de Janissaires, entre lesquelles le Grand-Seigneur allait passer ; il laissait tomber exprès quelques piéces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le Sultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue* : il se jetta à genoux, & se débattit entre les mains des Janissaires : son bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portait, le firent reconnaître pour un Franc : il reçut plusieurs coups & fut maltraité. Le Grand-Seigneur, qui était déja proche, entendit ce tumulte, & en demanda la cause. *Villelongue* lui cria de toutes ses for-

ces, *Amman* ! *Amman* ! *miséricorde* ! en tirant la lettre de son sein. Le Sultan commanda qu'on le laissât approcher. *Villelongue* court à lui dans le moment, embrasse son étrier, & lui présente l'écrit en lui disant, *Sued crall dan*, C'est le Roi de Suède qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans son sein, & continua son chemin vers la Mosquée. Cependant on s'assure de *Villelongue*, & on le conduit en prison dans les bâtimens extérieurs du Serrail.

Le Sultan au sortir de la Mosquée, après avoir lû la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de Mr. de *Villongue* lui-même; quand un si brave Officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc assuré, que le Sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, & se déguisa en Officier des Janissaires, ce qui lui arrivait assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'isle de Malthe qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, *Villelongue* jouït d'un honneur qu'aucun Ambassadeur Chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'Empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du Roi de Suède, d'accuser les Ministres, & de demander vengeance, avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il était censé ne parler qu'à son égal. Il avait reconnu aisément le Grand-Seigneur malgré l'obscurité de la prison, & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu Officier des Janissaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : » Chrétien, assure toi que le Sultan mon Maître » a l'ame d'un Empereur, & que si ton Roi de » Suède a raison il lui fera justice. « *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques semaines après un changement subit dans le Serrail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le Mouphti fut déposé ; le Kam des Tartares exilé à Rhodes, & le Seraskier Pacha de Bender relégué dans une isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane eſt ſi ſujette à de pareils orages, qu'il eſt bien difficile de décider ſi en effet le Sultan voulait appaiſer le Roi de Suède par ces ſacrifices. La manière dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreſſât beaucoup à lui plaire.

Le Favori *Ali Coumourgi* fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Seraskier de Bender, ſous prétexte qu'ils avaient délivré au Roi les douze cent bourſes malgré l'ordre du Grand-Seigneur. Il mit ſur le Trône des Tartares le frère du Kam dépoſé, jeune homme de ſon âge, qui aimait peu ſon frère, & ſur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-Viſir *Juſſuf*, il ne fut dépoſé que quelques ſemaines après ; & *Soliman* Pacha eut le titre de premier Viſir.

Je ſuis obligé de dire que Mr. *de Villelongue* & pluſieurs Suédois m'ont aſſuré que la ſimple lettre préſentée au Sultan au nom du Roi, avait cauſé tous ces grands changemens à la Porte ; mais Mr. *de Fierville* m'a, de ſon côté, aſſuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ces cas, tout ce que doit faire un hiſtorien, c'eſt de conter ingénûment le fait, ſans vouloir pénétrer les motifs ; & de ſe borner à dire préciſément ce qu'il ſait, au lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII.* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce Prince : on le tranſporta de ſon chariot au château ſur un ſopha ; mais *Charles*, pour n'être point vû de cette multitude, ſe mit un carreau ſur la tête.

La Porte ſe fit prier quelques jours de ſouffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à ſix lieuës d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appellé Merizza. *Coumourgi* dit

au Grand-Visir *Soliman* : « Va, fais avertir le » Roi de Suède, qu'il peut rester à Démotica » toute sa vie : je te réponds qu'avant un an il » demandera à s'en aller de lui-même ; mais sur- » tout ne lui fais point tenir d'argent.

Ainsi on transféra le Roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui & pour sa suite : on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas ; mais la bourse de cinq cent écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand-Visir *Soliman* ; sa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particuliérement tous ces Vicerois de l'Empire Ottoman, dont la fortune de *Charles* a si longtemps dépendu.

Il avait été simple matelot à l'avénement du Sultan *Achmet III*. Cet Empereur se déguisait souvent en homme privé, en Iman, ou en Dervis ; il se glissait le soir dans les caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui se plaignait que les vaisseaux Turcs ne revenaient jamais avec des prises, & qui jurait que s'il était Capitaine de vaisseau, il ne rentrerait jamais dans le Port de Constantinople sans ramenér avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le Grand-Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, & qu'on l'envoyât en course. Le nouveau Capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltoise, & une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit Capitaine général de la mer, & enfin grand-Visir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du Favori ; & pour se rendre nécessaire, il projetta de faire la guerre aux

Moscovites; dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeurait le Roi de Suède.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver, avec le nouveau Kam des Tartares & l'Ambassadeur de France. Le Roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à son Chancelier *Mullern* d'y aller à sa place; & de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, & ne le forçassent à commettre sa dignité, ce Prince, extrême en tout, se mit au lit, & résolut de n'en pas sortir, tant qu'il serait à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade : le Chancelier *Mullern*, *Grothusen* & le Colonel *Dubens* étaient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs se servent; tout avait été pillé à l'affaire de Bender; de sorte qu'il s'en falait bien qu'il y eût dans leur repas de la pompe & de la délicatesse. Ils se servaient eux-mêmes : & ce fut le Chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuisinier.

Tandis que *Charles XII.* passait sa vie dans son lit, il apprit la désolation de toutes ses provinces situées hors de la Suède.

Le Général *Steinbock*, illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des paysans, soutint encor quelque tems la réputation des armes Suédoises. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême, & ce que le Roi possédoit encor en Allemagne; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'assiéger Stade, ville forte & considérable, située près de l'Elbe dans le Duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garnison obligée de se rendre à discrétion, avant que *Steinbock* put s'avancer pour la secourir.

Ce Général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, poursuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, &

les atteignit enfin dans le Duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite rivière qui porte ce nom ; il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. Il était séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre & du terrain, & on ne pouvait aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglans & des plus acharnés qui se fût encor donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du Roi *Auguste* & de la Comtesse de *Konigsmarck*, connu sous le nom du Comte de Saxe, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même Comte de Saxe, qui eut depuis l'honneur d'être élu Duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une Souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est acquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand Général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebush, & y eut un cheval tué sous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toûjours leurs rangs, & que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat Suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite sur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur Roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, se souvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui appartient au Roi de Dan-

nemark. Altena est au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le Roi de Dannemark favorisait cette ville de beaucoup de privilèges; son dessein était d'y établir un commerce florissant: déja même l'industrie des Altenais, encouragée par les sages vûes du Roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jalousie, & ne souhaitait rien tant que sa destruction. Dès que *Steinbock* fut à la vûe d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les Magistrats vinrent se jetter à ses pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cent mille. Les Altenais supplièrent, qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correspondances, & assûrèrent que le lendemain ils apporteraient cette somme: le Général Suédois répondit qu'il falait la donner sur l'heure, ou qu'on allait embraser Altena sans délai.

Ses troupes étaient dans le fauxbourg le flambeau à la main: une faible porte de bois, & un fossé déja comblé, étaient les seules défenses des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit: c'était le 9. Janvier 1713. il faisait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promtitude dans la ville, & à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se réfugièrent, en pleurant & en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étaient couverts de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfans, & moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de

loin les flammes qui consumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encor sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étaient de bois: tout fut consumé; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étaient en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg, & supplièrent qu'on leur ouvrît & qu'on leur sauvât la vie : mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuses ; & les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altenais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plûpart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence: les Ministres & les Généraux de Pologne & de Dannemark écrivirent au Comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans nécessité & demeurant sans excuse, soulevait contre lui le Ciel & la Terre.

Steinbock répondit, » qu'il ne s'était porté à ces » extrémités que pour apprendre aux ennemis du » Roi son Maître à ne plus faire une guerre de » barbares, & à respecter le droit des gens : » qu'ils avaient rempli la Poméranie de leurs cruau» tés, dévasté cette belle province, & vendu près » de cent mille habitans aux Turcs: que les flam» beaux qui avaient mis Altena en cendres, étaient » les représailles des boulets rouges par qui Stade » avait été consumée. «

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis se faisaient la guerre. Si *Charles XII.* avoit paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pû retrouver sa première fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de sa présence, étaient encor ani-

mées de ſon eſprit; mais l'abſence du Chef eſt toûjours dangereuſe aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions ſignalées, qui en un autre tems auraient été déciſives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moſcovites, les Saxons, & les Danois de ſe réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans pluſieurs eſcarmouches : deux mille hommes de ſes troupes ſe noyèrent en paſſant l'Eider, pour aller hyverner dans le Holſtein. Toutes ces pertes étaient ſans reſſource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puiſſans.

Il voulut défendre le pays du Holſtein contre le Dannemark; mais malgré ſes ruſes & ſes efforts, le pays fut perdu; toute l'armée fut détruite, & *Steinbock* fut priſonnier.

La Poméranie ſans défenſe, à la réſerve de Stralſund, de l'iſle de Rugen & de quelques lieux circonvoiſins, devint la proie des Alliés : elle fut ſéqueſtrée entre les mains du Roi de Pruſſe. Les États de Brême furent remplis de garniſons Danoiſes. Au même tems les Ruſſes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris la ſupériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, ſon Roi s'obſtinait à reſter à Démotica, & ſe repaiſſoit encor de l'eſpérance de ce ſecours Turc, ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce Viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vûës du Favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de Viſir était devenue ſi dangereuſe, que perſonne n'oſait l'occuper : elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin, le Favori *Ali-Coumourgi* prit le titre de grand Viſir. Alors toutes les eſpérances du Roi de Suède tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi*, d'autant mieux qu'il en avait été

été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les siens.

Il avait été onze mois à Démotica enseveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette oisiveté extrême succédant tout-à-coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le Conseil de Régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de sa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le Sénat vint en corps supplier la Princesse *Ulrique Eléonore*, sœur du Roi, de se charger de la Régence, pendant cette longue absence de son frère : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le Sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le Czar & le Roi de Dannemark qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette Princesse jugeant bien que son frère ne ratifierait jamais la paix, se démit de la Régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le Roi reçut le paquet de sa sœur à Démotica. Le despotisme qu'il avait sucé en naissant lui faisait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, & que le Sénat gouvernait anciennement le Royaume conjointement avec les Rois. Il ne regardait ce Corps que comme une troupe de domestiques, qui voulaient commander dans la maison en l'absence du Maître ; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur envoyerait une de ses bottes, & que ce serait d'elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre son autorité, & pour défendre enfin son pays, n'espérant plus rien de la Porte Ottomane, & ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au Grand-Visir qu'il souhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

Mr. *Desaleurs*, Ambassadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de sa part. „ Hé bien, dit le Visir au Comte *Desaleurs*, „ n'avais-je pas bien dit, que l'année „ ne se passerait pas sans que le Roi de Suéde de- „ mandât à partir ? Dites-lui qu'il est à son choix

„ de s'en aller ou de demeurer; mais qu'il se dé-
„ termine bien, & qu'il fixe le jour de son dé-
„ part, afin qu'il ne nous jette pas une seconde
„ fois dans l'embarras de Bender.

Le Comte *Desaleurs* adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand Roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothusen* le titre d'Ambassadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé, dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingt personnes toutes superbement vêtuës.

Les ressorts secrets qu'il falut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humilians que l'Ambassade n'était pompeuse.

Mr. *Desaleurs* prêta au Roi quarante mille écus, *Grothusen* avait des Agens à Constantinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux cent pistoles d'un marchand Anglais, mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du Divan la brillante comédie de l'Ambassade Suédoise. *Grothusen* reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux Ambassadeurs extraordinaires des Rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du Grand-Visir; mais ce Ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le Visir repliqua séchement que son Maître savait donner quand il voulait, & qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter: qu'on fournirait au Roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait: que peut-être même la Porte lui ferait quelque présent en or non monnoyé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier Octobre 1714. le Roi de Suède se mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec six Chiaoux le vinrent prendre au château de Demirtash, où ce Prince demeurait depuis quelques jours: il lui présenta de la part du Grand-Seigneur une large tente d'écarlate brodée

d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étaient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de dire qu'un écuyer Arabe, qui avait ſoin de ces chevaux, donna au Roi leur généalogie; c'eſt un uſage établi depuis long-tems chez ces peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puiſque chez les animaux les races dont on a ſoin, & qui ſont ſans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots chargés de toutes ſortes de proviſions, & trois cent chevaux, formaient le convoi. Le Capigi Pacha ſachant que pluſieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du Roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi Mahométane, il ſuppliait Sa Majeſté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner à ſon Réſident, qu'il laiſſerait à Conſtantinople, de ne payer que le capital. „ Non, dit le Roi, „ ſi mes „ domeſtiques ont donné des billets de cent écus, „ je veux les payer, quand ils n'en auraient reçu „ que dix.“

Il fit propoſer aux créanciers de le ſuivre, avec l'aſſûrance d'être payés de leurs fraix & de leurs dettes. Pluſieurs entreprirent le voyage de Suède, & *Grothuſen* eut ſoin qu'ils fuſſent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faiſaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur reſpectueuſe gênait l'impatience du Roi. Il ſe levait dans la route, à trois heures du matin, ſelon ſa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité Turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager; mais le Roi prenait plaiſir à leur embarras, & diſait qu'il ſe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Staniſlas* en ſortait par un autre chemin, & allait ſe retirer en Allemagne dans le Duché de Deux-

Ponts, province qui confine au Palatinat du Rhin, & à l'Alſace, & qui appartenait aux Rois de Suède depuis que *Charles X.* ſucceſſeur de *Chriſtine*, avait joint cet héritage à la Couronne. *Charles* aſſigna à *Staniſlas* le revenu de ce Duché, eſtimé alors environ ſoixante & dix mille écus. Ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'eſpérances. *Staniſlas* voulait & aurait pû faire un traité avantageux avec le Roi *Auguſte*; mais l'indomtable opiniâtreté de *Charles XII.* lui fit perdre ſes terres & ſes biens réels en Pologne, pour lui conſerver le titre de Roi.

Ce Prince reſta dans le Duché de Deux-Ponts juſqu'à la mort de *Charles*; alors cette province retournant à un Prince de la Maiſon Palatine, il choiſit ſa retraite à Veiſſembourg dans l'Alſace Françaiſe. Mr. *Sum*, envoyé du Roi *Auguſte*, en porta ſes plaintes au Duc d'Orléans Régent de France. Le Duc d'Orléans répondit à Mr. *Sum* ces paroles remarquables : » Monſieur, mandez au » Roi votre Maître que la France a toûjours été » l'azyle des Rois malheureux.«

Le Roi de Suède étant arrivé ſur les confins de l'Allemagne, apprit que l'Empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de ſon obéïſſance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les Maréchaux des logis avaient par avance marqué ſa route, faiſaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir paſſer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même, avaient fait tant de bruit en Europe & en Aſie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'eſſuyer toute cette pompe, ni de montrer en ſpectacle le priſonnier de Bender; il avait réſolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ſes malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits ſur les frontières de la Tranſilvanie, après avoir congédié ſon eſcorte

Turque, il assembla sa suite dans une grange; & il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, & de se trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que deux Officiers, *Rosen* & *During*, & quitta toute sa suite gayement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toûjours ses cheveux : mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu : prit le nom d'un Officier Allemand, & courut la poste à cheval avec ces deux compagnons de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés & secrets : prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie, & le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives comme le Roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le Roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : » Donne m'en la moitié, dit le Roi; » je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre, j'achéverai la route tout seul. « *During* le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assûrant qu'au bout de ce tems il serait en état de remonter à cheval & de suivre Sa Majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le Roi inéxorable se fit donner les cinq cent écus, & demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la résolution du Roi, s'avisa d'un stratagême innocent : il tira à part le maître de la poste, & lui montrant le Roi de Suède : » Cet homme, lui dit-il, est mon cousin; nous voyageons

» ensemble pour la même affaire ; il voit que je
» suis malade, & ne veut pas seulement m'atten-
» dre trois heures ; donnez-lui, je vous prie, le
» plus méchant cheval de votre écurie, & cher-
» chez moi quelque chaise ou quelque chariot de
» poste. «

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna au Roi un cheval rétif & boiteux : ce Monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluye. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le Roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en allait de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de *During ;* il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant sur une charette la nuit sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit.

Le Roi cria à la sentinelle, qu'il était un courier dépêché de Turquie par le Roi de Suède, qu'il falait qu'on le fit parler dans le moment au Général *Ducker* Gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il était tard, que le Gouverneur était couché, & qu'il falait attendre le point du jour.

Le Roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le Gouverneur sans délai, ils seraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le Gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des Généraux du Roi de Suède : on fit ouvrir les portes ; on introduisit ce courier dans sa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des

nouvelles du Roi de Suède : le Roi le prenant par le bras, » Eh quoi ! dit-il, » *Ducker*, mes plus fidèles ſujets m'ont-ils oublié ? Le Général reconnut le Roi : il ne pouvait croire ſes yeux ; il ſe jette en bas du lit, embraſſe les genoux de ſon Maître en verſant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'inſtant dans la ville : tout le monde ſe leva : les ſoldats vinrent entourer la maiſon du Gouverneur. Les ruës ſe remplirent des habitans, qui ſe demandaient les uns aux autres : Eſt-il vrai que le Roi eſt ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres ; le vin coula dans les ruës, à la lumière de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit : il y avait ſeize jours qu'il ne s'était couché : il falut couper ſes bottes ſur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne ſe leva que pour aller faire la revûe de ſes troupes, & viſiter les fortifications. Le jour même il envoya partout ſes ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ſes ennemis. Au reſte toutes ces particularités ſi conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII.* m'ont été confirmées par le Comte de *Croiſſy*, Ambaſſadeur auprès de ce Prince, après m'avoir été appriſes par Mr. *Fabrice.*

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui avait ſi longtems déchiré toute la partie méridionale, c'eſt-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la Cour d'Angleterre. Le Comte d'*Oxford* Miniſtre habile, & le Lord *Bolinbrooke*, un des plus brillans génies, & l'homme le plus éloquent de ſon ſiécle, prévalurent contre le fa-

meux Duc de *Marlborough*, & engagèrent la Reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV*. La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres Puiſſances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de *Louis XIV.* commençait à régner paiſiblement ſur les débris de la Monarchie *Eſpagnole*. L'Empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'afferміſſait dans ſes vaſtes Etats. *Louis XIV.* n'aſpirait plus qu'à achever en paix ſa longue carrière.

Anne, Reine d'Angleterre, était morte le 10. Août 1714. haïe de la moitié de ſa nation, pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère *Jacques Stuard*, Prince malheureux, exclus du Trône preſque en naiſſant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une ſucceſſion que de nouvelles loix lui auraient donnée, ſi ſon parti eût prévalu, *George I.* Electeur de Hanover, fut reconnu unanimément Roi de la Grande Bretagne. Le Trône appartenait à cet Electeur, non en vertu du ſang, quoiqu'il deſcendît d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'Acte du Parlement de la nation.

George, appellé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, ſe regardait comme l'Electeur de Hanover plûtôt que comme le Roi d'Angleterre. Toute ſon ambition était d'agrandir ſes Etats d'Allemagne. Il repaſſait preſque tous les ans la mer pour revoir des ſujets dont il était adoré. Au reſte, il ſe plaiſait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la Royauté était pour lui un fardeau peſant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtiſans qu'il admettait à ſa familiarité. Ce n'était pas le Roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus ſages, & le ſeul qui connût ſur le Trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux Monarques, & telle la ſituation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses Rois étaient en guerre,

& se réunissaient contre le Roi de Suède.

Auguste était depuis longtems remonté sur le Trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du consentement de l'Empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre, & des Etats-Généraux, qui tous garans du Traité d'Altranstad, quand *Charles XII.* imposait les loix, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguste* ne jouïssait pas d'un pouvoir tranquille. La République de Pologne, en reprenant son Roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à se conformer aux *Pacta Conventa*, contrat sacré entre les Peuples & les Rois ; & semblait n'avoir rappellé son Maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas* ; son parti semblait anéanti ; & on ne se ressouvenait en Pologne du Roi de Suède, que comme d'un torrent qui avait changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultava & l'absence de *Charles XII.* en faisant tomber *Stanislas*, avaient aussi entrainé la chûte du Duc de Holstein, neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ses Etats par le Roi de Dannemarck. Le Roi de Suède avait aimé tendrement le père : il était pénétré & humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chûte des Souverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes. *Fréderic Guillaume*, depuis peu Roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre que son père avait été pacifique, commença par se faire livrer Stetin & une partie de la Poméranie, sur laquelle il avait des droits pour quatre cent mille écus payés au Roi de Dannemark & au Czar.

George, Electeur de Hanover, devenu Roi d'Angleterre, avait aussi séquestré entre ses mains le Duché de Brême & de Verden, que le Roi de Dannemark lui avait mis en dépôt pour soixante

mille pistoles. Ainsi on disposait des dépouilles de *Charles XII.*, & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avaient prises.

Quant au Czar, il était sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes mêmes, sa persévérance à s'instruire & à montrer à ses sujets ce qu'il avait appris, ses travaux continuels, en avoient fait un grand-homme en tout genre. Déja Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carèlie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquises les Rois ancêtres de *Charles*, étaient sous le joug Moscovite. *Pierre Alexiowits*, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la mer Baltique, se voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avait été construit de ses propres mains ; il était le meilleur charpentier, le meilleur Amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même, depuis le fond du Golfe de Bothnie jusqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe & aux desseins d'un Empereur ; & étant devenu Amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au Généralat sur terre.

Tandis que le Prince *Gallitzin*, Général formé par lui, & l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa, & battait les Suédois, cet Empereur se mit en mer, pour aller conquérir l'isle d'Aland, située dans la mer Baltique, à douze lieuës de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que son rival *Charles XII.* se tenait dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot, qu'il avait bâti depuis quelques années, à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage : & de quelque côté qu'il

jettât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte Russienne se trouva le 15. Juillet à la hauteur d'Aland; elle était composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingt galères & de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats: l'Amiral *Apraxin* la commandait: l'Empereur Russe y servait en qualité de Contre-Amiral. La flotte Suédoise vint le 16. à sa rencontre, commandée par le Vice-Amiral *Erinchild*; elle était moins forte des deux tiers, cependant elle se battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaisseau d'*Erinchild*, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Aland; & ayant pris plusieurs soldats Suédois, qui n'avaient pû encor s'embarquer sur la flotte d'*Erinchild*, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'*Erinchild*, trois autres de moindre grandeur, une frégate & six galères, dont il s'était rendu maitre dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Péterfbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse & des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent-cinquante canons: après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encor davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre mille cinq cent maisons; enfin, parce qu'il se trouvait non seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la premiere flotte Russienne qu'on eût jamais vûe dans la mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On observa à Pétersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le Vice-Amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. *Pierre Alexiowits* y parut en qualité de Contre-Amiral. Un Boyard Russien, nommé *Romanodowsky*, lequel représentait le Czar dans des occasions solemnel-

les, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze Sénateurs. Le Contre-Amiral lui présenta la rélation de sa victoire, & on le déclara Vice-Amiral, en considération de ses services; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le Czar avait introduites.

L'Empereur Moscovite enfin victorieux des Suédois sur mer & sur terre, & ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il s'était rendu Médiateur entre la République & *Auguste*; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat & toute la fortune de *Charles* avaient passé au Czar : il en jouïssait même plus utilement que n'avait fait son rival; car il faisait servir tous ses succès à l'avantage de son pays. S'il prenait une ville, les principaux artisans allaient porter à Pétersbourg leur industrie : il transportait en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des provinces conquises sur la Suède : ses Etats s'enrichissaient par ses victoires; ce qui de tous les Conquérans le rendait le plus excusable.

La Suède, au contraire privée de presque toutes ses provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avaient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille Suédois étaient esclaves dans les vastes Etats du Czar, & presque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'espèce d'hommes manquait sensiblement; mais l'espérance renaquit, dès qu'on sut le Roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admiration pour lui étaient encor si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

Fin du septième Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles *marie la Princesse sa sœur au Prince de Hesse : il est assiégé dans Stralsund, & se sauve en Suède : entreprise du Baron de* Gôrtz *son premier Ministre : projets d'une réconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre :* Charles *assiége Friderichshal en Norwège : il est tué : son caractère :* Gôrtz *est décapité.*

LE Roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au Prince *Fréderic de Hesse-Cassel.* La Reine douairière, grand-mère de *Charles XII.* & de la Princesse, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans le palais de Stockholm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du Roi ; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les Rois de Dannemark & de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère Généralissime de ses armées en Suède. Ce Prince avait servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon Général ;

qualité, qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de *Charles XII.*

Les mauvais succès se suivaient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, & celles de Dannemark, investirent la forte ville de Wismar : les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-six mille, marchèrent en même tems vers Stralsund pour en former le siège. Les Rois de Dannemark & de Prusse coulèrent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux Suédois. Le Czar était alors sur la mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent-cinquante de transport, sur lesquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une descente; tantôt il avançait jusqu'à la côte de Helsimbourg; tantôt il se présentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes sur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invasion. Dans ce même tems ses troupes de terre chassaient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédaient encor dans la Finlande vers le golfe de Bothnie; mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la mer Baltique, est la petite isle d'Usedom : cette place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le Roi de Prusse avait délogé les Suédois de cette isle, & s'en était saisi, aussi-bien que de Stetin, qu'il gardait en sequestre; le tout, disait-il, *pour l'amour de la paix.* Les Suédois avaient repris l'isle d'Usedom au mois de Mai 1715. Ils y avaient deux forts; l'un était le fort de la Suine, sur la branche de l'Oder qui porte ce nom; l'autre, de plus de conséquence, était Pennamonder, sur l'autre cours de la rivière. Le Roi de Suède n'avait pour garder ces deux forts & toute l'isle, que deux cent cinquante soldats Poméraniens commandés par un vieil Offi-

cier Suédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conservé.

Le Roi de Prusse envoye le 4. Août quinze cent hommes de pied, & huit cent dragons, pour débarquer dans l'isle : ils arrivent & mettent pied à terre, sans opposition, du côté du fort de la Suine. Le Commandant Suédois leur abandonna ce fort comme le moins important : & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il falut donc l'assiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes Prussiennes de mille fantassins, & de quatre cent cavaliers. Le 18. Août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siége, un soldat Suédois, chargé en secret d'une lettre de *Charles XII.* trouva le moyen d'aborder dans l'isle & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au Commandant ; elle était conçue en ces termes : » Ne faites au-
» cun feu que quand les ennemis seront au bord
„ du fossé ; défendez-vous jusqu'à la dernière gou-
„ te de votre sang ; je vous recommande à votre
„ bonne fortune. CHARLES.

Slerp ayant lû ce billet, résolut d'obéir, & de mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son Maître. Le 22. au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut : les assiégés n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre : mais le fossé était comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop supérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le Commandant ne songea alors qu'à vendre chérement sa vie, & à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient : il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le suivre ; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés

de ce qu'il ne demande point quartier. Il ſe bat pendant une heure entière, & après avoir perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt tué enfin avec ſon Lieutenant & ſon Major. Alors cent ſoldats, qui reſtaient avec un ſeul Officier, demandèrent la vie, & furent faits priſonniers : on trouva dans la poche du Commandant la lettre de ſon Maître, qui fut portée au Roi de Pruſſe.

Pendant que *Charles* perdait l'iſle d'Uſedom, & les iſles voiſines qui furent bientôt priſes, que Wiſmar était prêt de ſe rendre, qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralſund; & cette place était déja aſſiégée par trente-ſix mille hommes.

Stralſund, ville devenue fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le Roi de Suède, eſt la plus forte place de la Poméranie. Elle eſt bâtie entre la mer Baltique & le lac de Franken, ſur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que ſur une chauſſée étroite, défendue par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croyait inacceſſibles. Elle avait une garniſon de près de neuf mille hommes, & de plus le Roi de Suède lui-même. Les Rois de Dannemark & de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix mille hommes, compoſée de Pruſſiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'aſſiéger *Charles XII.* était un motif ſi preſſant, qu'on paſſa par deſſus tous les obſtacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715. le Roi de Suède, dans le commencement du ſiége, diſait, qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, & munie d'une garniſon ſuffiſante, pouvait être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs places, mais preſque jamais par un ſiége régulier : la terreur de ſes armes avait alors tout emporté; d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même & n'eſtimait pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiégeans preſſèrent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent ſecondés par un hazard très-ſingulier.

On sait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, & qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, & du côté de l'Orient, à la mer, semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que lorsque les vents d'Occident soufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, & ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire sa fortune : il déserta & alla au quartier du Comte de *Wackerbarth*, Général des troupes Saxonnes, donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué, & pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le Roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident soufflant encor, le Lieutenant-Colonel *Koppen* entra dans l'eau, suivi de dix-huit cent hommes : deux mille s'avançaient en même tems sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, & les Prussiens & les Danois donnaient l'allarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout à coup *Koppen* avec ses dix-huit cent hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers & quatre soldats Saxons étaient déja sur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que

devait donner ce premier ſuccès. On canonna & on bombarda la ville preſque ſans relâche.

Vis-à-vis Stralſund dans la mer Baltique eſt l'iſle de Rugen, qui ſert de rempart à cette place, & où la garniſon & les bourgeois auraient pû ſe retirer, s'ils avaient eu des barques pour les tranſporter. Cette iſle était d'une conſéquence extrême pour *Charles*: il voyait bien que, ſi les ennemis en étaient les maîtres, il ſe trouverait aſſiégé par terre & par mer, & que ſelon toutes les apparences, il ſerait réduit ou à s'enſevelir ſous les ruines de Stralſund, ou à ſe voir priſonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait ſi long-tems mépriſés, & auxquels il avait impoſé des loix ſi dures. Cependant le malheureux état de ſes affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garniſon ſuffiſante; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faiſaient depuis trois mois toutes les diſpoſitions néceſſaires pour deſcendre dans cette iſle, dont l'abord eſt très-difficile; enfin ayant fait conſtruire des barques, le Prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen le 15. Novembre avec douze mille hommes. Le Roi préſent partout était dans cette iſle; il avait joint ſes deux mille ſoldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieuës de l'endroit où l'ennemi avait abordé; il ſe met à leur tête, & marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le Prince d'*Anhalt* avait déja retranché ſes troupes, par une précaution qui ſemblait inutile. Les Officiers qui commandaient ſous lui, ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient *Charles XII.* à Stralſund; mais le Prince d'*Anhalt*, qui ſavait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuſer un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenait toutes ſes ſuretés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſaient les uns aux autres: *Arrachez les chevaux*

de frise. Ces paroles furent entendues des sentinelles : l'allarme est donnée aussi-tôt dans le camp : les ennemis se mettent sous les armes. Le Roi ayant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé ; *Ah*, dit-il, *est-il possible ? je ne m'y attendais pas*. Cette surprise ne le découragea point : il ne savait pas combien de troupes étaient débarquées : ses ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient affaire. L'obscurité de la nuit semblait favorable à *Charles* : il prend son parti sur le champ : il se jette dans le fossé accompagné des plus hardis, & suivi en un instant de tout le reste ; les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hazard, servirent de fascines. Le Roi, les Généraux qu'il avait avec lui, les Officiers & les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité Suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois & les Prussiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat, & repassèrent le fossé. Le Prince d'*Anhalt* les poursuivit alors dans la plaine ; il ne savait pas que dans ce moment c'était *Charles XII*. lui-même qui fuyait devant lui. Ce Roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. *Grothusen*, le Favori du Roi, & le Général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. *During*, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée un Lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pû savoir le nom, reconnut *Charles*, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux, » Rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je vous tuë. *Charles* avait à sa ceinture un pistolet ; il le tira de la main gauche sur cet Officier, qui en mourut

le lendemain matin. Le nom du Roi *Charles*, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un inſtant une foule d'ennemis. Le Roi fut entouré. Il reçut un coup de fuſil au-deſſous de la mammelle gauche : le coup, qu'il appellait une contuſion, enfonçait de deux doigrs. Le Roi était à pied, & près d'être tué ou pris. Le Comte *Poniatowsky* combattait dans ce moment auprès de ſa perſonne. Il lui avait ſauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui ſauver encor dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois ſe retirèrent vers un endroit de l'iſle nommé *Alteferre*, où il y avait un fort dont ils étaient encor maîtres. De là le Roi repaſſa à Stralſund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient ſi bien ſecondé dans cette entrepriſe ; elles furent faites priſonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces priſonniers ſe trouva ce malheureux régiment Français, compoſé des débris de la bataille d'Hochſtet, qui avait paſſé au ſervice du Roi *Auguſte*, & de là à celui du Roi de Suède : la plupart des ſoldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du Prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatriéme maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même Comte de *Villelongue*, qui avait ſi généreuſement expoſé ſa vie à Andrinople pour le ſervice de *Charles XII*. Il fut pris avec ſa troupe, & ne fut enſuite que très-mal récompenſé de tant de ſervices, de fatigues, & de malheurs.

Le Roi après tous ces prodiges de valeur qui ne ſervaient qu'à affaiblir ſes forces, renfermé dans Stralſund & près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vû à Bender. Il ne s'étonnait de rien : le jour il faiſait faire des coupures & des retranchemens derrière les murailles : la nuit il faiſait des ſorties ſur l'ennemi : cependant Stralſund était battu en brèche : les bombes pleuvaient ſur les maiſons : la moitié de la ville était en cendres ; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur Maître, dont les fatigues, la ſobriété & le

courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pièces : le cabinet, où le Roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échapa des mains du secrétaire. » Qu'y a-t-il donc ? lui dit le Roi » d'un air tranquille ; pourquoi n'écrivez-vous pas ? Celui-ci ne put répondre que ces mots : » Eh ! Sire, » la bombe ! Eh bien ! reprit le Roi, qu'a de com- » mun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? » continuez.

Il y avait alors dans Stralsund un Ambassadeur de France enfermé avec le Roi de Suède. C'était un *Colbert*, Comte de *Croissy*, Lieutenant-Général des armées de France, frère du Marquis de *Torcy* célèbre Ministre d'Etat, & parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en Ambassade auprès de *Charles XII.* c'était presque la même chose. Le Roi entretenait *Croissy* des heures entières dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derrière eux, sans que le Roi s'apperçut du danger, ni que l'Ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les Rois de Suède & de Prusse ; mais celui-ci demandait trop, & *Charles XII.* ne voulait rien céder. Le Comte de *Croissy* n'eut donc dans son Ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouïr de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent au-

près de lui sur le même manteau : il avait, en partageant ses dangers & ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait : il disait quelquefois au Comte de *Croissy* : *Veni : maledicamus de Rege* ; » Allons disons un peu de mal de *Charles XII.* C'est ce que cet Ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13. Novembre dans la ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du Roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chassés. Le Roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* resta encor deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte de vaisseaux Moscovites & Danois. On n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuse, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit du 20. Décembre 1715. avec dix personnes seulement. Il falut casser la glace dont la mer était couverte dans le port : ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laisser sortir *Charles* de Stralsund, & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étaient sous le vent, & ne purent l'aborder : il courut un danger encor plus grand en passant à la vûë de l'isle de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze ca-

nons. Ils tirèrent ſur le Roi. Les matelots faiſaient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles* ; un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le Roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſaient dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralſund ſe rendit ; la garniſon fut faite priſonniere de guerre, & *Charles* aborda à Iſted en Scanie, & de là ſe rendit à Carelskroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, ſur un vaiſſeau de cent-vingt canons, pour aller donner les loix au Nord.

Si près de ſa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue abſence ; mais ſon deſſein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait ſe réſoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'opprimer pour ſe défendre contre ſes ennemis. Il voulut ſeulement voir ſa ſœur : il lui donna rendez-vous ſur le bord du lac Weter en Oſtrogothie ; il s'y rendit en poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, & s'en retourna après avoir reſté un jour avec elle

De Carelskronn, où il ſéjourna l'hyver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon Royaume. Il croyait que tous ſes ſujets n'étaient nés que pour le ſuivre à la guerre, & il les avait accoutumés à le croire auſſi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes ſeules labourer la terre.

Il était encor plus difficile d'avoir une flotte. Pour y ſuppléer on donna des commiſſions à des armateurs, qui moyennant des privilèges exceſſifs & ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaiſſeaux ; ces efforts étaient les dernières reſſources de la Suède. Pour ſubvenir à tant de frais, il falut prendre la ſubſtance des peuples. Il n'y eut point d'extorſion que l'on n'inventât ſous le nom de taxe & d'impôt. On fit la viſite dans toutes les maiſons, & on en tira la moitié des proviſions pour être miſes dans les magaſins du Roi ; on

acheta pour son compte tout le fer qui était dans le Royaume, que le Gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques, & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fût révolté sous tout autre Roi; mais le paysan le plus malheureux de la Suède savait que son Maître menait une vie encor plus dure & plus frugale que lui; ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le Roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suède; cette crainte était si bien fondée & si forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouïssaient dans la terre.

En effet, une flotte Anglaise avait déja paru dans la mer Baltique, sans qu'on sût quels étaient ses ordres; & le Roi de Dannemark avait la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois fondraient en Suède au printems de 1716.

Ne pouvant faire la guerre au Czar; Ch. XII. va la faire en Norwège.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII.* quand au lieu de défendre son pays ménacé par tant de Princes, il passa en Norwège au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal*, on n'avait point encor vû de Général, qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le Prince de Hesse son beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norwège que par des défilés assez dangereux: & quand on les a passés, on rencontre, de distance en distance, des flaques d'eaux que la mer y forme entre des rochers; il falait faire des Ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pû arrêter l'armée Suédoise; mais on n'avait pas prévû cette invasion subite. L'Europe fut encor plus étonnée; que

que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fît pas une descente en Suède, comme il en était convenu avec ses Alliés.

La raison de cette inaction était un dessein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à exécuter, qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Le Baron *Henri de Gôrtz*, né en Franconie, & Baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des services importans au Roi de Suède pendant le séjour de ce Monarque à Bender, était depuis devenu son Favori & son premier Ministre.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait : il prodiguait les dons, les promesses, les sermens, la vérité & le mensonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, essayer lui-même les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, & il en avait conçu l'idée. Ce que son Maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet; aussi prit-il sur *Charles XII.* un ascendant qu'aucun Ministre n'avait eu avant lui.

Ce Roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au Comte *Piper*, recevait alors des leçons du Baron *de Gôrtz*: d'autant plus soumis à ce Ministre, que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils, & que *Gôrtz* ne lui en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de Princes réunis contre la Suède, *George* Electeur de Hanover, Roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le seul que *Charles* n'eût point offensé; que *George* était entré dans la querelle sous prétexte de l'appaiser & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du Roi de Dannemark, à qui ils n'appartenaient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le Czar

Il s'imagine qu'il rétablira le Roi Stanislas en Pologne, & le Prétendant en Angleterre.

étoit secrétement mécontent des Alliés, qui tous l'avoient empêché d'avoir un établissement dans l'Empire d'Allemagne, où ce Monarque, devenu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied. Wismar, la seule ville qui restât encor aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venait enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois le 14 Fevrier 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes Moscovites, qui étaient dans le Meckelbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances réitérées depuis deux ans avaient aliéné l'esprit du Czar, & avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une seule Puissance; & il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par plusieurs Alliés. Si leurs forces réunies l'abbattent, leurs divisions le relèvent bientôt.

Dès l'année 1714. le Czar eût pû faire une descente en Suède; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les Rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemark & de Prusse, Alliés justement jaloux; soit qu'il ne crût pas encor ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls paysans avoient vaincu l'élite des troupes Danoises; il recula toûjours cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encor était le besoin d'argent. Le Czar était un des plus Puissans Monarques du Monde, mais un des moins riches: ses revenus ne montaient pas alors à plus de vingt quatre millions de nos livres: il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encor incertain, & le travail ruineux. Il établissait un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportaient que des espérances; ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance & sa gloire, sans accroître encor ses revenus. Il falait du tems pour fermer les playes de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans, & qui était alors à charge à son vainqueur. Les

flottes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il faisait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnoies : remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, & qui est surtout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels *Görtz* bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au Roi de Suède d'acheter la paix de l'Empereur Moscovite à quelque prix que ce put être ; lui faisant envisager le Czar irrité contre les Rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowits* & *Charles XII.* réunis, pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le Czar, sans céder une grande partie des provinces qui sont à l'Orient & au Nord de la mer Baltique; mais il lui fit considérer qu'en cédant ces provinces que le Czar possédait déja, & qu'on ne pouvait reprendre, le Roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Stanislas* sur le Trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II.* sur celui d'Angleterre, & de rétablir le Duc de Holstein dans ses Etats.

Charles flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son Ministre. *Görtz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout sans restriction, & le rendait Plénipotentiaire auprès de tous les Princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la Cour de Moscou par le moyen d'un Ecossais nommé *Areskins*, premier Médecin du Czar, dévoué au parti du Prétendant, ainsi que l'étaient presque tous les Ecossais qui ne subsistaient pas des faveurs de la Cour de Londres.

Ce Médecin fit valoir au Prince *Menzikoff* l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le Prince *Menzikoff* goûta ses ouvertures, le Czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède,

N 2

comme il en était convenu avec les Alliés, il fit hyverner ses troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le Duc de Meckelbourg, & la Noblesse de ce pays; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une Principauté en Allemagne, & comptant engager le Duc de Meckelbourg à lui vendre sa Souveraineté.

Les Alliés furent irrités de cette démarche; ils ne voulaient point d'un voisin si terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire Empereur, & en opprimer les Souverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du Baron de *Görtz* s'avançait vers le succès. Il négociait cependant avec tous les Princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secrettes. Le Czar les amusait tous aussi par des espérances. *Charles XII.* cependant était en Norwège avec son beau-frère le Prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille Danois divisés en plusieurs corps, que le Roi & le Prince de Hesse passèrent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à Christiania, capitale de ce Royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du Monde; mais jamais le Roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée & une flotte Danoise approchaient pour défendre la Norwège. *Charles* qui manquait de vivres se retire en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son Ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. *Görtz* fit chercher jusques dans les mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avait longtems que des pirates de toutes na-

tions, & particuliérement des Anglais, ayant fait entr'eux une association, infestaient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Poursuivis partout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande isle à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes déséspérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un Prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les loix des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils surent que *Charles XII.* était retourné en Suède, ils espérèrent que ce Prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur ferait une bonne composition; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandois, & qui alla proposer au Baron de *Gôrtz* de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le Baron fit agréer au Roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux Gentilshommes Suédois, l'un nommé *Cromstrom*, & l'autre *Mendal*, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar. On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le Cardinal *Albéroni*, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez longtems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entre avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II.* sur le Trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venait que de mettre le pied dans le Ministère, & qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres Royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'Empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la Régence de France

N 3

au Duc d'Orléans, & la Couronne de la Grande-Bretagne au Roi *George* ; tant un ſeul homme eſt dangereux, quand il eſt abſolu dans un puiſſant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'eſprit.

Görtz ayant ainſi diſperſé à la Cour de Moſcovie & à celle d'Eſpagne les premières étincelles de l'embraſement qu'il méditait, alla ſecrétement en France, & de là en Hollande, où il vit les adhérans du Prétendant.

Il s'informa plus particuliérement de leurs forces, du nombre & de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre ſur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un ſecours de dix mille hommes, & faiſaient enviſager une révolution ſûre avec l'aide de ces troupes.

Le Comte *de Gyllembourg*, Ambaſſadeur de Suède en Angleterre, inſtruit par le Baron *de Görtz*, eut pluſieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens : il les encouragea, & leur promit tout ce qu'ils voulurent : le parti du Prétendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſidérables, que *Görtz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſeaux, & en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpèce.

Il envoya alors ſecrétement en France pluſieurs Officiers, entr'autres le Chevalier *de Folard*, qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaiſes, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ſes ſervices au Roi de Suède, moins par des vûes intéreſſées que par le déſir de ſervir ſous un Roi qui avait une réputation ſi étonnante. Le Chevalier *de Folard* eſpérait d'ailleurs faire goûter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avait ſur la guerre ; il avait étudié toute ſa vie cet art en Philoſophe, & il a depuis communiqué ſes découvertes au public dans ſes commentaires ſur *Polybe*. Ses vûes furent goutées de *Charles XII.* qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, & qui ne ſe laiſſait conduire en rien par la

coutume ; il destina le Chevalier *de Folard* à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projettée en Ecosse. Ce Gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du Baron *de Gôrtz*. Beaucoup d'Officiers Français, un plus grand nombre d'Irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même tems en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendaient secrétement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encor peu de chose pour le Baron *de Gôrtz* ; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & sans lequel rien ne pouvait réussir, était d'achever la paix entre le Czar & *Charles* ; il restait beaucoup de difficultés à applanir. Le Baron *Osterman*, Ministre d'Etat en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vûes de *Gôrtz* ; il était aussi circonspect que le Ministre de *Charles* était entreprenant. Sa politique lente & mesurée voulait laisser tout meurir : le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. *Osterman* craignait que l'Empereur son Maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse ; il retardait par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Le Czar voyage en France.

Heureusement pour le Baron *de Gôrtz*, le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein était de passer ensuite en France : il lui manquait d'avoir vû cette nation célèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée, & imitée par tous ses voisins ; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre, & exercer en même tems sa politique.

Gôrtz vit deux fois à la Haye cet Empereur ; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des Plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable : il se flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que

N 4

de paix : il disait hautement qu'il voulait regarder le Roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord : il pressait même en apparence la tenue d'un Congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suède & de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le Duc d'Orléans Régent de France; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'espion de l'autre. Le Duc d'Orléans, lié avec le Roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui.

Dans le même tems les Hollandais qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gôrtz*, communiquèrent leurs soupçons au Ministre Anglais. *Gôrtz* & *Gyllembourg* poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, Ambassadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conspirant contre le Prince auprès duquel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaisance inouïe pour le Roi d'Angleterre, missent en prison le Baron de *Gôrtz*. Ils chargèrent même le Comte *de Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. *Gôrtz* demanda au Comte de *Welderen*, s'il était connu de lui? „ Oui, Monsieur, répondit le Hollan„ dais. „ Hé bien, dit le Baron de *Gôrtz*, si vous „ me connaissez, vous devez savoir que je ne dis „ que ce que je veux. " L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin : tous les Ambassadeurs, mais particulièrement le Marquis *de Monteléon*, Ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de *Gôrtz* & de *Gyllembourg*. Les Hollandois étaient sans excuse : ils

avoient non seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier Ministre du Roi de Suède, qui n'avait rien machiné contre eux; mais ils agissaient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du Roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du Baron de *Görtz* & du Comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le Roi de Suède était alors dans la Province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlévement de ses deux Ministres. Il demanda en souriant si on n'avait pas aussi imprimé les siennes? Il ordonna aussitôt qu'on arrêtât à Stockholm le Résident Anglais avec toute sa famille & ses domestiques; il défendit sa Cour au Résident Hollandais, qu'il fit garder à vûe. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le Baron de *Görtz*; trop fier pour nier une entreprise qu'il avait approuvée, & trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* & de *Görtz*, il écrivit au Roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens sur la conspiration, & d'assûrance d'une amitié sincère; le Roi *George* reçut ses protestations sans les croire, & feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie; mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à visiter les Académies, les Bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales: il proposa au Duc d'Orléans, Régent de France, un Traité, dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moscovite.

Son dessein était de se réunir avec le Roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entiérement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le Roi *Stanislas* aux prises avec le Roi *Auguste*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ces vûes, il proposa au Régent de France la médiation entre la Suède & la Moscovie, & de plus une alliance offensive & défensive avec ces Couronnes & celle d'Espagne. Ce Traité qui paraissait si naturel, si utile à ces nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du Duc d'Orléans. Il prenait précisément dans ce tems des engagemens tout contraires; il se liguait avec l''Empereur d'Allemagne & *George* Roi d'Angleterre. La raison d'Etat changeait alors dans l'esprit de tous les Princes, au point, que le Czar était prêt de se déclarer contre son ancien allié le Roi *Auguste*, & d'embrasser les querelles de *Charles* son mortel ennemi; pendant que la France allait en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV*. après l'avoir soutenu si longtems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de trésors & de sang. Tout ce que le Czar obtint par des voies indirectes, fut que le Régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du Baron de *Górtz* & du Comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans ses Etats à la fin de Juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un Empereur, qui voyageait pour s'instruire; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avait laissés; & le Législateur, le Créateur d'une nation nouvelle, le grand-Homme, leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le Duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le Cardinal *Alberoni*, devenu tout-puissant en Espagne. *Alberoni* ne souhaitait rien tant que le rétablissement du Prétendant, &

comme Miniſtre de l'Eſpagne que l'Angleterre avait ſi maltraitée, & comme ennemi perſonnel du Duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Eſpagne, & enfin comme Prêtre d'une Egliſe pour laquelle le père du Prétendant avait ſi mal-à-propos perdu ſa Couronne.

Le Duc d'*Ormond*, auſſi aimé en Angleterre que le Duc de *Malborough* y était admiré, avait quitté ſon pays à l'avénement du Roi *George*; & s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni de pleins-pouvoirs du Roi d'Eſpagne & du Prétendant, trouver le Czar ſur ſon paſſage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan*, autre Anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la Princeſſe *Anne Petrowna*, fille du Czar, en mariage pour le fils de *Jacques II.* y), eſpérant que cette alliance attacherait plus étroitement le Czar aux intérêts de ce Prince malheureux. Mais cette propoſition faillit à reculer les affaires pour un tems, au lieu de les avancer. Le Baron de *Görtz* avait dans ſes projets deſtiné depuis longtems cette Princeſſe au Duc de Holſtein, qui en effet l'a épouſée depuis. Dès qu'il ſut cette propoſition du Duc d'*Ormond*, il en fut jaloux & s'appliqua à la traverſer. Il ſortit de priſon au mois d'Août, auſſi-bien que le Comte de *Gyllembourg*, ſans que le Roi de Suède eût daigné faire la moindre excuſe au Roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de ſon Miniſtre.

En même tems on élargit à Stockholm le Réſident Anglais & toute ſa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de ſévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Görtz en liberté fut un ennemi déchainé, qui outre les puiſſans motifs qui l'agitaient, eut encor

y) Le Cardinal *Alberoni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remerciment à l'auteur. Au reſte Mr. *Norberg*, auſſi mal inſtruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le Duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du Roi *George I.* mais immédiatement après la mort de la Reine *Anne*; comme ſi *George I.* n'avait pas été le ſucceſſeur immédiat de cette Reine.

celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du Czar; & ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce Prince. D'abord il l'assûra qu'en moins de trois mois il léverait, avec un seul Plénipotentiaire de Moscovie, tous les obstacles qui retardaient la conclusion de la paix avec la Suède : il prit entre ses mains une carte géographique que le Czar avait dessinée lui-même : & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer glaciale, en passant par le lac Ladoga, il se fit fort de porter son Maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, aussi-bien que la Carélie, l'Ingrie & la Livonie : ensuite il jetta des propositions de mariage entre la fille de sa Majesté Czarienne & le Duc de *Holstein*, le flattant que ce Duc lui pourrait céder ses Etats moyennant un équivalent; que par-là il serait membre de l'Empire, lui montrant de loin la Couronne Impériale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flattait ainsi les vûës ambitieuses du Monarque Moscovite, ôtait au Prétendant la Princesse Czarienne, en même tems qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre; & il remplissait toutes ses vûes à la fois.

Le Czar nomma l'isle d'Aland pour les conférences que son Ministre d'Etat *Osterman* devait avoir avec le Baron de *Görtz*. On pria le Duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le Czar ne voulait rompre, que sur le point de l'invasion : on retint seulement à Pétersbourg *Irnegan*, le confident du Duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne sortait que de nuit, & ne voyait jamais les Ministres du Czar, que déguisé tantôt en paysan, tantôt en Tartare.

Dès que le Duc d'*Ormond* fut parti, le Czar fit valoir au Roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand partisan du Prétendant; & le Baron de *Görtz* plein d'espérance retourna en Suède.

Il retrouva son Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes

bordées de milices. Il ne manquait au Roi que de l'argent : le crédit était épuisé en dedans & en dehors du Royaume. La France, qui lui avait fourni quelques subsides dans les dernières années de *Louis XIV.* n'en donnait plus sous la Régence du Duc d'Orléans, qui se conduisait par des vûës toutes contraires. L'Espagne en promettait; mais elle n'était pas encor en état d'en fournir beaucoup. Le Baron de *Gôrtz* donna alors une libre étenduë à un projet qu'il avait déja essayé avant d'aller en France & en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de sorte qu'une piéce de cuivre, dont la valeur intrinséque est un demi-sol, passait pour quarante sols, avec la marque du Prince; à peu près comme dans une ville assiégée les Gouverneurs ont souvent payé les soldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espéces réelles.

Ces monnoies fictices, inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un Etat.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pays libre : elles ont quelquefois sauvé une République; mais elles ruinent presque sûrement une Monarchie : car les peuples manquant bientôt de confiance, le Ministre est réduit à manquer de bonne foi; les monnoies idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouïssent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au Royaume de Suède.

Le Baron de *Gôrtz* ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fausse monnoie ne forma

qu'un cri contre le Baron de *Gôrtz*. Les peuples, toûjours pleins de vénération pour *Charles XII.* n'osaient presque le haïr, & faisaient tomber le poids de leur aversion sur un Ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement assûré de la haine publique.

Un impôt, qu'il voulut mettre sur le Clergé, acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'appellèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques Dieux de l'antiquité; on en prit occasion d'appeller ces piéces de monnoie, *les Dieux du Baron de Gôrtz*.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des Ministres, implacable à mesure qu'elle était alors impuissante. La sœur du Roi & le Prince son mari le craignaient comme un homme attaché par sa naissance au Duc de Holstein, & capable de lui mettre un jour la Couronne de Suède sur la tête. Il n'avait plu dans le Royaume qu'à *Charles XII.*; mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les sentimens s'affermissaient toûjours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission: il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du Royaume, & s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardait les négociations avec le Czar; il lui recommanda surtout de presser les conférences de l'isle d'Aland.

En effet, dès que *Gôrtz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient sa présence, il partit pour aller consommer avec le Ministre du Czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gôrtz* après sa mort.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendait à

la Suède tout le reste ; il s'unissait avec *Charles XII.* dans le dessein de rétablir le Roi *Stanislas* sur le Trône de Pologne, & s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même Roi *Auguste*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au Roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne : les forces réunies de *Pierre* & de *Charles* devaient attaquer le Roi d'Angleterre dans ses Etats de Hanover, & surtout dans Brême & Verden ; les mêmes troupes auraient servi à rétablir le Duc de Holstein, & forcé le Roi de Prusse à accepter un Traité, par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en usa dès-lors comme si les armées victorieuses, renforcées de celles du Czar, avaient déja exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'Empereur d'Allemagne l'exécution du Traité d'Altranstad. A peine la Cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un Prince, dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le Roi de Pologne eut moins de sécurité ; il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La Noblesse Polonaise était confédérée contre lui ; & depuis son rétablissement, il lui falait toûjours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le Czar, Médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick, & quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalousies & en allarmes. *Flemming*, le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les Puissances voisines devaient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du Czar, & ceux du Roi de Suède en faveur de *Stanislas*. Il voulut le faire enlever dans le Duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi *Jacques Sobiesky* en Silésie. Un de ces Français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, Français comme lui, au service du Roi de Pologne. Il communiqua au Ministre *Flemming* un projet, par

lequel il répondait d'aller avec trente Officiers Français déterminés enlever *Staniſlas* dans ſon palais, & l'amener priſonnier à Dreſde. Le projet fut approuvé. Ces entrepriſes étaient alors aſſez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle *Braves*, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, pluſieurs Français réfugiés en Hollande avaient oſé pénétrer juſqu'à Verſailles, dans le deſſein d'enlever le Dauphin, & s'étaient ſaiſis de la perſonne du premier Ecuyer, preſque ſous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'avanturier diſpoſa donc ſes hommes & ſes relais pour ſurprendre & pour enlever *Staniſlas*. L'entrepriſe fut découverte la veille de l'exécution. Pluſieurs ſe ſauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des priſonniers de guerre, mais comme des bandits. *Staniſlas*, au lieu de les punir, ſe contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté; il leur donna même de l'argent pour ſe conduire, & montra par cette bonté généreuſe, qu'en effet *Auguſte* ſon rival avait raiſon de le craindre z).

Cependant *Charles* partit une ſeconde fois pour la conquête de la Norwège au mois d'Octobre 1718. Il avait ſi bien pris toutes ſes meſures, qu'il eſpérait ſe rendre maître en ſix mois de ce Royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hyver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis. C'eſt qu'il eſpérait que ſa nouvelle alliance avec le Czar le mettrait bientôt en état de reſſaiſir

z) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de reſpect aux Têtes couronnées, comme ſi ce récit véritable contenait une injure, & comme ſi on devait aux Rois qui ſont morts autre choſe que la vérité. Penſe-t-il que l'hiſtoire doive reſſembler aux ſermons prêchés devant les Rois, dans leſquels on leur fait des complimens?

toutes ces provinces; bien plus, sa gloire était flattée d'enlever un Royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche de Dannemark, entre les villes de Bahus & d'Anslo, est située Frederickshall; place forte & importante qu'on regardait comme la clef du Royaume. *Charles* en forma le siége au mois de Décembre. Le soldat transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc; mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un Roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norwège au cœur de l'hyver sur de la paille, ou sur une planche, envelopé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes; & les autres presque gelés, voyant leur Roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encor combien de tems il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixiéme au matin il courut deux lieuës à cheval, & descendit chez le Prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât *aa*).

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable, dans quelque état qu'il

aa) *Norberg* prétend que ce fut pour se guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII.* essaya cette étrange abstinence. Le Confesseur *Norberg* est assurément un mauvais Médecin.

pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11. Décembre, jour de *St. André*, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée; & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. Mr. *Megret*, Ingénieur Français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours: » Nous » verrons, dit le Roi, & continua de visiter les ouvrages avec l'Ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle; il se mit à génoux sur le talus intérieur, & appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII.*; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le Roi & l'Ingénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le Roi était exposé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était: il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français; l'un était Mr. *Siquier*, son Aide de camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, & qui était particuliérement attaché au Prince de Hesse; l'autre était cet Ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le Roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A quelques pas derrière était le Comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le Comte *Posse* Capitaine aux gardes, & un Aide de camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* & *Megret* virent dans ce moment le Roi de Suède qui tombait sur le parapet en faisant un grand soupir; ils s'approchèrent, il était déja mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la temple droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet,

l'œil gauche était enfoncé, & le droit entiérement hors de ſon orbite. L'inſtant de ſa bleſſure avait été celui de ſa mort ; cependant il avait eu la force en expirant d'une manière ſi ſubite, de mettre par un mouvement naturel la main ſur la garde de ſon épée, & était encor dans cette attitude. A ce ſpectacle, *Megret*, homme ſingulier & indifférent, ne dit autre choſe, ſinon : *Voilà la piéce finie, allons ſouper*. *Siquier* court ſur le champ avertir le Comte *Swerin*. Ils réſolurent enſemble de dérober la connaiſſance de cette mort aux ſoldats, juſqu'à ce que le Prince de Heſſe en pût être informé. On envelopa le corps d'un manteau gris : *Siquier* mit ſa perruque & ſon chapeau ſur la tête du Roi ; en cet état on tranſporta *Charles* ſous le nom du Capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient paſſer leur Roi mort, ſans ſe douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'inſtant que perſonne ne ſortît du camp, & fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le tems de prendre ſes meſures pour faire tomber la Couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclurre le Duc de Holſtein qui pouvait y prétendre.

Ainſi périt à l'âge de trente-ſix ans & demi *Charles XII.* Roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, & ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les Rois, qui ait vécu ſans faibleſſe, il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie ; ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suède : ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité a cauſé ſa mort : ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté : & dans les dernières années le maintien de ſon autorité approchait de

la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pû immortaliser un autre Prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats; il voulait gagner des Empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vû de Conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avait que de la modestie, après la défaite que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux Rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII. étoit d'une taille avantageuse & noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des lévres; presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu, & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé dans l'infléxibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lû jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les commentaires de *César* & l'histoire d'*Alexandre*; mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre & sur ses campagnes depuis 1700. jusqu'à 1709. Il l'avoua au Chevalier *de Folard*, & lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce Prince pour un bon Mathématicien; il avait sans doute beaucoup de pénétration

dans l'esprit ; mais la preuve que l'on donne de ses connaissances en Mathématique n'est pas bien concluante ; il voulait changer la manière de compter par dixaine, & il proposait à la place le nombre soixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un quarré, & qu'étant divisé par deux il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait seulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de sa Religion, quoique les sentimens d'un Prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, & que l'opinion d'un Monarque aussi peu instruit que *Charles*, ne soit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut satisfaire, sur ce point comme sur le reste, la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde ce Prince. Je sais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire, que *Charles XII.* fut Luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipsick le fameux Philosophe Mr. *Leibnitz*, qui pensait & parlait librement, & qui avait déja inspiré ses sentimens libres à plus d'un Prince. Je ne crois pas que *Charles XII.* puisa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le Luthéranisme dans la conversation de ce Philosophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure ; mais Mr. *Fabrice*, qui approcha de lui familiérement sept années de suite, m'a dit, que dans son loisir chez les Turcs, ayant vû plus de diverses Religions, il étendit plus loin son indifférence. *La Motraye* même dans ses voyages confirme cette idée. Le Comte *de Croissy* pense de même, & m'a dit plusieurs fois que ce Prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisait son courage, & qui justifiait ses témérités. Le Czar avait les mêmes sentimens que lui sur la Religion & sur la destinée ; mais il en parlait plus souvent ; car il s'entretenait familiérement de tout avec ses Favoris, & avait par-dessus *Charles* l'étude de la Philosophie, & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvellée trop souvent à la mort des Princes, que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été ou empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne, que c'était Mr. *Siquier* lui-même qui avait tué le Roi de Suède. Ce brave Officier fut longtems désespéré de cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurais pû tuer le Roi de Suède ; mais tel était mon respect pour ce Héros, que si je l'avais voulu, je n'aurais pas osé.*

Je sais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accusation, qu'une partie de la Suède croit encor ; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fiévre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le Roi de Suède ; que même il avait dans son accès ouvert la fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorsque dans sa guérison il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu revéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque tems avant sa mort, & je peux assûrer que loin d'avoir tué *Charles XII.* il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque Puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé ; il est mort très-pauvre en France, & même il y a eu besoin du secours de ses amis. Si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considère que la balle qui frappa *Charles XII.* ne pouvait entrer dans un pistolet, & que *Siquier* n'aurait pû faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit.

Après la mort du Roi, on leva le siége de Frederickshall ; tout changea dans un moment : les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur Prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puissance absolue dont le Baron de *Görtz* leur avait fait éprouver l'excès. Les Etats élurent librement pour leur Reine la Princesse sœur de *Charles XII.* &

l'obligèrent solemnellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la Couronne, afin qu'elle ne la tint que des suffrages de la nation. Elle promit par des sermens réïtérés qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle sacrifia depuis la jalousie de la Royauté à la tendresse conjugale, en cédant la Couronne à son mari; & elle engagea les Etats à élire ce Prince, qui monta sur le Trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le Baron de *Gôrtz* arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le Sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville : exemple de vengeance, peut-être encor plus que de justice, & affront cruel à la mémoire d'un Roi que la Suède admire encor.

Fin du huitième & dernier Livre.

TABLE DES MATIERES,

contenues dans l'Histoire de CHARLES XII. *Roi de Suède.*

A.

R.

S.

T.

V.

W.

Z.

Fin de la Table des Matières.

TABLE

Des Piéces contenues en cette premiére portion du fecond volume.

O 6

HISTOIRE

DE L'EMPIRE

DE RUSSIE

SOUS

PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

PRÉFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

QUi aurait dit en 1700, qu'une Cour magnifique & polie ferait établie au fond du golfe de Finlande, que les habitans du Solikam, de Casan & des bords du Volga & du Saïk, feraient au rang des troupes les mieux disciplinées, qu'ils remporteraient des victoires en Allemagne après avoir vaincu les Suédois & les Ottomans; qu'un Empire de deux mille lieuës, presque inconnu de nous jusqu'alors, ferait policé en cinquante années, que son influence s'étendrait sur toutes nos Cours, & qu'en 1759. le plus zélé protecteur des Lettres en Europe ferait un Russe? Qui l'aurait dit, eût passé pour le plus chimérique de tous les hommes. PIERRE LE GRAND ayant fait & préparé seul toute cette révolution, que personne n'avait pu prévoir, est peut-être de tous les Princes celui dont les faits méritent le plus d'être transmis à la postérité.

La Cour de Pétersbourg a fait parvenir à l'historien chargé de cet ouvrage tous les documens autentiques. Il n'a écrit que sur des preuves incontestables.

Le public a quelques prétendues histoires de PIERRE LE GRAND. La plûpart ont été composées sur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amsterdam en quatre volumes sous le nom du Boyard Nestesuranoy*, est une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels sont les mémoires d'Espagne sous le nom de* Don Juan de Colmenar*, & l'histoire de* Louis XIV. *composée par le Jésuite* La Motte *sur de prétendus mémoires d'un Ministre d'Etat, & attribuée à* La Martinière*; telles sont l'his-*

ſtoire de l'Empereur Charles VI. *& celle du Prince* Eugène, *& tant d'autres.*

C'eſt ainſi qu'on a fait ſervir le bel art de l'imprimerie au plus mépriſable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes; & il ſe trouve malheureuſement des écrivains que la néceſſité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages; de là tous ces inſipides panégyriques & ces libelles diffamatoires dont le public eſt ſurchargé: c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiècle.

Jamais l'hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves autentiques que dans nos jours, où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'auteur qui donne au public l'hiſtoire de l'Empire de Ruſſie ſous le règne de ***Pierre le Grand****, eſt le même qui écrivit il y a trente ans l'hiſtoire de* Charles XII.*, ſur les mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient longtems vécu auprès de ce Monarque. La préſente hiſtoire eſt une confirmation & un ſupplément de la première.*

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajoûter à l'hiſtoire de Charles XII.

Il n'y a pas longtems que le Roi de Pologne Duc de Lorraine ſe faiſait relire cet ouvrage à Commercy; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avoit été le témoin, & ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles, & dans quelques journaux; qu'il voulut fortifier par le ſceau de ſon témoignage la créance que mérite l'hiſtorien; & que ne pouvant écrire lui-même il ordonna à un de ſes grands Officiers d'en dreſſer un acte autentique. *

Cet acte envoyé à l'auteur, lui cauſa une ſurpriſe d'autant plus agréable, qu'il venait d'un Roi auſſi inſtruit de tous ces événemens que Charles XII. *lui-même, & qui d'ailleurs eſt connu dans l'Europe par*

* Il eſt imprimé au commencement de ce volume, pag. 51. & 52.

ſon amour pour le vrai autant que par ſa bienfaiſance.

On a une foule de témoignages auſſi inconteſtables ſur l'hiſtoire du ſiécle de Louis XIV., *ouvrage non moins vrai & non moins important, qui reſpire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet eſprit de patriotiſme n'a rien dérobé à la vérité, & n'a jamais ni outré le bien, ni déguiſé le mal; ouvrage compoſé ſans intérêt, ſans crainte & ſans eſpérance, par un homme que ſa ſituation met en état de ne flatter perſonne.*

Il y a peu de citations dans le Siécle de Louis XIV. *parce que les événemens des premières années connus de tout le monde, n'avaient beſoin que d'être mis dans leur jour, & que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toûjours ſes garants dans l'hiſtoire de l'Empire de Ruſſie, & le premier de ces témoins c'eſt* PIERRE LE GRAND *lui-même.*

§. II.

On ne s'eſt point fatigué dans cette hiſtoire de PIERRE LE GRAND *à rechercher vainement l'origine de la plûpart des peuples qui compoſent l'Empire immenſe de Ruſſie, depuis le* Kamshatka *juſqu'à la mer Baltique. C'eſt une étrange entrepriſe de vouloir prouver par des piéces autentiques que les Huns vinrent autrefois du Nord de la Chine en Sibérie, & que les Chinois eux-mêmes ſont une colonie d'Egyptiens. Je ſais que des Philoſophes d'un grand mérite ont cru voir quelques conformités entre ces peuples: mais on a trop abuſé de leurs doutes; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.*

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens ſont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'Egyptien Séſoſtris *alla juſqu'au Gange; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui eſt très-loin du Gange; donc il y alla, donc alors la Chine n'était point peuplée; il eſt donc clair que* Séſoſtris *la peupla. Les Egyptiens dans leurs fêtes allumaient des chandelles; les Chinois ont des lanternes; donc on ne peut douter que les Chinois ne ſoient une colo-*

nie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve, les Chinois en ont un. Enfin il est évident que les premiers Rois de la Chine ont porté les noms des anciens Rois d'Egypte : car dans le nom de la famille Yu, *on peut trouver les caractères qui arrangés d'une autre façon forment le mot* Menès. *Il est donc incontestable que l'Empereur* Yu *prit son nom de Menès Roi d'Egypte, & l'Empereur* Ki *est évidemment le Roi* Atoës *en changeant* k *en* a *&* i *en* toës.

Mais si un savant de Tobol ou de Pekin avait lû quelques-uns de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonstrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, & comme il étonnerait son pays par ses profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, & les plus respectés dans le petit pays d'Occident nommé France, sont les Romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains, qui n'ont jamais menti. Or plus de vingt de ces livres autentiques déposent que Francus, *fondateur de la Monarchie des Francs, était fils d'*Hector; *le nom d'*Hector *s'est toûjours conservé depuis dans la nation; & même dans ce siècle un de ses plus grands Généraux s'appellait* Hector de Villars.

*Les nations voisines ont reconnu si unanimement cette vérité, que l'*Arioste, *un des plus savans Italiens, avoüe dans son* Roland, *que les Chevaliers de* Charlemagne *combattaient pour avoir le casque d'*Hector. *Enfin, une preuve sans replique, c'est que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; & ces nouveaux Troyens ont toûjours conservé une si grande aversion pour les Grecs leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le Grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de Jésuites chez eux; & c'est probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques Jésuites expliquaient autrefois* Homère *aux jeunes lettrés.*

Il est certain que de tels raisonnemens feraient un grand effet à Pékin & à Tobol: mais aussi un autre

savant renverserait cet édifice, en prouvant que les Parisiens descendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier Président d'un tribunal de Paris s'appellait Achille de Harlai. Achille *vient certainement de l'*Achille *Grec, &* Harlai *vient d'*Aristos, *en changeant* istos *en* lai. *Les champs Elisées qui sont encor à la porte de la ville, & le mont Olimpe qu'on voit près de Mezière, sont des monumens contre lesquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes sont conservées dans Paris; on y juge les tragédies & les comédies avec autant de légéreté qu'elles l'étaient par les Athéniens; on y couronne les Généraux des armées sur les théatres comme dans Athènes; & en dernier lieu le Maréchal* de Saxe *reçut publiquement des mains d'une actrice une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Parisiens ont des Académies qui viennent de celles d'Athènes, une église, une liturgie, des paroisses, des diocèses, toutes inventions grecques, tous mots tirés du Grec; les maladies des Parisiens sont grecques,* apoplexie, phtisie, péripneumonie, cachexie, dissenterie, jalousie, *&c.*

*Il faut avoüer que ce sentiment balancerait beaucoup l'autorité du savant personnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous sommes une colonie Troyenne. Ces deux opinions seraient encor combattuës par d'autres profonds antiquaires; les uns feraient voir que nous sommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Isis *fut établi au village d'Issy sur le chemin de Paris à Versailles. D'autres prouveraient que nous sommes des Arabes, comme le témoigne le mot d'*almanac, *d'*alembic, *d'*algèbre, *d'*amiral. *Les savants Chinois & Sibériens seraient très-embarrassés à décider; & nous laisseraient enfin pour ce que nous sommes.*

*Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude sur l'origine de toutes les nations. Il en est des peuples comme des familles; plusieurs Barons Allemans se font descendre en droite ligne d'*Arminius : *on composa pour* Mahomet *une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham *& d'*Agar.

Ainsi la Maison des anciens Czars de Russie venait du Roi de Hongrie Bela, *ce* Bela *d'*Attila, Attila *de* Turck *père des Huns*, *&* Turck *était fils de* Japhet. *Son frère* Rufs *avait fondé le Trône de Russie ; un autre frère nommé* Camari *établit sa puissance vers le Volga.*

Tous ces fils de Japhet *étaient, comme chacun sait, les petits-fils de* Noé, *de qui les trois enfans allèrent vite s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de se donner des secours, & firent probablement avec leurs sœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.*

Quantité de graves personnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonois avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été longtems écrite dans ce goût, qui n'est pas celui du Président de Thou, *& de* Rapin-Toyras.

§. III.

S'il faut être un peu en garde contre les historiens qui remontent à la tour de Babel & au Déluge, il ne faut pas moins se défier de ceux qui particularisent toute l'histoire moderne, qui entrent dans tous les secrets des Ministres, & qui vous donnent malheureusement la relation exacte de toutes les batailles dont les Généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'est donné depuis le commencement du dernier siècle près de deux cent grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle & de Pharsale : mais très-peu de ces actions ayant eu de grandes suites, elles sont perdues pour la postérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en sauraient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les syllabes ; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque soldat serait connu, & sa généalogie passerait à la dernière postérité : mais dans cette longue suite à peine interrompue de guerres sanglantes que se font les Princes Chrétiens, les anciens intérêts qui tous ont changé, sont effacés par les nouveaux ; les batailles

données il y a vingt ans ſont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours ; comme dans Paris les nouvelles d'hier ſont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain ; & preſque tous les événemens ſont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'eſt une réflexion qu'on ne ſaurait trop faire ; elle ſert à conſoler des malheurs qu'on eſſuye ; elle montre le néant des choſes humaines. Il ne reſte pour fixer l'attention des hommes que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs & les loix des grands Etats ; & c'eſt à ce titre que l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND *mérite d'être connue.*

Si on s'eſt trop appeſanti ſur quelques détails de combats & de priſes de villes qui reſſemblent à d'autres combats & à d'autres ſiéges, on en demande pardon au lecteur Philoſophe ; & on n'a d'autre excuſe ſinon que ces petits faits étant liés aux grands, marchent néceſſairement à leur ſuite.

On a refuté Norberg *dans les endroits qui ont paru les plus importans, & on l'a laiſſé ſe tromper impunément ſur les petites choſes.*

§. IV.

On a fait l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND *la plus courte & la plus pleine qu'on a pû. Il y a des hiſtoires de petites provinces, de petites villes, d'Abbayes même de moines en pluſieurs volumes in folio ; les mémoires d'un Abbé retiré quelques années en Eſpagne, où il n'a preſque rien fait, contiennent huit tomes : un ſeul a ſuffi pour la vie d'A*lexandre.

Il ſe peut qu'il y ait encor des hommes enfans qui aiment mieux les fables des Oſiris, *des* Bacchus, *des* Hercules, *des* Théſées, *conſacrées par l'antiquité, que l'hiſtoire véritable d'un Prince moderne, ſoit parce que ces noms antiques d'*Oſiris *& d'*Hercule *flattent plus l'oreille que celui de* Pierre, *ſoit parce que des géants & des lions terraſſés plaiſent plus à une imagination faible que des loix & des entrepriſes utiles. Cependant il faut avouër que*

la défaite du géant d'Epidaure, & du voleur Sinnis, *& le combat contre la truye de* Crommion, *ne valent pas les exploits du vainqueur de* Charles douze, *du fondateur de Pétersbourg, & du Législateur d'un Empire redoutable.*

Les anciens nous ont appris à penser, il est vrai: mais il serait bien étrange de préférer le Scyte Anacarsis *parce qu'il était ancien, au Scythe moderne qui a policé tant de peuples. On ne voit pas que le Législateur de la Russie doive céder à* Lycurgue *& à* Solon. *Les loix de l'un, qui recommandent l'amour des garçons aux bourgeois d'Athènes, & qui le défendent aux esclaves; les loix de l'autre, qui ordonnent aux filles de combattre toutes nuës à coups de poing dans la place publique, sont-elles préférables aux loix de celui qui a formé les hommes & les femmes à la société, qui a créé la discipline militaire sur terre & sur mer, & qui a ouvert à son pays la carrière de tous les arts?*

Cette histoire contient sa vie publique, laquelle a été utile, non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs assez connues. Les secrets de son cabinet, de son lit, & de sa table, ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, & ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pû donner de tels mémoires, c'eût été un Prince Menzikoff, *un Général* Sheremeto, *qui l'ont vû si longtems dans son intérieur: ils ne l'ont pas fait; & tout ce qui aujourd'hui ne serait appuyé que sur des bruits publics, ne mériterait point de créance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand-homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste Empire, que d'apprendre d'une maniere très-incertaine ce que ce grand-homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays.* Suétone *rapporte ce que les premiers Empereurs de Rome avaient fait de plus secret; Mais avait-il vécu familiérement avec douze* Césars?

§. V.

Quand il ne s'agit que de ſtile, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laiſſer aboyer les petits faiſeurs de brochures ; on ſe rendrait preſque auſſi ridicule qu'eux, ſi on perdait ſon tems à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaiſſe à confondre même les menſonges des hommes mépriſables ; leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la baſſeſſe d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la juſtice d'agir contre lui : c'eſt par cette double raiſon qu'on a été obligé d'impoſer ſilence au coupable ignorant qui avait corrompu l'hiſtoire du ſiècle de Louis XIV. *par des notes auſſi abſurdes que calomnieuſes, dans leſquelles il outrageait brutalement une branche de la Maiſon de France, & toute la Maiſon d'Autriche, & cent familles illuſtres de l'Europe dont les antichambres lui étaient auſſi inconnues que les faits qu'il oſait falſifier.*

C'eſt un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuſe de publier les impoſtures & les calomnies.

Le Prêtre de l'Oratoire Le Vaſſor, *& le jéſuite* La Motte, *l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'hiſtoire pour gagner du pain : l'un choiſit le Roi de France* Louis XIII. *pour l'objet de ſa ſatyre ; l'autre prit pour but* Louis XIV. *Leur qualité d'apoſtat ne devait pas leur concilier la créance publique ; cependant c'eſt un plaiſir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils ſont chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent ſans ceſſe cette maxime, qu'il faut oſer dire tout ce qui eſt vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être inſtruit.*

Leur maxime dans leur bouche eſt leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puiſqu'elle eſt devenue l'excuſe de toutes les ſatires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit

être dite sans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuse sur un Prince, si dans l'intérieur de son domestique il s'est livré comme tant de particuliers à des faiblesses de l'humanité connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à personne? Je veux que vous ayez pénétré dans ce mystère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de se couvrir dans le secret de sa maison? & par quelle raison publiez-vous ce scandale? Pour flatter la curiosité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui sans cela ne serait pas lû. Vous n'êtes donc qu'un satirique, qu'un faiseur de libelles, qui vendez des médisances, & non pas un historien.

Si cette faiblesse d'un homme public, si ce vice secret que vous cherchez à faire connaître, a influé sur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir est de démêler ce petit ressort caché qui a produit de grands événemens; hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne soit cachée : *c'est une maxime qui peut souffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point :* Ne dites à la postérité que ce qui est digne de la postérité.

§. VI.

Outre le mensonge dans les faits, il y a encor le mensonge dans les portraits. Cette fureur de charger une histoire de portraits a commencé en France par les romans. C'est Clélie *qui mit cette manie à la mode.* Sarrazin *dans l'aurore du bon goût fit l'histoire de la conspiration de* Valstein, *qui n'avait jamais conspiré; il ne manque pas, en faisant le portrait de* Valstein *qu'il n'avait jamais vû, de traduire presque tout ce que* Saluste *dit de* Catilina *que* Saluste *avait beaucoup vû. C'est écrire l'histoire en bel esprit*

prit; & qui veut trop faire parade de son esprit ne réussit qu'à le montrer, ce qui est bien peu de chose.

Il convenait au Cardinal de Retz *de peindre les principaux personnages de son temps qu'il avait tous pratiqués, & qui avaient été ou ses amis ou ses ennemis; il ne les a pas peints sans doute de ces couleurs fades dont* Maimbourg *enlumine dans ses histoires romanesques les Princes des tems passés. Mais était-il un peintre fidèle? La passion, le goût de la singularité n'égaraient-ils pas son pinceau? Devait-il, par exemple: s'exprimer ainsi sur la Reine mère de* Louis XIV., Elle avait de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de desintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, & plus d'incapacité que tout ce que dessus?

Il faut avoüer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antithèses & de comparatifs, & le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire, ne doivent pas plaire aux esprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la Reine; & les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur & du mépris que l'historien déploye en parlant d'une Princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un Archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un Prince qui aurait vécu à six cent lieuës de lui? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, & laisser à ceux qui ont approché longtems de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espèce de mensonge oratoire que les historiens se sont permis autrefois. On faisait dire à ses Héros ce qu'ils auraient pû dire. Cette liberté surtout pouvait se prendre avec un personnage d'un tems éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées : on exige bien plus ; car si on mettait dans la bouche d'un Prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'historien que comme un rhéteur.

Une troisiéme espèce de mensonge, & la plus grossière de toutes, mais qui fut longtems la plus séduisante, c'est le merveilleux : il domine dans toutes les histoires anciennes, sans en excepter une seule.

On trouve même encor quelques prédictions dans l'histoire de Charles douze *par* Norberg *: mais on n'en voit dans aucun de nos historiens sensés qui ont écrit dans ce siécle ; les signes, les prodiges, les apparitions sont renvoyées à la fable. L'histoire avait besoin d'être éclairée par la philosophie.*

§. VII.

Il y a un article important qui peut intéresser la dignité des Couronnes. Oléarius *qui accompagnait en* 1634 *des Envoyés de Holstein en Russie & en Perse, rapporte au livre troisiéme de son histoire, que le Czar* Ivan Basilovitz *avait relégué en Sibérie un Ambassadeur de l'Empereur : c'est un fait dont aucun autre historien, que je sache, n'a jamais parlé : Il n'est pas vraisemblable que l'Empereur eût souffert une violation du Droit des Gens si extraordinaire & si outrageante.*

Le même Oléarius *dit dans un autre endroit :*
„ *Nous partimes le* 13 *Février* 1634 *de compagnie*
„ *avec un certain Ambassadeur de France, qui*
„ *s'appellait* Charles de Tallerand, *Prince de Cha-*
„ *lais, &c.* Louis *l'avait envoyé avec* Jaques Rous-
„ sel *en Ambassade en Turquie & en Moscovie ;*
„ *mais son collègue lui rendit de si mauvais offices*

„ auprès du Patriarche que le grand Duc le rélégua
„ en Sibérie.

Au livre troisiéme, il dit que cet Ambassadeur, Prince de Chalais, & le nommé Rouffel *son collégue qui était marchand, étaient envoyés de* Henri IV. *Il est assez probable que* Henri IV. *mort en* 1610. *n'envoya point d'Ambassade en Moscovie en* 1634. *Si* Louis XIII. *avait fait partir pour Ambassadeur un homme d'une maison aussi illustre que celle de* Tallerand, *il ne lui eût point donné un marchand pour collègue; l'Europe aurait été informée de cette Ambassade, & l'outrage singulier fait au Roi de France eût fait encor plus de bruit.*

*Ayant contesté ce fait incroyable, & voyant que la fable d'*Oléarius *avait pris quelque crédit, je me suis crû obligé de demander des éclaircissemens au dépôt des affaires étrangères en France. Voici ce qui a donné lieu à la méprise d'*Oléarius.

Il y eut en effet un homme de la maison de Tallerand, *qui ayant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa famille, & sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand Hollandais nommé* Rouffel, *député d'une Compagnie de négoce, & qui n'était pas sans liaisons avec le Ministère de France. Le Marquis de* Tallerand *se joignit avec lui pour aller voir la Perse; & s'étant brouillé en chemin avec son compagnon de voyage,* Rouffel *le calomnia auprès du Patriarche de Moscou; on l'envoya en effet en Sibérie; il trouva le moyen d'avertir sa famille, & au bout de trois ans, le Sécrétaire d'Etat, Mr.* Des-Noyers, *obtint sa liberté de la Cour de Moscou.*

Voila le fait mis au jour: il n'est pas digne d'entrer dans l'histoire, qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuse quantité d'anecdotes de cette espèce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs historiques; il y a des mensonges historiques. Ce que rapporte Oléarius *n'est qu'une erreur; mais quand on dit qu'un Czar fit clouer le chapeau d'un Ambassadeur sur sa tête, c'est un menson-*

ge. Qu'on se trompe sur le nombre & la force des vaisseaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'est qu'une erreur, & une erreur très-pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables dans lesquelles l'origine de toutes les nations est envelopée, peuvent être accusés d'une faiblesse commune à tous les auteurs de l'antiquité; ce n'est pas là mentir, ce n'est proprement que transcrire des contes.

L'inadvertence nous rend encor sujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeller mensonges. Si dans la nouvelle Géographie d'Hubner on trouve que les bornes de l'Europe sont à l'endroit où le fleuve Oby se jette dans la mer Noire, & que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur instruit rectifie. Cette Géographie vous présente souvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne sont plus que des bourgs presque déserts; il est aisé alors de s'apercevoir que le tems a tout changé; l'auteur a consulté des anciens, & ce qui était vrai de leur tems, ne l'est plus aujourd'hui.

On se trompe encor en tirant des inductions. PIERRE LE GRAND abolit le Patriarchat. Hubner ajoute qu'il se déclara Patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Russie vont plus loin, & disent qu'il officia pontificalement; ainsi, d'un fait avéré on tire des conclusions erronées, ce qui n'est que trop commun.

Ce que j'ai appellé mensonge historique est plus commun encore; c'est ce que la flatterie, la satire, ou l'amour insensé du merveilleux fait inventer. L'historien qui pour plaire à une famille puissante loue un Tyran, est un lâche; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon Prince est un monstre; & le Romancier qui donne ses imaginations pour la vérité, est méprisé. Tel qui autrefois faisait respecter des fables par des nations entières, ne serait pas là aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des passages, ou qui ne les entendent pas, qui inspirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles: ce sont les serpens qui rongent la lime; il faut les laisser faire.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.

AVANT-PROPOS.

DAns les premières années du ſiècle où nous ſommes, le vulgaire ne connaiſſait dans le Nord de Héros que *Charles XII.* Sa valeur perſonnelle qui tenait beaucoup plus d'un ſoldat que d'un Roi, l'éclat de ſes victoires & même de ſes malheurs, frappaient tous les yeux qui voyent aiſément ces grands événemens, & qui ne voyent pas les travaux longs & utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entrepriſes du Czar *Pierre premier* puſſent ſe ſoutenir; elles ont ſubſiſté, & ſe ſont perfectionnées, ſur-tout ſous l'Im-

pératrice *Elizabeth* sa fille, & encor plus sous *Catherine seconde*. Cet Empire est aujourd'hui compté parmi les plus florissans Etats, & *Pierre* est dans le rang des plus grands Législateurs. Quoique ses entreprises n'eussent pas besoin de succès aux yeux des sages, ces succès ont affermi pour jamais sa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII*. méritait d'être le premier soldat de *Pierre le Grand*. L'un n'a laissé que des ruines, l'autre est un fondateur en tout genre. J'osai porter à peu près ce jugement il y a trente années, lorsque j'écrivis l'histoire de *Charles*. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui sur la Russie, me mettent en état de faire connaître cet Empire, dont les peuples sont si anciens, & chez qui les loix, les mœurs & les arts sont d'une création nouvelle.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

L'Empire de Russie est le plus vaste de notre Hémisphère ; il s'étend d'Occident en Orient, l'espace de plus de deux mille lieuës communes de France, & il a plus de huit cent lieuës du Sud au Nord dans sa plus grande largeur. Il confine à la Pologne & à la Mer Glaciale ; il touche à la Suède & à la Chine. Sa longueur, de l'Isle de Dago à l'Occident de la Livonie, jusqu'à ses bornes les plus orientales, comprend près de cent-soixante & dix degrés ; de sorte que, quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'Orient de l'Empire. Sa largeur est de trois mille six cent verstes du Sud au Nord, ce qui fait huit cent cinquante de nos lieuës communes.

Nous connaissions si peu les limites de ce Pays dans le siècle passé, que lorsqu'en 1689. nous apprimes que les Chinois & les Russes étaient en guerre, & que l'Empereur *Camhi* d'un côté, &

de l'autre les Czars *Ivan* & *Pierre*, envoyaient, pour terminer leurs différends, une Ambaſſade à trois cent lieuës de Pékin, ſur les limites des deux Empires, nous traitames d'abord cet événement de fable.

Ce qui eſt compris aujourd'hui ſous le nom de Ruſſie, ou des Ruſſies, eſt plus vaſte que tout le reſte de l'Europe & que ne le fut jamais l'Empire Romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre* : car il contient plus de onze cent mille de nos lieuës quarrées. L'Empire Romain & celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cent cinquante mille, & il n'y a pas un Royaume en Europe qui ſoit la douziéme partie de l'Empire Romain. Pour rendre la Ruſſie auſſi peuplée, auſſi abondante, auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encor des ſiécles & des Czars tels que *Pierre le Grand*.

Un Ambaſſadeur Anglais qui réſidait en 1733. à Pétersbourg, & qui avait été à Madrid, dit dans ſa rélation manuſcrite, que dans l'Eſpagne, qui eſt le Royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante perſonnes par chaque mille quarré, & que dans la Ruſſie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre ſecond ſi ce Miniſtre ne s'eſt pas abuſé. Le plus grand des Ingénieurs & le meilleur des Citoyens, le Maréchal de *Vauban*, ſuppute qu'en France chaque mille quarré contient à peu près deux cent habitans l'un portant l'autre. Ces évaluations ne ſont jamais bien exactes, mais elles ſervent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmoucs & par le grand déſert de Kobi ; & il eſt à remarquer que d'Arcangel à Pétersbourg, & de Pétersbourg aux extrémités de la France Septentrionale, en paſſant par Dantzick, Hambourg, Amſterdam, on ne voit pas ſeulement une colline

un peu haute. Cette obſervation peut faire douter de la vérité du ſyſtême dans lequel on veut que les montagnes n'ayent été formées que par le roulement des flots de la mer : on ſuppoſe que tout ce qui eſt terre aujourd'hui a été mer très-longtems. Mais comment les flots qui dans cette ſuppoſition ont formé les Alpes, les Pirénées & le Taurus, n'auraient-ils pas formé auſſi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un eſpace tortueux de trois mille lieuës ? La Géographie ainſi conſidérée pourrait prêter des lumières à la Phyſique, ou du moins donner des doutes.

Nous appellions autrefois la Ruſſie du nom de Moſcovie, parce que la ville de Moſcou, capitale de cet Empire, était la réſidence des Grands Ducs de Ruſſie : aujourd'hui l'ancien nom de Ruſſie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko juſqu'au-delà de Moſcou, la Ruſſie blanche, & pourquoi *Hübner* la nomme noire, ni pour quelle raiſon la Kiovie doit être la Ruſſie rouge.

Il ſe peut encore que *Madiès* le Scythe, qui fit une irruption en Aſie près de ſept ſiécles avant notre Ere, ait porté ſes armes dans ſes régions, comme ont fait depuis *Gengis* & *Tamerlan*, & comme probablement on avait fait longtems avant *Madiès*. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perſes, des Egyptiens, ſont conſtatées par des monumens illuſtres & intéreſſans. Ces monumens en ſuppoſent encor d'autres très-antérieurs, puiſqu'il faut un grand nombre de ſiècles avant qu'on puiſſe ſeulement établir l'art de tranſmettre ſes penſées par des ſignes durables, & qu'il faut encor une multitude de ſiècles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui ſi policée ; l'art de l'écriture fut longtems inconnu dans tout le Nord ; le Patriarche *Conſtantin*, qui a écrit en Ruſſe l'hiſtoire de Kiovie, avoue que dans ces

pays on n'avait point l'uſage de l'écriture au cinquiéme ſiècle.

Que d'autres examinent ſi des Huns, des Slaves & des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes & affamées vers la ſource du Boriſthène. Mon deſſein eſt de faire voir ce que le Czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien cahos. Il faut toûjours ſe ſouvenir qu'aucune famille ſur la terre ne connait ſon premier auteur, & que par conſéquent aucun peuple ne peut ſavoir ſa première origine.

Je me ſers du nom de *Ruſſes* pour déſigner les habitans de ce grand Empire. Celui de *Roxelans* qu'on leur donnait autrefois ſerait plus ſonore, mais il faut ſe conformer à l'uſage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes & d'autres mémoires depuis quelque tems employent le mot de *Ruſſiens*; mais comme ce mot approche trop de *Pruſſiens*, je m'en tiens à celui de *Ruſſes* que preſque tous nos auteurs leur ont donné, & il m'a paru que le Peuple le plus étendu de la Terre doit être connu par un terme qui le diſtingue abſolument des autres Nations.

Il faut d'abord que le lecteur ſe faſſe, la carte à la main, une idée nette de cet Empire, partagé aujourd'hui en ſeize grands Gouvernemens, qui ſeront un jour ſubdiviſés, quand les contrées du Septentrion & de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels ſont ces ſeize Gouvernemens, dont pluſieurs renferment des Provinces immenſes.

DE LA LIVONIE.

La Province la plus voiſine de nos climats eſt celle de la Livonie. C'eſt une des plus fertiles du Nord. Elle était Payenne au douziéme ſiècle. Des Négocians de Brême & de Lubeck y commercèrent, & des Religieux croiſés, nommés *Porte-glaives*, unis enſuite à l'Ordre Teutonique, s'en emparèrent au treiziéme ſiècle, dans le tems que la fureur des Croiſades armait les Chrêtiens con-

tre tout ce qui n'était pas de leur Religion. *Albert* Markgrave de Brandebourg, Grand-Maître de ces Religieux conquérans, se fit Souverain de la Livonie & de la Prusse Brandebourgèoise, vers l'an 1514. Les Russes & les Polonais se disputèrent dès-lors cette Province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut longtems ravagée par toutes ces Puissances. Le Roi de Suède *Gustave Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède en 1660. par la célèbre paix d'Oliva; & enfin le Czar *Pierre* l'a conquise sur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette histoire.

La Courlande qui tient à la Livonie, est toujours Vassale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Russie. Ce sont là les limites occidentales de cet Empire dans l'Europe Chrétienne.

DES GOUVERNEMENS DE REVEL, DE PETERSBOURG ET DE VIBOURG.

Plus au Nord, se trouve le Gouvernement de Révei, & de l'Estonie. Révei fut bâtie par les Danois au treiziéme siècle. Les Suédois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suède en 1561.; & c'est encor une des conquêtes de *Pierre*.

Au bord de l'Estonie est le golphe de Finlande. C'est à l'Orient de cette mer, & à la jonction de la Neva, & du lac de Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle & la plus belle ville de l'Empire, bâtie par le Czar *Pierre*, malgré tous les obstacles réunis qui s'opposaient à sa fondation.

Elle s'élève sur le golphe de Cronstadt, au milieu de neuf bras de rivières, qui divisent ses quartiers; un château occupe le centre de la ville, dans une isle formée par le grand cours de la Neva : sept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'Amirauté, du chantier des galères, & plusieurs manufactures. Trente-cinq grandes Eglises sont autant d'ornemens à la ville : & parmi ces Eglises il y en a cinq pour les

étrangers, soit Catholiques-Romains, soit Reformés, soit Luthériens : ce sont cinq Temples élevés à la tolérance, & autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais; l'ancien qu'on nomme celui d'Eté, situé sur la rivière de Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau Palais d'été près de la porte triomphale, est un des plus beaux morceaux d'architecture qui soient en Europe; les bâtimens élevés pour l'Amirauté, pour le corps des Cadets, pour les Colléges Impériaux, pour l'Académie des Sciences, la Bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, sont autant de monumens magnifiques. La maison de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vases sont de porcelaine; le magasin pour la Cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval, & pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sûreté. On y compte actuellement quatre cent mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance, dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets d'eau sont très-supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702. c'était un marais impraticable. Pétersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite Province conquise par *Pierre premier*. Vibourg conquis par lui, & la partie de la Finlande, perdue & cédée par la Suède en 1742. sont un autre Gouvernement.

ARCANGEL.

Plus haut en montant au Nord, est la province d'Arcangel, pays entiérement nouveau pour les Nations méridionales de l'Europe. Il prit son nom de *St. Michel l'Arcange*, sous la protection duquel il fut mis, longtems après que les Russes eurent reçu le Christianisme, qu'ils n'ont embrassé qu'au commencement du onziéme siécle. Ce ne fut qu'au milieu du seiziéme que ce pays fut

connu des autres Nations. Les Anglais en 1533. cherchèrent un passage par les mers du Nord & de l'Est, pour aller aux Indes Orientales. *Chancelor*, Capitaine d'un des vaisseaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Arcangel dans la mer blanche. Il n'y avait dans ce désert qu'un couvent avec la petite Eglise de *St. Michel l'Arcange*.

De ce port ayant remonté la rivière de la Duina, les Anglais arrivèrent au milieu des terres, & enfin à la ville de Moscou. Ils se rendirent aisément les maîtres du commerce de la Russie, qui de la ville de Novogorod, où il se faisait par terre, fut transporté à ce port de mer. Il est à la vérité inabordable sept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les Foires de la grande Novogorod, tombées en décadence par les guerres contre la Suède. Les Anglais obtinrent le privilège d'y commercer sans payer aucun droit, & c'est ainsi que toutes les Nations devraient peut-être négocier ensemble. Les Hollandais partagèrent bientôt le commerce d'Arcangel, qui ne fut pas connu des autres Peuples.

Longtems auparavant, les Génois & les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Russes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville appellée Tana : mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du Monde, cette branche du commerce des Italiens avait été détruite, celui d'Arcangel a subsisté avec de grands avantages pour les Anglais & les Hollandais, jusqu'au tems où *Pierre le Grand* a ouvert la Mer Baltique à ses Etats.

LAPONIE RUSSE,

Du Gouvernement d'Arcangel.

A l'Occident d'Arcangel, & dans son Gouvernement, est la Laponie Russe, troisiéme partie de cette contrée ; les deux autres appartiennent à la Suède, & au Dannemark. C'est un très-grand

pays, qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du Cercle Polaire au Cap Nord. Les Peuples qui l'habitent étaient confusément connus de l'Antiquité, sous le nom de Troglodites & de Pygmées Septentrionaux; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, qui habitent des cavernes : ils sont tels qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres Peuples Septentrionaux soient blancs; presque tous petits, tandis que leurs voisins & les Peuples d'Islande sous le Cercle Polaire, sont d'une haute stature; ils semblent faits pour leurs pays montueux, agiles, ramassés, robustes; la peau dure, pour mieux résister au froid; les cuisses, les jambes déliées; les pieds menus, pour courir plus légérement au milieu des rochers dont leur terre est toute couverte; aimant passionnément leur patrie, qu'eux seuls peuvent aimer, & ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, sur la foi d'*Olaus*, que ces peuples étaient originaires de Finlande, & qu'ils se sont retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choisi des terres moins au Nord, où la vie eût été plus commode ? Pourquoi leur visage, leur figure, leur couleur, tout, diffère-t-il entiérement de leurs prétendus ancêtres ? Il serait peut-être aussi convenable de dire que l'herbe qui croit en Laponie, vient de l'herbe du Dannemark, & que les poissons particuliers à leurs lacs viennent des poissons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons sont indigènes, comme leurs animaux sont une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expressions de leurs voisins, ce qui arrive à tous les Peuples. Mais quand deux Nations donnent aux choses d'usage, aux objets qu'elles voyent sans cesse, des noms absolument différens, c'est une grande présomption qu'un de ces Peuples n'est pas une Colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *Karu*, & les Lapons *Muriet*:

le Soleil en Finlandais se nomme *Auringa*, en langue Laponne *Beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande & de la Laponie Suédoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac*; & depuis le tems de *Gustave Adolphe*, auquel ils doivent le nom de Luthériens ils appellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac*. Les Lapons Moscovites sont aujourd'hui censés de l'Eglise Grecque; mais ceux qui errent vers les montagnes Septentrionales du Cap Nord, se contentent d'adorer un Dieu sous quelques formes grossières, ancien usage de tous les Peuples Nomades.

Cette espèce d'hommes peu nombreuse a très-peu d'idées, & ils sont heureux de n'en avoir pas davantage; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire; ils vivent contens & sans maladies, en ne buvant guères que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnaissaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les défauts de leur race. C'était un usage établi chez les Peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalousie & les loix empêchent les autres hommes de donner leurs femmes: mais les Lapons étaient presque sans loix, & probablement n'étaient point jaloux.

MOSCOU.

Quand on a remonté la Duina du Nord au Sud, on arrive au milieu des terres à Moscou la capitale de l'Empire. Cette ville fut longtems le centre des Etats Russes, avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine & de la Perse.

Moscou située par le 55e degré & demi de Latitude, dans un terrain moins froid & plus

fertile que Pétersbourg, est au milieu d'une vaste & belle plaine, sur la rivière de Moska *a*), & de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, & vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treiziéme siècle qu'un assemblage de cabanes, peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-Kan*.

Le Cremelin *b*) qui fut le séjour des Grands Ducs, n'a été bâti qu'au quatorziéme siècle, tant les Villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Cremelin fut construit par des Architectes Italiens, ainsi que plusieurs églises dans ce goût Gotique, qui était alors celui de toute l'Europe; il y en a deux du célèbre *Aristote* de Bologne, qui florissait au quinziéme siècle; mais les maisons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moscou, est *Olearius*, qui en 1633. accompagna une Ambassade d'un Duc de Holstein, Ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un Holstenois devait être frappé de l'immensité de Moscou, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des Czars, & d'une splendeur Asiatique qui régnait alors à cette Cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne, nulle Ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le Comte de *Carlisle*, au contraire, Ambassadeur de *Charles II.* en 1663. auprès du Czar *Alexis*, se plaint dans sa rélation, de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscou, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espèce. L'un jugeait comme un Allemand du Nord, l'autre comme un Anglais; & tous deux par comparaison. L'Anglais fut révolté de voir que la plupart des Boyards avaient pour lit des planches, ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture; c'est l'usage antique de tous les peuples. Les maisons presque toutes de

a) En Russe *Moskwa*.

b) En Russe *Kremln*.

bois étaient ſans meubles, preſque toutes les tables à manger ſans linge, point de pavé dans les rues, rien d'agréable & de commode, très-peu d'artiſans, encor étaient-ils groſſiers, & ne travaillaient qu'aux ouvrages indiſpenſables. Ces Peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été ſobres.

Mais la Cour dans les jours de cérémonie paraiſſait celle d'un Roi de Perſe. Le Comte de *Carliſle* dit, qu'il ne vit qu'or & pierreries ſur les robes du Czar & de ſes Courtiſans : ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays : cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples induſtrieux, puiſqu'on avait fondu à Moſcou longtems auparavant, ſous le règne du Czar *Boris Godono*, la plus groſſe cloche qui ſoit en Europe, & qu'on voyait dans l'Egliſe Patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de ſoins. Ces ouvrages dirigés par des Allemands & des Italiens étaient des efforts paſſagers ; c'eſt l'induſtrie de tous les jours, & la multitude des Arts continuellement exercés, qui fait une nation floriſſante. La Pologne alors, & tous les pays voiſins des Ruſſes, ne leur étaient pas ſupérieurs. Les Arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le Nord de l'Allemagne, & les beaux Arts n'y étaient guères plus connus au milieu du dix-ſeptiéme ſiècle.

Quoique Moſcou n'eût rien alors de la magnificence & des Arts de nos grandes villes d'Europe, cependant ſon circuit de vingt mille pas, la partie appellée la Ville Chinoiſe, où les raretés de la Chine s'étalaient ; le vaſte quartier du Cremelin, où eſt le Palais des Czars, quelques dômes dorés, des tours élevées & ſingulières, & enfin le nombre de ſes habitans qui monte à près de cinq cent mille ; tout cela faiſait de Moſcou une des plus conſidérables villes de l'Univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le Grand*, commença à policer Moſcou. Il fit conſtruire pluſieurs grandes maiſons de pierre, quoique ſans aucune architecture régulière. Il encou-

rageait les principaux de sa Cour à bâtir, leur avançant de l'argent, & leur fournissant des matériaux. C'est à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, & quelques embelissemens utiles. *Pierre* qui a tout fait, a eu soin de Moscou; en construisant Pétersbourg, il l'a fait paver; il l'a orné & enrichi par des édifices, par des manufactures: enfin un Chambellan c) de l'Impératrice *Elizabeth* fille de *Pierre* y a été l'instituteur d'une Université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les mémoires sur lesquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de composer cette histoire, même dans ma langue; tout ce qu'il m'a écrit, fait foi que ce n'est que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

SMOLENSKO.

A l'Occident du Duché de Moscou, est celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie Européane. Les Duchés de Moscovie & de Smolensko, composaient la Russie blanche proprement dite. Smolensko qui appartenait d'abord aux grands Ducs de Russie, fut conquise par le grand Duc de Lithuanie au commencement du quinziéme siècle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le Roi de Pologne *Sigismond III.* s'en empara en 1611. Le Czar *Aléxis*, père de *Pierre*, la recouvra en 1654. & depuis ce tems elle a fait toûjours partie de l'Empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du Czar *Pierre* prononcé à Paris dans l'Academie des Sciences, que les Russes avant lui n'avaient rien conquis à l'occident & au Midi: il est évident qu'on s'est trompé.

DES GOUVERNEMENS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE OU UKRAINE.

Entre Pétersbourg & Smolensko est la Province de Novogorod. On dit que c'est dans ce pays

c) Mr. *de Showalow*.

que les anciens Slaves, ou Slavons, firent leur premier établiſſement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'eſt étendue dans le Nord-Eſt de l'Europe ? *Sla* ſignifie un Chef, & *eſclave* appartenant au Chef. Tout ce qu'on ſait de ces anciens Slaves, c'eſt qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, ſituée ſur une rivière navigable dès ſa ſource, laquelle jouit longtems d'un floriſſant commerce, & fut une puiſſante alliée des villes Anſéatiques. Le Czar *Ivan Baſilovis d*) la conquit en 1467. & en emporta toutes les richeſſes, qui contribuèrent à la magnificence de la Cour de Moſcou, preſqu'inconnuë juſqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui eſt la petite Ruſſie, la Ruſſie rouge ou l'Ukraine, traverſée par le Dnieper, que les Grecs ont appellé Boriſthène. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux, ſert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudeſſe de tous les anciens peuples du Nord & les graces de la langue Grecque. La capitale Kiou, autrefois Kiſovie, fut bâtie par les Empereurs de Conſtantinople, qui en firent une Colonie : on y voit encor des inſcriptions Grecques de douze cent années : c'eſt la ſeule ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de ſiécles ſans bâtir des murailles. Ce fut là que les grands Ducs de Ruſſie firent leur réſidence dans l'onziéme ſiécle, avant que les Tartares aſſerviſſent la Ruſſie.

Les Ukraniens, qu'on nomme Coſaques, ſont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée faiſait partie de l'ancienne Scithie. Il s'en faut beaucoup que Rome & Conſtantinople, qui ont dominé ſur tant de Nations, ſoient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'efforce d'y faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas ſecondé la nature, vivant des fruits que

d) En Ruſſe *Iwan Waſſiliewitſch*

produit une terre aussi inculte que féconde, & vivant encor plus de rapine ; amoureux à l'excès d'un-bien préférable à tout, la liberté ; & cependant ayant servi tour à tour la Pologne & la Turquie. Enfin ils se donnèrent à la Russie en 1654. sans trop se soumettre, & *Pierre* les a soumis.

Les autres Nations sont distinguées par leurs villes, & leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix Régimens. A la tête de ces dix Régimens était un Chef élu à la pluralité des voix, nommé *Hetman* ou *Itman*. Ce Capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un Seigneur de la Cour que les Souverains de Russie leur donnent pour *Hetman* ; c'est un véritable Gouverneur de province semblable à nos Gouverneurs de ces pays d'Etats qui ont encor quelques privilèges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des Payens & des Mahométans ; ils ont été batisés Chrétiens de la Communion Romaine, quand ils ont servi la Pologne ; & ils sont aujourd'hui batisés Chrétiens de l'Eglise Grecque, depuis qu'ils sont à la Russie.

Parmi eux sont compris ces Cosaques Zaporaviens, qui sont à peu près ce qu'étaient nos Flibustiers, des brigands courageux. Ce qui les distingue de tous les autres peuples, c'est qu'ils ne souffrent jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne souffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur servent à peupler, demeurent dans d'autres Isles du fleuve : point de mariage, point de famille : ils enrolent les enfans mâles dans leur milice, & laissent les filles à leurs mères. Souvent le frère a des enfans de sa sœur & le père de sa fille. Point d'autres loix chez eux que les usages établis par les besoins : cependant ils ont quelques Prêtres du rit Grec. On a construit depuis quelque tems le Fort Ste. Elizabeth sur le Boristhène pour les contenir. Ils servent dans les armées comme troupes irrégulières, & malheur à qui tombe dans leurs mains.

DES GOUVERNEMENS DE BELGOROD, DE VERONISE ET DE NISCHGOROD.

Si vous remontez au Nord-Eſt de la province de Kiovie entre le Boriſthène & le Tanaïs, c'eſt le Gouvernement de Belgorod qui ſe préſente : il eſt auſſi grand que celui de Kiovie. C'eſt une des plus fertiles provinces de la Ruſſie ; c'eſt elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuſe de ce gros bétail, qu'on connait ſous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces ſont à l'abri des incurſions des petits Tartares par des lignes qui s'étendent du Boriſthène au Tanaïs, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encor au Nord, paſſez le Tanaïs, vous entrez dans le Gouvernement de Véroniſe, qui s'étend juſqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véroniſe *e*), à l'embouchure de la rivière de ce nom qui ſe jette dans le Tanaïs, *Pierre le Grand* a fait conſtruire ſa première flotte ; entrepriſe dont on n'avait point encor l'idée dans tous ces vaſtes Etats. Vous trouvez enſuite le Gouvernement de Niſchgorod, fertile en grains, traverſé par le Volga

ASTRACAN.

De cette Province vous entrez au Midi dans le Royaume d'Aſtracan. Ce pays commence au 43e. degré & demi de latitude, ſous le plus beau des climats, & finit vers le cinquantiéme, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude ; borné d'un côté par la Mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, & s'avançant encor au-delà de la Mer Caſpienne, le long du mont Caucaſe ; arroſé du grand fleuve Volga, du Jaïk & de pluſieurs autres rivières, entre leſquelles on peut, à ce que prétend l'Ingénieur Anglais *Perri*, tirer des canaux, qui en ſer-

e) En Ruſſie on écrit & on prononce *Voroneſch*.

vant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, & augmenteraient la fertilité de la terre : mais à la droite & à la gauche du Volga & du Jaïk, ce beau pays était infesté, plutôt qu'habité, par des Tartares, qui n'ont jamais rien cultivé, & qui ont toûjours vécu comme étrangers sur la Terre.

L'Ingénieur *Perri* employé par *Pierre le Grand* dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cérisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissaient dans ces solitudes. Il falait commencer par domter & par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature, qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce Royaume d'Astracan est une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-Kan*, & ensuite par *Tamerlan*; ces Tartares dominèrent jusqu'à Moscou. Le Czar *Jean Basilides*, petit-fils d'*Ivan Basilovis*, & le plus grand Conquérant d'entre les Russes, délivra son pays du joug Tartare au seiziéme siècle, & ajouta le Royaume d'Astracan à ses autres conquêtes, en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie & de l'Europe, & peut faire le commerce de l'une & de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la Mer Caspienne. C'était encore un des grands projets de *Pierre le Grand* : il a été exécuté en partie. Tout un fauxbourg d'Astracan est habité par des Indiens.

OREMBOURG.

Au Sud-Est du Royaume d'Astracan est un petit pays nouvellement formé, qu'on appelle Orembourg : la ville de ce nom a été bâtie en 1734. sur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays est hérissé des branches du mont Caucase. Des forteresses élevées de distance en distance, défendent les passages des montagnes & des rivières qui en descendent. C'est dans cette région auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer & cacher à la

rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg est devenue le réfuge des Persans & de leurs fortunes, & s'est accruë de leurs calamités; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer; elle devient l'entrepôt de l'Asie.

DES GOUVERNEMENS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au-delà du Volga & du Jaïk, vers le Septentrion, est le Royaume de Casan, qui comme Astracan tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-Kan*, & ensuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean-Basilide*. Il est encor peuplé de beaucoup de Tartares Mahométans. Cette grande contrée s'étend jusqu'à la Sibérie; il est constant qu'elle a été florissante & riche autrefois; elle a conservé encor quelque opulence. Une Province de ce Royaume appellée la grande Permie, & ensuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandises de la Perse, & des fourures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnoye au coin des premiers Califes, & quelques idoles d'or des Tartares *f*); mais ces monumens d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté, & dans des déserts; il n'y avait plus aucune trace de commerce; ces révolutions n'arrivent que trop vîte & trop aisément dans un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre prisonnier Suédois *Stralemberg*, qui mit si bien à profit son malheur, & qui examina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier qui a rendu vraisemblable un fait qu'on n'avait jamais pû croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* & *Pomponius-Mela* rapportent que du tems d'*Auguste*, un Roi des Suèves fit présent à *Métellus Celer* de quelques Indiens jettés par la tempête sur les côtes voisines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde

f) Mémoires de *Stralemberg*, confirmés par mes Mémoires Russes.

auraient-ils navigé ſur les mers Germaniques? Cette avanture a paru fabuleuſe à tous nos modernes, ſurtout depuis que le commerce de notre hémiſphère a changé par la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance. Mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays ſeptentrionaux de l'Occident, que de voir un Romain paſſer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perſe, s'embarquaient ſur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui eſt le Volga, allaient juſqu'à la grande Permie par la Kama, & delà pouvaient aller s'embarquer ſur la mer du Nord ou ſur la Baltique. Il y a eu de tout tems des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus ſurprenans voyages.

Si après avoir parcouru de l'œil toutes ces vaſtes provinces, vous jettez la vuë ſur l'Orient, c'eſt là que les limites de l'Europe & de l'Aſie ſe confondent encore. Il aurait falu un nouveau nom pour cette grande partie du Monde. Les anciens diviſèrent en Europe, Aſie & Afrique leur univers connu; ils n'en avaient pas vû la dixiéme partie; c'eſt ce qui fait que quand on a paſſé les Palus-Méotides, on ne ſait plus où l'Europe finit, & où l'Aſie commence; tout ce qui eſt au-delà du mont Taurus, était déſigné par le mot vague de Scythie, & le fut enſuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il ſerait convenable, peut-être, d'appeller Terres Arctiques, ou Terres du Nord, tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique juſqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de Terres Auſtrales à la partie du monde non moins vaſte, ſituée ſous le Pole Antarctique, & qui fait le contrepoids du Globe.

DU GOUVERNEMENT DE LA SIBERIE, DES SAMOYEDES, DES OSTIAKS.

Des frontières des provinces d'Arcangel, de Reſan, d'Aſtracan, s'étend à l'Orient la Sibérie, avec les terres ultérieures juſqu'à la Mer du Japon; elle touche au Midi de la Ruſſie par le

mont Caucase ; de là au pays de Kamshatka, on compte environ douze cent lieuës de France, & de la Tartarie méridionale, qui lui sert de limite, jusqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cent ; ce qui est la moindre largeur de l'Empire. Cette contrée produit les plus riches fourures ; & c'est ce qui servit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le Czar *Fédor Ivanovits*, mais sous *Ivan Basilides* au seiziéme siècle, qu'un particulier des environs d'Arcangel, nommé *Anika*, homme riche pour son état & pour son pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vétus d'une manière jusqu'alors inconnue dans ce canton, & parlant une langue que personne n'entendait, descendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, *g*) & venaient apporter au marché des martres & des renards noirs, qu'ils troquaient pour des cloux & des morceaux de verre, comme les premiers Sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Espagnols ; il les fit suivre par ses enfans & par ses valets jusques dans leur pays. C'étaient des Samoyèdes, peuples qui paraissent semblables aux Lapons, mais qui ne sont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'usage du pain ; ils ont comme eux le secours des Rangifères ou Rennes, qu'ils attèlent à leurs traineaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges : *h*) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espèce d'hommes & celle des Lapons, des différences très-marquées. Leur mâchoire supérieure plus avancée est au niveau de leur nez, leurs oreilles sont plus rehaussées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que sur la tête ; le mammelon est d'un noir d'ébène. Les Lapons & les Laponnes ne sont marqués à aucun de ces signes. On m'a averti par des Mémoires envoyés de ces contrées si peu connues, qu'on s'est trompé dans la belle histoire naturelle du jardin du Roi, lorsqu'en parlant de tant de choses

g) Mémoires envoyés de Pétersbourg. *h*) Ibid.

choses curieuses concernant la nature humaine, on a confondu l'espèce des Lapons avec l'espèce des Samoyèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celles des Samoyèdes & des Hottentots paraissent les deux extrêmes de notre Continent: & si l'on fait attention aux mammelles noires des femmes Samoyèdes, & au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, & qui descend à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espèce animale, varietés ignorées dans nos villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoyèdes ont dans leur Morale des singularités aussi grandes qu'en Physique : ils ne rendent aucun culte à l'Être Suprême; ils approchent du Manichéisme, ou plutôt de l'ancienne Religion des Mages, en ce seul point, qu'ils reconnaissent un bon & un mauvais Principe. Le climat horrible qu'ils habitent, semble en quelque manière excuser cette créance si ancienne chez tant de peuples, & si naturelle aux ignorans & aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres; étant presque sans passions, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême simplicité ne leur a pas encor permis de former des notions abstraites ; le sentiment seul les dirige ; & c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada quelques-uns de ces Sauvages, de se laisser conduire à Moscou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'Empereur comme leur Dieu, & se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibélines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby, & de l'Irtis *i*); on y bâtit même des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le conquit pour les Czars avec

i) En Russe *Irtisch*.

quelques soldats & quelque artillerie, comme *Cortez* subjugua le Méxique; mais il ne conquit guères que des déserts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol *k*), capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été longtems le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous *Attila*, & que ces Huns venaient du Nord de la Chine? Les Tartares Usbecs ont succédé aux Huns, & les Russes aux Usbecs. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, surtout vers le Midi : on en juge par des tombeaux, & par des ruines.

Toute cette partie du Monde depuis le soixantiéme degré ou environ jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne ressemble en rien aux régions de la Zone tempérée; ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la Terre, ni les mêmes poissons dans les lacs & dans les rivières.

Au dessous de la contrée des Samoyèdes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoyèdes, sinon qu'ils sont comme eux, & comme tous les premiers hommes, chasseurs, pasteurs & pêcheurs : les uns sans Religion, parce qu'ils ne sont pas rassemblés; les autres qui composent des hordes, ayant une espèce de culte, faisant des vœux au principal objet de leurs besoins; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur est plus nécessaire que ce bétail; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choisissaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la Divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Ostiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle est plus chaude que celle

k) En Russe *Tobolskoy*.

de mouton, il se peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Ostiaks ont aussi d'autres idoles, dont ni l'origine ni le culte ne méritent pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques Chrêtiens vers l'an 1712.; ceux-là sont Chrêtiens comme nos paysans les plus grossiers, sans savoir ce qu'ils sont. Plusieurs auteurs prétendent que ce peuple est originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie est presque déserte : pourquoi ses habitans se seraient-ils établis si loin, & si mal? Ces obscurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les Arts doit être condamné à être inconnu.

C'est surtout chez ces Ostiaks, chez les Burates & les Jakutes leurs voisins, qu'on trouve souvent dans la terre de cet yvoire dont on n'a jamais pû savoir l'origine : les uns le croyent un yvoire fossile, les autres les dents d'une espèce d'éléphant dont la race est détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la Nature qui étonnent & qui confondent la Philosophie?

Plusieurs montagnes de ces contrées sont remplies de cet Amianthe, de ce lin incombustible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une espèce de papier.

Au midi des Ostiaks sont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encor rendu Chrêtien. A l'est il y a plusieurs hordes qu'on n'a pû entiérement soumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaissance du Calendrier. Ils comptent par neiges, & non par la marche apparente du Soleil; comme il neige réguliérement & longtems chaque hiver, il disent, Je suis âgé de tant de neiges, comme nous disons, j'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'Officier Suédois *Stralemberg*, qui ayant été pris à Pultava passa quinze ans en Sibérie, & la parcourut toute entière; il dit qu'il y a encor des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée & tachetée, qu'il a vû des hommes de cette race; & ce fait

m'a été confirmé par des Ruſſes nés à Tobol. Il ſemble que la varieté des eſpèces humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races ſingulières, que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très-peu de cès Maures blancs, ou de ces Albinos, dont un a été préſenté à l'Académie des Sciences de Paris, & que j'ai vû. Il en eſt ainſi de pluſieurs animaux dont l'eſpèce eſt très-rare.

Quant aux Borandiens, dont il eſt parlé ſouvent dans la ſavante hiſtoire du jardin du Roi, mes mémoires diſent que ce peuple eſt abſolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées eſt peuplé de nombreuſes hordes de Tartares. Les anciens Turcs ſont ſortis de cette Tartarie pour aller ſubjuguer tous les pays dont ils ſont aujourd'hui en poſſeſſion. Les Calmouks, les Monguls, ſont ces mêmes Scythes, qui conduits par *Madiès* s'emparèrent de la haute Aſie, & vainquirent le Roi des Mèdes *Cyaxares*. Ce ſont eux que *Gengis-Kan* & ſes enfans menèrent depuis juſqu'en Allemagne, & qui formèrent l'Empire du Mogol ſous *Tamerlan*. Ces peuples ſont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les Nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, ſont devenues vaſſales de la Ruſſie.

Telle eſt une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie & la Mer Caſpienne. C'eſt là qu'on a trouvé en 1720. une maiſon ſouterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue équeſtre d'un Prince Oriental portant un Diadême ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits, envoyé par *Pierre le Grand* à l'Académie des Inſcriptions de Paris, & reconnu pour être en langue du Tibet : tous témoignages ſinguliers que les Arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, & preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le Grand* plus d'une fois, que les Arts avaient fait le tour du Monde.

Du Kamshatka.

La dernière Province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du Continent. Le Nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourures; les habitans s'en revêtaient l'hyver, & marchaient nuds l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties ſeptentrionales, depuis le pays des Samoyèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'Empire de Ruſſie il y a plus de différentes eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'Univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes Théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'iſle, d'une eſpèce d'Etre ſupérieur, qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires diſent, qu'ils ne lui rendent aucun culte, & qu'ils ne l'aiment, ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une Mythologie, & ils n'ont point de Religion; cela pourrait être vrai, & n'eſt guères vraiſemblable; la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités, ils diſtinguent des choſes permiſes, & des choſes défendues : ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions; ce qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou une hache quand on eſt en voyage, & de ſauver un homme qui ſe noye. Si en effet c'eſt un péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes, qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action ſi commune & ſi néceſſaire, qu'elle n'eſt pas même une vertu; que par une Philoſophie également fauſſe & ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait, qu'il ne faut pas

s'oppoſer à la Providence, & qu'un homme deſtiné par le Ciel à être noyé, ne doit pas être ſecouru par un homme : mais les Barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe Philoſophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification*; mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis ? & pourquoi ſe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur Dieu *Kouthou* ?

Il y a ſans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de preſque tous les peuples ; les leurs ſont un défaut d'eſprit, & les nôtres en ſont un abus ; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raiſonné.

Comme ils ont une eſpèce de Dieu, ils ont auſſi des Démons ; enfin, il y a parmi eux des ſorciers, ainſi qu'il y en a toûjours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce ſont les vieilles qui ſont ſorcières dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous avant que la ſaine Phyſique nous éclairât. C'eſt donc partout l'apanage de l'eſprit humain d'avoir des idées abſurdes, fondées ſur notre curioſité & ſur notre faibleſſe. Les Kamshatkales ont auſſi des Prophêtes, qui expliquent les ſonges ; & il n'y a pas longtems que nous n'en avons plus.

Depuis que la Cour de Ruſſie a aſſujetti ces peuples en bâtiſſant cinq forteresſes dans leur pays, on leur a annoncé la Religion Grecque. Un Gentilhomme Ruſſe très-inſtruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puiſque le pain & le vin ſont néceſſaires à nos myſtères, & qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leurs pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'obſervations ; je n'en ferai qu'une ; c'eſt, que ſi on jette les yeux ſur les trois quarts de l'Amérique, ſur toute la partie méridionale de l'Afrique, ſur le Nord depuis la Laponie juſqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'eſt pas au-deſſus des peuples du Kamshatka.

D'abord un Officier Cosaque alla par terre de la Sibérie au Kamshatka en 1701. par ordre de *Pierre*, qui après la malheureuse journée de Narva étendait encor ses soins d'un bord du Continent à l'autre. Ensuite en 1725. quelque tems avant que la mort le surprit au milieu de ses grands projets, il envoya le Capitaine *Béring* Danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka sur les terres de l'Amérique, si cette entreprise était praticable. *Béring* ne put réussir dans sa première navigation. L'Impératrice *Anne* l'y envoya encor en 1733. *Spengenberg* Capitaine de vaisseau, associé à ce voyage, partit le premier du Kamshatka; mais il ne put se mettre en mer qu'en 1739, tant il avait falu de tems pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y construire des vaisseaux, pour les agréer, & les fournir des choses nécessaires. *Spengenberg* pénétra jusqu'au Nord du Japon par un détroit que forme une longue suite d'Isles, & revint sans avoir découvert que ce passage.

En 1741. *Béring* courut cette mer accompagné de l'Astronome *de l'isle de la Croyère*, de cette famille *de l'Isle* qui a produit de si savants Géographes; un autre Capitaine allait de son côté à la découverte. *Béring* & lui atteignirent les côtes de l'Amérique au Nord de la Californie. Ce passage si longtems cherché par les mers du Nord fut donc enfin découvert; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L'eau douce manqua; le scorbut fit périr une partie de l'équipage: on vit l'espace de cent milles les rivages Septentrionaux de la Californie; on apperçut des canots de cuir qui portaient des hommes semblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une isle à laquelle il donna son nom. L'autre Capitaine se trouvant plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage, ils ne reparurent plus. Le Capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka après les avoir attendus inutilement, & *de l'Isle* expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes

les premières tentatives ſur les mers Septentrionales. On ne ſait pas encor quel fruit on tirera de ces découvertes ſi pénibles & ſi dangereuſes.

Nous avons marqué tout ce qui compoſe en général la domination de la Ruſſie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet Empire ont été unies en divers tems, comme dans tous les autres Royaumes du Monde; des Scythes, des Huns, des Maſſagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, ſont aujourd'hui les ſujets des Czars : les Ruſſes proprement dits ſont les anciens Roxelans, ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plûpart des autres Etats ſont auſſi compoſés. La France eſt un aſſemblage de Goths, de Danois appellés Normands, de Germains ſeptentrionaux appellés Bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome & dans l'Italie beaucoup de familles deſcenduës des peuples du Nord, & l'on n'en connait aucune des anciens Romains. Le Souverain Pontife eſt ſouvent le rejetton d'un Lombard, d'un Goth, d'un Teuton, ou d'un Cimbre. Les Eſpagnols ſont une race d'Arabes, de Carthaginois, de Juifs, de Tyriens, de Viſigots, de Vandales incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations ſe ſont ainſi mêlées, elles ſont longtems à ſe civiliſer, & même à former leur langage : les unes ſe policent plutôt, les autres plus tard. La police & les arts s'établiſſent ſi difficilement, les révolutions ruinent ſi ſouvent l'édifice commencé, que ſi l'on doit s'étonner, c'eſt que la plupart des nations ne vivent pas en Tartares.

CHAPITRE SECOND.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, Finances, Armées, Usages, Religion. Etat de la Russie avant Pierre le Grand.

PLus un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine & l'Inde sont les plus peuplés de tous les Empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la Terre, les Chinois & les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaissions. Leur Gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité; ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais & des efforts tentés dans des siécles précédens. Les Russes sont venus tard, & ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cent années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étenduë, il s'en faut beaucoup; mais tel qu'il est, il posséde autant de sujets qu'aucun Etat Chrêtien.

Je peux, d'après les rôles de la capitation, & du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des serfs, comme dans la Pologne, dans plusieurs provinces de l'Allemagne, & autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie & en Pologne les richesses d'un Gentilhomme & d'un Ecclésiastique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Voici ce qui résulte d'un dénombrement fait en 1747. des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000
Ouvriers.	16500
Payſans incorporés avec les Marchands & les ouvriers.	1950
Payſans appellés Odonoskis, qui contribuent à l'entretien de la milice. .	430220
Autres qui n'y contribuent pas. . .	26080
Ouvriers de différens métiers, dont les parens ſont inconnus. . . .	1000
Autres qui ne ſont point incorporés dans les claſſes des métiers. . .	4700
Payſans dépendans immédiatement de la Couronne, environ . . .	555000
Employés aux mines de la Couronne, tant Chrétiens que Mahométans & Payens.	64000
Autres payſans de la Couronne travaillans aux mines & aux fabriques des particuliers.	24200
Nouveaux convertis à l'Egliſe Grecque.	57000
Tartares & Oſtiakes Payens. . .	241000
Mourſes, Tartares, Morduates & autres, ſoit Payens, ſoit Grecs, employés aux travaux de l'Amirauté. .	7800
Tartares contribuables appellés Tepteris & Bobilitz, &c.	28900
Serfs de pluſieurs Marchands & autres privilégiés, leſquels ſans poſſéder de terres peuvent avoir des eſclaves. .	9100
Payſans des terres deſtinées à l'entretien de la Cour.	418000
Payſans des terres appartenantes en propre à Sa Majeſté, indépendamment du droit de la Couronne.	60500
	2143950

De l'autre part.	2143950
Payfans des terres confifquées à la Couronne.	13600
Serfs des Gentilshommes.	3550000
Serfs appartenans à l'affemblée du Clergé, & qui défrayent fes dépenfes. .	37500
Serfs des Evêques.	116400
Serfs des Couvents que *Pierre* avait beaucoup diminués. . . .	721500
Serfs des Eglifes cathédrales & paroiffiales.	23700
Payfans travaillans aux ouvrages de l'Amirauté ou autres ouvrages publics, environ	4000
Travailleurs aux mines & fabriques des particuliers.	16000
Payfans des terres données aux principaux manufacturiers. . . .	14500
Travailleurs aux mines de la Couronne.	3000
Bâtards élevés par des Prêtres. . .	40
Sectaires appellés Raskolniky. .	2200
	6646390

Voilà en nombre rond fix millions fix cent quarante mille mâles, payant la capitation. Dans ce dénombrement les enfans & les vieillards font comptés ; mais les filles & les femmes ne le font point, non plus que les garçons qui naiffent depuis l'établiffement d'un cadaftre jufqu'à la confection d'un autre cadaftre. Triplez feulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'Etat militaire, qui monte à trois cent cinquante mille hommes. Ni la Nobleffe de tout l'Empire, ni les Eccléfia-

ftiques qui font au nombre de deux cent mille, ne font foumis à cette capitation. Les étrangers dans l'Empire font tous exempts, de quelque profeffion & de quelque pays qu'ils foient. Les habitans des provinces conquifes, favoir la Livonie, l'Eftonie, l'Ingrie, la Carélie, & une partie de la Finlande; l'Ukraine, & les Cofaques du Tanaïs, les Kalmouks & d'autres Tartares, les Samoyèdes, les Lapons, les Oftiaks, & tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne font pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, il eft impoffible que le total des habitans de la Ruffie ne monte au moins à vingt-quatre millions d'habitans. A ce compte il y a huit perfonnes par mille quarré. L'Ambaffadeur Anglais dont j'ai parlé, n'en donne que cinq; mais il n'avait pas fans doute des mémoires auffi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruffie eft donc, proportion gardée, précifément cinq fois moins peuplé que l'Efpagne, mais il a près de quatre fois plus d'habitans: il eft à peu près auffi peuplé que la France, & que l'Allemagne: mais en confidérant fa vafte étendue, le nombre des peuples y eft trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire fur ce dénombrement, c'eft que de fix millions fix cent-quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cent mille appartenans au Clergé de la Ruffie, en n'y comprenant ni le Clergé des pays conquis, ni celui de l'Ukraine & de la Sibérie.

Ainfi fur fept perfonnes contribuables le Clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en poffédant ce feptiéme, ils jouiffent de la feptiéme partie des revenus de l'Etat, comme en tant d'autres Royaumes, où ils ont au moins la feptiéme partie de toutes les richeffes; car leurs payfans payaient une capitation au Souverain; & il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la

Couronne de Russie, dont le Clergé ne touche rien.

Cette évaluation est très-différente de celle de tous les Ecrivains qui ont fait mention de la Russie; les Ministres étrangers qui ont envoyé des mémoires à leurs Souverains, s'y sont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'Empire.

Il est très-vraisemblable que la Russie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui; dans les tems où la petite vérole venuë du fond de l'Arabie, & l'autre venuë d'Amérique, n'avaient pas encor fait de ravages dans ces climats où elles se sont enracinées. Ces deux fléaux par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dûs l'un à *Mahomet*, l'autre à *Christophe Colomb*. La peste originaire d'Afrique approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les Peuples du Nord, depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le Monde de leurs irruptions, cette ancienne pepinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étenduë de pays, on compte environ sept mille quatre cent moines, & cinq mille six cent religieuses, malgré le soin que prit *Pierre le Grand* de les réduire à un plus petit nombre, soin digne d'un Législateur dans un Empire, où ce qui manque principalement, c'est l'espèce humaine. Ces treize mille personnes cloîtrées & perduës pour l'Etat ont eu (comme le Lecteur a pû le remarquer) sept cent-vingt mille serfs pour cultiver leurs terres, & c'est évidemment beaucoup trop. Cet abus si commun & si funeste à tant d'Etats n'a été corrigé que par l'Impératrice *Catherine seconde*. Elle a osé venger la nature & la Religion en ôtant au Clergé & aux moines des richesses odieuses: elle les a payés du trésor public, & a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'Empire en 1725., en comptant le tribut des Tarta-

res, tous les impôts & tous les droits en argent; que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir trois cent trente-neuf mille cinq cent hommes tant sur terre que sur mer. Les revenus & les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vétemens, les mœurs en Russie avaient toûjours plus tenu de l'Asie que de l'Europe Chrêtienne: telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les Ambassadeurs dans leurs routes & dans leur séjour, & celle de ne se présenter ni dans l'Eglise ni devant le Trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule & barbare d'aller parler à Dieu, aux Rois, à ses amis & aux femmes, avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vétement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de pelisse, avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solemnels, & ces espèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques & le juste-au-corps, & plus convenables aux climats froids: mais cet ancien vétement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre, & moins commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers; mais il ne faut pas se figurer que les mœurs fussent aussi barbares que le disent tant d'Ecrivains. *Alber Krants* parle d'un Ambassadeur Italien, à qui un Czar fit cloüer son chapeau sur la tête parce qu'il ne se découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette avanture à un Tartare; enfin on a fait ce conte d'un Ambassadeur Français.

Oléarius prétend que le Czar *Michel Fédérovitz* rélégua en Sibérie un Marquis d'*Exideuil* Ambassadeur du Roi de France *Henri IV.* mais jamais assurément ce Monarque n'envoya d'Ambassadeur

à Moscou. *l*) C'est ainsi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'existe pas; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble, qui à peine est habitée; ils ont eu de longues conversations avec des Samoyèdes, comme s'ils avaient pû les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'est ni vrai ni utile, ces ouvrages & le public y gagneraient.

Le gouvernement ressemblait à celui des Turcs par la milice des Strélits, qui comme celle des Janissaires, disposa quelquefois du Trône, & troubla l'Etat presque toûjours autant qu'il le soutint. Ces Strélits étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient dispersés dans les Provinces subsistaient de brigandages; ceux de Moscou vivaient en bourgois, trafiquaient, ne servaient point, & poussaient à l'excès l'insolence. Pour établir l'ordre en Russie, il falait les casser; rien n'était ni plus nécessaire ni plus dangereux.

L'Etat ne possédait pas cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) de revenu. C'était assez, quand *Pierre* parvint à la Couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité; ce n'était pas le tiers de ce qu'il falait pour en sortir, & pour se rendre considerable en Europe: mais aussi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées selon l'usage des Turcs; usage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de Czar, il se peut qu'il vienne des Tzars ou Tchars du Royaume de Casan. Quand le Souverain de Russie *Jean* ou *Ivan Basilides*, eut au seiziéme siècle conquis ce Royaume subjugué par son ayeul, mais perdu ensuite, il en prit le titre, qui est demeuré à ses successeurs. Avant *Ivan Basilides* les Maîtres de la Russie portaient le nom

l) Voyez la préface.

de *Veliki Knès*, *grand Prince*, *grand Seigneur*, *grand Chef*, que les nations Chrétiennes traduisent par celui de grand-Duc. Le Czar *Michel Fédérowits* prit avec l'Ambassade Holstenoise les titres de *grand Seigneur & grand Knès*, *Conservateur de tous les Russes*, *Prince de Volodimer*, *Moscou*, *Novogorod*, *&c. Tzar de Casan*, *Tzar d'Astracan*, *Tzar de Sibérie*. Ce nom des *Tzars* était donc le titre de ces Princes Orientaux; il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *Tshas* de Perse que des *Césars* de Rome, dont probablement les Tzars Sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre tel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*Empereur*, qui ne signifiait que *Général d'armée*, devint le nom des Maîtres de la République Romaine : on le donne aujourd'hui aux Souverains des Russes, à plus juste titre qu'à aucun autre Potentat, si on considère l'étendue & la puissance de leur domination.

RELIGION.

La Réligion de l'Etat fut toûjours, depuis le onziéme siècle, celle qu'on nomme Grecque, par opposition à la Latine : mais il y avait plus de pays Mahométans & de Payens que de Chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre; & dans plus d'une province toute espèce de Religion était inconnue.

L'Ingénieur *Perri* & le Baron de *Stralemberg*, qui ont été si longtems en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne-foi & de probité dans les Payens que dans les autres; ce n'est pas le Paganisme qui les rendait plus vertueux; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, & vivans comme dans ces tems qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes passions, ils étaient nécessairement plus gens de bien.

Le Christianisme ne fut reçu que très-tard dans

la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une Princesse nommée *Olha* l'y introduisit à la fin du dixiéme siècle, comme *Clotilde*, niéce d'un Prince Arien, le fit recevoir chez les Francs, la femme d'un *Micislas* Duc de Pologne, chez les Polonais, & la sœur de l'Empereur *Henri second* chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des ministres de la Religion, & de persuader les autres hommes.

Cette Princesse *Olha*, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople : on l'appella *Hélène*; & dès qu'elle fut Chrétienne, l'Empereur *Jean Zimiscès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'Empereur. L'exemple de la Princesse *Olha* ou *Olga*, ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélites; son fils qui régna longtems *m*) ne pensa point du tout comme sa mère; mais son petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant assassiné son frère pour régner, & ayant recherché l'alliance de l'Empereur de Constantinople *Basile*, ne l'obtint qu'à condition qu'il se ferait baptiser; c'est à cette époque de l'année 987. que la Religion grecque commença en effet à s'établir en Russie. Un Patriarche de Constantinople nommé *Chrysoberge* envoya un Evêque baptiser *Volodimer*, pour ajouter à son Patriarchat cette partie du Monde. *n*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son ayeule. Un Grec fut premier Métropolitain de Russie, ou Patriarche. C'est delà que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du Grec; ils y auraient gagné si le fond de leur langue, qui est la Slavone, n'était toûjours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur Liturgie, & leur Hiérarchie. Un des Patriarches Grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au Divan, & étant venu à Moscou demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les

m) On l'appellait *Sowastoslow*.
n) Tiré d'un manuscrit particulier intitulé, *Du Gouvernement Ecclésiastique de Russie*.

Eglises Russes, & sacra Patriarche l'Archevêque de Novogorod nommé *Job*, en 1588. Depuis ce tems l'Eglise Russe fut aussi indépendante que son Empire. Le Patriarche de Russie fut dès-lors sacré par les Evêques Russes, non par le Patriarche de Constantinople; il eut rang dans l'Eglise Grecque après celui de Jérusalem; mais il fut en effet le seul Patriarche libre & puissant, & par conséquent le seul réel. Ceux de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Aléxandrie, ne sont que les chefs mercenaires & avilis d'une Eglise esclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jérusalem ne sont plus regardés comme Patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les Rabins des Synagogues établies en Turquie.

C'est d'un homme devenu Patriarche de toutes les Russies que descendait *Pierre le Grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers Prélats voulurent partager l'autorité des Czars. C'était peu que le Souverain marchat nuë tête une fois l'an devant le Patriarche, en conduisant son cheval par la bride. Ces respects extérieurs ne servent qu'à irriter la soif de la domination. Cette fureur de dominer causa de grands troubles comme ailleurs.

Le Patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un Saint, & qui siégeait du tems d'*Aléxis*, père de *Pierre le Grand*, voulut élever sa chaire au-dessus du Trône; non-seulement il usurpait le droit de s'asseoir dans le Sénat à côté du Czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix sans son consentement. Son autorité soutenue par ses richesses & par ses intrigues, par le clergé & par le peuple, tenait son Maître dans une espéce de sujétion. Il osa excommunier quelques Sénateurs qui s'opposèrent à ses excès; & enfin *Aléxis*, qui ne se sentait pas assez puissant pour le déposer par sa seule autorité, fut obligé de convoquer un Synode de tous les Evêques. On l'accusa d'avoir reçu de l'argent des Polonais: on le déposa; on le confina pour le reste de ses jours dans un cloître, & les Prélats élurent un autre Patriarche.

Il y eut toûjours, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme en Ruſſie, quelques ſectes, ainſi que dans les autres Etats, car les ſectes ſont ſouvent le fruit de l'ignorance, auſſi-bien que de la ſcience prétenduë. Mais la Ruſſie eſt le ſeul grand Etat Chrétien où la Religion n'ait pas excité de guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La ſecte de ces *Raskolniki* compoſée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, & de laquelle il eſt fait mention dans le dénombrement *o*), eſt la plus ancienne; elle s'établit dès le douziéme ſiècle par des zélés qui avaient quelque connaiſſance du nouveau Teſtament; ils eurent, & ont encore la prétention de tous les ſectaires, celle de le ſuivre à la lettre, accuſant tous les autres Chrétiens de relâchement, ne voulant point ſouffrir qu'un Prêtre qui a bu de l'eau-de-vie, confère le batême, aſſurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, & ſurtout qu'un fidèle peut ſe tuer pour l'amour de ſon Sauveur. C'eſt ſelon eux un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle ſocieté, d'ailleurs, n'eſt ni plus réglée, ni plus ſévère dans ſes mœurs : ils vivent comme les Quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres Chrétiens dans leurs aſſemblées; c'eſt ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les Payens accuſèrent les premiers Galiléens, dont ceux-ci chargèrent les Gnoſtiques, dont les Catholiques ont chargé les Proteſtans. On leur a ſouvent imputé d'égorger un enfant, de boire ſon ſang, & de ſe mêler enſemble dans leurs cérémonies ſecrettes ſans diſtinction de parenté, d'âge, ni même de ſexe. Quelquefois on les a perſecutés : ils ſe ſont alors enfermés dans leurs bourgades, ont mis le feu à leurs maiſons, & ſe ſont jettés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le ſeul parti qui puiſſe les ramener, celui de les laiſſer vivre en paix.

o) Page 371.

Au reſte, il n'y a dans un ſi vaſte Empire que vingt-huit ſiéges Epiſcopaux, & du tems de *Pierre* on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raiſons qui avaient tenu l'Egliſe Ruſſe en paix. Cette Egliſe d'ailleurs était ſi peu inſtruite, que le Czar *Fédor* frère de *Pierre le Grand*, fut le premier qui introduiſit le plein chant chez elle.

Fédor, & ſurtout *Pierre*, admirent indifféremment dans leurs armées & dans leurs Conſeils ceux du rite Grec, Latin, Luthérien, Calviniſte : ils laiſſèrent à chacun la liberté de ſervir Dieu ſuivant ſa conſcience, pourvû que l'Etat fût bien ſervi. Il n'y avait dans cet Empire de deux mille lieuës de longueur aucune Egliſe Latine. Seulement lorſque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Aſtracan, il y eut environ ſoixante familles Catholiques dirigées par des Capucins ; mais quand les Jéſuites voulurent s'introduire dans ſes Etats, il les en chaſſa par un Edit du mois d'Avril 1718. Il ſouffrait les Capucins comme des moines ſans conſéquence, & regardait les Jéſuites comme des politiques dangereux. Ces Jéſuites s'étaient établis en Ruſſie en 1685 ; ils furent expulſés quatre ans après : ils revinrent encor, & furent encor chaſſés.

L'Egliſe Grecque eſt flattée de ſe voir étenduë dans un Empire de deux mille lieuës, tandis que la Romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite Grec ont voulu ſurtout conſerver dans tous les tems leur égalité avec ceux du rite Latin, & ont toûjours craint le zèle de l'Egliſe de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Egliſe Romaine très reſſerrée dans notre hémiſphère, & ſe diſant univerſelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Ruſſie d'établiſſement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe depuis Conſtantinople juſqu'à Rome. Les Ruſſes ont toûjours fait leur commerce par eux-mêmes, & par les nations établies chez eux. De toutes les Egliſes Grecques la leur eſt la ſeule

qui ne voye pas des Synagogues à côté de ses Temples.

Suite de l'État ou était la Russie avant Pierre le Grand.

La Russie qui doit uniquement à *Pierre le Grand* sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était Chrétienne. On la vit auparavant faire sur la mer Noire ce que les Normands faisaient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du tems d'*Héraclius* quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un Tribut aux Césars Grecs. Mais le grand Knès *Volodimer*, occupé du soin d'introduire chez lui le Christianisme, & fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encor ses Etats en les partageant entre ses enfans. Ils furent presque tous la proye des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cent années. *Ivan Basilides* la délivra & l'aggrandit: mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en falait beaucoup avant *Pierre le Grand*, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus, que de nos jours. Elle ne possédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie: & la Livonie seule vaut mieux que n'a valu longtems toute la Sibérie. Les Cosaques n'étaient point soumis; les peuples d'Astracan obéissaient mal; le peu de commerce que l'on faisait était désavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Asoph, & la mer Caspienne, étaient entiérement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaisseau, & qui même dans sa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût falu qu'être au-dessus des Tartares & des peuples du Nord jusqu'à la Chine, la Russie jouissait de cet avantage; mais il falait s'égaler aux Nations policées, & se mettre en état d'en surpasser un jour plusieurs. Une telle entreprise paraissait impraticable, puisqu'on n'avait pas un seul vaisseau sur

les mers, qu'on ignorait absolument sur terre la discipline militaire, que les manufactures les plus simples étaient à peine encouragées, & que l'agriculture même, qui est le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du Gouvernement de l'attention & des encouragemens, & c'est ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs bleds un trésor supérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts nécessaires montre assez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent nécessaires à leur tour quand on a tout le reste. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'instruire chez les étrangers; mais la différence des langues, des mœurs, & de la Religion s'y opposaient; une loi même d'Etat & de Religion, également sacrée & pernicieuse, défendait aux Russes de sortir de leur patrie, & semblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils possédaient les plus vastes Etats de l'Univers, & tout y était à faire. Enfin, *Pierre* nâquit, & la Russie fut formée.

Heureusement, de tous les grands Législateurs du Monde *Pierre* est le seul dont l'histoire soit bien connue. Celles des *Thésées*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres Etats policés, sont mêlées de fables absurdes, & nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités, qui passeraient pour des fables, si elles n'étaient attestées.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ANCÊTRES DE PIERRE LE GRAND.

LA famille de *Pierre* était sur le Trône depuis l'an 1613. La Russie avant ce tems avait essuyé des révolutions qui éloignaient encor la réforme & les arts. C'est le sort de toutes les sociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun Royaume. Le Tyran *Boris Godonou*

fit aſſaſſiner en 1597. l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, & uſurpa l'Empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le Prince échapé aux aſſaſſins, & ſecouru des Polonais & d'un grand parti que les Tyrans ont toûjours contre eux, il chaſſa l'uſurpateur, & uſurpa lui-même la Couronne. On reconnut ſon impoſture dès qu'il fut Maître, parce qu'on fut mécontent de lui: il fut aſſaſſiné. Trois autres faux *Démétrius* s'élevèrent l'un après l'autre. Cette ſuite d'impoſtures, ſuppoſait un pays tout en déſordre. Moins les hommes ſont civiliſés, plus il eſt aiſé de leur en impoſer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confuſion & le malheur public. Les Polonais qui avaient commencé les révolutions en établiſſant le premier faux *Démétri*, furent ſur le point de régner en Ruſſie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, & prétendirent auſſi au Trône; l'Etat était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une aſſemblée compoſée des principaux Boyards, élut pour Souverain en 1613, un jeune homme de quinze ans; ce qui ne paraiſſait pas un moyen ſûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano p*), grand-père du Czar *Pierre*, fils de l'Archevêque de Roſtou, ſurnommé *Philarète*, & d'une religieuſe; allié par les femmes aux anciens Czars.

Il faut ſavoir que cet Archevêque était un Seigneur puiſſant que le Tyran *Boris* avait forcé de ſe faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut auſſi contrainte de prendre le voile: c'était un ancien uſage des tyrans occidentaux Chrêtiens Latins: celui des Chrêtiens Grecs était de crever les yeux. Le Tyran *Démétri* donna à *Philarète* l'Archevêché de Roſtou, & l'envoya Ambaſſadeur en Pologne. Cet Ambaſſadeur était priſonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruſſes, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples.

p) Les Ruſſes écrivent *Romanow*; les Français ne ſe ſervent point du *w*. On prononce auſſi *Romanof*.

Ce fut pendant sa détention que le jeune *Romano*, fils de cet Archevêque, fut élu Czar. On échangea son père contre des prisonniers Polonais, & le jeune Czar créa son père Patriarche: ce vieillard fut Souverain en effet sous le nom de son fils.

Si un tel gouvernement paraît singulier aux étrangers, le mariage du Czar *Michel Romano* le semble davantage. Les Monarques des Russies ne prenaient plus des épouses dans les autres Etats depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Cazan & Astracan, ils suivirent presque en tout les coutumes Asiatiques, & principalement celle de ne se marier qu'à leurs sujettes.

Ce qui ressemble encor plus aux usages de l'ancienne Asie, c'est que pour marier un Czar, on faisait venir à la Cour les plus belles filles des provinces; la grande Maîtresse de la Cour les recevait chez elle, les logeait séparément, & les faisait manger toutes ensemble. Le Czar les voyait, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage était fixé, sans que le choix fût encore connu; & le jour marqué on présentait un habit de nôce à celle sur qui le choix secret était tombé: on distribuait d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'est de cette manière que *Michel Romano* épousa *Eudoxe* fille d'un pauvre Gentilhomme nommé *Streshneu*. Il cultivait ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque des chambellans, envoyés par le Czar avec des présens, lui apprirent que sa fille était sur le Trône. Le nom de cette Princesse est encor cher à la Russie. Tout cela est éloigné de nos mœurs, & n'en est pas moins respectable.

Il est nécessaire de dire, qu'avant l'élection de *Romano*, un grand parti avait élu le Prince *Ladislas*, fils du Roi de Pologne *Sigismond trois*. Les provinces voisines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Gustave Adolphe*: ainsi la Russie

Russie était dans la même situation où l'on a vû si souvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un Monarque a été une source de guerres civiles. Mais les Russes n'imitèrent point les Polonais, qui font un contrat avec le Roi qu'ils élisent. Quoiqu'ils eussent éprouvé la tyrannie, ils se soumirent à un jeune homme sans rien exiger de lui.

La Russie n'avait jamais été un Royaume électif : mais la race masculine des anciens Souverains ayant manqué, six Czars, ou prétendans, ayant péri malheureusement dans les derniers troubles, il falut, comme on l'a vû, élire un Monarque : & cette élection causa de nouvelles guerres avec la Pologne & la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Russie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne se soutiennent jamais longtems. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés jusqu'à Moscou, & après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces tems-là, conclurent une trêve de quatorze ans. La Pologne par cette trêve demeura en possession du Duché de Smolensko, dans lequel le Boristhène prend sa source. Les Suédois firent aussi la paix ; ils restèrent en possession de l'Ingrie, & privèrent les Russes de toute communication avec la mer Baltique, de sorte que cet Empire resta plus que jamais séparé du reste de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, & il ne se fit dans ses États aucun changement qui corrompît ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort arrivée en 1645. son fils *Aléxis Michaelovits*, ou fils de *Michel*, âgé de seize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les Czars étaient sacrés par le Patriarche suivant quelques rites de Constantinople, à cela près que le Patriarche de Russie était assis sur la même estrade avec le Souverain, & affectait toûjours une égalité qui choquait le pouvoir suprême.

ALEXIS MIKAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Aléxis ſe maria comme ſon père, & choiſit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épouſa une des deux filles du Boyard *Miloſlauski* en 1647, & enſuite une *Nariskin* en 1671. Son favori *Moroſou* épouſa l'autre. On ne peut donner à ce *Moroſou* un titre plus convenable que celui de Viſir, puiſqu'il était deſpotique dans l'Empire, & que ſa puiſſance excita des révoltes parmi les ſtrélitz & le peuple, comme il eſt arrivé ſouvent à Conſtantinople.

Le règne d'*Aléxis* fut troublé par des ſéditions ſanglantes, par des guerres inteſtines & étrangères. Un Chef des Coſaques du Tanaïs nommé *Stenko-Raſin*, voulut ſe faire Roi d'Aſtracan; il inſpira longtems la terreur; mais enfin vaincu & pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables, pour leſquels il n'y a jamais que le trône ou l'échaffaut. Environ douze mille de ſes partiſans furent pendus, dit-on, ſur le grand chemin d'Aſtracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les ſupplices : & de ces ſupplices affreux naiſſait la ſervitude & la fureur ſecrette de la vengeance.

Aléxis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuſe, & terminée par une paix qui lui aſſura la poſſeſſion de Smolensko, de Kiovie, & de l'Ukraine : mais il fut malheureux avec les Suédois, & les bornes de l'Empire étaient toûjours très-reſſerrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient ſur la Pologne & menaçaient les pays du Czar, voiſins de la Tartarie Crimée l'ancienne Kerſonèſe Taurique. Ils prirent en 1671. la ville importante de Kaminiek, & tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les Coſaques de l'Ukraine qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne ſavaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne, ou à la Ruſſie. Le Sultan *Mahomet*

IV. vainqueur des Polonais, & qui venait de leur imposer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un Ottoman & d'un vainqueur, que le Czar évacuât tout ce qu'il possédait en Ukraine, & fut refusé avec la même fierté. On ne savait point alors déguiser l'orgueil par les dehors de la bienséance. Le Sultan dans sa lettre ne traitait le Souverain des Russies, que de *Hospodar Chrétien*, & s'intitulait *très-glorieuse Majesté Roi de tout l'Univers*. Le Czar répondit, *qu'il n'était pas fait pour se soumettre à un chien de Mahométan, & que son cimeterre valait bien le sabre du Grand-Seigneur.*

Aléxis alors forma un dessein qui semblait annoncer l'influence que la Russie devait avoir un jour dans l'Europe Chrétienne. Il envoya des Ambassadeurs au Pape, & à presque tous les grands Souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte Ottomane. Ses Ambassadeurs ne réussirent dans Rome, qu'à ne point baiser les pieds du Pape, & n'obtinrent ailleurs que des vœux impuissans; les querelles des Princes Chrêtiens, & les intérêts qui naissent de ces querelles mêmes, les mettant toûjours hors d'état de se réunir contre l'ennemi de la Chrêtienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de subjuguer la Pologne, qui refusait de payer le tribut. Le Czar *Aléxis* la secourut du côté de la Crimée, & le Général de la Couronne *Jean Sobiesky* lava la honte de son pays dans le sang des Turcs, à la célèbre bataille de Choksim, qui lui fraya le chemin au Trône. *Aléxis* disputa ce Trône & proposa d'unir ses vastes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus son offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau Royaume par la manière dont il gouvernait les siens. C'est lui qui le premier fit rédiger un code de Loix, quoiqu'imparfait; il introduisit des manufactures de toile & de soye, qui à la vérité ne se soutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déserts vers le Volga & la Kama de

En 1674.

familles Lithuaniennes, Polonaiſes & Tartares, priſes dans ſes guerres; tous les priſonniers auparavant étaient eſclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; *Aléxis* en fit des cultivateurs: il mit autant qu'il put la diſcipline dans ſes armées; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le Grand*; mais il n'eut le tems de perfectionner rien de ce qu'il entreprit, une mort prématûrée l'enleva à l'âge de quarante-ſix ans, au commencement de 1677. ſelon notre Calendrier, qui avance toûjours de onze jours ſur celui des *Ruſſes*

FŒDOR ALEXIOVITS.

Après *Aléxis* fils de *Michel*, tout retomba dans la confuſion. Il laiſſait de ſon premier mariage deux Princes & ſix Princeſſes. L'aîné *Fœdor* monta ſur le trône âgé de quinze ans, Prince d'un tempérament faible & valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faibleſſe de ſon corps. *Aléxis* ſon père l'avait fait reconnaître pour ſon ſucceſſeur un an auparavant. C'eſt ainſi qu'en uſerent les Rois de France depuis *Hugues Capet* juſqu'à *Louïs le jeune*, & tant d'autres Souverains.

Le ſecond des fils d'*Aléxis* était *Ivan*, ou *Jean*, encor plus mal traité par la nature que ſon frère *Fœdor*; preſque privé de la vûe & de la parole, ainſi que de ſanté, & attaqué ſouvent de convulſions. Des ſix filles nées de ce premier mariage, la ſeule célèbre en Europe fut la Princeſſe *Sophie*, diſtinguée par les talens de ſon eſprit, mais malheureuſement plus connue encor par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le Grand*.

Aléxis, de ſon ſecond mariage avec une autre de ſes ſujettes fille du Boyard *Nariskin*, laiſſa *Pierre* & la Princeſſe *Nathalie*. *Pierre* né le 30. May 1672. & ſuivant le nouveau ſtile, 10. Juin, avait à peine quatre ans & demi quand il perdit ſon père. On n'aimait pas les enfans d'un ſecond lit, & on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'eſprit de la famille de *Romano* fut toûjours de

policer l'Etat ; tel fut encore le caractère de *Fœdor*. Nous avons déja remarqué en parlant de Moſcou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir pluſieurs maiſons de pierre. Il agrandit cette capitale ; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les Boyards, il les indiſpoſa tous. D'ailleurs, il n'était ni aſſez inſtruit, ni aſſez actif, ni aſſez déterminé pour oſer concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui continuait toûjours avec des ſuccès balancés, ne permettait pas à un Prince d'une ſanté faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épouſa, comme ſes autres prédéceſſeurs, une de ſes ſujettes, originaire des frontières de Pologne, & l'ayant perduë au bout d'une année, il prit pour ſeconde femme en 1682. *Marthe Mateona*, fille du Secretaire *Apraxin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, & ne laiſſa point d'enfans. Comme les Czars ſe mariaient ſans avoir égard à la naiſſance, ils pouvaient auſſi choiſir (du moins alors) un ſucceſſeur ſans égard à la primogéniture. Il ſemblait que le rang de femme, & d'héritier du Souverain, dût être uniquement le prix du mérite ; & en cela l'uſage de cet Empire était bien ſupérieur aux coutumes des Etats les plus civiliſés.

Fœdor avant d'expirer, voyant que ſon frère *Ivan*, trop diſgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Ruſſies ſon ſecond frère *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, & qui faiſait déja concevoir de grandes eſpérances. Avril 1682.

Si la coutume d'élever les ſujettes au rang de Czarine, était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure : les filles des Czars ſe mariaient alors rarement ; la plûpart paſſaient leur vie dans un monaſtère.

La Princeſſe *Sophie*, la troiſième des filles du premier lit du Czar *Aléxis*, Princeſſe d'un eſprit auſſi ſupérieur que dangereux, ayant vû qu'il reſtait à ſon frère *Fœdor* peu de tems à vivre, ne prit point le parti du couvent ; & ſe trouvant en-

tre ses deux autres frères, qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein de se mettre à la tête de l'Empire : elle voulut dans les derniers tems de la vie du Czar *Fœdor*, renouveller le rôle que joüa autrefois *Pulcherie* avec l'Empereur *Théodose* son frère.

CHAPITRE QUATRIEME.

IVAN ET PIERRE.

Horrible sédition de la milice des Strélitz.

A Peine *Fœdor* fut-il expiré q) que la nomination d'un Prince de dix ans au Trône, l'exclusion de l'aîné & les intrigues de la Princesse *Sophie* leur sœur, excitèrent dans le corps des strélitz une des plus sanglantes révoltes. Les janissaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais si barbares. D'abord deux jours après les obsèques du Czar *Fœdor*, ils courent en armes au Krémelin, c'est, comme on sait, le palais des Czars à Moscou; ils commencent par se plaindre de neuf de leurs Colonels qui ne les avaient pas assez exactement payés. Le Ministère est obligé de casser les Colonels, & de donner aux strélitz l'argent qu'ils demandent. Ces soldats ne sont pas contens; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, & les condamnent, à la pluralité des voix, au supplice qu'on appelle *des Botagues* : voici comme on inflige ce supplice.

On dépouille nud le patient ; on le couche sur le ventre, & deux bourreaux le frappent sur le dos avec des baguettes, jusqu'à ce que le Juge dise, *c'est assez*. Les Colonels ainsi traités par leurs soldats, furent encor obligés de les remercier, selon l'usage oriental des criminels, qui

q) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moscou & de Petersbourg.

après avoir été punis baisent la main de leurs juges ; ils ajoutèrent à leurs remerciemens une somme d'argent ; ce qui n'était pas d'usage.

Tandis que les strélitz commençaient ainsi à se faire craindre, la Princesse *Sophie* qui les animait sous main, pour les conduire de crime en crime, convoquoit chez elle une assemblée des Princesses du sang, des Généraux d'armée, des Boyards, du Patriarche, des Evêques, & même des principaux marchands : elle leur représentait que le Prince *Ivan*, par son droit d'aînesse & par son mérite, devait avoir l'Empire, dont elle espérait en secret tenir les rênes. Au sortir de l'assemblée elle fait promettre aux strélitz une augmentation de paye & des présens. Ses émissaires excitent surtout la soldatesque contre la famille des *Nariskins*, & principalement contre les deux *Nariskins* frères de la jeune Czarine douairiére, mère de *Pierre premier*. On persuade aux strélitz qu'un de ces fréres nommé *Jean* a pris la robe du Czar, qu'il s'est mis sur le trône, & qu'il a voulu étouffer le Prince *Ivan* ; on ajoute qu'un malheureux médecin Hollandais nommé *Daniel Vangad* a empoisonné le Czar *Fædor*. Enfin *Sophie* fait remettre entre leurs mains une liste de quarante Seigneurs qu'elle appelle leurs ennemis & ceux de l'Etat, & qu'ils doivent massacrer. Rien ne ressemble plus aux proscriptions de *Sylla* & des Triumvirs de Rome. *Christiern second* les avait renouvellées en Dannemark & en Suède. On voit par là que ces horreurs sont de tout pays dans les tems de trouble & d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les Knès *Dolgorouki* & *Masseu r)* : les strélitz les reçoivent sur la pointe de leurs piques, les dépouillent & les traînent sur la grande place ; aussi-tôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du Czar *Pierre*, *Athanase Nariskin*, frère de la jeune Czarine ; ils le massacrent de la même manière ; ils forcent les portes d'une Eglise voisine, où trois

r) Ou *Matheoff*, c'est *Mathieu* dans notre langue.

proscrits s'étaient réfugiés ; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent & les assassinent à coups de couteau.

Leur fureur était si aveugle, que voyant passer un jeune Seigneur de la maison de *Soltikof* qu'ils aimaient, & qui n'était point sur la liste des proscrits, quelqu'un d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent sur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces tems-là, c'est qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à son père pour l'enterrer, & le père malheureux, loin d'oser se plaindre, leur donna des récompenses pour lui avoir rapporté le corps sanglant de son fils. Sa femme, ses filles & l'épouse du mort, en pleurs, lui reprochèrent sa faiblesse. *Attendons le tems de la vengeance*, leur dit le vieillard; quelques strélitz entendirent ces paroles, ils rentrent furieux dans la chambre, trainent le père par les cheveux & l'égorgent à la porte de sa maison.

D'autres strélitz vont chercher partout le médecin Hollandais *Vangad*; ils rencontrent son fils, ils lui demandent où est son père ; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, & sur cette réponse il est égorgé. Ils trouvent un autre médecin Allemand; » Tu es médecin, lui disent-ils; » si tu n'as pas empoisonné notre maître *Fédor*, » tu en as empoisonné d'autres ; tu mérites bien » la mort : « & ils le tuent.

Enfin ils trouvent le Hollandais qu'ils cherchaient ; il s'était déguisé en mendiant ; ils le trainent devant le palais; les Princesses qui aimaient ce bon homme & qui avaient confiance en lui, demandent sa grace aux strélitz, en les assurant qu'il est un fort bon médecin, & qu'il a très-bien traité leur frére *Fédor*. Les strélitz répondent que non-seulement il mérite la mort comme médecin, mais aussi comme sorcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un grand Crapaud séché & une peau de serpent. Ils ajoutent qu'il leur faut absolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils

cherchent en vain depuis deux jours, qu'il eſt ſûrement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu ſi on ne leur donne leur victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres Princeſſes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le Patriarche le confeſſe, lui donne le viatique & l'extrême-onction; après quoi il prend une image de la Vierge qui paſſait pour miraculeuſe; il mène par la main le jeune homme & s'avance aux ſtrélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les Princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent; mais les ſoldats l'arrachent des mains des Princeſſes, ils le trainent au bas de l'eſcalier avec *Vangad*; alors ils forment entre eux une eſpèce de tribunal; ils appliquent à la queſtion *Nariskin*, & le Médecin. Un d'entre eux qui ſavait écrire, dreſſe un procès verbal, ils condamnent les deux infortunés à être hachés en piéces, c'eſt un ſuplice uſité à la Chine & en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Après avoir ainſi traité *Nariskin* & *Vangad*, ils expoſent leurs têtes, leurs pieds & leurs mains ſur les pointes de fer d'une baluſtrade.

Pendant qu'ils aſſouviſſaient leur fureur aux yeux des Princeſſes, d'autres maſſacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou ſuſpects à *Sophie*.

Cette exécution horrible finit par proclamer Souverains les deux Princes *Ivan*, & *Pierre*, en leur aſſociant leur ſœur *Sophie* en qualité de Corégente. Alors elle approuva tous leurs crimes, & les recompenſa, confiſqua les biens des proſcrits & les donna aux aſſaſſins; elle leur permit même d'élever un monument, ſur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient maſſacrés comme traîtres à la patrie; elle leur donna enfin des Lettres patentes par leſquelles elle les remerciait de leur zèle & de leur fidélité.

Juin 1682.

CHAPITRE CINQUIEME.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle singulière de Religion. Conspiration.

VOilà par quels degrés la Princesse *Sophie* s) monta en effet sur le trône de Russie sans être déclarée Czarine, & voila les premiers exemples qu'eut *Pierre Premier* devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une Souveraine; son buste sur les monnoies, la signature pour toutes les expéditions, la première place au Conseil, & surtout la puissance suprême. Elle avait beaucoup d'esprit, faisait même des vers dans sa langue, écrivait & parlait bien: une figure agréable relevait encor tant de talens, son ambition seule les ternit.

Elle maria son frère *Ivan* suivant la coutume dont nous avons vû tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maison de ce même *Soltikof* que les strélitz avaient assassiné, fut choisie au milieu de la Sibérie où son père commandait dans une forteresse, pour être présentée au Czar *Ivan* à Moscou. Sa beauté l'emporta sur les brigues de toutes ses rivales. *Ivan* l'épousa en 1684. Il semble à chaque mariage d'un Czar qu'on lise l'histoire d'*Assuerus*, ou celle du second *Théodose*.

Au milieu des fêtes de ce mariage, les strélitz excitèrent un nouveau soulévement, &, qui le croirait? c'était pour la Religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que soldats, ils ne seraient pas devenus controversistes: mais ils étaient bourgeois de Moscou. Du fond des Indes jusqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque se trouve ou se met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une secte; & c'est ce qu'on a vu dans tous les tems, surtout depuis que la fu-

s) Tiré tout entier des Mémoires envoyés de Pétersbourg.

reur du dogme est devenue l'arme des audacieux & le joug des imbécilles.

On avait déja essuyé quelques séditions en Russie, dans les tems où l'on disputait, si la bénédiction devait se donner avec trois doigts, ou avec deux. Un certain *Abakum* Archiprêtre avait dogmatisé à Moscou sur le Saint-Esprit, qui selon l'Evangile doit illuminer tout fidèle ; sur l'égalité des premiers Chrêtiens, sur ces paroles de Jesus, *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* Plusieurs citoyens, plusieurs strélitz embrassèrent les opinions d'*Abakum* : le parti se fortifia : un certain *Raspop* en fut le Chef. Les sectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le Patriarche & son clergé officiaient : ils le chassèrent lui & les siens à coups de pierres, & se mirent dévotement à leur place pour recevoir le Saint-Esprit. Ils appellaient le Patriarche *loup ravisseur dans le bercail*, titre que toutes les Communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la Princesse *Sophie*, & les deux jeunes Czars, de ces désordres ; on fit dire aux autres strélitz qui soutenaient la bonne cause, que les Czars & l'Eglise étaient en danger. Le parti des strélitz & bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des *Abakumistes* ; mais le carnage fut suspendu, dès qu'on parla de convoquer un Concile. Aussi-tôt un Concile s'assemble dans une salle du Palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le Patriarche & un Evêque disputèrent contre *Raspop*, & au second syllogisme on se jetta des pierres au visage. Le Concile finit par couper le cou à *Raspop* & à quelques-uns de ses fidèles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois Souverains *Sophie*, *Ivan* & *Pierre*.

1682. 16 Juillet n. st.

Dans ce tems de trouble il y avait un Knès *Chovanskoi*, qui ayant contribué à l'élévation de la Princesse *Sophie*, voulait pour prix de ses services partager le Gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion & des *Raspopites* persécutés ; il

fouleva encor une partie des ftrélitz & du peuple au nom de Dieu : la confpiration fut plus férieufe que l'entoufiafme de *Rafpop*. Un ambitieux hypocrite va toûjours plus loin qu'un fimple fanatique. *Chovonskoi* ne prétendait pas moins que l'Empire ; & pour n'avoir déformais rien à craindre, il réfolut de maffacrer & les deux Czars, & *Sophie*, & les autres Princeffes, & tout ce qui était attaché à la famille Czarienne. Les Czars & les Princeffes furent obligés de fe retirer au monaftère de la Trinité, à douze lieues de Mofcou. C'était à la fois un couvent, un palais & une fortereffe, comme Mont-Caffin, Corbie, Fulde, Xempten & tant d'autres chez les Chrêtiens du rite Latin. Ce monaftère de la Trinité appartient aux moines Bafiliens ; il eft entouré de larges foffés & de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreufe. Les moines poffédaient quatre lieuës de pays à la ronde. La famille Czarienne y était en fûreté, plus encor par la force que par la fainteté du lieu. De là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, & lui fit trancher la tête, ainfi qu'à un de fes fils & à trente-fept ftrélitz qui l'accompagnaient.

1682. Le corps des ftrélitz à cette nouvelle s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité ; il menace de tout exterminer : la famille Czarienne fe fortifie ; les Boyards arment leurs vaffaux ; tous les gentilshommes accourent, une guerre civile fanglante commençait. Le Patriarche appaifa un peu les ftrélitz : les troupes qui venaient contre eux de tous côtés les intimidèrent : ils pafferent enfin de la fureur à la crainte, & de la crainte à la plus aveugle foumiffion ; changement ordinaire à la multitude. Trois mille fept cent des leurs, fuivis de leurs femmes & de leurs enfans, fe mirent une corde au cou, & marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendre. Ces malheureux fe rendirent devant le monaftère, portant deux à deux un billot & une hache ; ils fe profternèrent à terre, & attendirent leur fupplice ; on leur pardonna.

Ils s'en retournèrent à Moscou, en bénissant leurs Maîtres, & prêts sans le savoir à renouveller tous leurs attentats à la première occasion.

Après ces convulsions l'Etat reprit un extérieur tranquille; *Sophie* eut toûjours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à son incapacité, & tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter sa puissance, elle la partagea avec le Prince *Basile Galitzin*, qu'elle fit Généralissime, Administrateur de l'Etat & Garde des sceaux, homme supérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette Cour orageuse, poli, magnifique, n'ayant que de grands desseins, plus instruit qu'aucun Russe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, possédant même la lanque Latine presque totalement ignorée en Russie: homme d'un esprit actif, laborieux, d'un génie audessus de son siècle, & capable de changer la Russie s'il en avait eu le tems & le pouvoir comme il en avait la volonté. C'est l'éloge que fait de lui *La Neuville*, envoyé, pour lors, de Pologne en Russie; & les éloges des étrangers sont les moins suspects.

Ce Ministre contint la milice des Strélitz, en distribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Casan, en Sibérie. C'est sous son administration que la Pologne longtems rivale de la Russie céda en 1686. toutes ses prétentions sur les grandes provinces de Smolensko & de l'Ukraine. C'est lui qui le premier fit envoyer en 1687. une Ambassade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute sa gloire, par les conquêtes, & les nouveaux établissemens de *Louis XIV.*, par sa magnificence & sur-tout par la perfection des arts, sans lesquels on n'a que de la grandeur & point de gloire véritable. La France n'avait eu encor aucune correspondance avec la Russie, ou ne la connaissait pas; & l'Académie des Inscriptions célébra par une médaille cette Ambassade, comme si elle fût venuë des Indes: mais malgré la médaille, l'Ambassadeur *Dolgorouki* échoua; il essuïa même de violens dégouts par la conduite de ses domestiques: on eût mieux fait de tolérer leurs fautes;

mais la Cour de *Louis XIV.* ne pouvait prévoir alors que la Russie & la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au-dedans, toûjours resserré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne sa nouvelle alliée, continuellement en allarmes vers la Tartarie Crimée, & en mésintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet Empire, & ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encor à une administration vigoureuse & régulière, c'est que le Kam des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée est cette même Kersonèse Taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs, & plus encor par leurs fables; contrée fertile & toûjours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers Kans, qui s'appellaient *Crim* avant les conquêtes des enfans de *Gengis*. C'est pour s'affranchir & se venger de la honte d'un tel tribut que le premier Ministre *Galitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en rien à celles que le Gouvernement entretient aujourd'hui; point de discipline, pas même de régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier; une milice à la vérité endurcie au travail & à la disette, mais une profusion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps ou règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions & des vivres dans des pays dévastés & dans des déserts, nuisit aux entreprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes sur la rivière de Samare, sans magasins. *Galitzin* fit dans ces deserts, ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs: il employa trente mille hommes à bâtir sur la Samare une ville qui pût servir d'entrepôt pour la campagne prochaine; elle fut commencée dès cette année, & achevée en trois mois l'année suivante, toute de bois à la

1687.
1688.

vérité, avec deux maisons de briques, & des remparts de gazon, mais munie d'artillerie, & en état de défense.

C'est tout ce qui se fit de singulier dans cette expédition ruineuse. Cependant, *Sophie* régnait : *Ivan* n'avait que le nom de Czar, & *Pierre* âgé de dix-sept ans avait déjà le courage de l'être. L'envoyé de Pologne *La Neuville*, Résident alors à Moscou, & témoin oculaire de ce qui se passa, prétend que *Sophie* & *Galitzin* engagèrent le nouveau Chef des strélitz à leur sacrifier leur jeune Czar : il paraît au moins que six cent de ces strélitz devaient s'emparer de sa personne. Les mémoires secrets que la Cour de Russie m'a confiés, assurent que le parti était pris de tuer *Pierre Premier* : le coup allait être porté, & la Russie était privée à jamais de la nouvelle existence qu'elle a reçue depuis. Le Czar fut encor obligé de se sauver au couvent de la Trinité, réfuge ordinaire de la Cour menacée de la soldatesque. Là il convoque les Boyards de son parti, assemble une milice, fait parler aux Capitaines des strélitz, appelle à lui quelques Allemans établis dans Moscou depuis longtems, tous attachés à sa personne, parce qu'il favorisait déja les étrangers. *Sophie* & *Ivan* restés dans Moscou conjurent le corps des strélitz de leur demeurer fidèles ; mais la cause de *Pierre*, qui se plaint d'un attentat médité contre sa personne & contre sa mère, l'emporte sur celle d'une Princesse & d'un Czar dont le seul aspect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une sévérité à laquelle le pays était alors aussi accoutumé qu'aux attentats : quelques-uns furent décapités après avoir éprouvé le supplice du knout, ou des battoks. Le Chef des strélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on soupçonnait. Le Prince *Galitzin*, qui avait un de ses parens auprès du Czar *Pierre*, obtint la vie ; mais dépouillé de tous ses biens qui étaient immenses, il fut relégué sur le chemin d'Arcangel. *La Neuville* présent à toute cette catastrophe, dit qu'on prononça la sentence à *Galitzin* en ces termes : *Il*

t'eſt ordonné par le très-clément Czar, de te rendre à Karga ville ſous le Pôle, & d'y reſter le reſte de tes jours. La bonté extrême de Sa Majeſté t'accorde trois ſous par jour.

Il n'y a point de ville ſous le Pole. Karga eſt au ſoixante & deuxiéme degré de latitude, ſix degrés & demi ſeulement plus au Nord que Moſcou. Celui qui aurait prononcé cette ſentence eût été mauvais Géographe : on prétend que *La Neuville* a été trompé par un rapport infidèle.

1689. Enfin la Princeſſe *Sophie* fut reconduite dans ſon monaſtère de Moſcou, après avoir régné longtems: ce changement était un aſſez grand ſupplice.

De ce moment *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir ſon nom dans les actes publics; il mena une vie privée, & mourut en 1696.

CHAPITRE SIXIEME.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

Pierre le Grand avait une taille haute, dégagée, bien formée, le viſage noble, des yeux animés, un tempérammment robuſte, propre à tous les exercices & à tous les travaux; ſon eſprit était juſte, ce qui eſt le fonds de tous les vrais talens, & cette juſteſſe était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre, & à tout faire. Il s'en falait beaucoup que ſon éducation eût été digne de ſon génie : l'intérêt de la Princeſſe *Sophie* avait été ſurtout de le laiſſer dans l'ignorance, & de l'abandonner aux excès, que la jeuneſſe, l'oiſiveté, la coutume, & ſon rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, & il avait épouſé, comme tous les autres Czars, une de ſes ſujettes, fille du Colonel *Lapuchin*; mais

En Juin 1689.

étant jeune, & n'ayant eu pendant quelque tems d'autre prérogative du Trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers attirés à Moscou par le Ministre *Galitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur : cependant malgré les mauvais exemples, & même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'art militaire, & au gouvernement : on devait déja en lui reconnaître le germe d'un grand-homme.

On s'attendait encor moins qu'un Prince qui était saisi d'un effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide & à des convulsions, quand il falait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en se jettant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément ; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva, le faisait rougir. Il apprit de lui-même, & presque sans maîtres, assez d'Allemand & de Hollandais pour s'expliquer & pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemans & les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis ; puisque les uns exerçaient déja dans Moscou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans son Empire, & les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le plus nécessaire.

Telles étaient ses dispositions malgré les penchans de sa jeunesse. Cependant il avait toûjours des factions à craindre, l'humeur turbulente des strélitz à réprimer, & une guerre presque continuelle contre les Tartares de la Crimée à soutenir. Cette guerre avait fini en 1689. par une trêve qui ne dura que peu de tems.

Dans cet intervalle *Pierre* se fortifia dans le dessein d'appeller les arts dans sa patrie.

Son père *Aléxis* avait eu déja les mêmes vûes ; mais ni la fortune ni le tems ne le sécondèrent : il transmit son génie à son fils, mais plus dévelopé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Aléxis avait fait venir de Hollande à grands frais le *t*) constructeur *Bothler* patron de vaisseau, avec des charpentiers & des matelots, qui bâtirent sur le Volga une grande frégate & un yacht; ils descendirent le fleuve jusqu'à Astracan; on devait les employer avec des navires qu'on allait construire pour trafiquer avantageusement avec la Perse par la mer Caspienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko-Rasin*. Ce rebelle fit détruire les deux bâtimens qu'il eût dû conserver pour son intérêt: il massacra le Capitaine: le reste de l'équipage se sauva en Perse, & de là gagna les terres de la Compagnie Hollandaise des Indes. Un maître charpentier bon constructeur resta dans la Russie, & y fut longtems ignoré.

Un jour *Pierre* se promenant à Ismael-of, une des maisons de plaisance de son ayeul, aperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe Anglaise qu'on avait absolument abandonnée: il demanda à l'Allemand *Timmerman* son maître de Mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement construit que ceux qu'il avait vûs sur la Moska? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles & à rames. Le jeune Prince voulut incontinent en faire l'épreuve; mais il falait le radouber, le ragréer: on retrouva ce même constructeur *Brant*; il était retiré à Moscou: il mit en état la chaloupe & la fit voguer sur la rivière d'Yauza qui baigne les fauxbourgs de la ville.

Pierre fit transporter sa chaloupe sur un grand lac dans le voisinage du monastère de la Trinité; il fit bâtir par *Brant* deux frégates & trois yachts, & en fut lui-même le pilote. Enfin longtems après en 1694. il alla à Arcangel, & ayant fait construire un petit vaisseau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua sur la mer Glaciale qu'aucun Souverain ne vit jamais avant lui; il était escorté d'un vaisseau de guerre Hollandais commandé par le Capitaine *Jolson*, & suivi de tous les navires marchands abordés à Arcangel. Déja il apprenait la

t) Mémoires de Pétersbourg & de Moscou.

manœuvre, & malgré l'empressement des courtisans à imiter leurs maîtres, il était le seul qui l'apprit.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées & disciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers essais de marine sur un lac avant son voyage d'Arcangel semblèrent seulement des amusemens de l'enfance d'un homme de génie; & ses premières tentatives pour former des troupes ne parurent aussi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie*; & si on eût soupçonné ce jeu d'être sérieux, il eût pû lui être funeste.

Il donna sa confiance à un étranger; c'est ce célèbre *Le Fort*, d'une noble & ancienne famille de Piémont transplantée depuis près de deux siécles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui seul a rendu considérable cette ville, autrefois connue uniquement par la controverse.

Son génie qui le portait à de plus grandes choses, lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans; il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille; de-là il passa en Hollande, servit quelque tems volontaire, & fut blessé au siége de Grave sur la Meuse; ville assez forte que le Prince d'Orange depuis Roi d'Angleterre reprit sur *Louis XIV.* en 1674. Cherchant ensuite son avancement partout où l'espérance le guidait, il s'embarqua en 1675. avec un Colonel Allemand nommé *Verstin*, qui s'était fait donner par le Czar *Aléxis* père de *Pierre*, une commission de lever quelques soldats dans les Pays-bas, & de les amener au port d'Arcangel. Mais quand on y arriva, après avoir essuyé tous les périls de la mer, le Czar *Aléxis* n'était plus; le gouvernement avait changé, la Russie était troublée; le Gouverneur d'Archangel laissa longtems *Verstin*, *Le Fort* & toute sa troupe dans la plus grande misère, & les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie; chacun se sauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à

Moscou, & se présenta au Résident de Dannemarck nommé *de Hoorn*, qui le fit son secretaire; il y apprit la langue Russe; quelque tems après il trouva le moyen d'être présenté au Czar *Pierre*. L'ainé *Ivan* n'était pas ce qu'il lui falait; *Pierre* le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *Le Fort* avait-il servi, il n'était point savant, il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vû avec le talent de bien voir; sa conformité avec le Czar était de devoir tout à son génie; il savait d'ailleurs le Hollandais & l'Allemand que *Pierre* aprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à *Pierre*; il s'attacha à lui; les plaisirs commencèrent la faveur, & les talens la confirmèrent : il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un Czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse & barbare des strélitz. Il en avait couté la vie au grand Sultan ou Padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les Janissaires. *Pierre*, tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adresse qu'*Osman*. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Préobazinky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques; quelques enfans de Boyards furent choisis pour en être officiers : mais pour apprendre à ces Boyards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, & lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent & lieutenant dans la Compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile : les Russes avaient toûjours fait la guerre comme nous la faisions du tems du gouvernement féodal, lorsque des Seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans discipline & mal armés; méthode barbare suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulières.

Cette compagnie formée par le seul *Pierre*, fut bientôt nombreuse, & devint depuis le régiment des Gardes Préobazinky. Une autre compagnie

formée fur ce modèle devint l'autre régiment des Gardes Semenousky.

Il y avait déja un régiment de cinq mille hommes fur lequel on pouvait compter, formé par le Général *Gordon* Ecoffais, & compofé prefque tout entier d'étrangers. *Le Fort* qui avait porté les armes peu de tems, mais qui était capable de tout, fe chargea de lever un régiment de douze mille hommes, & il en vint à bout; cinq Colonels furent établis fous lui; il fe vit tout d'un coup Général de cette petite armée, levée en effet contre les ftrélitz, autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer *u*) & ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'Edit de Nantes & fes fuites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'eft que le tiers de cette armée appellée Régiment fut compofé de Français réfugiés. *Le Fort* exerça fa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profeffion.

Pierre voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps dont l'ufage commençait à s'introduire en tems de paix. On conftruifit un fort, qu'une partie de fes nouvelles troupes devait défendre, & que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp & les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, *x*) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des foldats de tués & beaucoup de bleffés. *Le Fort* qui commandait l'attaque, reçut une bleffure confidérable. Ces jeux fanglants devaient aguerrir les troupes; cependant il falut de longs travaux, & même de longs malheurs, pour en venir à bout. Le Czar mêla ces fêtes guerriéres aux foins qu'il fe donnait pour la marine; & comme il avait fait *Le Fort* Général de terre fans qu'il eut encor commandé, il le fit Amiral fans qu'il eût jamais conduit un vaiffeau : mais il le voyait digne de l'un

u) Manufcrits du Général *Le Fort*.

x) Manufcrits du Général *Le Fort*.

& de l'autre. Il eſt vrai que cet Amiral était ſans flotte, & que ce Général n'avait d'armée que ſon régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des Boyards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs payſans; c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths & des Vandales, peuples vainqueurs de l'Empire Romain dans ſa décadence, & qui euſſent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions Romaines diſciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'Amiral *Le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre; il fit conſtruire par des Hollandais & des Vénitiens des barques longues, & même deux vaiſſeaux d'environ trente piéces de canon, à l'embouchure de la Véroniſe qui ſe jette dans le Tanaïs; ces vaiſſeaux pouvaient deſcendre le fleuve, & tenir en reſpect les Tartares de la Crimée. Les hoſtilités avec ces peuples ſe renouvellaient tous les jours. Le Czar avait à choiſir en 1689 entre la Turquie, la Suède, & la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, & quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE SEPTIEME.

Congrès et Traité avec les Chinois. *y*).

On doit d'abord ſe repréſenter quelles étaient les limites de l'Empire Chinois & de l'Empire Ruſſe. Quand on eſt ſorti de la Sibérie proprement di-

y) Tiré des mémoires envoiés de la Chine, de ceux de Pétersbourg & des lettres rapportées dans l'hiſtoire de la Chine compilée par *Du Halde*.

te, & qu'on a laiſſé loin au midi cent hordes de Tartares, Kalmouks blancs; Kalmouks noirs, Monguls mahométans, Monguls nommés idolâtres; on avance vers le 130e. degré de longitude, & au 52e. de latitude ſur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au Nord de ce fleuve eſt une grande chaîne de montagnes qui s'étend juſqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule l'eſpace de cinq cent lieües dans la Sibérie & dans la Tartarie Chinoiſe, va ſe perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On aſſure qu'à ſon embouchure dans cette mer, on pêche quelquefois un poiſſon monſtrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, & dont la machoire eſt d'un yvoire plus dur & plus parfait. On prétend que cet yvoire faiſait autrefois un objet de commerce, qu'on le tranſportait par la Sibérie, & que c'eſt la raiſon pour laquelle on en trouve encor pluſieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'eſt ce qu'on a dit de plus vraiſemblable ſur cet yvoire foſſile dont nous avons déja parlé; car il paraît chimérique de prétendre qu'autrefois il y a eu des éléphans en Sibérie.

Ce fleuve d'amour eſt nommé le fleuve Noir par les Tartares Mantchoux, & le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était z) dans ces pays ſi longtems inconnus, que la Chine & la Ruſſie ſe diſputaient les limites de leurs Empires. La Ruſſie poſſédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cent lieües de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hoſtilités entre les Chinois & les Ruſſes, au ſujet de ces forts: enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts; l'Empereur *Camhi* préféra la paix & le commerce à une guerre inutile. Il envoya ſept Ambaſſadeurs à Niptchou, l'un de ces établiſſements. Ces Ambaſſadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leurs eſcorte. C'était là le faſte Aſiatique; mais ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'il n'y avait point

z) Mémoires des Jéſuites *Péréira* & *Gerbillon*.

d'exemple dans les annales de l'Empire, d'une Ambassade vers une autre Puissance : ce qui est encor unique, c'est que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'Empire. Deux fois subjugués par les Tartares qui les attaquèrent & qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt subjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appellons *droit des gens*, c'est-à-dire ces règles incertaines de la guerre & de la paix, ces droits des Ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance & le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Russes au milieu des déserts ? Deux Jésuites, l'un Portugais nommé *Pereira*, l'autre Français nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les Ambassadeurs Chinois, leur aplanirent toutes ces difficultés nouvelles, & furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en Latin avec un Allemand de l'Ambassade Russe, qui savait cette langue. Le Chef de l'Ambassade Russe était *Golovin* Gouverneur de Sibérie; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, & par-là donna une noble idée de son Empire à ceux qui s'étaient crus les seuls puissants sur la Terre. Les deux Jésuites réglèrent les limites des deux dominations; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en couta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites; on jura une paix éternelle; & après quelques contestations, les Russes, & les Chinois la jurèrent *a*) au nom du même Dieu en ces termes; *Si quelqu'un a jamais la pensée secrète de ralumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur Souve-*

a) 1689. 8 Septembre n. st. Mémoires de la Chine.

rain

rain de toutes choſes, qui connait les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.

Cette formule commune à des Chinois & à des Chrêtiens, peut faire connaître deux choſes importantes; la première, que le gouvernement Chinois n'eſt ni athée, ni idolâtre, comme on l'en a ſi ſouvent accuſé par des imputations contradictoires; la ſeconde que tous les peuples qui cultivent leur raiſon, reconnaiſſent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raiſon mal inſtruite. Le traité fut rédigé en Latin dans deux exemplaires. Les Ambaſſadeurs Ruſſes ſignèrent les premiers la copie qui leur demeura; & les Chinois ſignèrent auſſi la leur les premiers, ſelon l'uſage des nations de l'Europe qui traitent de Couronne à Couronne. On obſerva un autre uſage des nations Aſiatiques, & des premiers âges du monde connu; le traité fut gravé ſur deux gros marbres, qui furent poſés pour ſervir de bornes aux deux Empires. Trois ans après le Czar envoya le Danois *Ilbrand Ide* en Ambaſſade à la Chine, & le commerce établi a ſubſiſté depuis avec avantage juſqu'à une rupture entre la Ruſſie & la Chine en 1722.; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE HUITIEME.

EXPÉDITIONS VERS LES PALUS MEOTIDES.

CONQUÊTE D'ASOPH.

Le Czar envoye des jeunes gens s'inſtruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas ſi aiſé d'avoir la paix avec les Turcs: le tems même paraiſſait venu de s'élever ſur leurs ruines. Veniſe accablée par eux commençait à ſe relever. Le même *Moroſini* qui avait rendu Candie

aux Turcs leur prenait le Péloponèse, & cette conquête lui mérita le surnom de *Péloponésiaque*, honneur qui rapellait le tems de la République Romaine. L'Empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelques succès contre l'Empire Turc en Hongrie; & les Polonais repoussaient au moins les courses des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, & pour se donner s'il pouvait l'empire de la mer Noire. Le Général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Asoph, avec son grand régiment de cinq mille hommes; le Général *Le Fort* avec le sien de douze mille, un corps de strélitz commandé par *Sheremeto* & *Shein*, originaires de Prusse, un corps de Cosaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

1694.

Cette grande armée s'avance sous les ordres du Maréchal *Sheremeto b*) au commencement de l'été 1695. vers Asoph, à l'embouchure du Tanaïs, & à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le Czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant longtems apprendre avant que de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise était difficile; la place assez bien fortifiée était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues semblables aux saïques Turques, construites par des Vénitiens, & deux petits vaisseaux de guerre Hollandais, sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, & ne purent entrer dans la mer d'Asoph. Tout commencement éprouve toûjours des obstacles. Les Russes n'avaient point encor fait de siége régulier. Cet essai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob* natif de Dantzig dirigeait l'artillerie sous le commandement du Général *Shein*; car on n'avait guères que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs, comme

b) *Sheremetow*, ou *Sheremetof*.

pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des battoks par son Général *Shein* Prussien. Le commandement alors semblait affermi par ces rigueurs. Les Russes s'y soumettaient malgré leur penchant pour les séditions ; & après ces châtimens ils servaient comme à l'ordinaire. Le Dantzikois pensait autrement ; il voulut se venger ; il encloua le canon, se jetta dans Asoph, embrassa la Religion Musulmane, & défendit la place avec succès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie est préférable aux anciennes sévérités, & retient mieux dans le devoir les hommes qui avec une éducation heureuse ont pris des sentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors nécessaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'Impératrice *Elizabeth* a achevé par la clémence l'ouvrage que son père commença par les loix. Cette indulgence a été même poussée à un point dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant son règne personne ne serait puni de mort, & a tenu sa promesse. Elle est la première Souveraine qui ait ainsi respecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics : leurs châtimens sont devenus utiles à l'Etat ; institution non moins sage qu'humaine. Partout ailleurs[1] on ne sait que tuer un criminel avec appareil, sans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impression peut-être sur des méchants pour la plûpart fainéants, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaissent tous les jours.

Pour revenir au siége d'Asoph, soutenu désormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un assaut, & après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le siége.

La constance dans toute entreprise formait le caractère de *Pierre*. Il conduisit une armée plus considérable encor devant Asoph au printems de 1696. Le Czar *Ivan* son frère venait de mourir. Quoique son autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*,

qui n'avait que le nom de Czar, elle l'avait toûjours été un peu par les bienféances. Les dépenfes de la maifon d'*Ivan* retournaient par fa mort à l'entretien de l'armée ; c'était un fecours pour un Etat qui n'avait pas alors d'auffi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'Empereur *Leopold*, aux Etats-Généraux, à l'Electeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à fa folde des Kalmouks, dont la cavalerie eft très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le fuccès le plus flatteur pour le Czar fut celui de fa petite flotte, qui fut enfin complette & bien gouvernée. Elle battit les faïques Turques envoyées de Conftantinople, & en prit quelques-unes. Le fiége fut pouffé réguliérement par tranchées, non pas tout-à-fait felon notre méthode ; les tranchées étaient trois fois plus profondes, & les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les affiégés ren-1696. dirent la place le 28e. Juillet n. ft. fans aucun honneur de la guerre, fans emporter ni armes ni munitions, & ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux affiégeans.

Le Czar voulut d'abord en fortifiant Afoph, en le couvrant par des forts, en creufant un port capable de contenir les plus gros vaiffeaux, fe rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bofphore Cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célèbres autrefois par les armemens de *Mitridate*. Il laiffa trente-deux faïques armées devant Afoph, c) & prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaiffeaux de foixante piéces de canon, & de quarante & un portant depuis trente jufqu'à cinquante piéces d'artillerie. Il exigea que les plus grands Seigneurs, les plus riches négocians contribuaffent à cet armement : & croyant que les biens des Eccléfiaftiques devaient fervir à la caufe commune, il obligea le Patriarche, les Evêques, les Archimandrites, à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faifait pour l'honneur de fa patrie & pour l'avan-

c) Mémoires de *Le Fort*.

tage de la Chrêtienté. On fit faire par les Cosaques des bateaux légers, auxquels ils sont accoutumés, & qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être allarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté sur les Palus-Méotides. Le projet était de chasser pour jamais les Tartares & les Turcs de la Crimée, & d'établir ensuite un grand commerce aisé, & libre avec la Perse par la Géorgie. C'est le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, & dans cette Kersonèse Taurique que le Czar semblait devoir soumettre.

Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer son peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moscou son armée sous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice & de tout ce qui put embellir cette fête. Les soldats qui avaient combattu sur les saïques Vénitiennes contre les Turcs, & qui formaient une troupe séparée, marchèrent les premiers. Le Maréchal *Sheremeto*, les Généraux *Gordon* & *Shein*, l'Amiral *Le Fort*, les autres Officiers généraux précédèrent dans cette pompe le Souverain, qui disait n'avoir point encor de rang dans l'armée, & qui par cet exemple voulait faire sentir à toute la Noblesse, qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe semblait tenir en quelque chose des anciens Romains : il leur ressembla surtout en ce que les triomphateurs exposaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, & les livraient quelquefois à la mort ; les esclaves faits dans cette expédition suivaient l'armée ; & ce *Jacob* qui l'avait trahi, était mené dans un chariot sur lequel on avait dressé une potence, à laquelle il fut ensuite attaché après avoir souffert le supplice de la roue.

On frappa alors la premiere médaille en Russie. La légende Russe est remarquable : *Pierre Premier Empereur de Moscovie toûjours auguste.* Sur le revers est Asoph avec ces mots, *Vainqueur par les flammes & les eaux.*

Pierre était affligé dans ce ſuccès de ne voir ſes vaiſſeaux & ſes galères de la mer d'Aſoph bâtis que par des mains étrangères. Il avait encor autant d'envie d'avoir un port ſur la mer Baltique, que ſur le Pont-Euxin.

Il envoya au mois de Mars 1697. ſoixante jeunes Ruſſes du régiment de *Le Fort* en Italie, la plûpart à Veniſe, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine & la conſtruction des galères; il en fit partir quarante autres *d*) pour s'inſtruire en Hollande de la fabrique & de la manœuvre des grands vaiſſeaux: d'autres furent envoyés en Allemagne, pour ſervir dans les armées de terre & pour ſe former à la diſcipline Allemande. Enfin il réſolut de s'éloigner quelques années de ſes Etats, dans le deſſein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait réſiſter au violent deſir de s'inſtruire par ſes yeux, & même par ſes mains, de la marine & des arts qu'il voulait établir dans ſa patrie. Il ſe propoſa de voyager inconnu, en Dannemark, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Veniſe & à Rome. Il n'y eut que la France & l'Eſpagne qui n'entraſſent point dans ſon plan; l'Eſpagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés; & la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faſte, & que la hauteur de *Louis XIV.* qui avait choqué tant de Potentats, convenait mal à la ſimplicité avec laquelle il comptait faire ſes voyages. De plus, il était lié avec la plûpart de toutes les Puiſſances chez leſquelles il allait, excepté avec la France & avec Rome. Il ſe ſouvenait encor avec quelque dépit du peu d'égards que *Louis XIV.* avait eu pour l'Ambaſſade de 1687. qui n'eut pas autant de ſuccès que de célébrité: & enfin il prenait déja le parti d'*Auguſte* Electeur de Saxe, à qui le Prince de *Conti* diſputait la Couronne de Pologne.

d) MSS. du Général *Le Fort.*

CHAPITRE NEUVIEME.

Voyages de Pierre le Grand.

Le dessein étant pris de voir tant d'Etats & tant de Cours, en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois Ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses Généraux à son entrée triomphante dans Moscou. 1697.

e) Les trois Ambassadeurs étaient le Général *Le Fort*, le Boyard *Aléxis Gollovin* Commissaire général des guerres & Gouverneur de Sibérie, le même qui avait signé le traité d'une paix perpétuelle avec les Plénipotentiaires de la Chine sur les frontières de cet Empire; & *Vonitsin*, Diak ou Sécretaire d'Etat, longtems employé dans les Cours étrangères. Quatre premiers Sécretaires, douze Gentilshommes, deux Pages pour chaque Ambassadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs Officiers, tous du régiment *Préobazinski*, composaient la suite principale de cette Ambassade; il y avait en tout deux cent personnes: & le Czar se réservant pour tous domestiques un valet de chambre, un homme de livrée, & un nain, se confondait dans la foule. C'était une chose inouïe dans l'histoire du Monde, qu'un Roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ses Royaumes, pour mieux régner. Sa victoire sur les Turcs & les Tartares, l'éclat de son entrée triomphante à Moscou, les nombreuses troupes étrangères affectionnées à son service, la mort d'*Ivan* son frère, la clôture de la Princesse *Sophie*, & plus encor le respect général pour sa personne, devaient lui répondre de la tranquillité de ses Etats pendant son absence. Il confia la régence au Boyard *Strechnef*, & au Knès *Romadonouski*, lesquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres Boyards.

e) Mémoires de Pétersbourg & Mémoires de *Le Fort*.

Les troupes formées par le Général *Gordon* restèrent à Moscou pour assurer la tranquillité de la capitale. Les Strélitz qui pouvaient la troubler furent distribués sur les frontières de la Crimée, pour conserver la conquête d'Asoph, & pour réprimer les incursions des Tartares. Ayant ainsi pourvû à tout, il se livrait à son ardeur de voyager & de s'instruire.

Ce voyage ayant été l'occasion ou le prétexte de la sanglante guerre qui traversa si longtems le Czar dans tous ses grands projets, & enfin les seconda, qui détrôna le Roi de Pologne *Auguste*, donna la Couronne à *Stanislas* & la lui ôta, qui fit du Roi de Suède *Charles XII.* le premier des Conquérants pendant neuf années, & le plus malheureux des Rois pendant neuf autres; il est nécessaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de représenter ici en quelle situation était alors l'Europe.

Le Sultan *Mustapha second* régnait en Turquie. Sa faible administration ne faisait de grands efforts, ni contre l'Empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureuses en Hongrie, ni contre le Czar qui venait de lui enlever Asoph & qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Venise qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèse.

Jean Sobiesky Roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Chocsim, & par la délivrance de Vienne, était mort le 17[e] Juin 1696. & cette couronne était déjà disputée par *Auguste* Electeur de Saxe qui l'emporta, & par *Armand* Prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élû.

Avril. 1697.

La Suède venait de perdre, & regrettait peu *Charles onze*, premier Souverain véritablement absolu dans ce pays, père d'un Roi qui le fut davantage, & avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait sur le Trône *Charles XII.* son fils âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du Czar; il pouvait s'agrandir sur le Golphe de Finlande, & vers la Livonie. Ce n'était pas assez d'inquiéter les Turcs sur la mer Noire: des établissemens sur les Palus-Méotides, & vers la mer Caspienne, ne suffisaient pas

à ſes projets de marine, de commerce & de puiſſance; la gloire même que tout réformateur deſire ardemment; n'était ni en Perſe ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éterniſe les grands talens en tout genre. Enfin *Pierre* ne voulait introduire dans ſes États ni les mœurs Turques, ni les Perſanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie & avec la France, ayant pour ſes alliés l'Eſpagne, l'Angleterre, & la Hollande contre le ſeul *Louis XIV*. était prête de conclure la paix, & les Plénipotentiaires étaient déja aſſemblés au château de Riſvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonſtances que *Pierre* & ſon Ambaſſade prirent leur route au mois d'Avril 1697. par la grande Novogorod. Delà on voyagea par l'Eſtonie & par la Livonie, provinces autrefois conteſtées entre les Ruſſes, les Suédois, & les Polonais, & acquiſes enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la ſituation de Riga ſa capitale, pouvaient tenter le Czar; il eut du moins la curioſité de voir les fortifications des citadelles. Le Comte d'*Alberg*, Gouverneur de Riga en prit de l'ombrage; il lui refuſa cette ſatisfaction, & parut témoigner peu d'égard pour l'Ambaſſade. Cette conduite ne ſervit pas à refroidir dans le cœur du Czar le deſir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Pruſſe Brandebourgeoiſe, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Pruſſe Polonaiſe avait été compriſe dans la Sarmatie d'Europe; la Brandebourgeoiſe était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'Electeur, qui ſe fit donner depuis le titre de Roi, étalait une magnificence nouvelle & ruineuſe. Il ſe piqua de recevoir l'Ambaſſade dans ſa ville de Kœnigsberg avec un faſte royal. On ſe fit de part & d'autre les préſens les plus magnifiques. Le contraſte de la parure Françaiſe que la Cour de Berlin affectait, avec les longues robes Aſiatiques des Ruſſes, leurs bonnets rehauſſés de perles &

de pierreries, leurs cimeterres pendants à la ceinture, fit un effet singulier. Le Czar était vêtu à l'Allemande. Un Prince de Géorgie qui était avec lui vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence : c'est le même qui fut pris à la journée de Narva, & qui est mort en Suède.

Pierre méprisait tout ce faste ; il eût été à desirer qu'il eût également méprisé ces plaisirs de table dans lesquels l'Allemagne mettait alors sa gloire. *f*) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, aussi dangereux pour la santé que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre son favori *Le Fort* ; mais il témoigna le même regret de cet emportement passager, qu'*Aléxandre* en eut du meurtre de *Clitus* ; il demanda pardon à *Le Fort*. Il disait qu'il voulait réformer sa nation, & qu'il ne pouvait pas encore se réformer lui-même. Le Général *Le Fort*, dans son manuscrit, loue encor plus le fonds du caractère du Czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'Ambassade passe par la Poméranie, par Berlin ; une partie prend sa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que son grand commerce rendait déja puissante, mais non pas aussi opulente & aussi sociable qu'elle l'est devenue depuis. On tourne vers Minden ; on passe la Vestphalie ; & enfin on arrive par Clèves dans Amsterdam.

Le Czar se rendit dans cette ville quinze jours avant l'Ambassade ; il logea d'abord dans la maison de la Compagnie des Indes, mais bien-tôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'Amirauté. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encor qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, & plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le Czar admira cette multitude d'hommes toûjours occupés ; l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau, & à le munir de tous ses agrès,

f) Mémoires MSS. de *Le Fort*.

& cette quantité incroyable de magasins & de machines qui rendent le travail plus facile & plus sûr. Le Czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, & dans lesquels on scie le sapin & le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément *Maître Pierre*, *Peterbas*, & les ouvriers d'abord interdits d'avoir un Souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familiérement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas & la hache, on lui confirma la nouvelle de la scission de la Pologne, & de la double nomination de l'Electeur *Auguste* & du Prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit aussi-tôt trente mille hommes au Roi *Auguste*. Il donnait de son attelier des ordres à son armée d'Ukraine assemblée contre les Turcs.

1697. 11. Août.

Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares, assez près d'Asoph, & même quelques mois après elles prirent la ville d'Or, ou Orkapi, que nous nommons Précop. Pour lui il persistait à s'instruire dans plus d'un Art; il allait de Sardam à Amsterdam travailler chez le célèbre Anatomiste *Ruisch*; il faisait des opérations de chirurgie, qui en un besoin pouvaient le rendre utile à ses Officiers, ou à lui-même. Il s'instruisait de la Physique naturelle dans la maison du Bourguemestre *Vitsen*, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme, & par l'emploi de ses richesses immenses qu'il prodiguait en citoyen du Monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'Univers, & frétant des vaisseaux à ses dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Peterbas ne ſuſpendit ſes travaux que pour aller voir ſans cérémonie, à Utrecht & à la Haye, *Guillaume* Roi d'Angleterre & Stadhouder des Provinces-Unies. Le Général *Le Fort* était ſeul en tiers avec les deux Monarques. Il aſſiſta enſuite à la cérémonie de l'entrée de ſes Ambaſſadeurs, & à leur audience; ils préſentèrent en ſon nom aux Députés des Etats, ſix cent des plus belles martres zibelines; & les Etats outre le préſent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaine d'or & d'une médaille, leur donnèrent trois caroſſes magnifiques. Ils reçurent les premières viſites de tous les Ambaſſadeurs Plénipotentiaires qui étaient au Congrès de Riſvick, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non ſeulement parce que le Czar prenait le parti du Roi *Auguſte* contre le Prince de *Conti*, mais parce que le Roi *Guillaume* dont il cultivait l'amitié ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amſterdam il y reprit ſes premières occupations, & acheva de ſes mains un vaiſſeau de ſoixante piéces de canon qu'il avait commencé, & qu'il fit partir pour Arcangel, n'ayant pas alors d'autre port ſur les mers de l'Océan. Non-ſeulement il faiſait engager à ſon ſervice des réfugiés Français, des Suiſſes, des Allemans; mais il faiſait partir des artiſans de toute eſpèce pour Moſcou, & n'envoyait que ceux qu'il avait vû travailler lui-même. Il eſt très-peu de métiers & d'arts qu'il n'approfondit dans les détails: il ſe plaiſait ſurtout à réformer les cartes des Géographes, qui alors plaçaient au hazard toutes les poſitions des villes & des fleuves de ſes Etats peu connus. On a conſervé la carte ſur laquelle il traça la communication de la mer Caſpienne & de la mer Noire, qu'il avait déja projettée, & dont il avait chargé un Ingénieur Allemand nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan & de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Aſoph & la Caſpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux

établissemens dans ce pays lui paraissaient d'autant plus convenables, que ses succès lui donnaient de nouvelles espérances.

Ses troupes commandées par le Général *Shein* & par le Prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Asoph sur les Tartares, & même sur un corps de Janissaires que le Sultan *Mustapha* leur avait envoyé. Ce succès servit à le faire respecter davantage de ceux qui blâmaient un Souverain d'avoir quitté ses Etats pour exercer des métiers dans Amsterdam. Ils virent que les affaires du Monarque ne souffraient pas des travaux du philosophe voyageur & artisan.

Juillet 1696.

Il continua dans Amsterdam ses occupations ordinaires de constructeur de vaisseaux, d'ingénieur, de géographe, de physicien pratique, jusqu'au milieu de Janvier 1698. & alors il partit pour l'Angleterre, toûjours à la suite de sa propre Ambassade.

Le Roi *Guillaume* lui envoya son yacht, & deux vaisseaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était prescrite dans Amsterdam, & dans Sardam. Il se logea près du grand chantier à Deptford, & ne s'occupa guères qu'à s'instruire. Les constructeurs Hollandais ne lui avaient enseigné que leur méthode & leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre ; les vaisseaux s'y bâtissaient suivant des proportions mathématiques. Il se perfectionna dans cette science, & bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla selon la méthode Anglaise à la construction d'un vaisseau, qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie déja perfectionné à Londres attira son attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le Capitaine & Ingénieur *Perri*, qui le suivit de Londres en Russie, dit que depuis la fonderie des canons, jusqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'observât & auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver son amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hol-

lande : mais outre les artisans, il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé si aisément à Amsterdam, des Mathématiciens. *Fergusson* Ecossais, bon Géomètre, se mit à son service : c'est lui qui a établi l'arithmétique en Russie dans les bureaux des finances, où l'on ne se servait auparavant que de la méthode Tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui suppléait à l'écriture, mais embarrassante & fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir si on s'est trompé. Nous n'avons connu les chiffres Indiens dont nous nous servons que par les Arabes, au neuviéme siècle; l'Empire de Russie ne les a reçus que mille ans après; c'est le sort de tous les arts; ils ont fait lentement le tour du Monde. Deux jeunes gens de l'école des Mathématiques accompagnèrent *Fergusson*, & ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il observait & calculait les éclipses avec *Fergusson*. L'Ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que *Pierre* s'était instruit dans l'Astronomie : il connaissait bien les mouvemens des corps céleste, & même les loix de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, & avant le grand *Newton* si inconnue, par laquelle toutes les planètes pèsent les unes sur les autres, & qui les retient dans leurs orbites, était déja familière à un Souverain de la Russie, tandis qu'ailleurs on se repaissait de tourbillons chimériques, & que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la Terre immobile.

Perri partit de son côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluses. Le plan du Czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caspienne, & la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians Anglais, à la tête desquels se mit le marquis de *Carmarthen* Amiral, lui donnèrent quinze mille livres sterling pour obtenir la permission de débiter du tabac en Russie. Le Patriarche par une sévérité mal

entendue avait proscrit cet objet de commerce; l'Eglise Russe défendait le tabac comme un péché. *Pierre* mieux instruit, & qui parmi tous les changemens projettés méditait la réforme de l'Eglise, introduisit ce commerce dans ses Etats.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le Roi *Guillaume* lui fit donner le spectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne se doutait pas alors que le Czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, & qu'il remporterait des victoires sur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit présent du vaisseau sur lequel il avait coutume de passer en Hollande, nommé le *Royal Transport*, aussi bien construit que magnifique. *Pierre* retourna sur ce vaisseau en Hollande à la fin de Mai 1698. Il amenait avec lui trois Capitaines de vaisseau de guerre, vingt-cinq patrons de vaisseau nommés aussi Capitaines, quarante Lieutenants, trente Pilotes, trente Chirurgiens, deux cent cinquante canonniers, & plus de trois cent artisans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre, passa de Hollande à Arcangel avec le *Royal Transport*, & de là fut répandue dans les endroits où leurs services étaient nécessaires. Ceux qui furent engagés à Amsterdam prirent la route de Narva, qui apartenait à la Suède.

Pendant qu'il faisait ainsi transporter les arts d'Angleterre & de Hollande dans son pays, les Officiers qu'il avait envoyés à Rome & en Italie, engageaient aussi quelques artistes. Son Général *Sheremeto*, qui était à la tête de son Ambassade en Italie, allait de Rome à Naples, à Venise, à Malthe; & le Czar passa à Vienne avec les autres Ambassadeurs. Il avait à voir la discipline guerrière des Allemans après les flottes Anglaises, & les atteliers de Hollande. La politique avait encor autant de part au voyage que l'instruction. L'Empereur était l'allié nécessaire du Czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognitò. Les deux Monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans son séjour à

Vienne, que l'ancienne fête de l'*hôte* & de l'*hôtesse*, que *Léopold* renouvella pour lui, & qui n'avait point été en usage pendant son règne. Cette fête qui se nomme *Wurtchafft* se célèbre de cette manière. L'Empereur est l'hôtelier, l'Impératrice l'hôtelière, le Roi des Romains, les Archiducs, les Archiduchesses sont d'ordinaire les aides, & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vétues à la plus ancienne mode de leur pays: ceux qui sont appellés à la fête tirent au sort des billets. Sur chacun de ces billets est écrit le nom de la nation, & de la condition qu'on doit représenter. L'un a un billet de Mandarin Chinois, l'autre de Mirza Tartare, de Satrape Persan, ou de Sénateur Romain; une Princesse tire un billet de jardinière, ou de laitière; un Prince est paysan ou soldat. On forme des danses convenables à tous ces caractères. L'hôte & l'hôtesse & sa famille servent à table. Telle est l'ancienne institution: g) mais dans cette occasion le Roi des Romains *Joseph* & la Comtesse de *Traun* représentèrent les anciens Egyptiens; l'Archiduc *Charles* & la Comtesse de *Valstein* figuraient les Flamands du tems de *Charles-Quint*. L'Archiduchesse *Marie-Elizabeth* & le Comte de *Traun* étaient en Tartares; l'Archiduchesse *Joséphine* avec le Comte de *Vorkla* étaient à la Persane; l'Archiduchesse *Mariamne* & le Prince *Maximilien* de Hanovre en paysans de la Nord-Hollande. *Pierre* s'habilla en paysan de Frise, & on ne lui adressa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toûjours du Grand Czar de Russie. Ce sont de très-petites particularités, mais ce qui rappelle les anciennes mœurs peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt de partir de Vienne pour aller achever de s'instruire à Venise, lorsqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ses Etats.

g) MSS. de Pétersbourg & de *Le Fort*.

CHAPITRE DIXIEME.

CONJURATION PUNIE.

Milice des Strélitz abolie. Changemens dans les Usages, dans les Mœurs, dans l'Etat & dans l'Eglise.

IL avait pourvû à tout en partant, & même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu'il faisait de grand & d'utile pour son pays, fut la cause même de cette révolte.

De vieux Boyards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des Prêtres à qui les nouvelles paraissaient des sacrilèges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la Princesse *Sophie* se réveilla. Une de ses sœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même Monastère, ne servit pas peu à exciter les esprits : on représentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinssent instruire la Nation. *h*) Enfin, qui le croirait ? la permission que le Czar avait donnée de vendre du tabac dans son Empire malgré le Clergé, fut un des grands motifs des séditieux. La superstition qui dans toute la terre est un fléau si funeste, & si cher aux peuples, passa du peuple Russe aux strélitz répandus sur les frontières de la Lithuanie : ils s'assemblèrent, ils marchèrent vers Moscou, dans le dessein de mettre *Sophie* sur le Trône & de fermer le retour à un Czar qui avait violé les usages, en osant s'instruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* & par *Gordon*, mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieuës de Moscou : mais cette supériorité d'un Général étranger sur l'ancienne milice, dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrollés, irrita encor la Nation.

h) MSS de *Le Fort*.

Pour étouffer ces troubles, le Czar part secrétement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognitò le Roi *Auguste*, avec lequel il prend déja des mesures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moscou, & surprend tout le monde par sa présence : il récompense les troupes qui ont vaincu les strélitz : les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs chefs, plusieurs officiers & quelques prêtres, furent condamnés à la mort; *i*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, & on fit périr dans d'autres supplices deux mille strélitz; *k*) leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins, & surtout autour du monastère où résidaient les Princesses *Sophie* & *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre, où le crime & le châtiment furent gravés. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes & leurs enfans à Moscou furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie, dans le Royaume d'Astracan, dans le pays d'Asoph : par là, du moins, leur punition fut utile à l'Etat; ils servirent à défricher & à peupler des terres qui manquaient d'habitans & de culture.

Sept. 1698.

Peut-être si le Czar n'avait pas eu besoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des strélitz qu'il fit exécuter & qui furent perdus pour lui & pour l'Etat; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, surtout dans un pays où la population demandait tous les soins d'un Législateur : mais il crut devoir étonner & subjuguer pour jamais l'esprit de la nation par l'appareil & par la multitude des supplices. Le corps entier des strélitz, qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité, & leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu'il avait été préparé. Le Sultan

i) Mémoires du Capitaine & Ingénieur *Perri* employé en Russie par *Pierre le Grand*. MSS. de *Le Fort*.
k) MSS. de *Le Fort*.

des Turcs *Osman*, comme on l'a déja remarqué, fut déposé dans le même siècle & égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux Janissaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, ayant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande milice des strélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, & qui cependant conservant encor leur ancien esprit se révoltèrent dans Astracan en 1705. mais furent bientôt réprimés.

Autant que *Pierre* avait déployé de sévérité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit quelque tems après son favori *Le Fort*, qui mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-six ans. Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands Souverains. Il assista lui-même au convoi une pique à la main marchant après les Capitaines au rang de Lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du Général, enseignant à la fois à sa Noblesse à respecter le mérite & les grades militaires.

12 Mars 1699. n. st.

On connut après la mort de *Le Fort*, que les changemens préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du Czar. Il s'était confirmé dans ses projets par ses conversations avec *Le Fort*, mais il les avait tous conçus, & il les exécuta sans lui.

Dès qu'il eut détruit les strélitz, il établit des régimens réguliers sur le modèle Allemand; ils eurent des habits courts & uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vétus auparavant: l'exercice fut plus régulier.

Les gardes Préobazinski étaient déja formés: ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le Czar jeune encor avait exercée dans la retraite de Préobazinski, du tems que sa sœur *Sophie* gouvervait l'Etat; & l'autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses Boyards & de ses Knès commençassent par être soldats avant d'être Officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise & vers Asoph, & il fa-

lut qu'ils fissent l'apprentissage de matelot. On n'osait refuser un Maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais & les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des écluses, à établir des chantiers où l'on pût caréner les vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs & du Volga, abandonné par l'Allemand *Brakel*. Dès lors les réformes dans son Conseil d'Etat, dans les finances, dans l'Eglise, dans la société même, furent commencées.

Les finances étaient à peu près administrées comme en Turquie. Chaque Boyard payait pour ses terres une somme convenue, qu'il levait sur ses paysans serfs; le Czar établit pour ses receveurs des bourgeois, des Bourguemestres qui n'étaient pas assez puissans pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle administration des finances fut ce qui lui couta le plus de peine; il falut essayer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'Eglise, qu'on croit partout difficile & dangereuse, ne le fut point pour lui. Les Patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du Trône, ainsi que les strélitz; *Nicon* avec audace, *Joachim* un des successeurs de *Nicon* avec souplesse. Les Evêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives & à la mort, droit contraire à l'esprit de la Religion & au Gouvernement : cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le Patriarche *Adrien* étant mort à la fin du siècle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entiérement abolie; les grands biens affectés au Patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Si le Czar ne se fit pas le Chef de l'Eglise Russe, comme les Rois de la Grande Bretagne le sont de l'Eglise Anglicane, il en fut en effet le maître absolu, parce que les Synodes n'osaient ni désobéir à un Souverain despotique, ni disputer contre un Prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jetter les yeux sur le préambule de l'édit de ses réglemens ecclésiastiques donné en

1721. pour voir qu'il agiſſait en Légiſlateur & en Maître. *Nous nous croirions coupables d'ingratitude envers le Très-haut, ſi après avoir réformé l'ordre militaire & le civil, nous négligions l'ordre ſpirituel &c. A ces cauſes, ſuivant l'exemple des plus anciens Rois dont la piété eſt célèbre, nous avons pris ſur nous le ſoin de donner de bons réglemens au Clergé.* Il eſt vrai qu'il établit un Synode pour faire exécuter ſes loix eccléſiaſtiques; mais les membres du Synode devaient commencer leur miniſtère par un ſerment dont lui-même avait écrit & ſigné la formule : ce ſerment était celui de l'obéiſſance: en voici les termes: *Je jure d'être fidèle & obéiſſant ſerviteur & ſujet à mon naturel & véritable Souverain, aux auguſtes ſucceſſeurs qu'il lui plaira de nommer en vertu du pouvoir inconteſtable qu'il en a: Je reconnais qu'il eſt le Juge ſuprême de ce Collège ſpirituel : je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends & que j'explique ce ſerment dans toute la force & le ſens que les paroles préſentent à ceux qui le liſent ou qui l'écoutent.* Ce ſerment eſt encor plus fort que celui de Suprématie en Angleterre. Le Monarque Ruſſe n'était pas à la vérité un des Pères du Synode, mais il dictait leurs loix, il ne touchait point à l'encenſoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ſes Etats qui avaient beſoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature & au bien public. L'ancien uſage de l'Egliſe Ruſſe eſt que les Prêtres ſéculiers ſe marient au moins une fois; ils y ſont même obligés: & autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils ceſſaient d'être Prêtres. Mais une multitude de jeunes gens & de jeunes filles qui font vœu dans un cloître d'être inutiles, & de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereux; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eſt-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend preſque jamais, & il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revétu d'un emploi public.

Ce réglement a été aboli depuis lui, lorſqu'on a cru devoir plus de condeſcendance aux monaſtères, mais pour la dignité de Patriarche, elle n'a jamais été rétablie; les grands revenus du Patriarchat ayant été employés au payement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'Antechriſt, parce qu'il ne voulait point de Patriarche: & l'art de l'imprimerie que le Czar encourageait ſervit à faire imprimer contre lui des libelles: mais auſſi un autre prêtre répondit que ce Prince ne pouvait être l'Antechriſt, parce que le nombre de 666 ne ſe trouvait pas dans ſon nom, & qu'il n'avait point le ſigne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre* en effet donna bien plus à ſon Egliſe qu'il ne lui ôta; car il rendit peu à peu le Clergé plus régulier & plus ſavant. Il a fondé à Moſcou trois Collèges, où l'on aprend les langues, & où ceux qui ſe deſtinaient à la prêtriſe étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceſſaires, était l'abolition, ou du moins l'adouciſſement de trois grands Carêmes; ancien aſſujettiſſement de l'Egliſe Grecque, auſſi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, & ſurtout pour les ſoldats, que le fut l'ancienne ſuperſtition des Juifs de ne point combattre le jour du Sabat. Auſſi le Czar diſpenſa-t-il au moins ſes troupes & ſes ouvriers de ces Carêmes, dans leſquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'uſage de s'enyvrer. Il les diſpenſa même de l'abſtinence les jours maigres; les aumoniers de vaiſſeau & de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, & le donnerent ſans répugnance.

Le Calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la Terre par les Chefs de la Religion; non ſeulement à cauſe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'Aſtronomie n'était guères connue que des prêtres. L'année commençait au 1er. de Septembre chez les Ruſſes; il ordonna que déſormais l'année commencerait au premier Janvier, comme

dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700. à l'ouverture du siécle, qu'il fit célébrer par un Jubilé & par de grandes solemnités. La populace admirait comment le Czar avait pû changer le cours du soleil. Quelques obstinés, persuadés que Dieu avait créé le Monde en Septembre continuèrent leur ancien stile : mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries, & bientôt dans tout l'Empire. *Pierre* n'adoptait pas le Calendrier Grégorien, que les Mathématiciens Anglais rejettaient, & qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquiéme siécle, tems auquel on avait connu l'usage des lettres, on écrivait sur des rouleaux, soit d'écorce, soit de parchemin, & ensuite sur du papier. Le Czar fut obligé de donner un édit par lequel il était ordonné de n'écrire que selon notre usage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages se faisaient auparavant comme dans la Turquie & dans la Perse, où l'on ne voit celle qu'on épouse que lorsque le contrat est signé, & qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet usage est bon chez des peuples où la polygamie est établie, & où les femmes sont renfermées ; il est mauvais pour les pays où l'on est réduit à une femme, & où le divorce est rare.

Le Czar voulut accoutumer sa nation aux mœurs & aux coûtumes des nations chez lesquelles il avait voyagé, & dont il avait tiré tous les Maîtres qui instruisaient alors la sienne.

Il était utile que les Russes ne fussent point vétus d'une autre manière que ceux qui leur enseignaient les arts ; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, & trop entretenue par la différence des vétemens. L'habit de cérémonie qui tenait alors du Polonais, du Tartare, & de l'ancien Hongrois, était, comme on l'a dit, très-noble ; mais l'habit des bourgeois & du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées vers la ceinture qu'on donne encor à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la

robe fut autrefois le vétement de toutes les nations; ce vétement demandait moins de façon & moins d'art; on laissait croître sa barbe par la même raison. Le Czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations & la coûtume de se raser à sa Cour: mais le peuple fut plus difficile; on fut obligé d'imposer une taxe sur les habits longs & sur les barbes. On suspendait aux portes de la ville des modèles de just'aucorps : on coupait les robes & les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gayement, & cette gayeté même prévint les séditions.

L'attention de tous les Législateurs fut toûjours de rendre les hommes sociables; mais pour l'être, ce n'est pas assez d'être rassemblés dans une ville, il faut se communiquer avec politesse: cette communication adoucit partout les amertumes de la vie. Le Czar introduisit les *assemblées*, en Italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces assemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de société. Ainsi jusqu'à la civilité de ses sujets, tout fut son ouvrage & celui du tems.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *esclave*, dont les Russes se servaient quand ils pouvaient parler aux Czars, & quand ils présentaient des requêtes; il ordonna qu'on se servît du mot de *raad*, qui signifie *sujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéissance, & devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établissement ou un changement nouveau. Il porta l'attention jusqu'à faire placer sur le chemin de Moscou à Véronise, des poteaux peints qui servaient de colomnes milliaires de verste en verste, c'est-à-dire, à la distance de sept cent cinquante pas, & fit construire des espèces de caravanserais de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa Cour, haïssant le faste dans

dans sa personne, & le croyant nécessaire aux autres. Il institua l'Ordre de *St. André l)* à l'imitation de ces Ordres dont toutes les Cours de l'Europe sont remplies. *Golovin*, successeur de *Le Fort* dans la dignité de grand Amiral, fut le premier Chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple; cette marque d'honneur ne coûte rien à un Souverain, & flatte l'amour propre d'un sujet sans le rendre puissant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues avec applaudissement de la plus saine partie de la nation, & les plaintes des partisans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raisonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de ses Etats, une trêve avantageuse avec l'Empire Turc le mettait en liberté d'étendre ses frontières d'un autre côté. *Mustapha second* vaincu par le Prince *Eugène* à la bataille de Zenta en 1697. ayant perdu la Morée conquise par les Vénitiens, & n'ayant pû défendre Asoph, fut obligé de faire la paix avec tous ses vainqueurs; elle fut concluë à Carlovits entre Petervaradin & Salankemen, lieux devenus célèbres par ses défaites. Temisvar fut la borne des possessions Allemandes, & des domaines Ottomans. Kaminiek fut rendu aux Polonais; la Morée & quelques villes de la Dalmatie prises par les Vénitiens leur restèrent pour quelque tems; & *Pierre Premier* demeura maître d'Asoph & de quelques forts construits dans les environs. Il n'était guères possible au Czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces auparavant divisées, & maintenant réunies, feraient tombées sur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établissemens sur la mer Caspienne ne comportaient pas une flotte guerrière: il tourna donc ses desseins vers la mer Baltique, sans abandonner la marine du Tanaïs, & du Volga.

1699. 26. Janv.

l) 10. Septembre 1698. On suit toûjours le nouveau stile.

CHAPITRE ONZIEME.

GUERRE CONTRE LA SUEDE.

Bataille de Narva.

Année 1700. IL s'ouvrait alors une grande scène vers les frontières de la Suède. Une des principales causes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie jusqu'à Dresde, & qui désolèrent tant d'Etats pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir suprême dans *Charles onze* Roi de Suède, père de *Charles douze*. On ne peut trop répéter ce fait, il importe à tous les Trônes & à tous les peuples. Presque toute la Livonie avec l'Estonie entière, avait été abandonnée par la Pologne au Roi de Suède *Charles onze*, qui succéda à *Charles dix* précisément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'est l'usage, sous la réserve de tous ses privilèges. *Charles onze* les respecta peu. *Jean Reinold Patkul*, Gentilhomme Livonien, vint à Stockholm en 1692. à la tête de six députés de la Province, porter aux pieds du Trône des plaintes respectueuses & fortes : *m*) pour toute réponse on mit les six députés en prison, & on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur & la vie* : il ne perdit ni l'un ni l'autre ; il s'évada, & resta quelque tems dans le pays de Vaud en Suisse. Lorsque depuis il aprit qu'*Auguste* Electeur de Saxe avait promis à son avénement au Trône de Pologne de recouvrer les Provinces arrachées au Royaume, il courut à Dresde représenter la facilité de reprendre la Livonie, & de se venger sur un Roi de dix-sept ans des conquêtes de ses ancêtres.

m) *Norberg* Chapelain & Confesseur de *Charles XII.* dit dans son histoire, *qu'il eut l'insolence de se plaindre des vexations, & qu'on le condamna à perdre l'honneur & la vie.* C'est parler en prêtre du despotisme. Il eût dû remarquer qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait son devoir.

Dans le même tems le Czar *Pierre* pensait à se saisir de l'Ingrie & de la Carélie. Les Russes avaient autrefois possedé ces Provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans les tems des faux *Démétrius* : ils les avaient conservées par des traités. Une nouvelle guerre & de nouveaux traités pouvaient les donner à la Russie. *Patkul* alla de Dresde à Moscou ; & animant deux Monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, & hâta leurs préparatifs pour saisir tout ce qui est à l'orient & au midi de la Finlande. 1700.

Précisément dans le même tems le nouveau Roi de Dannemark *Fréderic IV.* se liguait avec le Czar & le Roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui semblait devoir succomber. *Patkul* eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga, capitale de la Livonie, & de presser le siége en qualité de Général-Major.

Le Czar fit marcher environ soixante mille hommes vers l'Ingrie. Il est vrai que dans cette grande armée il n'y avait guères que douze mille soldats bien aguerris qu'il avait disciplinés lui-même, tels que ses deux régimens des gardes, & quelques autres ; le reste était des milices mal armées ; il y avait quelques Cosaques, & des Tartares Circassiens : mais il trainait après lui cent quarante-cinq piéces de canon. Il mit le siége devant Narva, petite ville en Ingrie qui a un port commode ; & il était très-vraisemblable que la place serait bientôt emportée.

Toute l'Europe sait comment *Charles douze*, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ses ennemis l'un après l'autre, descendit dans le Dannemark, finit la guerre de Dannemark en moins de six semaines, envoya du secours à Riga, en fit lever le siége, & marcha aux Russes devant Narva au milieu des glaces au mois de Novembre. Septemb.

Le Czar comptant sur la prise de la ville était allé à Novogorod, amenant avec lui son favori *Menzikoff*, alors Lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment Préobazinski, devenu depuis Felt-Maréchal & Prince, homme dont la 18. Nov.

1700. ſingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étenduë.

Pierre laiſſa ſon armée & ſes inſtructions pour le ſiége au Prince *de Croy*, originaire de Flandres, qui depuis peu était paſſé à *n*) ſon ſervice. Le Prince *Dolgorouki* fut le Commiſſaire de l'armée. La jalouſie entre ces deux Chefs, & l'abſence du Czar, furent en partie cauſe de la défaite inouïe de Narva. *Charles douze* ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ſes troupes au mois d'Octobre, s'avance au Nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé de Ruſſes. Il marche, & en bat encor un autre. Les fuyards retournent au camp devant Narva, & y portent l'épouvante. Cependant on était déja au mois de Novembre. Narva quoique mal aſſiégée était prête de ſe rendre. Le jeune Roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, & ne pouvait oppoſer que dix piéces d'artillerie à cent quarante-cinq canons dont les retranchemens des Ruſſes étaient bordés. Toutes les rélations de ce tems-là, tous les hiſtoriens ſans exception, font monter l'armée Ruſſe devant Narva à quatre-vingt mille combatans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir diſent ſoixante, d'autres quarante mille; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, & que cette journée eſt une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont ſouvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer avec ſa petite troupe cette armée ſi ſupérieure; & profitant d'un vent violent & d'une groſſe neige que ce vent portait contre les Ruſſes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques piéces de canon avantageuſement poſtées. Les Ruſſes n'eurent pas le tems de ſe reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au viſage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, & n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre.

30. Nov.

Le Duc *de Croy* voulut donner des ordres, &

n) Voyez l'Hiſtoire de *Charles XII*.

le Prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. 1700.
Les Officiers Russes se soulèvent contre les Officiers Allemands; ils massacrent le Secretaire du Duc, le Colonel *Lyon*, & plusieurs autres. Chacun quitte son poste; le tumulte, la confusion, la terreur panique se répand dans toute l'armée. Les troupes Suédoises n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent se jetter dans la rivière de Narva, & une foule de soldats y fut noyée; les autres abandonnaient leurs armes & se mettaient à genoux devant les Suédois. Le Duc *de Croy*, le Général *Allard*, les Officiers Allemands, qui craignaient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au Comte *Steinbock*; le Roi de Suède Maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ses pieds, jettant les armes, défilant devant lui nuë tête. Le Knès *Dolgorouki* & tous les autres Généraux Moscovites se rendent à lui comme les Généraux Allemands; & ce ne fut qu'après s'être rendus, qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les prisonniers se trouva le fils du Roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockholm; on l'appellait *Mittelesky*, *Czarovits*, fils de Czar: ce qui est une nouvelle preuve que ce titre de Czar ou Tzar ne tirait point son origine des Césars Romains.

Du côté de *Charles XII.* il n'y eut guères que douze cent soldats tués dans cette bataille. Le journal du Czar qu'on m'a envoyé de Pétersbourg dit qu'en comptant les soldats qui périrent au siége de Narva & dans la bataille, & qui se noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que six mille hommes. L'indiscipline & la terreur firent donc tout dans cette journée. Les prisonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs; & si on en croit *Norberg* o) le Comte *Piper*, qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l'armée Suédoise. Si ce fait était

o) Page 439. tome premier, édition in 4°. à la Haye.

1700. vrai, les Suédois auraient fait soixante & douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable & singulier, c'est que le Roi de Suède permit à la moitié des soldats Russes de s'en retourner désarmés, & à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au Czar des troupes, qui enfin étant disciplinées devinrent redoutables. *p*)

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII.* les eut, magazins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou pris, tout le pays à la discrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Narva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskou, le Czar parut sans ressource pour soutenir la guerre; & le Roi de Suéde vainqueur en moins d'une année des Monarques de Dannemark, de Pologne, & de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'osent encor prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans son caractère avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

Un Evêque de Russie composa une prière *q*) à *St. Nicolas*, au sujet de cette défaite; on la récita dans la Russie. Cette piéce qui fait voir l'esprit du tems & de quelle ignorance *Pierre* a tiré son pays, disait que les enragés & épouvantables Suédois étaient des sorciers: on s'y plaignait d'avoir été abandonné par *St. Nicolas*. Les Evêques Russes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles piéces: & sans faire tort à *St. Nicolas*, on s'aperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il falait s'adresser.

p) Le Chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Narva, le grand Turc écrivit aussi-tôt une lettre de félicitation au Roi de Suède, en ces termes: *Le Sultan Bassa par la grace de Dieu au Roi Charles XII. &c.* La lettre est datée de l'ére de la création du monde.

q) Elle est imprimée dans la plûpart des journaux & des piéces de ce tems-là, & se trouve dans l'histoire de *Charles XII.* Roi de Suède.

CHAPITRE DOUZIEME.

Ressources après la bataille de Narva; ce désastre entiérement réparé. Conquête de Pierre *auprès de Narva même. Ses travaux dans son Empire. La personne qui fut depuis Impératrice, prise dans le sac d'une ville. Succès de* Pierre; *son triomphe à Moscou. r)*

ANNÉES 1701, & 1702.

LE Czar ayant quitté son armée devant Narva sur la fin de Novembre 1700. pour se concerter avec le Roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance était aussi inébranlable que la valeur de *Charles XII.* était intrépide & opiniâtre. Il différa ses conférences avec *Auguste* pour apporter un prompt remède au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, & de là à Pleskou sur le lac Peipus.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec; Je sais bien, disait-il, que les Suédois seront longtems supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre après avoir pourvû aux premiers besoins, après avoir ordonné partout des levées, court à Moscou, faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant Narva; on manquait de bronze; il prend les cloches des églises & des monastères. Ce trait ne marquait pas de superstition, mais aussi il ne marquait pas d'impieté. On fabrique donc avec des cloches, cent gros canons, cent quarante-trois piéces de campagne depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus; il les envoye à Pleskou. Dans d'autres pays un Chef ordonne,

r) Tiré tout entier, ainsi que les suivans, du journal de *Pierre le Grand* envoyé de Petersbourg.

1701. & on exécute; mais alors il falait que le Czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le Roi de Dannemark, qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, & trois de cavalerie; engagement que ce Roi n'osa remplir.

27. Févr. A peine ce traité est-il signé, qu'il revole vers le théâtre de la guerre; il va trouver le Roi *Auguste* à Birzen sur les frontières de Courlande & de Lithuanie. Il falait fortifier ce Prince dans la résolution de soutenir la guerre contre *Charles XII.* Il falait engager la Diète Polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un Roi de Pologne n'est que le Chef d'une République. Le Czar avait l'avantage d'être toûjours obéi; mais un Roi de Pologne, un Roi d'Angleterre, & aujourd'hui un Roi de Suède, négocient toujours avec leurs sujets. *Patkul* & les Polonais partisans de leur Roi assistèrent à ces conférences. *Pierre* promit des subsides, & vingt mille soldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la Diète voulût s'unir à son Roi & l'aider à recouvrer cette province : mais les propositions du Czar firent moins d'effet sur la Diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de se voir gênés par les Saxons & par les Russes, & ils redoutaient encor plus *Charles XII.* Ainsi le plus nombreux parti conclut à ne point servir son Roi & à ne point combattre.

Les partisans du Roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire; & enfin de ce qu'*Auguste* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en résulta dans ce Royaume une guerre civile.

Févr. *Pierre* n'avait donc dans le Roi *Auguste* qu'un allié peu puissant, & dans les troupes Saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait partout *Charles XII.* réduisait *Pierre* à ne se soutenir que par ses propres forces.

1. Mars. Ayant couru de Moscou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguste*, il revole de Courlande à Moscou pour hâter l'accomplissement de ses pro-

messes. Il fait en effet marcher le Prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna où les Saxons étaient retranchés. 1701.

Cette terreur commune augmenta, quand *Charles* passant la Duna, malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord opposé, eut remporté une victoire complette; quand sans attendre un moment il eut soumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, & que la faction Polonaise ennemie d'*Auguste* fut encouragée par le vainqueur. Juillet

Pierre n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le Général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, & qui avait passé à son service, lui fournissait des officiers Allemands, disciplinait ses troupes & lui tenait lieu du Général *Le Fort*; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le Czar fournissait des relais à tous les officiers, & même aux soldats Allemands ou Livoniens ou Polonais, qui venaient servir dans ses armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie & de l'Estonie, & à l'occident de la province de Novogorod, est le grand lac Peipus, qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, & duquel sort au septentrion la rivière de Naiova, qui baigne les murs de cette ville de Narva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieuës communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large: il était nécessaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaisseaux Suédois d'insulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer sur leurs côtes, mais surtout pour former des matelots. *Pierre* pendant toute l'année 1701. fit construire sur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune; d'autres barques furent armées en guerre sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, & fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés en 1697.

1701. sur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait souvent ces ouvrages pour aller à Moscou & dans ses autres provinces affermir toutes les innovations commencées & en faire de nouvelles.

Les Princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics, se sont fait un nom : mais que *Pierre* après l'infortune de Narva s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caspienne & le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille.

1702. Ce fut en 1702. qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga : mais ce second projet était encor fort éloigné, puisque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, & *Pierre* faisait venir de Pologne & de Saxe à Moscou des bergers & des brebis pour avoir des laines avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps ; il établissait des manufactures de linge, des papéteries : on faisait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs : les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ses Etats & à les défendre.

Charles poursuivait le cours de ses victoires, & laissait vers les Etats du Czar assez de troupes pour conserver, à ce qu'il croyait, toutes les possessions de la Suède. Le dessein était déja pris de détrôner le Roi *Auguste*, & de poursuivre ensuite le Czar jusqu'à Moscou avec ses armes victorieuses.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Russes & les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toûjours supérieurs, & dans les rencontres mêmes où ils avaient l'avantage, les Russes s'aguerrissaient. Enfin un an après la bataille de Narva le Czar avait déja des troupes si bien disciplinées, qu'elles vainquirent un des meilleurs Généraux de *Charles*.

1702.

Pierre était à Pleskou, & de là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un Russe, qui les défit. Son Général *Sheremeto* enleva près de Derpt, sur les frontières de la Livonie, plusieurs quartiers au Général Suédois *Slippembac*, par une manœuvre habile; & ensuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux Suédois au nombre de quatre, & c'était beaucoup alors.

11. Janv.

Les lacs de Peipus & de Ladoga furent quelque tems après des théatres de batailles navales, les Suédois y avaient le même avantage que sur terre, celui de la discipline & d'un long usage; cependant les Russes combattirent quelquefois avec succès sur leurs demi-galères; & dans un combat général sur le lac Peipus, le Velt-Maréchal *Sheremeto* prit une frégate Suédoise.

May.

C'était par ce lac Peipus que le Czar tenait continuellement la Livonie & l'Estonie en allarme; ses galères y débarquaient souvent plusieurs régimens; on se rembarquait quand le succès n'était pas favorable, & s'il l'était, on poursuivait ses avantages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux partout ailleurs.

Juin & Juillet

Les Russes dans toutes ces actions étaient toûjours supérieurs en nombre: c'est ce qui fit que *Charles XII.* qui combattait si heureusement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des succès du Czar; mais il dut considérer que ce grand nombre s'aguerrissait tous les jours, & qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Pendant qu'on se bat sur terre & sur mer vers la Livonie, l'Ingrie & l'Estonie, le Czar apprend qu'une flotte Suédoise est destinée pour aller ruiner Arcangel; il y marche; on est étonné d'entendre qu'il est sur les bords de la mer glaciale, tandis qu'on le croit à Moscou. Il met tout en état de défense, prévient la descente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pose la première pierre, retourne à Mos-

Juillet

1702. cou, & de là vers le théatre de la guerre.

Charles avançait en Pologne, mais les Russes avançaient en Ingrie & en Livonie. Le Maréchal *Sheremeto* va à la rencontre des Suédois, commandés par *Slippembac*; il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac, & la gagne : il prend seize drapeaux & vingt canons. *Norberg* met ce combat au 1er. Décembre 1701. & le journal de *Pierre le Grand* le place au 19. Juillet 1702.

6. Août. Il avance, il met tout à contribution, il prend la petite ville de Mariembourg sur les confins de la Livonie & de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom; mais celle-ci, quoiqu'elle n'existe plus, est cependant plus célèbre que toutes les autres par l'avanture de l'Impératrice *Cathérine*.

Cette petite ville s'étant renduë à discrétion, les Suédois, soit par inadvertance, soit à dessein, mirent le feu aux magasins. Les Russes irrités détruisirent la ville & emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune Livonienne, élevée chez le Ministre Luthérien du lieu nommé *Gluck*; elle fut du nombre des captives; c'est celle-là même qui devint depuis la Souveraine de ceux qui l'avaient prise, & qui a gouverné les Russes sous le nom d'Impératrice *Cathérine*

On avait vû auparavant des citoyennes sur le Trône; rien n'était plus commun en Russie, & dans tous les Royaumes de l'Asie, que les mariages des Souverains avec leurs sujettes; mais qu'une étrangère prise dans les ruines d'une ville saccagée soit devenue la Souveraine absolue de l'Empire où elle fut amenée captive, c'est ce que la fortune & le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La suite de ce succès ne se démentit point en Ingrie; la flotte des demi-galères Russes sur le lac Ladoga, contraignit celle des Suédois de se retirer à Vibourg à une extrémité de ce grand lac : de là ils purent voir à l'autre bout le siège de la forteresse de Notebourg, que le Czar fit entre-

prendre par le Général *Sheremeto*. C'était une entreprise bien plus importante qu'on ne pensait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet constant des desseins de *Pierre*.

1702.

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une isle du Lac Ladoga, & qui dominant sur ce lac rendait son possesseur Maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer; elle fut battue nuit & jour depuis le 18. Septembre jusqu'au 12. Octobre. Enfin les Russes montèrent à l'assaut par trois brèches. La garnison Suédoise était réduite à cent soldats en état de se défendre; & ce qui est bien étonnant, ils se défendirent, & ils obtinrent sur la brèche même une capitulation honorable; encor le Colonel *Slippembac* qui commandait dans la place, ne voulut se rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux Officiers Suédois du poste le plus voisin pour examiner les brèches, & pour rendre compte au Roi son Maître, que quatre-vingt-trois combattans qui restaient alors, & cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière, que quand il était impossible de combattre plus long-tems, & de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le Czar avait à faire, & de quelle nécessité avaient été pour lui ses efforts & sa discipline militaire.

16. octob.

Il distribua des médailles d'or aux officiers, & récompensa tous les soldats; mais aussi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un assaut: leurs camarades leur crachèrent au visage, & ensuite les arquebusèrent, pour joindre la honte au supplice.

Notebourg fut réparé; son nom fut changé en celui de *Shlusselbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place est la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Le premier Gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très-bon officier, & qui s'étant signalé dans le siége mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite sans naissance.

1702. Après cette campagne de 1702. il voulut que *Sheremeto*, & tous les officiers qui s'étaient distingués, entrassent en triomphe dans Moscou. Tous les prisonniers faits dans cette campagne marchèrent à la suite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux & les étendarts des Suédois, avec le pavillon de la frégate prise sur le lac Peipus. *Pierre* travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entreprises qu'elle célébrait.

17. Dec.

Ces solemnités devaient inspirer l'émulation, sans quoi elles eussent été vaines. *Charles* les dédaignait, & depuis le jour de Narva il méprisait ses ennemis, & leurs efforts, & leurs triomphes.

CHAPITRE TREIZIEME.

REFORME A MOSCOU.

Nouveaux succès. Fondation de Pétersbourg. Pierre *prend Narva, &c.*

Année 1703. LE peu de séjour que le Czar fit à Moscou au commencement de l'hiver 1703. fut emploié à faire exécuter tous ses nouveaux réglemens, & à perfectionner le civil ainsi que le militaire; ses divertissemens mêmes furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les Boyards & les Dames aux nôces d'un de ses boufons · il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisoit au seiziéme siècle. *s*) Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut sévérement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-

s) Tiré du journal de *Pierre le Grand*.

de-vie; il ne permit pas ce jour là d'autre boisson : on se plaignit en vain, il répondait en raillant, „ Vos ancêtres en usaient ainsi, les usages „ anciens sont toûjours les meilleurs. „ Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toûjours le tems passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures : & il y a encor des Nations qui auraient besoin d'un tel exemple.

Un établissement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères Russes & Latins, dont tous les instrumens avaient été tirés de Hollande, & où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions Russes de quelques livres sur la morale & les arts. *Fergusson* établit des écoles de géométrie, d'astronomie, de navigation.

Une fondation non moins nécessaire fut celle d'un vaste hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantise & qui perpétuent la misère, mais tel que le Czar en avait vû dans Amsterdam, où l'on fait travailler les vieillards & les enfans, & où quiconque est renfermé dévient utile.

Il établit plusieurs manufactures; & dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naissance dans Moscou, il courut à Véronise, & il y fit commencer deux vaisseaux de quatre-vingt piéces de canon, avec de longues caisses exactement fermées sous les varangues, pour élever le vaisseau & le faire passer sans risque au-dessus des barres & des bancs de sable qu'on rencontre près d'Asoph; industrie à peu près semblable à celle dont on se sert en Hollande pour franchir le Pampus.

Ayant préparé ses entreprises contre les Turcs, il revole contre les Suédois; il va voir les vaisseaux qu'il faisait construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga & celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes; tout y respirait la guerre, tandis qu'il faisait fleurir à Moscou les arts de la paix : une source d'eaux minérales découverte depuis dans Olonitz augmen-

30. Mars.

1703. ta sa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg.

Nous avons déja dit qu'il avait voulu passer par tous les grades militaires : il était Lieutenant de bombardiers sous le Prince *Menzikoff*, avant que ce Favori eût été fait Gouverneur de Shlusselbourg. Il prit alors la place de Capitaine, & servit sous le Maréchal *Sheremeto*.

Il y avait une forteresse importante près du lac Ladoga, nommée Nianz ou Nia, près de la Neva. Il était nécessaire de s'en rendre maître pour s'assurer ses conquêtes, & pour favoriser ses desseins. Il falut l'assiéger par terre, & empêcher que les secours ne vinssent par eau. Le Czar se chargea lui-même de conduire des barques chargées de soldats, & d'écarter les convois des Suédois. *Sheremeto* conduisit les tranchées; la citadelle se rendit. Deux vaisseaux Suédois abordèrent trop tard pour la secourir; le Czar les attaqua avec ses barques, & s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompense de ce service, *le Capitaine des bombardiers fut créé Chevalier de l'Ordre de* St. André, *par l'Amiral* Golovin, *premier Chevalier de l'Ordre.*

12. May.

Après la prise du fort de Nya, il résolut enfin de bâtir sa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva sur le golphe de Finlande.

Les affaires du Roi *Auguste* étaient ruinées; les victoires consécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, & ses amis même l'avaient forcé de renvoyer au Czar environ vingt mille Russes dont son armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce sacrifice ôter aux mécontens le prétexte de se joindre au Roi de Suède : mais on ne désarme ses ennemis que par la force, & on les enhardit par la faiblesse. Ces vingt mille hommes que *Patkul* avait disciplinés, servirent utilement dans la Livonie & dans l'Ingrie, pendant qu'*Auguste* perdait ses Etats. Ce renfort, & surtout la possession de Nya, le mirent en état de fonder sa nouvelle capitale.

Ce fut donc dans ce terrain désert & maréca-

geux, qui ne communique à la terre ferme que par un ſeul chemin, qu'il jetta *t*) les premiers fondemens de Pétersbourg, au ſoixantiéme degré de latitude, & au quarante-quatriéme & demi de longitude. Les débris de quelques baſtions de Niantz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des Iſles qui eſt aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établiſſement dans un marais où les grands vaiſſeaux ne pouvaient aborder, mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville ſe former, & enfin la petite Iſle de Cronſlot qui eſt devant la ville, devenir en 1704. une forteresſe imprenable, ſous le canon de laquelle les plus-grandes flottes peuvent être à l'abri.

1703.

Ces ouvrages qui ſemblaient demander un tems de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre ; & des ouvriers de toute eſpèce venaient de Moſcou, d'Aſtracan, de Caſan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il falut raffermir & élever, l'éloignement des ſecours, les obſtacles imprévus qui renaiſſent à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur ; il eut une ville en cinq mois de tems. Ce n'était qu'un aſſemblage de cabanes avec deux maiſons de briques, entourées de remparts, & c'était tout ce qu'il falait alors ; la conſtance & le tems ont fait le reſte. Il n'y avait encor que cinq mois que Pétersbourg était fondée, lorſqu'un vaiſſeau Hollandais y vint trafiquer ; le patron reçut des gratifications, & les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

Nov.

Pierre en dirigeant cette colonie la mettait en ſureté tous les jours par la priſe des poſtes voiſins. Un Colonel Suédois nommé *Croniort* s'était poſté ſur la rivière Seſtra, & menaçait la ville naiſſante. *Pierre* court à lui avec ſes deux régimens des gar-

9 Juil.

t) 1703. 27. May, jour de la Pentecôte, fondation de Pétersbourg.

1703. des, le défait, & lui fait repasser la rivière. Ayant ainsi mis sa ville en sureté, il va à Olonits commander la construction de plusieurs petits vaisseaux, Sept. & retourne à Pétersbourg sur une frégate qu'il a fait construire avec six bâtimens de transport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce tems-là même, il tend toûjours la Nov. main au Roi de Pologne; il lui envoye douze mille hommes d'infanterie, & un subside de trois cent mille roubles, qui font plus de quinze cent mille francs de notre monnoye. Nous avons déja remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu; les dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissemens, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Asoph, Arcangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encor de quoi secourir son allié d'hommes & d'argent. Le Hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce tems là en Russie, & avec qui *Pierre* s'entretint comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le Czar lui dit qu'il avait encor trois cent mille roubles de reste dans ses coffres après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

Pour mettre sa ville naissante de Pétersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modèle en bois, & laisse à *Menzikoff* le soin de faire exécuter 5 Nov. l'ouvrage sur son modèle. De là il va passer l'hyver à Moscou, pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les loix, dans les mœurs, dans les usages. Il règle ses finances, & y met un nouvel ordre; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Asoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok.

1704. Janv. La Porte allarmée lui envoya un Ambassadeur pour se plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans ses Etats, comme le grand Seigneur dans les siens, & que ce n'était

point enfreindre la paix que de rendre la Russie respectable sur le Pont-Euxin. 1704.

Retourné à Pétersbourg, il trouve sa nouvelle citadelle de Cronslot, fondée dans la mer, & achevée; il la garnit d'artillerie. Il falait pour s'affermir dans l'Ingrie, & pour réparer entiérement la disgrace essuiée devant Narva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce siége, une petite flotte de brigantins Suédois parait sur le lac Peipus, pour s'opposer à ses desseins. Les demi-galères Russes vont à sa rencontre, l'attaquent & la prennent toute entière; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on assiége Narva par terre & par mer, & ce qui est plus singulier, on assiége en même tems la ville de Derpt en Estonie. 30 Mars. Avril.

Qui croirait qu'il y eût une Université dans Derpt? *Gustave Adolphe* l'avait fondée, & elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'est connu que par l'époque de ces deux siéges. *Pierre* va incessamment de l'un à l'autre presser les attaques & diriger toutes les opérations. Le Général Suédois *Slippembac* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cent hommes.

Les assiégés attendaient le moment où il allait jetter du secours dans la place. *Pierre* imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie & à un de cavalerie, des uniformes, des étendarts, des drapeaux Suédois. Ces prétendus Suédois attaquent les tranchées; les Russes feignent de fuir; la garnison trompée par l'apparence fait une sortie; alors les faux attaquants & les attaqués se réunissent, ils fondent sur la garnison dont la moitié est tuée, & l'autre moitié rentre dans la ville. *Slippembac* arrive bientôt en effet pour la secourir, & il est entiérement battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que *Pierre* allait donner un assaut général. 27 Juin. 23 Juillet

Un assez grand échec que le Czar reçoit en même tems sur le chemin de sa nouvelle ville de Pétersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâ-

1704. tir ſa ville, ni de preſſer le ſiége de Narva. Il avait, comme on l'a vû, envoyé des troupes & de l'argent au Roi *Auguſte* qu'on détrônait; ces deux ſecours furent également inutiles. Les Ruſſes joints aux Lithuaniens du parti d'*Auguſte*, furent abſolument défaits en Courlande, par le Général Suédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie, l'Eſtonie, & l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du Czar, & lui faire perdre tout le fruit de ſes grandes entrepriſes. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, & *Charles* ne s'y oppoſait pas aſſez; il cherchait une gloire moins utile & plus brillante.

31 Juillet

Dès le 12. Juillet 1704. un ſimple Colonel Suédois à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau Roi par la Nobleſſe Polonaiſe dans le champ d'élection nommé *Kolo* près de Varſovie. Un Cardinal Primat du Royaume, & pluſieurs Evêques, ſe ſoumettaient aux volontés d'un Prince Luthérien, malgré toutes les menaces & les excommunications du Pape: tout cédait à la force. Perſonne n'ignore comment fut faite l'élection de *Staniſlas Lecinsky*, & comment *Charles XII.* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le Roi détrôné; il redoubla ſes ſecours à meſure qu'il fut plus malheureux; & pendant que ſon ennemi faiſait des Rois, il battait les Généraux Suédois en détail dans l'Eſtonie, dans l'Ingrie; il courait au ſiége de Narva, & faiſait donner des aſſauts. Il y avait trois baſtions fameux, du moins par leurs noms, on les appellait *la victoire*, *l'honneur*, & *la gloire*. Le Czar les emporta tous trois l'épée à la main. Les aſſiégeans entrent dans la ville, la pillent & y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois & les Ruſſes.

20 Août.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ſes nouveaux ſujets; il court de tous côtés pour arrêter le pillage & le maſſacre, arrache des femmes des mains de ſes ſoldats, & ayant tué deux de ces emportés qui n'obéiſſaient

pas à ses ordres, il entre à l'hôtel-de-ville où les citoyens se réfugiaient en foule; là posant son épée sanglante sur la table, » Ce n'est pas du sang des » habitans, dit-il, que cette épée est teinte, mais » du sang de mes soldats que j'ai versé pour vous » sauver la vie. 1704.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le Grand, *tandis que* Charles douze *triomphe ailleurs. Elevation de* Menzikoff. *Pétersbourg en sureté. Desseins toûjours exécutés malgré les victoires de* Charles.

MAître de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, & lui donna le titre de Prince & le rang de Général-Major. L'orgueil & le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtissier devint Général, Gouverneur & Prince : mais *Pierre* avait déja accoutumé ses sujets à ne se pas étonner de voir donner tout aux talens, & rien à la seule noblesse. *Menzikoff* tiré de son premier état dans son enfance, par un hazard heureux qui le plaça dans la maison du Czar, avait appris plusieurs langues, s'était formé aux affaires & aux armes, & ayant sçû d'abord se rendre agréable à son Maître, il sçut se rendre nécessaire. Il hâtait les travaux de Pétersbourg; on y bâtissait déja plusieurs maisons de briques & de pierres, un arsenal, des magasins; on achevait les fortifications; les palais ne sont venus qu'après.

Pierre était à peine établi dans Narva, qu'il offrit de nouveaux secours au Roi de Pologne détrôné : il promit encor des troupes outre les douze mille hommes qu'il avait déja envoyés, & en ef-

NB. Les Chapitres précédens & tous les suivans sont tirés du Journal de *Pierre le Grand*, & des mémoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres Mémoires.

1704. 19. Août. fet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le Général *Repnin* avec six mille hommes de cavalerie & six mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue sa colonie de Pétersbourg un seul moment; la ville se bâtissait, la marine s'augmentait; des vaisseaux, des frégates se construisaient dans les chantiers d'Olonits; il alla les faire achever, & les con- 11. Oct. duisit à Pétersbourg.

Tous ses retours à Moscou étaient marqués par des entrées triomphantes : c'est ainsi qu'il y revint 30. Déc. cette année, & il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau son premier vaisseau de quatre-vingt piéces de canon, dont il avait donné les dimensions l'année précédente, sur la Véronise.

1705. May. Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée sur les frontières de la Lithuanie au secours d'*Auguste* : mais pendant qu'il aidait ainsi son allié, une flotte Suédoise avançait pour détruire Pétersbourg & Cronslot, à peine bâtis; elle était composée de vingt-deux vaisseaux de cinquante-quatre à soixante-quatre piéces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brulots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite Isle de Kotin. Un Colonel Russe nommé *Tolboguin* ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le riva- 17. Juin. ge, le fit lever tout-à-coup, & le feu fut si vif & si bien ménagé, que les Suédois renversés furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, & de laisser trois cent prisonniers.

Cependant leur flotte restait toûjours dans ces parages, & menaçait Pétersbourg. Ils firent encor une descente, & furent repoussés de même; des troupes de terre avançaient de Vibourg, sous le Général Suédois *Meidel*; elles marchaient du côté de Shlusselbourg; c'était la plus grande entreprise qu'eût encor fait *Charles douze*, sur les 25. Juin. Etats que *Pierre* avait conquis ou créés; les Suédois furent repoussés partout, & Pétersbourg resta tranquille.

Pierre de son côté avançait vers la Courlande,

& voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII.* achevait de soumettre la Pologne au nouveau Roi qu'il lui avait donné. Le Czar était encor à Vilna en Lithuanie, & son Maréchal *Sheremeto* s'approchait de Mittau capitale de la Courlande; mais il y trouva le Général *Levenhaupt*, déja célèbre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appellé Gémavershof, ou Gémavers.

1705.

Dans ces affaires où l'expérience & la discipline prévalent, les Suédois, quoiqu'inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage: les Russes furent entierement défaits, toute leur artillerie prise. *Pierre* après trois batailles ainsi perduës, à Gemavers, à Jacobstad, à Narva, réparait toûjours ses pertes, & en tirait même avantage.

28. Juill.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers: il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, assiége la citadelle, & y entre par capitulation.

14. Sept.

Les troupes Russes avoient alors la réputation de signaler leurs succès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. *Pierre* avait à la prise de Narva tellement changé cet usage, que les soldats Russes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands Ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, refusèrent d'en prendre possession, & exigèrent auparavant qu'on fit venir un Colonel Suédois reconnaître l'état des lieux; il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'Empire que le Czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encor plus de tort que cette bataille même. Un reste d'anciens strélits, en garnison dans Astracan, s'enhardit sur cette fausse nouvelle, à se révolter; ils tuèrent le Gouverneur de la ville, & le Czar fut obligé d'y envoyer le Ma-

1705. réchal *Sheremeto* avec des troupes pour les soumettre & les punir.

Tout conspirait contre lui ; la fortune & la valeur de *Charles XII.* les malheurs d'*Auguste*, la neutralité forcée du Dannemark, les révoltes des anciens strélitz, les murmures d'un peuple qui ne sentait alors que la gêne de la réforme & non l'utilité, les mécontentements des Grands assujettis à la discipline militaire, l'épuisement des finances ; rien ne découragea *Pierre* un seul moment ; il étouffa la révolte ; & ayant mis en sureté l'Ingrie, s'étant assuré de la citadelle de Mittau malgré *Levenhaupt* vainqueur qui n'avait pas assez de troupes pour s'opposer à lui, il eut alors la liberté de traverser la Samogitie, & la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII.* la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança jusqu'à Tikoczin ; ce fut là qu'il vit pour la seconde fois le Roi *Auguste* ; il le consola de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* sur des partis de troupes de son rival ; ils allèrent ensuite à Grodno capitale de la Lithuanie, & y restèrent jusqu'au 15. Décembre. *Pierre* en partant lui laissa de l'argent & une armée, & selon sa coutume alla passer quelque tems de l'hyver à Moscou, pour y faire fleurir les Arts & les Loix, après avoir fait une campagne très-difficile.

30. Déc.

CHAPITRE

CHAPITRE QUINZIEME.

Tandis que Pierre *se soutient dans ses conquêtes, & police ses Etats, son ennemi* Charles XII. *gagne des batailles, domine dans la Pologne & dans la Saxe.* Auguste *malgré une victoire des Russes reçoit la loi de* Charles XII. *Il rénonce à la Couronne; il livre* Patkul *Ambassadeur du Czar; meurtre de* Patkul, *condamné à la rouë.*

P*Ierre* à peine était à Moscou, qu'il apprit que *Charles XII.* par-tout victorieux s'avançait du côté de Grodno pour combattre son armée; le Roi *Auguste* avait été obligé de fuir de Grodno; & se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons Russes; il affoiblissait ainsi l'armée de son protecteur, & la décourageait par sa retraite; le Czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, & son armée dispersée. 1706.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Shulembourg*, qui était la dernière ressource d'*Auguste*, & qui s'acquit depuis tant de gloire, par la défense de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille Saxons & six mille Russes tirés des troupes que le Czar avait confiées à ce malheureux Prince. *Shulembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste*; il voyait *Charles XII.* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix mille Suédois sous le Général *Renschild*, qui pussent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontières de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Fraustadt sur les frontières de Pologne, il trouva le Maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déja dit dans l'histoire de *Charles XII.*

1706. je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée Saxonne un régiment Français, qui ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hochsted, avait été forcé de servir dans les troupes Saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie ; ils ajoutent que ces 6.Fev. Français frappés de la gloire de *Charles XII.* & mécontens du service de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent les ennemis, & demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut là le commencement & le signal d'une déroute entière ; il ne se sauva pas trois bataillons Russes, & encor tous les soldats qui échapèrent étaient blessés, tout le reste fut tué sans qu'on fit quartier à personne. Le Chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois dans cette bataille était, *au nom de Dieu*, & que celui des Russes était, *massacrez tout* : mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de Dieu. Le Czar même assure dans un de ses manifestes *u*), que beaucoup de prisonniers Russes, Cosaques, Calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières des deux armées avaient accoutumé les Généraux à ces cruautés : il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les tems barbares. Le Roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me dire, que dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un Officier Russe qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, & que le Général Suédois *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre ses bras.

Voilà quatre batailles perduës par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de *Charles XII.* en Pologne. Les troupes du Czar qui étaient dans Grodno couraient risque d'essuyer une plus grande disgrace, & d'être envelopées de tous côtés ; il sçut heureusement les rassembler & même les augmenter ; il falait

u) Manifeste du Czar en Ukraine 1709.

à la fois pourvoir à la sureté de cette armée, & à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le Prince *Menzikoff* vers l'Orient, & de là au Midi jusqu'à Kiovie. 1706.

Tandis qu'elle marchait il se rend à Shlusselbourg, à Narva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en sureté; & des bords de la mer Baltique il court à ceux du Boristhène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toûjours à rendre inutiles les victoires de *Charles XII.* qu'il n'avait pu empêcher, préparant même déja une conquête nouvelle; c'était celle de Vibourg capitale de la Carélie, sur le golphe de Finlande. Il alla l'assiéger: mais cette fois elle résista à ses armes: les secours vinrent à propos; & il leva le siége. Son rival *Charles XII.* ne faisait réellement aucune conquête en gagnant des batailles; il poursuivait alors le Roi *Auguste* en Saxe, toûjours plus occupé d'humilier ce Prince, & de l'accabler du poids de sa puissance & de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée. Août. Octob.

Il répandait la terreur dans la haute Pologne, en Silésie, en Saxe. Toute la famille du Roi *Auguste*, sa mère, sa femme, son fils, les principales familles du pays, se retiraient dans le cœur de l'Empire. *Auguste* implorait la paix; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la Couronne de Pologne, & qui le couvrait de confusion; ce traité était secret; il falait le cacher aux Généraux du Czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII.* donnait des loix dans Leipsick, & régnait dans tout son Electorat. Déja était signé par ses Plénipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la Couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de Roi de ce pays, reconnoissait *Stanislas*, renonçait à l'alliance du Czar son bienfaicteur, & pour comble d'humiliation s'engageait à remettre à *Charles XII.* l'Ambassadeur du Czar, *Jean Reinold* 14. Sept.

1706. *Patkul*, Général des troupes Russes, qui combattoit pour sa défense. Il avait fait quelque tems auparavant arrêter *Patkul* contre le droit des gens sur de faux soupçons; & contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité : non-seulement il y perdait sa Couronne & sa gloire, mais il risquait même sa liberté, puisqu'il était alors entre les mains du Prince *Menzikoff* en Posnanie, & que le peu de Saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

Le Prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée Suédoise renforcée des Polonais du parti du nouveau Roi *Stanislas*, commandée par le Général *Maderfeld*; & ignorant qu'*Auguste* traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. *Auguste* n'osa refuser; la bataille se donna auprès de Kalish, dans le Palatinat même du Roi *Stanislas*; ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois : le Prince *Menzikoff* en eut la gloire : on tua aux ennemis quatre mille hommes, on leur en prit deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit.

19. Oct.

Il est difficile de comprendre comment *Auguste* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, & y était tout-puissant; son nom imprimait tellement la terreur, on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti Polonais contre le Roi *Auguste* était si fort, & enfin *Auguste* était si mal conseillé, qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à son Envoyé *Finkstein* une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa victoire, *protestant que la bataille s'était donnée malgré lui; que les Russes & les Polonais de son parti l'y avaient obligé, qu'il avait fait dans ce dessein des mouvemens pour abandonner* Menzikoff, *que* Maderfeld *aurait pû le battre, s'il avait profité de l'occasion; qu'il rendrait tous les prisonniers Suédois, ou qu'il romprait avec les Russes; & qu'en-*

fin il donnerait au Roi de Suède toutes les ſatisfa- 1706.
ctions convenables, pour avoir oſé battre ſes troupes.

Tout cela eſt unique, inconcevable, & pourtant de la plus exacte vérité. Quand on ſonge qu'avec cette faibleſſe *Auguſte* était un des plus braves Princes de l'Europe, on voit bien que c'eſt le courage d'eſprit qui fait perdre ou conſerver les Etats, qui les élève, ou qui les abaiſſe.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du Roi de Pologne Electeur de Saxe, & l'abus que *Charles douze* faiſait de ſon bonheur ; le premier fut un lettre de félicitation que *Charles* força *Auguſte* d'écrire au nouveau Roi *Staniſlas*, le ſecond fut horrible ; ce même *Auguſte* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet Ambaſſadeur, ce Général du Czar. L'Europe ſçait aſſez que ce Miniſtre fut depuis roué vif à Caſimir au mois de Septembre 1707. Le Chapelain *Norberg* avouë que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'eſt point de Juriſconſulte en Europe, il n'eſt pas même d'eſclave, qui ne ſente toute l'horreur de cette injuſtice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir repréſenté reſpectueuſement les droits de ſa patrie à la tête de ſix Gentilshommes Livoniens, députés de tout l'Etat : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de ſervir ſon pays ſelon les loix, cette ſentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de ſe choiſir une patrie. Devenu Ambaſſadeur d'un des plus grands Monarques du monde, ſa perſonne était ſacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la terniſſent.

CHAPITRE SEIZIEME.

On veut faire un troisiéme Roi en Pologne. Charles douze *part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du Czar. Succés de* Charles, *qui s'avance enfin vers la Russie.*

1707. CHarles douze jouïssait de ses succès dans Altranstadt près de Leipsick. Les Princes Protestans de l'Empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages & lui demander sa protection. Presque toutes les Puissances lui envoyaient des Ambassadeurs. L'Empereur *Joseph* déférait à toutes ses volontés. *Pierre* alors voyant que le Roi *Auguste* avait renoncé à sa protection & au Trône, & qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Yolkova* d'élire un troisiéme Roi.

Janv. On proposa plusieurs Palatins dans une Diète à Lublin : on mit sur les rangs le Prince *Ragotski*; c'était ce même Prince *Ragotski* longtems retenu en prison dans sa jeunesse par l'Empereur *Leopold*, & qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée très-loin, & il s'en falut peu qu'on ne vit trois Rois de Pologne à la fois. Le Prince *Ragotski* n'ayant pû réussir, *Pierre* voulut donner le trône au grand Général de la République *Siniauski*, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toûjours. *Besseval* Envoyé de France en Saxe s'entremit pour réconcilier le Czar & le Roi de Suède. On pensait alors à la Cour de France, que *Charles* n'ayant plus à combattre ni les

Russes, ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'Empereur *Joseph*, dont il était mécontent, & auquel il imposait des loix dures pendant son séjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le Czar dans Moscou. C'est alors que *Pierre* dit : » Mon frère *Charles* » veut faire l'*Alexandre*, mais il ne trouvera pas » en moi un *Darius*. 1707.

Cependant les Russes étaient encor en Pologne, & même à Varsovie, tandis que le Roi donné aux Polonais par *Charles douze* était à peine reconnu d'eux, & que *Charles* enrichissait son armée des dépouilles des Saxons.

22. Août. Enfin il partit de son quartier d'Altranstadt à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il semblait que son ennemi ne dût jamais résister, puisqu'il l'avait entiérement défait avec huit mille à Narva.

27. Août. Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au Roi *Auguste* cette étrange visite, *qui doit causer de l'admiration à la postérité*, à ce que dit *Norberg*: elle peut au moins causer quelque étonnement. C'était beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un Prince auquel il avait ôté un Royaume. Il repassa par la Silésie, & rentra en Pologne.

Ce pays était entiérement dévasté par la guerre, ruiné par les factions, & en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Mazovie, & choisissait le chemin le moins praticable. Les habitans réfugiés dans des marais voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députèrent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vêtu tout de blanc, & armé de deux carabines, harangua *Charles*; & comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du Prince au milieu de sa harangue. Les paysans désespérés se retirèrent & s'armèrent. On saisit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de se pendre les uns les autres, & le dernier était forcé de se passer lui-même la corde au cou & d'être son pro-

1707. pre bourreau. On réduisit en cendres toutes leurs habitations. C'est le Chapelain *Norberg* qui atteste ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le recuser ni s'empêcher de frémir.

Charles arrive à quelques lieuës de Grodno en Lithuanie ; on lui dit que le Czar est en personne dans cette ville avec quelques troupes, il prend avec lui sans délibérer huit cent gardes seulement, & court à Grodno. Un officier Allemand nommé *Mulfels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voiant *Charles douze* qu'il ne soit suivi de son armée ; il lui livre le passage au lieu de le disputer ; l'allarme se répand dans la ville ; chacun croit que l'armée Suédoise est entrée : le peu de Russes qui veulent résister sont taillés en pièces par la garde Suédoise ; tous les officiers confirment au Czar qu'une armée victorieuse se rend maîtresse de tous les postes de la ville. *Pierre* se retire au-delà des remparts, & *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le Czar vient de sortir.

1708. 6.Fev.

Dans cette confusion, quelques Jésuites dont on avait pris la maison pour loger le Roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, se rendent la nuit auprès du Czar, & lui apprennent cette fois la vérité. Aussi-tôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde Suédoise : on combat dans les ruës, dans les places : mais déja l'armée du Roi arrivait. Le Czar fut enfin obligé de céder & de laisser la ville au pouvoir du vainqueur qui faisait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie & en Finlande, & tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie, pour ses anciens Etats, & pour Moscou même. Il falait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses, que la pauvreté & la famine avaient ré-

pandues de Varsovie à Minski. *Pierre* posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivières, garnit les postes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, & courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg.

1708. 8. Avril.

Charles en dominant chez les Polonais ne lui prenait rien; mais *Pierre* en faisant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgau qu'il détruisit, & en faisant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles.

21. Mai.

Charles longtems retenu dans la Lithuanie par des pluyes continuelles, s'avança enfin sur la petite rivière de Bérézine à quelques lieuës du Boristhène. Rien ne put résister à son activité; il jetta un pont à la vue des Russes: il battit le détachement qui gardait ce passage, & arriva à Holozin sur la riviere de Vabis. C'était là que le Czar avait posté un corps considérable qui devait arrêter l'impétuosité de *Charles*. La petite rivière de Vabis x) n'est qu'un Ruisseau dans les sécheresses; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, grossi par les pluyes. Au-delà était un marais, & derrière ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieuë, défendu par un large fossé, & couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie & onze d'infanterie étaient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la rivière paraissait impossible.

Les Suédois selon l'usage de la guerre préparèrent des pontons pour passer, & établirent des batteries de canons pour favoriser la marche; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fussent prêts; son impatience de combattre ne souffrait jamais le moindre retardement. Le Maréchal de *Shwerin*, qui a longtems servi sous lui, m'a confirmé plusieurs fois, qu'un jour d'action il disait à ses Généraux occupés du détail de ses dispositions, *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles?* & il s'a-

x) En Russe *Bibitsch*.

1708. vançait alors le premier à la tête de ses Drabans: c'est ce qu'il fit surtout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière suivi de son régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuosité du flot; mais on avait de l'eau jusqu'aux épaules, & on ne pouvait se servir de ses armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien servie, & que les bataillons eussent tiré à propos, il ne serait pas échappé un seul Suédois.

25. Juill. Le Roi après avoir traversé la rivière, passa encor le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obstacles à la vue des Russes, on se mit en bataille; on attaqua sept fois leurs retranchemens, & les Russes ne cédèrent qu'à la septiéme. On ne leur prit que douze piéces de campagne & vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des historiens Suédois.

Il était donc visible que le Czar avait réussi à former des troupes aguerries; & cette victoire d'Holozin, en comblant *Charles XII.* de gloire, pouvait lui faire sentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays si éloignés: on ne pouvait marcher qu'en corps séparés, de bois en bois, de marais en marais, & à chaque pas il falait combattre: mais les Suédois accoutumés à tout renverser devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Charles XII. *passe le Boristhène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures. Une de ses armées est défaite par* Pierre le Grand : *Ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts. Avantures en Ukraine.*

ENfin *Charles* arriva sur la rive du Boristhène, à une petite ville nommée Mohilo *y*). C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait sa route à l'orient vers Moscou ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis, s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le suivait depuis Smolensko avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine; cette étrange résolution lui fut inspirée par *Mazeppa*, Hetman des Cosaques; c'était un vieillard de soixante & dix ans, qui n'ayant point d'enfans semblait ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie : la reconnaissance devait encor l'attacher au Czar, auquel il devait sa place; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce Prince, soit que la gloire de *Charles XII.* l'eût ébloui, soit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi son bienfaicteur, & s'était donné en secret au Roi de Suède, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation. 1708.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'Empire Russe, quand ses troupes victorieuses seraient secondées d'un peuple si belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puissant secours devait se joindre une armée de seize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie,

y) En Russe *Mogilew*.

1708. conduite par le Général *Levenhaupt*, conduisant après elle une quantité prodigieuse de provisions de guerre & de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas si le Czar était à portée de tomber sur cette armée, & de la priver d'un secours si nécessaire. Il ne s'informait pas si *Mazeppa* était en état de tenir toutes ses promesses, si ce Cosaque avait assez de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conseil que d'elle-même, & s'il restait enfin assez de ressources à son armée dans un malheur; & en cas que *Mazeppa* fût sans fidélité ou sans pouvoir, il comptait sur sa valeur & sur sa fortune. L'armée Suédoise avança donc au-delà du Boristhène vers la Desna, & c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, & des corps de Russes voltigeans dans ces quartiers rendaient la marche dangereuse.

11. Sept. *Menzikoff* à la tête de quelques régimens de cavalerie & de dragons, attaqua l'avant-garde du Roi; la mit en désordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encor plus des siens, mais ne se rebuta pas. *Charles* qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant longtems sa vie, & en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les soldats Suédois voyant leur Roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues & leur disette, ne se décourageaient pas, mais en l'admirant ils le blâmaient & murmuraient.

L'ordre envoyé par le Roi à *Levenhaupt* de marcher avec son armée & d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, & ce tems était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin: *Pierre* le laissa passer le Boristhène; & quand cette armée fut engagée entre ce fleuve & les petites rivières qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, & l'attaqua avec ses corps rassemblés qui se suivaient presque en échelons. La bataille se donna entre le Boristhène & la Sossa z).

z) En Russe *Soeza*.

Le Prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles XII*; le Général *Baur* le suivait, & *Pierre* conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans; & on le crut longtems sur la foi de leur rélation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du Czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa présence, décidèrent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquels on combattit à plusieurs reprises.

1708.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée Suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif. *Levenhaupt* se retira dans un bois, & conserva son bagage; le lendemain il falut chasser les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier & plus heureux; c'est là que le Czar voyant ses troupes en désordre, s'écria qu'on tirât sur les fuyards & sur lui-même, s'il se retirait. Les Suédois furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute.

7 Oct.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva; on fondit sur les Suédois pour la troisiéme fois; ils se retirèrent vers un bourg nommé Prospock; on les y attaqua encore; ils marchèrent vers la Desna, & on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entiérement rompus, mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux: le Czar fit prisonniers cinquante-six officiers, & près de neuf cent soldats; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le Czar défit en personne dans une bataille rangée ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes: il remerciait Dieu de ce succès, quand il apprit que son Général *Apraxin* venait de remporter un avantage en Ingrie à quelques lieues de Narva; avan-

17 Sept.

1708. tage à la vérité moins considérable que la victoire de Lesnau ; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ses espérances & le courage de son armée.

Charles XII. apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était prêt de passer la Desna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver : il devait lui amener vingt mille hommes & des provisions immenses, mais il n'arriva qu'avec deux régimens, & plutôt en fugitif qui demandait du secours, qu'en Prince qui venait en donner. Ce Cosaque avait marché en effet avec quinze à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le Roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, & que le Czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna il leur déclara enfin son projet ; mais ces braves gens en eurent horreur ; ils ne voulurent point trahir un Monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un Suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui après l'avoir quitté ne pourrait plus les défendre, & qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, & des Polonais autrefois leurs maîtres & toûjours leurs ennemis ; ils retournèrent chez eux, & donnèrent avis au Czar de la défection de leur Chef ; il ne resta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encor maître de quelques places dans l'Ukraine, & surtout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardée comme la capitale des Cosaques ; elle est située près des forêts sur la rivière Desna, mais fort loin du champ de bataille, où *Pierre* avait vaincu *Levenhaupt.* Il y avait toûjours quelques régimens Russes dans ces quartiers. Le Prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du Czar ; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les passages, il ne les connaissait pas même ; il avait négligé de s'emparer du poste important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers sept ou huit lieues de forêts que la Desna traverse. Son ennemi avait toûjours sur lui l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* passa

aisément avec le Prince *Galitzin*; on se présenta devant Bathurin, elle fut prise presque sans résistance, saccagée & réduite en cendres; un magazin destiné pour le Roi de Suède, & les trésors de *Mazeppa* furent enlevés; les Cosaques élurent un autre Hetman, nommé *Skoropasky*, que le Czar agréa; il voulut qu'un appareil imposant fit sentir au peuple l'énormité de la trahison; l'Archevêque de Kiovie, & deux autres excommunièrent publiquement *Mazeppa*; il fut pendu en effigie, & quelques-uns de ses complices moururent par le supplice de la rouë.

1708. 14 Nov.

22 Nov.

Cependant *Charles XII.* à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-sept mille Suédois, ayant encor reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, & toûjours séduit par l'espérance de faire déclarer toute l'Ukraine, passa la Desna loin de Bathurin & près du Boristhène, malgré les troupes du Czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes suivaient son arrière-garde, & les autres répandues au-delà de la rivière s'opposaient à son passage.

15 Nov.

Il marchait, mais par des déserts, & ne trouvait que des villages ruinés & brûlés. Le froid se fit sentir dès le mois de Décembre avec une rigueur si excessive, que dans une de ses marches près de deux mille hommes tombèrent morts à ses yeux; les troupes du Czar souffraient moins, parce qu'elles avaient plus de secours; celles de *Charles* manquant presque de vêtemens, étaient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le Comte *Piper*, Chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conseils à son Maître, le conjura de rester, de passer au moins le tems le plus rigoureux de l'hyver dans une petite ville de l'Ukraine nommée Romna, où il pourrait se fortifier, & faire quelques provisions par le secours de *Mazeppa*. *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repasser la Desna & le Boristhène, de rentrer en

1708. Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avaient besoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était absolument nécessaire, de soutenir le Roi qu'il avait fait nommer, & de contenir le parti d'*Auguste* qui commençait à lever la tête. *Charles* repliqua que ce serait fuir devant le Czar, que la saison deviendrait plus favorable, qu'il falait subjuguer l'Ukraine & marcher à Moscou. *a*)

Les armées Russes & Suédoises furent quelques semaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de Janvier 1709; mais dès que le soldat put se servir de ses armes, *Charles* attaqua tous les petits postes qui se trouvèrent sur son passage; il falait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'est-à-dire pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la subsistance des paysans. *Pierre* sans se hâter veillait sur ses marches & le laissait se consumer.

1709. Janv.

Il est impossible au lecteur de suivre la marche des Suédois dans ces contrées; plusieurs rivières qu'ils passèrent ne se trouvent point dans les cartes; il ne faut pas croire que les Géographes connaissent ces pays comme nous connaissons l'Italie, la France & l'Allemagne; la Géographie est encor de tous les arts celui qui a le plus besoin d'être perfectionné, & l'ambition a jusqu'ici pris plus de soin de dévaster la terre que de la décrire.

Contentons-nous de savoir, que *Charles* enfin traversa toute l'Ukraine au mois de Février, brulant partout des villages, & en trouvant que les Russes avaient brulés. Il s'avança au Sud-Est, jusqu'aux déserts arides bordés par les montagnes qui séparent les Tartares Nogaïs des Cosaques du Tanaïs; c'est à l'orient de ces montagnes que sont les autels d'*Alexandre*. Il se trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Russie; & quand il fut là, il falut retourner sur ses pas pour subsister: les habi-

a) Avoué par le Chapelain *Norberg*. Tom. II, pag. 263.

tans se cachaient dans des tanières avec leurs bestiaux ; ils disputaient quelquefois leur nourriture aux soldats qui venaient l'enlever ; les paysans dont on put se saisir furent mis à mort ; ce sont là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois transcrire ici quelques lignes du Chapelain *Norberg*. *b*) *Pour faire voir*, dit-il, *combien le Roi aimait la justice, nous insérerons un billet de sa main au Colonel* Hielmen ; „ *Monsieur le Colonel, je suis bien aise qu'on ait* „ *attrapé les paysans qui ont enlevé un Suédois ;* „ *quand on les aura convaincus de leur crime, on les* „ *punira suivant l'exigence du cas, en les faisant* „ *mourir.* CHARLES, & plus bas *Budis*." Tels sont les sentimens de justice & d'humanité du confesseur d'un Roi ; mais si les paysans de l'Ukraine avaient pû faire pendre des paysans d'Ostrogotie enrégimentés, qui se croyaient en droit de venir de si loin leur ravir la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans ; les Confesseurs & les Chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pû bénir leur justice ?

Mazeppa négociait depuis longtems avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Boristhène, & dont une partie habite les Isles de ce fleuve. *c*) C'est cette partie qui compose ce peuple, sans femmes & sans familles, subsistant de rapines, entassant leurs provisions dans leurs isles pendant l'hyver, & les allant vendre au printems dans la petite ville de Pultava ; les autres habitent des bourgs à droite & à gauche du fleuve. Tous ensemble choisissent un Hetman particulier, & cet Hetman est subordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa* ; ces deux barbares s'abouchèrent, faisant porter chacun devant eux une queue de cheval & une massue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet Hetman des Zaporaviens & son peuple, je ne crois pas indigne de l'histoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas, servi avec

b) Tome II. pag. 279.
c) Voyez le Chapitre premier, pag. 342.

1709. quelque vaiſſelle d'argent, à l'Hetman Zaporavien, & à ſes principaux Officiers : quand ces Chefs furent yvres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table ſur l'Evangile, qu'ils fourniraient des hommes & des vivres à *Charles douze ;* après quoi ils emportèrent la vaiſſelle & tous les meubles : le maître d'hôtel de la maiſon courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'Evangile ſur lequel ils avaient juré ; les domeſtiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaiſſelle ; les *Zaporaviens* s'attroupèrent ; ils vinrent en corps ſe plaindre à *Mazeppa* de l'affront inoui qu'on faiſait à de ſi braves gens, & demandèrent qu'on leur livrât le maître d'hôtel pour le punir ſelon les loix ; il leur fut abandonné, & les Zaporaviens ſelon les loix ſe jettèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pouſſe un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles douze ;* il en compoſa un régiment de deux mille hommes, le reſte marcha par troupes ſéparées contre les Coſaques & les Calmouks du Czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de proviſions, & pouvait ſervir à *Charles* d'une place d'armes ; elle eſt ſituée ſur la rivière de Vorskla, aſſez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au Nord ; le côté de l'orient eſt un vaſte déſert ; celui de l'occident eſt plus fertile & plus peuplé. La Vorskla va ſe perdre à quinze grandes lieues au-deſſous dans le Boriſthène. On peut aller de Pultava au Septentrion gagner le chemin de Moſcou par les défilés qui ſervent de paſſage aux Tartares ; cette route eſt difficile ; les précautions du Czar l'avaient rendue preſque impraticable ; mais rien ne paraiſſait impoſſible à *Charles ;* & il comptait toûjours prendre le chemin de Moſcou après s'être emparé de Pultava ; il mit donc le ſiége devant cette ville au commencement de May.

GHAPITRE DIX-HUITIEME.

BATAILLE DE PULTAVA.

C'Etait là que *Pierre* l'attendait ; il avait disposé ses corps d'armée à portée de se joindre & de marcher tous ensemble aux assiégeans ; il avait visité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie, où coule la Desna, devenue célèbre par sa victoire, & où cette rivière est déja profonde ; le pays de Bolcho, dans lequel l'Occa prend sa source ; les déserts & les montagnes qui conduisent aux Palus-Méotides : il était enfin auprès d'Asoph, & là il faisait nettoyer le port, construire des vaisseaux, fortifier la citadelle de Taganroc, mettant ainsi à profit pour l'avantage de ses Etats le tems qui s'écoula entre les batailles de Desnoi & de Pultava. 1709.

Dès qu'il sait que cette ville est assiégée, il rassemble ses quartiers. Sa cavalerie, ses dragons, son infanterie, Cosaques, Calmouks, s'avancent de vingt endroits ; rien ne manque à son armée, ni gros canon, ni piéces de campagne, ni munitions de toute espèce, ni vivres, ni médicamens ; c'était encor une supériorité qu'il s'était donnée sur son rival.

Le 15e. Juin 1709. il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattans ; la rivière Vorkla était entre lui & *Charles*. Les assiégeans au Nord-ouest, les Russes au Sud-est.

Pierre remonte la riviére au-dessus de la ville, établit ses ponts, fait passer son armée, & tire un long retranchement qu'on commence & qu'on achève en une seule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. 3. Juillet. *Charles*. put juger alors si celui qu'il méprisait & qu'il comptait détrôner à Moscou, entendait l'art de la guerre. Cette disposition faite, *Pierre* posta sa cavalerie entre deux bois, & la couvrit de 6. Juillet.

1709. plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mesures ainsi prises, il va reconnaître le camp des assiégeans pour en former l'attaque.

Cette bataille allait décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suède & des deux Monarques sur qui l'Europe avait les yeux. On ne savait chez la plûpart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux Princes, ni quelle était leur situation; mais après avoir vû partir de Saxe *Charles douze* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir sçu qu'il poursuivait partout son ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, & qu'ayant donné des loix en Dannemark, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter dans le Cremelin de Moscou les conditions de la paix, & faire un Czar; après avoir fait un Roi de Pologne. J'ai vû des lettres de plusieurs Ministres, qui confirmaient leurs Cours dans cette opinion générale.

Le risque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un Héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie & de Russie cessaient alors d'être dévastées; la Pologne reprenait avec sa tranquilité son Roi légitime déja réconcilié avec le Czar son bienfaicteur.

La Suède enfin épuisée d'hommes & d'argent pouvait trouver des motifs de consolation: mais si le Czar périssait; des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, & le plus vaste Empire de la Terre retombait dans le cahos dont il étoit à peine tiré.

Quelques corps Suédois & Russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la ville. 27. Juin. *Charles* dans une de ces rencontres avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied; il essuya des opérations douloureuses, qu'il soutint avec son courage ordinaire, & fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer; ses idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ses retranchemens; il sortit des siens en se faisant porter sur un

brancard. Le journal de *Pierre le Grand* avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canon qui protégeaient sa cavalerie, que malgré sa résistance & malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie Suédoise maîtresse des deux redoutes crut la bataille gagnée, & cria victoire. Le Chapelain *Norberg* qui était loin du champ de bataille au bagage (où il devait être,) prétend que c'est une calomnie; mais que les Suédois ayent crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, & les Russes résistèrent partout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le Czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre & promptitude.

1709.

La bataille devint générale. *Pierre* faisait dans son armée la fonction de Général Major; le Général *Baur* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremeto* le centre. L'action dura deux heures. *Charles* le pistolet à la main allait de rang en rang sur son brancard porté par ses Drabans; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient, & mit le brancard en piéces. *Charles* se fit alors porter sur des piques; car il est difficile, quoi qu'en dise *Norberg*, que dans une action aussi vive, on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut plusieurs coups dans ses habits & dans son chapeau; ces deux Princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat, les Suédois furent partout enfoncés; la confusion se mit parmi eux, & *Charles douze* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même Héros qui n'avait pû y monter pendant la bataille; la nécessité lui rendit un peu de force; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encor plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes comptèrent neuf mille deux cent vingt-quatre Suédois morts sur le champ de bataille: ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, surtout dans la cavalerie.

1709. *Charles douze* précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'artillerie de campagne, de vivres, de munitions & de poudre. Il marcha vers le Boristhène au midi entre les rivières de Vorskla & de Sol *d*), dans les pays des Zaporaviens. Par-delà le Boristhène en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontières de la Turquie. *Norberg* assure que les vainqueurs n'osèrent poursuivre *Charles*; cependant il avoue que le Prince *Menzikoff* se présenta sur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie & un train d'artillerie considérable, quand le Roi passait le Boristhène.

12. Juillet. Quatorze mille Suédois se rendirent prisonniers de guerre à ces dix milles Russes; *Levenhaupt* qui les commandait, signa cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au Czar les Zaporaviens, qui ayant combattu pour son Roi se trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux prisonniers faits dans la bataille & par la capitulation, furent le Comte *Piper* premier Ministre, avec deux Sécretaires d'État & deux du cabinet; le Feldt-Maréchal *Renschild*, les Généraux *Levenhaupt*, *Shlippembac*, *Rozen*, *Stakelber*, *Creutz*, *Hamilton*; trois aides de camp Généraux, l'auditeur Général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'Etat Major, cinq Colonels, parmi lesquels était un Prince de *Virtemberg*; seize mille neuf cent quarante-deux soldats ou bas-Officiers; enfin en y comprenant les domestiques du Roi & d'autres personnes suivant l'armée, il y en eut dix-huit mille sept cent quarante-six au pouvoir du vainqueur; ce qui joint aux neuf mille deux cent vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, & à près de deux mille hommes qui passèrent le Boristhène à la suite du Roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-sept mille combattans sous ses ordres dans cette journée mémorable. *e*)

d) Ou Psol.

e) On a imprimé à Amsterdam en 1730. les mémoires de *Pierre le Grand* par le prétendu Boyard *Ivan Nesteruzanoy*. Il est dit dans ces mémoires que le Roi de Suède avant de passer le Boristhène envoya un officier Général offrir la paix au Czar. Les quatre tomes de ces mémoires sont un tissu de faussetés & d'inepties pareilles; ou de gazettes compilées.

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille 1709. combattans ; *Levenhaupt* en avait amené plus de seize mille de Livonie ; rien ne restait de toute cette armée florissante ; & d'une nombreuse artillerie perdue dans ses marches enterrée dans des marais, il n'avait conservé que dix-huit canons de fonte, deux obus & douze mortiers. C'était avec ces foibles armes qu'il avait entrepris le siége de Pultava, & qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable : aussi l'accusa-t-on d'avoir montré depuis son départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Russes que cinquante-deux Officiers & douze cent quatre-vingt-treize soldats ; c'est une preuve que leur disposition était meilleure que celle de *Charles*, & que leur feu fut infiniment supérieur.

Un Ministre envoyé à la Cour du Czar prétend dans ses mémoires, que *Pierre* ayant apris le dessein de *Charles douze* de se retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette résolution désespérée & de se remettre plutôt entre ses mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les Princes Chrêtiens. Il lui donnait sa parole d'honneur de ne point le retenir prisonnier, & de terminer leurs différends par une paix raisonnable. La lettre fut portée par un exprès jusqu'à la rivière de Bug, qui sépare les déserts de l'Ukraine des Etats du Grand Seigneur. Il arriva lorsque *Charles* était déja en Turquie, & rapporta la lettre à son Maître. Le ministre ajoute qu'il tient ce *f*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'est pas sans vraisemblance, mais elle ne se trouve ni dans le journal de *Pierre le Grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui est le plus important dans cette bataille, c'est que de toutes celles qui ont jamais ensanglanté la terre, c'est la seule qui au lieu de ne produire que la destruction, ait servi au bonheur du genre-hu-

f) Ce fait se trouve aussi dans une lettre imprimée au devant des anecdotes de Russie, pag. 23.

1709. main, puisqu'elle a donné au Czar la liberté de policer une grande partie du Monde.

Il s'est donné en Europe plus de deux cent batailles rangées, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus signalées & les plus sanglantes n'ont eu d'autres suites que la réduction de quelques petites provinces, cédées ensuite par des traités, & reprises par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont souvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des succès faibles & passagers; on a fait les plus petites choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos nations modernes d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a résulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaste Empire de la Terre.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suites de la victoire de Pulvata. Charles douze *réfugié chez les Turcs.* Auguste *détroné par lui rentre dans ses Etats. Conquêtes de* Pierre le Grand.

CEpendant on présentait au vainqueur tous les principaux prisonniers; le Czar leur fit rendre leurs épées, & les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit : » Je bois » à la santé de mes maîtres dans l'art de la guer» re : « mais la plûpart de ses maîtres, du moins tous les officiers subalternes & tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois : le Czar en avait proposé un avant le siége de Pultava; *Charles* le refusa, & ses Suédois furent en tout les victimes de son indomtable fierté.

C'est cette fierté toûjours hors de saison, qui causa

causa toutes les avantures de ce Prince en Turquie, & toutes ses calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioste* que d'un Roi sage : car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand Visir selon l'usage, & il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les Ministres de la Porte successivement : il ne savait s'accommoder ni au tems ni aux lieux. *g*) — 1709.

Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les esprits & dans les affaires, en Pologne, en Saxe, en Suède, en Silésie. *Charles*, quand il donnait des loix, avait exigé de l'Empereur d'Allemagne *Joseph*, qu'on dépouillât les Catholiques de cent-cinq Eglises, en faveur des Silésiens de la Confession d'Augsbourg ; les Catholiques reprirent presque tous les temples Luthériens, dès qu'ils furent informés de la disgrace de *Charles*. Les Saxons ne songèrent qu'à se venger des extorsions d'un vainqueur qui leur avait coûté, disaient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur Electeur Roi de Pologne protesta sur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, & étant rentré dans les bonnes graces du Czar, il s'empressa de remonter sur le Trône de Pologne. La Suède consternée, crut longtems son Roi mort, & le Sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti. — 8. Août.

Pierre prit incontinent celui de profiter de sa victoire : il fait partir le Maréchal *Sheremeto* avec une armée pour la Livonie, sur les frontières de laquelle ce Général s'était signalé tant de fois. Le Prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la Noblesse du parti d'*Auguste*, pour chasser le Compétiteur qu'on ne regardait plus que com-

g) *La Motraye* dans le récit de ce voyage rapporte une lettre de *Charles XII.* au grand Visir, mais cette lettre est fausse, comme la plûpart des récits de ce voyageur mercenaire, & *Norberg* lui-même avoue que le Roy de Suède ne voulut jamais écrire au grand Visir.

1709. me un rebelle, & pour dissiper quelques troupes Suédoises qui restaient encor sous le Général Suédois *Crassau*.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les Palatinats de Chelm & de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte avec le Général de la Lithuanie; il voit ensuite les troupes de la Couronne, qui prêtent serment de fidélité au Roi *Auguste*; de là il se rend à Varsovie, & jouït à Thorn du plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remercimens d'un Roi auquel il rendait ses Etats. C'est là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les Rois de Dannemark, de Pologne & de Prusse. Il s'agissait déja de reprendre toutes les conquêtes de *Gustave-Adolphe*. *Pierre* faisait revivre les anciennes prétentions des Czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, & sur une partie de la Finlande; le Dannemark revendiquait la Scanie, le Roi de Prusse la Poméranie.

18. Sept.

7. Oct.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainsi tous les édifices que la valeur heureuse de *Gustave-Adolphe* avait élevés. La Noblesse Polonaise venait en foule confirmer ses sermens à son Roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné, presque tous reconnaissaient *Pierre* pour leur protecteur.

Aux armes du Czar, à ces traités, à cette révolution subite, *Stanislas* n'eut à opposer que sa résignation : il répandit un écrit qu'on appelle *Universal*, dans lequel il dit qu'il est prêt de renoncer à la Couronne si la République l'exige.

Pierre après avoir tout concerté avec le Roi de Pologne, & ayant ratifié le traité avec le Dannemark, partit incontinent pour achever sa négociation avec le Roi de Prusse. Il n'était pas encor en usage chez les Souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs Ambassadeurs : ce fut *Pierre* qui introduisit cette coutume nouvelle & peu suivie. L'Electeur de Brandebourg, premier Roi de Prusse, alla conferer avec le Czar à Marienverder, petite ville située dans la partie

occidentale de la Poméranie, bâtie par les Chevaliers Teutoniques, & enclavée dans la lisière de la Prusse devenue Royaume. Ce Royaume était petit & pauvre, mais son nouveau Roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus fastueuse : c'est dans cet éclat qu'il avait déja reçu *Pierre* à son premier passage, quand ce Prince quitta son Empire pour aller s'instruire chez les étrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles XII.* avec encor plus de magnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le Roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

1709.

20. Oct.

Nul instant n'était perdu. *Pierre* après avoir achevé rapidement des négociations qui partout ailleurs sont si longues, va joindre son armée devant Riga la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, ensuite forme un blocus; & sûr que Riga ne lui peut échaper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte, pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, & part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale : il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

21. Nov.

3. Déc.

L'année 1710. commença par cette solemnité nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspirait des sentimens de grandeur, & agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leur murs ceux dont on triomphait; on vit passer sous sept arcs magnifiques l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendarts, le brancard de leur Roi, les soldats, les Officiers, les Généraux, les Ministres prisonniers, tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, & de cent piéces de canon, & des acclamations d'un peuple innombrable qui se faisaient entendre quand les canons se taisaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les Généraux à la tête, & *Pierre* à son rang de Général-Major. A chaque arç

1710. 1. Janv.

1710. de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'Etat, & au dernier une troupe choisie de jeunes enfans de Boyards vêtus à la Romaine, qui présentèrent des lauriers au Monarque victorieux.

A cette fête publique succéda une cérémonie non moins satisfaisante. Il était arrivé en 1708. une avanture d'autant plus désagréable, que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof* son Ambassadeur à Londres auprès de la Reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de justice au nom de quelques marchands Anglais, & conduit chez un Juge de paix pour la sureté de leurs créances. Les marchands Anglais prétendaient que les loix du commerce devaient l'emporter sur les privilèges des Ministres : L'Ambassadeur du Czar, & tous les Ministres publics qui se joignirent à lui, disaient que leur personne doit être toujours inviolable. Le Czar demanda fortement justice par ses lettres à la Reine *Anne*; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les loix d'Angleterre permettaient aux marchands de poursuivre leurs débiteurs, & qu'aucune loi n'exemptait les Ministres publics de cette poursuite. Le meurtre de *Patkul* Ambassadeur du Czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles douze*, enhardissait le peuple d'Angleterre à ne pas respecter un caractère si cruellement prophané : les autres Ministres qui étaient alors à Londres, furent obligés de répondre pour celui du Czar; & enfin tout ce que put faire la Reine en sa faveur, ce fut d'engager le Parlement à passer un acte par lequel doresnavant il ne serait plus permis de faire arrêter un Ambassadeur pour ses dettes : mais après la bataille de Pultava il falut faire une satisfaction plus autentique. La Reine lui fit des excuses publiques par une Ambassade solemnelle.

16. Fev. Monsieur de *Widvorth* choisi pour cette cérémonie, commença sa harangue par ces mots : *Très-haut & très-puissant Empereur*. Il lui dit qu'on avait mis en prison ceux qui avaient osé arrêter son Ambassadeur, & qu'on les avait déclaré infames;

il n'en était rien, mais il suffisait de le dire; & le titre d'Empereur que la Reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait assez la considération qu'il avait en Europe. On lui donnait déja communément ce titre en Hollande, & non-seulement ceux qui l'avaient vû travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, & qui s'intéressaient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'Etat l'appellaient à l'envi du nom d'Empereur, & célébraient sa victoire par des fêtes en présence du Ministre de Suède. 1710.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégée; c'est une ville Anséatique de la Prusse Royale en Pologne; les Suédois y avaient encor une garnison. Les Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, & la garnison se rend prisonnière de guerre; cette place était un des grands magazins de *Charles douze*: on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, & cent cinquante-sept mortiers. Aussi-tôt *Pierre* se hâte d'aller de Moscou à Pétersbourg: à peine arrivé il s'embarque sous sa nouvelle forteresse de Cronflot, côtoye les côtes de la Carélie, & malgré une violente tempête il amène sa flote devant Vibourg la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés: la ville est investie, & le blocus de la capitale de la Livonie est resserré. Vibourg se rend bientôt après la brèche faite, & une garnison composée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre; elle fut fait prisonnière malgré la capitulation. *Pierre* se plaignait de plusieurs infractions de la part des Suédois; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient satisfait à ses plaintes; il falut sur cette affaire demander les ordres du Roi de Suède toûjours infléxible, & ces soldats que *Charles* aurait pû délivrer restèrent captifs. C'est ainsi que le Prince d'Orange Roi d'Angleterre *Guilleaume trois*

11. Mars.

2. Avril.

23. Juin.

1710. avait arrêté en 1695. le Maréchal de *Boufters* malgré la capitulation de Namur. Il y a plusieurs exemples de ces violations, & il serait à souhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la prise de cette capitale, le siége de Riga devint bientôt un siége régulier, poussé avec vivacité : il falait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au Nord les murs de la ville. La contagion qui désolait depuis quelque tems ces climats, se mit dans l'armée assiégeante, & lui enleva neuf mille hommes : cependant le siége ne fut point rallenti ; il fut long, & la garnison obtint les honneurs de la guerre ; mais on stipula dans la capitulation que tous les officiers & soldats Livoniens resteraient au service de la Russie comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, & que les ancêtres de *Charles douze* avaient usurpé ; les privilèges dont son père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, & tous les officiers entrèrent au service du Czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du Livonien *Patkul* son Ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes privilèges. La garnison était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de tems après la citadelle de Pennamunde fut prise ; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cent bouches à feu.

15 Juill.

Il manquait pour être entiérement maître de la Carélie la forte ville de Kexkfolm sur le lac Ladoga, située dans une isle, & qu'on regardait comme imprenable ; elle fut bombardée quelque tems après & bientôt rendue. L'isle d'Oesel dans la mer qui borde le nord de la Livonie fut soumise avec la même rapidité.

19. Sept. 23. Sept.

Du côté de l'Estonie, province de la Livonie vers le Septentrion & sur le golfe de Finlande, sont les villes de Pernau & de Revel ; si on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau se rendit après un siége de peu de jours, & Revel se soumit sans qu'on tirât contre la ville un seul coup de canon ; mais les assiégés trouvèrent le moyen d'échaper au vainqueur dans le tems

25. Août. 10. Sept.

même qu'ils se rendaient prisonniers de guerre : 1710.
quelques vaisseaux de Suéde abordèrent à la rade pendant la nuit ; la garnison s'embarqua, ainsi que la plupart des bourgeois ; & les assiégeans en entrant dans la ville furent étonnés de la trouver déserte. Quand *Charles douze* remportait la victoire de Narva, il ne s'attendait pas que ses troupes auraient un jour besoin de pareilles ruses de guerre.

En Pologne *Stanislas* voyant son parti détruit, s'était refugié dans la Poméranie, qui restait à *Charles douze* ; *Auguste* régnait, & il était difficile de décider si *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner, que *Pierre* à le rétablir.

Les États du Roi de Suède étaient encor plus malheureux que lui ; cette maladie contagieuse qui avait ravagé toute la Livonie, passa en Suède, & enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stockholm ; elle y ravagea les provinces déja trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de suite la plupart étaient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur Maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre d'onze mille combattans ; le Czar, le Roi de Dannemark, celui de Prusse, l'Electeur d'Hanovre, le Duc de Holstein, s'unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile & pour forcer le Général *Crassau* qui la commandait à la neutralité. La Régence de Stokholm ne recevant point de nouvelles de son Roi, se crut trop heureuse, au milieu de la contagion qui dévastait la ville, de signer cette neutralité, qui semblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ses provinces. L'Empereur d'Allemagne favorisa ce traité singulier : on stipula que l'armée Suédoise qui était en Poméranie n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son Monarque : il fut même résolu dans l'Empire d'Allemagne de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point d'exemple ; c'est que l'Empereur qui était alors en guerre contre la France,

1710. espérait faire entrer l'armée Suédoise à son service. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Estonie & de la Carélie.

Charles douze, qui pendant tout ce tems-là faisait jouer de Bender à la Porte Ottomane tous les ressorts possibles pour engager le Divan à déclarer la guerre au Czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funestes coups que lui portait sa mauvaise fortune : il ne put soutenir que son Sénat de Stockholm eût lié les mains à son armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il lui enverrait une de ses bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une descente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattaient encor pour la succession du Roi d'Espagne *Charles second*, & tout le Nord était armé contre *Charles douze*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte Ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque *Pierre* était au plus haut point de sa gloire, & précisément parce qu'il y était.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.
CAMPAGNE DU PRUTH.

LE Sultan *Achmet III.* déclara la guerre à *Pierre premier* ; mais ce n'était pas pour le Roi de Suède ; c'était, comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le Kam des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux sur les Palus-Méotides, & sur la mer Noire, de la ville d'Asoph fortifiée, du port de Taganroc déja célèbre ; enfin de tant de grands succès, & de l'ambition que les succès augmentent toûjours.

Il n'est ni vraisemblable, ni vrai, que la Porte Ottomane ait fait la guerre au Czar vers les Pa-

1710. les-Méotides, parce qu'un vaisseau Suédois avait pris sur la mer Baltique une barque, dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un Ministre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'Empire Turc, que la lettre fut portée à *Charles XII.* en Turquie, que *Charles* l'envoya au Divan, & que sur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractère de fable. Le Kam des Tartares plus inquiet encor que le Divan de Constantinople, du voisinage d'Asoph, fut celui qui par ses instances obtint qu'on entrerait en campagne. *a*)

La Livonie n'était point encor toute entiére au pouvoir du Czar, quand *Achmet III.* prit dès-le mois d'Août la résolution de se déclarer. Il pouvait à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le Roi de Suède à Pultava, serait de toutes les idées la plus ridicule, si celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romanesque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du Divan eût été plus romanesque encor, s'il eût fait de telles demandes.

Nov. Le Kam des Tartares qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans sa retraite. Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puisqu'Asoph est frontière de la petite Tartarie. *Charles* & le Kam de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandissement du Czar; mais ce Kam ne commandait point les armées du Grand Seigneur; il était comme les Princes feudataires

a) Ce que raporte *Norberg* sur les prétentions du Grand Seigneur, n'est ni moins faux ni moins puérile: il dit que le Sultan *Achmet* envoya au Czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir commencé la guerre. Ces conditions étaient, selon le confesseur de *Charles douze*, de renoncer à son alliance avec le Roi *Auguste*, de rétablir *Stanislas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce Prince argent comptant ce qu'il lui avait pris à Pultava, & de démolir Pétersbourg. Cette piéce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famélique d'une feuille intitulée *Mémoires satiriques, historiques & amusans*. *Norberg* puisa dans cette source. Il parait que ce confesseur n'était pas le confident de *Charles douze*.

d'Allemagne, qui ont servi l'Empire avec leurs propres troupes, subordonnées au Général de l'Empereur Allemand. 1710.

La premiére demarche du Divan fut de faire arrêter dans les ruës de Constantinople l'Ambassadeur du Czar *Tolstoy*, & trente de ses domestiques, & de l'enfermer au château des sept Tours. Cet usage barbare, dont des sauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs ont toûjours des Ministres étrangers, résidans continuellement chez eux, & qu'ils n'envoyent jamais d'Ambassadeurs ordinaires. Ils regardent les Ambassadeurs des Princes Chrétiens, comme des Consuls de marchands; & n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les Chrétiens que pour les Juifs, ils ne daignent observer avec eux le droit des gens que quand ils y sont forcés; du moins jusqu'à présent ils ont persisté dans cet orgueil féroce. 29. Nov.

Le célèbre Visir *Achmet Couprogli*, qui prit Candie sous *Mahomet IV.* avait traité le fils d'un Ambassadeur de France avec outrage, & ayant poussé la brutalité jusqu'à le fraper l'avait envoyé en prison, sans que *Louis XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement ressenti, qu'en envoyant un autre Ministre à la Porte. Les Princes Chrétiens très-délicats entre eux sur le point d'honneur, & qui l'ont même fait entrer dans le droit public, semblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais Souverain ne fut plus offensé dans la personne de ses Ministres que le Czar de Russie. Il vit dans l'espace de peu d'années son Ambassadeur à Londres mis en prison pour dettes; son Plénipotentiaire en Pologne & en Saxe roué vif sur un ordre du Roi de Suède; son Ministre à la Porte Ottomane saisi & mis en prison dans Constantinople comme un malfaiteur.

La Reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vû, satisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la personne de *Patkul*, fut lavé dans le sang des Suédois à la bataille de Pultava; mais la fortune laissa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

1711. Janv. Le Czar fut obligé de quitter le théatre de la guerre en Occident, pour aller combattre fur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la *b*) Moldavie dix régimens qui étaient en Pologne; il ordonne au Maréchal *Sheremeto* de partir de la Livonie avec fon corps d'armée, & laiffant le Prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Mofcou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

18 Janv. Un Sénat de régence eft établi; fes régimens des gardes fe mettent en marche; il ordonne à la jeune Nobleffe de venir aprendre fous lui le métier de la guerre; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers fubalternes. L'Amiral *Apraxin* va dans Afoph commander fur terre & fur mer. Toutes ces mefures étant prifes, il ordonne dans Mofcou qu'on reconnaiffe une nouvelle Czarine; c'était cette même perfonne faite prifonnière de guerre dans Marienbourg en 1702. *Pierre* avait répudié l'an 1696. *Eudoxia Lapoukin c*) fon époufe, dont il avait deux enfans. Les loix de fon Eglife permettent le divorce; & fi elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune prifonnière de Marienbourg à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-deffus de fon fexe & de fon malheur. Elle fe rendit fi agréable par fon caractère, que le Czar voulut l'avoir auprès de lui; elle l'accompagna dans fes courfes & dans fes travaux pénibles, partageant fes fatigues, adouciffant fes peines par la gaieté de fon efprit, & par fa complaifance; ne connaiffant point cet apareil de luxe & de molleffe, dont les femmes fe font fait ailleurs des befoins réels. Ce qui rendit fa faveur plus fingulière, c'eft qu'elle ne fut ni enviée, ni traverfée, & que perfonne n'en fut la victime. Elle calma fouvent la colère du Czar, & le rendit plus grand encor en le rendant plus clément. Enfin, elle lui devint fi néceffaire, qu'il l'époufa fecrettement en 1707. Il en

b) Il eft bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie & la Moldavie.

c) Ou *Lapouchin*.

avait déja deux filles, & il en eut l'année suivante une Princesse qui épousa depuis le Duc de Holstein. Le mariage secret de *Pierre* & de *Catherine* fut déclaré le jour même que le Czar *d*) partit avec elle pour aller éprouver sa fortune contre l'Empire Ottoman. Toutes les dispositions promettaient un heureux succès. L'Hetman des Cosaques devait contenir les Tartares, qui déja ravageaient l'Ukraine dès le mois de Février; l'armée Russe avançait vers le Niester; un autre corps de troupes sous le Prince *Galitzin* marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables; car *Galitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de Tartares, joints à quelques Cosaques, & à quelques Polonais du parti de *Stanislas*, & même de Suédois, il les défit entiérement, & leur tua cinq mille hommes. Ces Tartares avaient déja fait dix mille esclaves dans le plat pays. C'est de tems immémorial, la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils surprennent. Les captifs furent tous délivrés, & leurs ravisseurs passés au fil de l'épée. Toute l'armée, si elle eût été rassemblée, devait monter à soixante mille hommes. Elle dut être encor augmentée par les troupes du Roi de Pologne. Ce Prince qui devait tout au Czar vint le trouver le 3 Juin à Jaroslau sur la rivière de Sane, & lui promit de nombreux secours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux Rois: mais la Diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguste* avait promis: elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le sort du Czar d'avoir dans le Roi *Auguste* un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Moldavie & dans la Valachie, & il fut trompé de même.

1711.

17 Mars.

La Moldavie & la Valachie devaient secoüer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces, qui mêlés aux Gépides inquiétèrent longtems l'Empire Romain; *Trajan* les soumit; le premier *Constantin* les rendit Chrêtiens. La Dacie

d) Journal de *Pierre le Grand*.

1711. fut une province de l'Empire d'Orient; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en servant sous les *Odoacres* & sous les *Théodorics*.

Ces contrées restèrent depuis annexées à l'Empire Grec; & quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées & oprimées par des Princes particuliers. Enfin elles ont été entiérement soumises par le Padicha ou Empereur Turc, qui en donne l'investiture. Le Hospodar, ou Vaivode, que la Porte choisit pour gouverner ces provinces, est toûjours un Chrétien Grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la persécution. Le Prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier: elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, & qui fait le plus de présens au Visir, ainsi qu'elle confère le Patriarchat Grec de Constantinople. C'est quelquefois un Dragoman, c'est-à-dire, un interprète du Divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie & la Valachie sont réunies sous un même Vaivode; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus sûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On faisait descendre ce Vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un Kam Tartare; & du nom de *Timurkan*, venait, disait-on, la famille de *Kantemir*.

Bassaraba Brancovan avait été investi de la Valachie. Ce *Bassaraba* ne trouva point de généalogiste qui le fit descendre d'un Conquérant Tartare. *Cantemir* crut que le tems était venu de se soustraire à la domination des Turcs, & de se rendre indépendant, par la protection du Czar. Il fit précisément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le Hospodar de Valachie *Bassaraba* à entrer dans la conspiration, dont il esperait recueillir tout le fruit. Son plan était de se rendre maitre des deux provinces. L'Evêque de Jérusalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* pro-

mit au Czar des troupes & des vivres, comme Mazeppa en avait promis au Roi de Suède, & ne tint pas mieux sa parole. 1711.

Le Général *Sheremeto* s'avança jusqu'à Jassi, capitale de la Moldavie, pour voir, & pour soutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver, & en fut reçu en Prince; mais il n'agit en Prince qu'en publiant un manifeste contre l'Empire Turc. Le Hospodar de Valachie qui démêla bientôt ses vûes ambitieuses, abandonna son parti, & rentra dans son devoir. L'Evêque de Jerusalem craignant justement pour sa tête, s'enfuit & se cacha; les peuples de la Valachie & de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte Ottomane; & ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée Russe, les allèrent porter à l'armée Turque.

Déja le Visir *Baltagi-Méhémet* avait passé le Danube à la tête de cent mille hommes; & marchait vers Jassi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hierase, qui tombe dans le Danube, & qui est à peu près la frontière de la Moldavie & de la Bessarabie. Il envoya alors le Comte *Poniatousky*, Gentilhomme Polonais attaché à la fortune du Roi de Suède, prier ce Prince de venir lui rendre visite, & voir son armée. *Charles* ne put s'y résoudre; il exigeait que le Grand Visir lui fit sa première visite dans son asyle près de Bender; sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatousky* revint au camp des Turcs, & qu'il excusa les refus de *Charles XII. Je m'attendais bien*, dit le Visir au Kam des Tartares, *que ce fier Payen en userait ainsi.* Cette fierté réciproque qui aliéne toûjours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du Roi de Suède: il dut d'ailleurs s'appercevoir bientôt que les Turcs n'agissaient que pour eux, & non pas pour lui.

Tandis que l'armée Ottomane passait le Danube, le Czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Boristhène, pour aller dégager le Maréchal *Sheremeto*, qui étant au midi de Jassi, sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bien-

1711. tôt environné de cent mille Turcs, & d'une armée de Tartares. *Pierre* avant de passer le Boristhène, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible; mais *Catherine* regarda cette attention du Czar comme un outrage à sa tendresse & à son courage; elle fit tant d'instances que le Czar ne put se passer d'elle; l'Armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes; elle se servait rarement de voiture. Il falut marcher au delà du Boristhène par quelques déserts, traverser le Bog, & ensuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester; après quoi l'on trouvait encor un autre désert avant d'arriver à Jassi sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gayeté, envoyait des secours aux Officiers malades, & étendait ses soins sur les soldats.

4. Juillet. On arriva enfin à Jassi, où l'on devait établir des magasins. Le Hospodar de Valachie *Bassaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, & feignant d'être dans ceux du Czar, lui proposa la paix, quoique le grand Visir ne l'en eût point chargé, on sentit le piége; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne, ses provisions que *Cantemir* avait promises, & qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver; la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contretems; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent & les infectèrent: l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brulant & dans des déserts arides; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

Pierre, dans cette marche, se trouvait, par une fatalité singulière, à portée de *Charles XII*; car Bender n'est éloigné que de vingt-cinq lieuës communes de l'endroit où l'armée Russe campait auprès de Jassi. Des partis de Cosaques pénétrèrent jusqu'auprès de la retraite de *Charles*; mais les Tartares de Crimée qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le Roi de Suède à couvert d'une sur-

prise. Il attendait avec impatience & sans crainte 1711. dans son camp l'évenement de la guerre.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs, postés au-dessous, sur la rive gauche, de passer ce fleuve, & de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie & de la Valachie; il envoya le Général *Janus* avec l'avant-garde, pour s'opposer à ce passage des Turcs; mais ce Général n'arriva que dans le tems même qu'ils passaient sur leurs pontons: il se retira; & son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le Czar vint lui-même le dégager.

L'armée du grand Visir s'avança donc bientôt vers celle du Czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes: celle des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit-on, de près de deux cent cinquante mille hommes; celle des Russes n'était alors que d'environ trente-sept mille combattans. Un corps assez considérable sous le Général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie, sur la rivière de Sireth; & les Turcs coupèrent la communication.

Le Czar commençait à manquer de vivres, & à peine ses troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient exposées à une nombreuse artillerie, placée par le grand Visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait sans cesse sur les Russes. Il parait par ce récit très-détaillé & très-fidèle, que le Visir *Baltagi-Méhémet*, loin d'être un imbécille comme les Suédois l'ont représenté, s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Passer le Pruth à la vûe d'un ennemi, le contraindre à reculer & le poursuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du Czar & un corps de sa cavalerie, enfermer cette armée sans lui laisser de retraite, lui ôter l'eau & les vivres, la tenir sous des batteries de canon qui la menacent d'une rive opposée; tout cela n'était pas d'un homme sans activité & sans prévoyance.

1711\. *Pierre* alors se trouva dans une plus mauvaise position que *Charles douze* à Pultava ; enfermé comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, & s'étant fié comme lui aux promesses d'un Prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, & tenta d'aller choisir un camp avantageux en retournant vers Jassi.

20\. Juillet. Il décampa dans la nuit ; mais à peine est-il en marche, que les Turcs tombent sur son arrière-garde au point du jour. Le régiment de gardes *Préobasinski* arrêta longtems leur impétuosité. On se forma, on fit des retranchemens avec les chariots & le bagage. Le même jour toute l'armée Turque attaqua encor les Russes. Une preuve qu'ils pouvaient se défendre, quoi qu'on en ait dit, c'est

21\. Juillet. qu'ils se défendirent très longtems, qu'ils tuérent beaucoup d'ennemis, & qu'ils ne furent point entamés.

Il y avait dans l'armée Ottomane deux Officiers du Roi de Suède, l'un le Comte *Poniatouski*, l'autre le Comte de *Sparre*, avec quelques Cosaques du parti de *Charles douze*. Mes mémoires disent que ces Généraux conseillèrent au grand Visir de ne point combattre, de couper l'eau & les vivres aux ennemis, & de les forcer à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand Visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée & languissante qui périssait déjà par la disette. La premiere idée parait plus circonspecte, la seconde plus conforme au caractère des Généraux élevés par *Charles douze*.

Le fait est que le grand Visir tomba sur l'arrière-garde, au point du jour. Cette arrière-garde était en désordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cent hommes ; on se forma avec célérité. Un Général Allemand nommé *Alard* eut la gloire de faire des dispositions si rapides & si bonnes, que les Russes résisterent pendant trois heures à l'armée Ottomane sans perdre de terrain.

La discipline à laquelle le Czar avait accoutumé ses troupes, le paya bien de ses peines. On avait

vû à Narva ſoixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indiſciplinés; & ici on voit une arrière-garde d'environ huit mille Ruſſes ſoutenir les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuer ſept mille hommes, & les forcer à retourner en arrière. 1711.

Après ce rude combat, les deux armées ſe retranchèrent pendant la nuit; mais l'armée Ruſſe reſtait toûjours enfermée, privée de proviſions & d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, & ne pouvait aprocher du fleuve; car ſi-tôt que quelques ſoldats hazardaient d'aller puiſer de l'eau, un corps de Turcs poſté à la rive oppoſée faiſait pleuvoir ſur eux le plomb & le fer d'une artillerie nombreuſe chargée à cartouche. L'armée Turque qui avait attaqué les Ruſſes, continuait toûjours de ſon côté à la foudroyer par ſon canon.

Il était probable qu'enfin les Ruſſes allaient être perdus ſans reſſource par leur poſition, par l'inégalité du nombre & par la diſette. Les eſcarmouches continuaient toûjours; la cavalerie du Czar preſque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun ſecours, à moins qu'elle ne combattit à pied; la ſituation paraiſſait déſeſpérée. Il ne faut que jetter les yeux ſur cette carte exacte (*page ſuivante*) du camp du Czar, & de l'armée Ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de poſition plus dangereuſe, que la retraite était impoſſible, qu'il falait remporter une victoire complette, ou périr juſqu'au dernier, ou être eſclave des Turcs.

Toutes les rélations, tous les mémoires du tems conviennent unanimement, que le Czar incertain s'il tenterait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille, s'il expoſerait ſa femme, ſon armée, ſon Empire, & le fruit de tant de travaux, à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur, & agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, & que ſes chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fût témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il vit alors quel était ſon bonheur d'avoir permis


camp des Turcs
chemin de gurguli a yassi
camp du Czar
Riviere de Pruth, remontant vers yassi
camp des Tartares

D. fe.

à sa femme de le suivre. *Cathérine* entra malgré la défense. 1711.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, exposée comme un autre au feu d'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle persuada son époux de tenter la voie de la négociation.

C'est la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux Souverains, ou à leurs représentans, de ne les aborder qu'avec des présens. *Catherine* rassembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence & tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux pelisses de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramassa fut destiné pour le Kiaia. Elle choisit elle-même un Officier intelligent, qui devait avec deux valets porter les présens au grand Visir, & ensuite faire conduire au Kiaia en sureté, le présent qui lui était reservé. Cet Officier fut chargé d'une lettre du Maréchal *Sheremeto* à *Méhémet-Baltagi*. Les Mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne disent rien des détails dans lesquels entra *Catherine*; mais tout est assez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même donnée en 1723. quand il fit couronner *Catherine* Impératrice; *elle nous a été*, dit-il, *d'un très-grand secours dans tous les dangers, & particuliérement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le Czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim, ou par le fer, le service rendu par *Catherine* était aussi grand que les bienfaits dont son époux l'avait comblée. Le Journal Manuscrit *e*) de *Pierre le Grand* dit, que le jour même du grand combat du 20 Juillet, il y avait trente-un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, & six mille six cent quatre-vingt-douze de cavalerie, presque tous démontés; il aurait donc perdu seize mille deux cent quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes Mémoires assurent que la

e) Page 177. du journal de *Pierre le Grand*.

1711. perte des Turcs fut beaucoup plus considérable que la sienne, & qu'attaquant en foule & sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S'il est ainsi, la journée du Pruth du 20 au 21 Juillet, fut une des plus meurtrières qu'on ait vue depuis plusieurs siècles.

Il faut ou soupçonner *Pierre le Grand* de s'être trompé, lorsqu'en couronnant l'impératrice, il lui témoigne sa reconnoissance, *d'avoir sauvé son armée réduite à vingt-deux mille combattans*; ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que le jour de cette bataille, son armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait sur le Sireth, *montait à trente-un mille cinq cent cinquante-quatre hommes d'infanterie, & à six mille six cent quatre-vingt-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les historiens, & tous *les mémoires pour & contre ne l'ont rapporté jusqu'ici.* Il y a certainement ici quelque mal-entendu; & cela est très-ordinaire dans les récits de campagnes lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toujours à l'événement principal à la victoire & à la défaite: on sait rarement avec précision ce que l'une & l'autre ont coûté.

A quelque petit nombre que l'armée Russe fut réduite, on se flattait qu'une résistance si intrépide & si opiniâtre en imposerait au grand Visir, qu'on obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte Ottomane, que ce traité en rendant le Visir agréable à son Maître ne serait pas trop humiliant pour l'Empire de Russie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce semble, d'avoir vû cette possibilité dans un moment où les Généraux paraissaient ne voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans son histoire de *Charles XII.* raporte une lettre du Czar au grand Visir, dans laquelle il s'exprime en ces mots: *Si contre mon attente j'ai le malheur d'avoir déplu à Sa Hautesse, je suis prêt à réparer les sujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble Géné-*

ral, d'empêcher qu'il ne ſoit répandu plus de ſang, & je vous ſupplie de faire ceſſer dans le moment le feu exceſſif de votre artillerie. Recevez l'ôtage que je viens de vous envoyer. 1711.

Cette lettre porte tous les caractères de fauſſeté, ainſi que la plûpart des piéces rapportées au hazard par *Norberg* : elle eſt datée du 11. Juillet nouveau ſtyle; & on n'écrivit à *Baltagi-Mehemet* que le 21. nouveau ſtile. Ce ne fut point le Czar qui écrivit, ce fut le Maréchal *Sheremeto*; on ne ſe ſervit point, dans cette lettre, de ces expreſſions, *le Czar a eu le malheur de déplaire à Sa Hauteſſe*; ces termes ne conviennent qu'à un ſujet qui demande pardon à ſon maître; il n'eſt point queſtion d'ôtage; on n'en envoya point; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremeto* dans ſa lettre, faiſait ſeulement ſouvenir le Viſir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les Miniſtres d'Angleterre & de Hollande, lorſque le Divan demandait la ceſſion de la citadelle & du port de Taganroc, qui étaient les vrais ſujets de la guerre.

Il ſe paſſa quelques heures avant qu'on eût une réponſe du grand Viſir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un ſecond courier avec un duplicata, & on tint conſeil de guerre en préſence de *Catherine*. Dix officiers Généraux ſignèrent le réſultat que voici : 21. Juillet.

» Si l'ennemi ne veut pas accepter les conditions qu'on lui offre, & s'il demande que nous poſions les armes, & que nous nous rendions à diſcrétion, tous les Généraux & les Miniſtres ſont unanimement d'avis de ſe faire jour au travers des ennemis «.

En conſéquence de cette réſolution, on entoura le bagage de retranchemens, & on s'avança juſqu'à cent pas de l'armée Turque, lorſqu'enfin le grand Viſir fit publier une ſuſpenſion d'armes.

Tout le parti Suédois a traité dans ſes mémoi-

1711. res ce Visir de lâche & d'infame, qui s'était laissé corrompre. C'est ainsi que tant d'écrivains ont accusé le Comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du Duc de *Marlborough*, pour engager le Roi de Suède à continuer la guerre contre le Czar, & qu'on a imputés à un Ministre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Seville. De telles accusations ne doivent être avancées que sur des preuves évidentes. Il est très-rare que des premiers ministres s'abaissent à de si honteuses lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, & par les régistres qui en font foi. Un Ministre est toûjours un homme en spectacle à l'Europe; son honneur est la base de son crédit; il est toûjours assez riche pour n'avoir pas besoin d'être un traître.

La place de Viceroi de l'Empire Ottoman est si belle, les profits en sont si immenses en tems de guerre, l'abondance & la magnificence régnaient à un si haut point dans les tentes de *Baltagi-Méhémet*, la simplicité & surtout la disette étaient si grandes dans l'armée du Czar, que c'était bien plutôt au grand Visir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des pelisses & quelques bagues, comme il est d'usage dans toutes les Cours, ou plutôt dans toutes les Portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche & ouverte de *Baltagi-Méhémet* semble confondre les accusations dont on a souillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le Vice-Chancelier *Shaffiroff* alla dans sa tente avec un grand apareil; tout se passa publiquement, & ne pouvait se passer autrement. La négociation même fut entamée en présence d'un homme attaché au Roi de Suède, & domestique du Comte *Poniatousky*, officier de *Charles XII*, lequel servit d'abord d'interprète; & les articles furent rédigés publiquement par le premier Secretaire du Visiriat, nommé *Hummer Effendi.* Le Comte *Poniatousky* y était présent lui-même. Le présent qu'on faisait au Kiaia fut offert publiquement, & en cérémonie; tout se passa selon l'usage

l'usage des Orientaux; on se fit des présens réciproques; rien ne ressemble moins à une trahison. 1711.
Ce qui détermina le Visir à conclure, c'est que dans ce tems-là même le corps d'armée commandé par le Général *Renne*, sur la rivière de Sireth en Moldavie, avait passé trois rivières, & était alors vers le Danube, où *Renne* venait de prendre la ville & le château de Brahila, défendus par une garnison nombreuse, commandée par un Pacha. Le Czar avait encor un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne. Il est de plus très-vraisemblable que le Visir ne fut pas instruit de la disette que souffraient les Russes. Le compte des vivres & des munitions n'est pas communiqué à son ennemi; on se vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le tems qu'on souffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs & les Russes; la différence des vétemens, de la religion & du langage, ne le permet pas. Ils ne connaissent point, comme nous, la désertion : aussi le grand Visir ne savait pas au juste dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, & qui cependant l'avait bien faite, crut que son expédition était assez heureuse s'il remettait aux mains du grand Seigneur les villes & les ports pour lesquels il combattait; s'il renvoyait des bords du Danube en Russie, l'armée victorieuse du Général *Renne*, & s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le Bosphore Cimmérien, la mer Noire, à un Prince entreprenant; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au risque d'une nouvelle bataille, (qu'après tout le désespoir pouvait gagner contre la force :) il avait vû ses janissaires repoussés la veille, & il y avait plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand; telles furent ses raisons : ni les officiers de *Charles* qui étaient dans son armée, ni le Kam des Tartares ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages sur les frontières de Russie & de Pologne.

1711. L'intérêt de *Charles XII* était de se venger du Czar; mais le Général, le premier Ministre de l'Empire Ottoman n'était animé ni par la vengeance particulière d'un Prince Chrétien, ni par l'amour du butin qui conduisait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une suspension d'armes, les Russes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *La Motraye* le rapporte, & comme *Norberg* le copie d'après lui. Le Visir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le Czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, & c'est sur quoi *Poniatousky* insistait; mais il était au fonds convenable à l'Empire Turc que la Pologne restât désunie & impuissante; ainsi cet article se réduisit à retirer les troupes Russes des frontières. Le Kam des Tartares demandait un tribut de quarante mille sequins: ce point fut longtems débattu, & ne passa point.

Le Visir demanda longtems qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le Roi de Suède s'était fait livrer *Patkul*. *Cantemir* se trouvait précisément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le Czar avait fait à *Mazeppa* son procès criminel, & l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en userent point ainsi; ils ne connaissent ni les procès par contumace, ni les sentences publiques. Ces condamnations affichées, & les exécutions en effigie, sont d'autant moins en usage chez eux, que leur loi leur défend les représentations humaines, de quelque genre qu'elles puissent être. Ils insistèrent en vain sur l'extradition de *Cantemir*. *Pierre* écrivit ces propres paroles au vice-Chancelier *Shaffiroff*.

» J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain qui s'étend jusqu'à Cursk; il me restera » l'espérance de le recouvrer: mais la perte de » ma foi est irréparable, je ne peux la violer. » Nous n'avons de propre que l'honneur; y re- » noncer c'est cesser d'être Monarque.

Enfin le traité fut conclu & signé près du village nommé *Falksen* sur les bords du Pruth. On

convint dans le traité qu'Afoph & fon territoire feraient rendus avec les munitions & l'artillerie dont il était pourvû avant que le Czar l'eût pris en 1696., que le port de Taganroc fur la mer de Zabache ferait démoli, ainfi que celui de Samara fur la rivière de ce nom, & d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le Roi de Suède, & cet article même faifait affez voir combien le Vifir était mécontent de lui. Il fut ftipulé que ce Prince ne ferait point inquiété par le Czar, s'il retournait dans fes Etats, & que d'ailleurs le Czar & lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie. 1711.

Il eft bien évident par la rédaction fingulière de cet article, que *Baltagi-Méhémet* fe fouvenait des hauteurs de *Charles XII*. Qui fait même fi ces hauteurs n'avaient pas incliné *Méhémet* du côté de la paix? La perte du Czar était la grandeur de *Charles*, & il n'eft pas dans le cœur humain de rendre puiffans ceux qui nous méprifent. Enfin ce Prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du Vifir, quand il avait befoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage, qui lui ôtait toutes fes efpérances, allait être confommé. Le vifir n'alla point à fa rencontre, & fe contenta de lui envoyer deux Bachas: il ne vint au devant de *Charles* qu'à quelque diftance de fa tente.

La converfation ne fe paffa, comme on fait, qu'en reproches. Plufieurs hiftoriens ont cru que la réponfe du Vifir au Roi, quand ce Prince lui reprocha d'avoir pû prendre le Czar prifonnier, & de ne l'avoir pas fait, était la réponfe d'un imbécille; *Si j'avais pris le Czar*, dit-il, *qui aurait gouverné fon Empire?* Il eft aifé pourtant de comprendre que c'était la réponfe d'un homme piqué; & ces mots qu'il ajouta, *Il ne faut pas que tous les Rois fortent de chez eux*, montrent affez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de fon voyage que celui de déchirer la robe du grand Vifir avec l'éperon de fes bottes. Le Vifir qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas apercevoir, & en

1711. cela il était très-supérieur à *Charles*. Si quelque chose put faire sentir à ce Monarque, dans sa vie brillante & tumultueuse, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'est qu'à Pultava un pâtissier avait fait mettre bas les armes à toute son armée, & qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du sort du Czar & du sien; car ce Visir *Baltagi-Méhémet* avait été fendeur de bois dans le Serrail, comme son nom le signifie; & loin d'en rougir, il s'en faisait honneur, tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

Le Sultan & tout Constantinople furent d'abord très-contens de la conduite du Visir: on fit des réjouissances publiques une semaine entière, le Kiaia de *Méhémet*, qui porta le traité au Divan, fut élevé incontinent à la dignité de Boujouk Imraour, grand Ecuyer; ce n'est pas ainsi qu'on traite ceux dont on croit être mal servi.

Il parait que *Norberg* connaissait peu le Gouvernement Ottoman, puisqu'il dit, *que le grand Seigneur ménageait son Visir, & que Baltagi-Méhémet était à craindre.* Les janissaires ont été souvent dangereux aux Sultans; mais il n'y a pas un exemple d'un seul Visir qui n'ait été aisément sacrifié sur un ordre de son Maître, & *Méhémet* n'était pas en état de se soutenir par lui-même. C'est de plus se contredire, que d'assurer dans la même page, que les janissaires étaient irrités contre *Méhémet*, & que le Sultan craignait son pouvoir.

Le Roi de Suède fut réduit à la ressource de cabaler à la Cour Ottomane. On vit un Roi qui avait fait des Rois, s'occuper à faire présenter au Sultan des mémoires & des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un sujet qui veut décrier un Ministre auprès de son Maître. C'est ainsi qu'il se conduisit contre le Visir *Méhémet* & contre tous ses successeurs; tantôt on s'adressait à la Sultane Validé par une Juive; tantôt on employait un eunuque: il y eut enfin un homme qui se mêlant parmi les gardes du grand Seigneur, contrefit l'insensé, afin d'attirer ses regards, & de pouvoir lui

donner un mémoire du Roi. De toutes ces manœuvres *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de se voir retrancher son Thaim, c'est-à-dire la subsistance que la générosité de la Porte lui fournissait par jour, & qui se montait à quinze cent livres monnoie de France. Le grand Visir au lieu de Thaim, lui dépêcha un ordre, en forme de conseil, de sortir de la Turquie. 1711.

Charles s'obstina plus que jamais à rester, s'imaginant toûjours qu'il rentrerait en Pologne, & dans l'Empire Russe avec une armée Ottomane. Personne n'ignore quelle fut enfin en 1714. l'issue de son audace inflexible; comment il se battit contre une armée de janissaires, de spahis & de Tartares, avec ses secretaires, ses valets de chambre, ses gens de cuisine & d'écurie; qu'il fut captif dans le pays où il avait joüi de la plus généreuse hospitalité, qu'il retourna ensuite déguisé en courier dans ses Etats, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'était pas faite comme celle des autres hommes.

CHAPITRE SECOND.

SUITE DE L'AFFAIRE DU PRUTH.

IL est utile de rappeller ici un fait déja raconté dans l'histoire de *Charles XII.* Il arriva pendant la suspension d'armes qui préceda le traité du Pruth, que deux Tartares surprirent deux officiers Italiens de l'armée du Czar, & vinrent les vendre à un Officier des Janissaires; le Visir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux Tartares. Comment accorder cette délicatesse si sévère avec la violation du droit des gens, dans la personne de l'Ambassadeur *Tolstoy*, que le même grand Visir avait fait arrêter dans les rues de Con-

1711. ſtantinople ? Il y a toûjours une raiſon des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi-Méhémet* était piqué contre le Kam des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix ; & il voulut lui faire ſentir qu'il était le maitre.

Le Czar après la paix ſignée ſe retira par Jaſſi juſques ſur la frontière, ſuivi d'un corps de huit mille Turcs, que le Viſir envoya, non-ſeulement pour obſerver la marche de l'armée Ruſſe, mais pour empêcher que les Tartares vagabonds ne l'inquiétaſſent.

Pierre accomplit d'abord le traité, en faiſant démolir la forteresſe de Samara & de Kamienska ; mais la reddition d'Aſoph & la démolition de Taganroc ſouffrit plus de difficulté : il falait aux termes du traité diſtinguer l'artillerie & les munitions d'Aſoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le Czar y avait miſes depuis qu'il avait conquis cette place. Le Gouverneur traina en longueur cette négociation, & la Porte en fut juſtement irritée. Le Sultan était impatient de recevoir les clefs d'Aſoph ; le Viſir les promettait ; le Gouverneur différait toûjours. *Baltagi-Méhémet* en perdit les bonnes graces de ſon Maitre, & ſa place ; le Kam des Tartares & ſes autres ennemis prévalurent contre lui : il fut envelopé dans la diſgrace de pluſieurs Bachas ; mais le Grand Seigneur qui connaiſſait ſa fidélité, ne lui ôta ni ſon bien ni ſa vie ; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette ſimple dépoſition, cette conſervation de ſa fortune, & ſurtout ce commandement dans Mytilène, démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce Viſir avait été corrompu par l'argent du Czar.

Novemb.

Norberg dit que le Boſtangi Bachi qui vint lui redemander le Bul de l'Empire, & lui ſignifier ſon arrêt, le déclara *traitre & déſobéiſſant à ſon Maitre, vendu aux ennemis à prix d'argent, & coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du Roi de Suède*. Premiérement ces ſortes de déclaration ne ſont point du tout en uſage en Turquie : les ordres du Sultan ſont donnés en ſecret & exécutés en

silence. Secondement si le Visir avait été déclaré *traitre, rebelle & corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort, dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il est clair que ce Prince aurait eu en effet à la Porte Ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres Ministres; ils devaient en ce cas implorer sa faveur & prévenir ses volontés; mais au contraire, *Jussuf Pacha*, Aga des Janissaires, qui succeda à *Méhémet Baltagi* dans le Visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce Prince; loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux; & quand *Poniatousky*, le confident & le compagnon de *Charles XII.*, vint complimenter ce Visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit; *Payen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jetter dans la mer, une pierre au cou.*

1711.

Ce compliment que le Comte *Poniatouski* raporte lui-même dans les mémoires qu'il fit à ma réquisition, ne laisse aucun doute sur le peu d'influence que *Charles XII.* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a raporté des affaires de Turquie, parait d'un homme passionné, & mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'esprit de parti, & parmi les mensonges politiques, tout ce qu'il avance sans preuve de la prétendue corruption d'un grand Visir, c'est-à-dire, d'un homme qui disposait de plus de soixante millions par an, sans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le Comte *Poniatouski* écrivit au Roi *Stanislas* immédiatement après la paix du Pruth : il reproche à *Baltagi-Méhémet* son éloignement pour le Roi de Suède, son peu de goût pour la guerre, sa facilité: mais il se garde bien de l'accuser de corruption; il savait trop ce que c'est que la place d'un grand Visir, pour penser que le Czar pût mettre un prix à la trahison du Viceroi de l'Empire Ottoman.

Shaffiroff & *Sheremeto* demeurés en ôtage à Constantinople ne furent point traités comme ils l'au-

1711. raient été s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, & d'avoir trompé le Sultan de concert avec le Visir; ils demeurèrent en liberté dans la ville, escortés de deux compagnies de janissaires.

L'Ambassadeur *Tolstoy* étant sorti des sept Tours immédiatement après la paix du Pruth, les Ministres d'Angleterre, & de Hollande s'entremirent auprès du nouveau Visir pour l'exécution des articles.

Asoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démolissait les forteresses stipulées dans le traité. Quoique la Porte Ottomane n'entre guères dans les différens des Princes Chrétiens, cependant elle était flattée alors de se voir arbitre entre la Russie, la Pologne & le Roi de Suède : elle voulait que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, & délivrât la Turquie d'un voisinage si dangereux; elle souhaitait que *Charles* retournât dans ses Etats, afin que les Princes Chrétiens fussent continuellement divisés, mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares désiraient toûjours la guerre, comme les artisans veulent exercer leurs professions lucratives. Les janissaires la souhaitaient, mais plus par haine contre les Chrétiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des Ministres Anglais & Hollandais prévalurent contre le parti oposé. La paix du Pruth fut confirmée; mais on ajouta dans le nouveau traité, que le Czar retirerait dans trois mois toutes ses troupes de la Pologne, & que l'Empereur Turc renverrait incessamment *Charles XII*.

On peut juger, par ce nouveau traité, si le Roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment sacrifié par le nouveau Visir *Jussuf Pacha*, ainsi que par *Baltagi-Méhémet*. Ses historiens n'ont eu d'autre ressource pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuser *Jussuf* d'avoir été corrompu, ainsi que son prédécesseur. De pareilles imputations tant de fois renouvellées sans preuve, sont bien plutôt les cris d'une cabale impuissante que les témoignages de

l'hiſtoire. L'eſprit de parti obligé d'avouer les faits en altère les circonſtances & les motifs ; & malheureuſement c'eſt ainſi que toutes les hiſtoires contemporaines parviennent falſifiées à la poſtérité, qui ne peut plus guères démêler la vérité du menſonge. 1711.

CHAPITRE TROISIEME.

Mariage du Czarovitz, & déclaration ſolemnelle du mariage de Pierre *avec* Catherine, *qui reconnait ſon frère.*

CEtte malheureuſe campagne du Pruth fut plus funeſte au Czar, que ne l'avait été la bataille de Narva ; car après Narva il avait ſû tirer parti de ſa défaite même, réparer toutes ſes pertes, & enlever l'Ingrie à *Charles XII.* Mais après avoir perdu par le traité de Falkſen avec le Sultan ſes ports & ſes fortereſſes ſur les Palus-Méotides, il falut renoncer à l'empire ſur la mer Noire. Il lui reſtait un champ aſſez vaſte pour ſes entrepriſes ; il avait à perfectionner tous ſes établiſſemens en Ruſſie, ſes conquêtes ſur la Suède à pourſuivre, le Roi *Auguſte* à raffermir en Pologne, & ſes alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré ſa ſanté ; il falut qu'il allât aux eaux de Carelsbad en Bohème ; mais pendant qu'il prenait les eaux, il faiſait attaquer la Poméranie ; Stralſund était bloqué, & cinq petites villes étaient priſes.

La Poméranie eſt la province d'Allemagne la plus ſeptentrionale, bornée à l'orient par la Pruſſe & la Pologne, à l'occident par le Brandebourg, au midi par le Meklembourg, & au nord par la mer Baltique : elle eut preſque de ſiècle en ſiècle différens maitres. *Guſtave Adolphe* s'en empara dans la fameuſe guerre de trente ans, & enfin elle fut cédée ſolemnellement aux Suédois par le traité de Veſtphalie, à la réſerve de

1711. l'Evêché de Camin & de quelques petites places situées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement apartenir à l'Electeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les Ducs de Poméranie. La race de ces Ducs s'était éteinte en 1637. par conséquent, suivant les loix de l'Empire, la maison de Brandebourg avait un droit évident sur cette province; mais la nécessité, la première des loix, l'emporta dans le traité d'Osnabruch sur les pactes de familles, & depuis ce tems, la Poméranie presque toute entière avait été le prix de la valeur Suédoise.

Le projet du Czar était de dépouiller la Couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle possédait en Allemagne; il falait pour remplir ce dessein, s'unir avec les Electeurs de Brandebourg & d'Hanovre, & avec le Dannemark. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projettait avec ces Puissances, & tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

25 Oct. Pendant ce tems-là même il maria dans Torgau son fils *Aléxis*, avec la Princesse de *Volfembutel* sœur de l'Impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI.*; mariage qui fut depuis si funeste, & qui coûta la vie aux deux époux.

Le Czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils *Aléxis Petrovitz*, né le premier Mars 1690. était dans sa 22e. année. Ce Prince n'était pas encor connu en Europe. Un Ministre dont on a imprimé des mémoires sur la Cour de Russie, dit dans une lettre écrite à son Maître, datée du 25. Août 1711. » que ce Prince était » grand & bien fait, qu'il ressemblait beaucoup à » son père, qu'il avait le cœur bon, qu'il était » plein de piété, qu'il avait lû cinq fois l'Ecriture » sainte, qu'il se plaisait fort à la lecture des an- » ciennes histoires Grecques: il lui trouve l'es- » prit étendu & facile; il dit que ce Prince sait

» les mathématiques, qu'il entend bien la guerre, » la navigation, la science de l'hydraulique, qu'il » sait l'Allemand, qu'il aprend le Français; mais » que son père n'a jamais voulu qu'il fit ce qu'on » appelle ses exercices. — 1711.

Voilà un portrait bien différent de celui que le Czar lui-même fit quelque tems après de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur son père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce Ministre admire en lui.

C'est à la postérité à décider entre un étranger qui peut juger légérement, ou flatter le caractère d'*Aléxis*, & un père qui a cru devoir sacrifier les sentimens de la nature au bien de son Empire. Si le Ministre n'a pas mieux connu l'esprit d'*Aléxis* que sa figure, son témoignage a peu de poids : il dit que ce Prince était grand & bien fait : les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg, disent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine sa belle-mère n'assista point à ce mariage; car quoiqu'elle fût regardée comme Czarine, elle n'était point reconnue solemnellement en cette qualité, & le titre d'*Altesse* qu'on lui donnait à la Cour du Czar lui laissait encor un rang trop équivoque, pour qu'elle signât au contract, & pour que le cérémonial Allemand lui accordât une place convenable à sa dignité d'épouse du Czar *Pierre*. Elle était alors à Thorn dans la Prusse Polonaise. Le Czar envoya d'abord les deux nouveaux époux à Volfembutel, & reconduisit bientôt la Czarine à Pétersbourg, avec cette rapidité & cette simplicité d'apareil qu'il mettait dans tous ses voyages. — 1712. 9. Janv.

Ayant fait le mariage de son fils, il déclara plus solemnellement le sien, & le célébra à Pétersbourg. La cérémonie fut aussi auguste qu'on peut la rendre dans un pays nouvellement créé, dans un tems où les finances étaient dérangées par la guerre soutenue contre les Turcs, & par celle qu'on faisait encor au Roi de Suède. Le Czar ordonna seul la fête, & y travailla lui-même selon sa coutume. Ainsi *Catherine* fut reconnue publique- — 19. Fev.

1712. ment Czarine, pour prix d'avoir ſauvé ſon époux & ſon armée.

Les acclamations avec leſquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient ſincères : mais les aplaudiſſemens des ſujets aux actions d'un Prince abſolu ſont toûjours ſuſpects : ils furent confirmés par tous les eſprits ſages de l'Europe, qui virent avec plaiſir, preſque dans le même tems, d'un côté, l'héritier de cette vaſte Monarchie n'ayant de gloire que celle de ſa naiſſance, marié à une Princeſſe ; & de l'autre un Conquérant, un Légiſlateur partageant publiquement ſon lit & ſon trône avec une inconnue, captive à Marienbourg, & qui n'avait que du mérite. L'approbation même eſt devenue plus générale, à meſure que les eſprits ſe ſont plus éclairés par cette ſaine philoſophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philoſophie ſublime & circonſpecte, qui aprend à ne donner que des reſpects extérieurs à toute eſpèce de grandeur & de puiſſance, & à réſerver les reſpects véritables pour les talens, & pour les ſervices.

Je dois fidélement rapporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du Comte de *Baſſevitz*, Conſeiller aulique à Vienne, & longtems Miniſtre de Holſtein à la Cour de Ruſſie. C'était un homme de mérite, plein de droiture & de candeur, & qui a laiſſé en Allemagne une mémoire précieuſe. Voici ce qu'il dit dans ſes lettres. » La Czarine avait été non-ſeulement néceſſaire » à la gloire de *Pierre*, mais elle l'était à la con» ſervation de ſa vie. Ce Prince était malheureu» ſement ſujet à des convulſions douloureuſes, » qu'on croyait être l'effet d'un poiſon qu'on lui » avait donné dans ſa jeuneſſe. *Catherine* ſeule » avait trouvé le ſecret d'apaiſer ſes douleurs par » des ſoins pénibles, & des attentions recher» chées, dont elle ſeule était capable, & ſe don» nait toute entière à la conſervation d'une ſanté » auſſi précieuſe à l'Etat qu'à elle-même. Ainſi le » Czar ne pouvant vivre ſans elle, la fit compa» gne de ſon lit & de ſon trône «. Je me borne à rapporter ſes propres paroles.

La fortune, qui dans cette partie du monde avait produit tant de ſcènes extraordinaires à nos yeux, & qui avait élevé l'Impératrice *Catherine* de l'abaiſſement, de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la ſervit encor ſinguliérement quelques années après la ſolemnité de ſon mariage. 1712.

Voici ce que je trouve dans le manuſcrit curieux d'un homme qui était alors au ſervice du Czar & qui parle comme témoin.

Un envoyé du Roi *Auguſte* à la Cour du Czar, retournant à Dreſde par la Courlande, entendit dans un cabaret un homme qui paraiſſait dans la miſère, & à qui on faiſait l'accueil inſultant que cet état n'inſpire que trop aux autres hommes. Cet inconnu piqué, dit que l'on ne le traiterait pas ainſi s'il pouvait parvenir à être préſenté au Czar, & que peut-être il aurait dans ſa Cour de plus puiſſantes protections qu'on ne penſait.

L'Envoyé du Roi *Auguſte* qui entendit ce diſcours eut la curioſité d'interroger cet homme, & ſur quelques réponſes vagues qu'il en reçut, l'ayant conſidéré plus attentivement, il crut démêler dans ſes traits quelques reſſemblances avec l'Impératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Dreſde, d'en écrire à un de ſes amis à Pétersbourg. La lettre tomba dans les mains du Czar. Ce Prince envoya ordre au Prince *Repnin*, Gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé dans la lettre. Le Prince *Repnin* fit partir un homme de confiance pour Mittau en Courlande; on découvrit l'homme; il s'appellait *Charles Scavronski*; il était fils d'un Gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, & qui avait laiſſé deux enfans au berceau, un garçon & une fille. L'un & l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choſes. *Scavronski* ſéparé de ſa ſœur dès la plus tendre enfance, ſavait ſeulement qu'elle avait été priſe dans Marienbourg en 1704. & il la croyait encor auprès du Prince *Menzikoff*, où il penſait qu'elle avait fait quelque fortune.

1712. Le Prince *Repnin*, suivant les ordres exprès de son Maitre, fit conduire à Riga *Scavronski*, sous prétexte de quelque délit dont on l'accusait; on fit contre lui une espèce d'information, & on l'envoya sous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter sur la route.

Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maitre d'hôtel du Czar, nommé *Shepleff*. Ce maitre d'hôtel instruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumières sur son état, & lui dit enfin que l'accusation qu'on avait intentée contre lui à Riga était très-grave, mais qu'il obtiendrait justice, qu'il devait présenter une requête à sa Majesté, qu'on dresserait cette requête en son nom, & qu'on ferait ensorte qu'il pût la lui donner lui-même.

Le lendemain le Czar alla diner chez *Shepleff*; on lui présenta *Scavronski*: ce Prince lui fit beaucoup de questions, & demeura convaincu par la naïveté de ses réponses, qu'il était le propre frère de la Czarine. Tous deux avaient été dans leur enfance en Livonie. Toutes les réponses que fit *Scavronski* aux questions du Czar, se trouvaient conformes à ce que sa femme lui avait dit de sa naissance & des premiers malheurs de sa vie.

Le Czar ne doutant plus de la vérité, proposa le lendemain à sa femme d'aller diner avec lui chez ce même *Shepleff*: il fit venir au sortir de table ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vétu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage; le Czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état que celui auquel sa mauvaise fortune l'avait accoutumé.

Il l'interrogea encor devant sa femme. Le manuscrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots; *Cet homme est ton frère: allons, Charles, baise la main de l'Impératrice, & embrasse ta sœur.*

L'auteur de la rélation ajoute que l'Impératrice tomba en défaillance, & que lorsqu'elle eut repris ses sens, le Czar lui dit: *Il n'y a là rien que de simple; ce Gentilhomme est mon beaufrère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me semble qu'un tel discours montre autant de grandeur que de simplicité, & que cette grandeur est très-peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* resta longtems chez *Shepleff*, qu'on lui assigna une pension considérable, & qu'il vécut très-retiré. Il ne pousse pas plus loin le récit de cette avanture, qui servit seulement à découvrir la naissance de *Cathérine* : mais on sait d'ailleurs que ce Gentilhomme fut créé Comte, qu'il épousa une fille de qualité, & qu'il eut deux filles mariées à des premiers Seigneurs de Russie. Je laisse au peu de personnes qui peuvent être instruites de ces détails, à démêler ce qui est vrai dans cette avanture, & ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuscrit ne parait pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à ses lecteurs, puisque son mémoire n'était point destiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vû. Il se peut qu'il se trompe sur quelques circonstances, mais le fonds parait très-vrai ; car si ce Gentilhomme avait sû qu'il était frère d'une personne si puissante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour se faire reconnaître. Cette reconnaissance, toute singulière qu'elle parait, n'est pas si extraordinaire que l'élévation de *Cathérine* : l'une & l'autre sont une preuve frapante de la destinée, & peuvent servir à nous faire suspendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité moins opposés peut-être à l'ordre commun des choses que toute l'histoire de cette Impératrice.

Les fêtes que *Pierre* donna pour le mariage de son fils & le sien, ne furent pas des divertissemens passagers, qui épuisent le trésor, & dont le souvenir reste à peine. Il acheva la fonderie des canons & les bâtimens de l'Amirauté ; les grands chemins furent perfectionnés ; de nouveaux vaisseaux furent construits ; il creusa des canaux ; la bourse & les magazins furent achevés, & le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le Sénat de Moscou fût transporté à Pétersbourg ; ce qui s'exécuta

1712. au mois d'Avril 1712. Par là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'Empire. Plusieurs prisonniers Suédois furent employés aux embellissemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite.

CHAPITRE QUATRIEME.

PRISE DE STETIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

Pierre se voyait heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII*, dans ses négociations avec tous les Princes qui voulaient chasser les Suédois du continent, & les renfermer pour jamais dans la presqu'isle de la Scandinavie; il portait toutes ses vues sur les côtes occidentales du nord de l'Europe, & oubliait les Palus-Méotides & la mer Noire. Les clefs d'Asoph long-tems refusées au Bacha qui devait entrer dans cette place au nom du Grand Seigneur, avaient été enfin rendues; & malgré tous les soins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la Cour Ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie & la Turquie étaient en paix.

Charles XII. restait toûjours obstinément à Bender, & faisait dépendre sa fortune & ses espérances du caprice d'un grand Visir, tandis que le Czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Dannemark & Hanovre, était prêt de faire déclarer la Prusse, & réveillait la Pologne & la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite,

dans les déserts de la Bessarabie, & le Czar, & les Rois de Pologne, de Dannemarck & de Prusse, & l'Electeur de Hanovre devenu bientôt après Roi d'Angleterre, & l'Empereur d'Allemagne qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'Empereur s'en vengeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, & en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suède possédait encor en Allemagne. 1712.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stétin au premier Roi de Prusse *Fréderic*, Electeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une Puissance préponderante : ni *Charles*, ni personne, ne pouvait prévoir que le petit Royaume de Prusse presque désert, & l'Electorat de Brandebourg, deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement, & résolu de rompre, plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer & sur terre. Ses Etats étaient presqu'épuisés d'hommes & d'argent; cependant on obéit : le Sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaisseaux de ligne; on arma des milices; chaque habitant devint soldat. Le courage & la fierté de *Charles XII.* semblèrent animer tous ses sujets, presqu'aussi malheureux que leur Maître.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encor un parti en Pologne, qui aidé des Tartares de Crimée pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le Roi *Stanislas* sur le Trône; son espérance d'engager la Porte Ottomane à soutenir ce parti, & de prouver au Divan qu'il devait envoyer deux cent mille hommes à son secours, sous prétexte que le Czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues; & les Russes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. *Pierre* mena son épouse à cette expédition. Déja le Roi de Dannemark s'était em- Sept.

1712. paré de Stade, ville maritime du Duché de Brême; les armées Russe, Saxonne, & Danoise étaient devant Stralsund.

Oct. Ce fut alors que le Roi *Stanislas* voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le Trône de Pologne, & tout en confusion par l'absence obstinée de *Charles XII*, assembla les Généraux Suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, seule & dernière ressource de la Suède dans ces provinces.

Il leur proposa un accommodement avec le Roi *Auguste*, & offrit d'en être la victime. Il leur parla en Français; voici les propres paroles dont il se servit, & qu'il leur laissa par un écrit que signèrent neuf Officiers Généraux, entre lesquels, il se trouvait un *Patkul*, cousin germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII.* avait fait expirer sur la roue.

» J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la gloire des » armés de la Suède; je ne prétends pas être le » sujet funeste de leur perte. Je me déclare de » sacrifier ma couronne *f*) & mes propres inté» rêts à la conservation de la personne sacrée du » Roi, ne voyant pas humainement d'autre moyen » pour le retirer de l'endroit où il se trouve.

Ayant fait cette déclaration, il se disposa à partir pour la Turquie, dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, & de le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise fortune le fit arriver en Bessarabie, précisément dans le tems même que *Charles*, après avoir promis au Sultan de quitter son azile, & ayant reçu l'argent & l'escorte nécessaire pour son retour, mais s'étant obstiné à rester & à braver les Turcs & les Tartares, soutint contre une armée entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs pouvant aisément le tuer, se contentèrent de le pren-

f) On a cru devoir laisser la déclaration du Roi *Stanislas* telle qu'il la donna, mot pour mot : il y a des fautes de langue : *je me déclare de sacrifier* n'est pas Français ; mais la piéce en est plus autentique, & n'en est pas moins respectable.

dre prisonnier. *Stanislas* arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même ; ainsi deux Rois Chrétiens furent à la fois captifs en Turquie. 1712.

Dans ce tems où toute l'Europe était troublée, & où la France achevait contre une partie de l'Europe une guerre non moins funeste, pour mettre sur le Trône d'Espagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, & la victoire que le Maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet Etat de ses ennemis. La France était depuis un siècle l'alliée de la Suède ; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné, ne savait pas même encor à Bender ce qui se passait en France.

La Régence de Stockholm hazarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un tems où *Louis XIV.* n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un Comte de *Sparre* chargé de cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, & représenta au Marquis de *Torci* l'impuissance où l'on était de payer la petite armée Suédoise qui restait à *Charles XII.* en Poméranie, qu'elle était prête à se dissiper faute de paye, que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale, qu'à la vérité *Charles XII.* dans ses victoires avait trop négligé le Roi de France, mais que la générosité de *Louis XIV.* était aussi grande que les malheurs de *Charles*. Le Ministre Français fit voir au Suédois l'impuissance où l'on était de secourir son Maître, & *Sparre* désespérait du succès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* désespérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuel Bernard*, qui avait fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la Cour dans les pays étrangers, que par d'autres entreprises; c'était un homme enyvré d'une espèce de gloire rarement attachée à sa profession, qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, & qui sa-

1712. vait que tôt ou tard le Ministère de France rendait avec avantage ce qu'on hazardait pour lui, *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, & au sortir de table le Banquier fit délivrer au Comte de *Sparre* six cent mille livres; après quoi il alla chez le Ministre Marquis de *Torci*, & lui dit, » J'ai » donné en votre nom deux cent mille écus à la » Suède; vous me les ferez rendre quand vous » pourrez.

Le Comte de *Steinbock*, Général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel secours; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner, & n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être envelopé par trois armées, de Russes, de Danois, de Saxons, il demanda un armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il falait au moins gagner du tems & sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courier à Bender, pour représenter au Roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires, & de ses troupes, & pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cet armistice, qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courier était parti, & *Stanislas* ne l'était pas encore, quand *Steinbock* reçut ces deux cent mille écus du banquier de Paris; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours, avec lequel on remédie à tout; il encouragea son armée; il eut des munitions, des recrues; il se vit à la tête de douze mille hommes, & renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steinbock* qui en 1710. après la défaite de Pultava, avait vengé la Suède sur les Danois, dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie: il avait marché contre eux avec de simples milices, qui n'avaient que des cordes pour bandoulières, & avait remporté une victoire complette. Il était comme tous les autres Généraux de *Charles XII*. actif & intrépide; mais sa valeur était souillée par la férocité. C'est lui qui après un com-

bat contre les Russes, ayant ordonné qu'on tuât tous les prisonniers, aperçut un officier Polonais du parti du Czar qui se jettait à l'étrier de *Stanislas*, & que ce prince tenait embrassé pour lui sauver la vie; *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre les bras du Prince, comme il est rapporté dans la vie de *Charles XII.* & le Roi *Stanislas* a dit à l'auteur, qu'il auroit cassé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par son respect & par sa reconnoissance pour le Roi de Suède. 1712.

Le Général *Steinbock* marcha donc dans le chemin de Visimar, aux Russes, aux Saxons & aux Danois réunis. Il se trouva vis-à-vis l'armée Danoise & Saxonne, qui précédait les Russes éloignés de trois lieues. Le Czar envoye trois couriers coup sur coup au Roi de Dannemark, pour le prier de l'attendre & pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois sans être supérieur en forces. Le Roi de Dannemark ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait sûre: il s'avança contre les Suédois, & les attaqua près d'un endroit nommé Gadebush. On vit encor à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois & les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, & tombaient morts percés de coups. 9. Dec.

Steinbock remporta la victoire avant que les Russes pussent arriver à portée du champ de bataille; il reçut quelques jours après la réponse du Roi son maître qui condamnait toute idée d'armistice; il disait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuse qu'en cas qu'elle fût réparée, & que fort ou faible il falait vaincre ou périr. *Steinbock* avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut semblable à celle qui avait consolé un moment le Roi *Auguste*, quand dans le cours de ses infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguste*, & celle de Gadebush recula seulement la perte de *Steinbock* & de son armée.

Le Roi de Suède en apprenant la victoire de

1712. *Steinbock* crut ses affaires rétablies: il se flatta même de faire déclarer l'Empire Ottoman, qui menaçait encor le Czar d'une nouvelle guerre; & dans cette espérance, il ordonna à son Général *Steinbock* de se porter en Pologne, croyant toûjours, au moindre succès, que le tems de Narva & ceux où il faisait des loix, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender & par sa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebush fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans, & de manufacturiers; ville sans défense, qui n'ayant point pris les armes ne devait point être sacrifiée: elle fut entiérement détruite; plusieurs habitans expirèrent dans les flammes; d'autres échapés nuds à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid & de fatigues aux portes de Hambourg *g*). Tel a été souvent le sort de plusieurs milliers d'hommes, pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Russes, les Danois, les Saxons le poursuivirent si vivement après sa victoire, qu'il fut obligé de demander un azile dans Toninge, forteresse du Holstein, pour lui & pour son armée.

Le pays de Holstein était alors un des plus dévastés du Nord, & son Souverain un des plus malheureux Princes. C'était le propre neveu de *Charles XII;* c'était pour son père, beau-frère de ce Monarque, que *Charles* avait porté ses armes jusques dans Copenhague avant la bataille de Narva: c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les Ducs de Holstein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays est en partie le berceau des Cimbres & de ces anciens Normands, qui conquirent la Neustrie en France, l'Angleterre entière, Naples, & Sicile. On ne peut aujourd'hui être moins en

g) Le Chapelain Confesseur *Norberg* dit froidement dans son histoire que le Général *Steinbock* ne mit le feu à la ville, que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

état de faire des conquêtes que l'est cette partie 1712.
de l'ancienne Chersonèse Cimbrique, deux petits Duchés la composent; Slesvig appartenant au Roi de Dannemark & au Duc en commun; Gottorp, au Duc de Holstein seul. Slesvig est une Principauté souveraine, Holstein est membre de l'Empire d'Allemagne qu'on appelle Empire Romain.

Le Roi de Dannemark & le Duc de Holstein-Gottorp étaient de la même maison; mais le Duc neveu de *Charles XII.* & son héritier présomptif, était né l'ennemi du Roi de Dannemark qui accablait son enfance. Un frère de son père, Evêque de Lubeck, administrateur des Etats de cet infortuné pupille, se voyait entre l'armée Suédoise qu'il n'osait sécourir, & l'armée Russe, Danoise & Saxonne qui menaçaient. Il falait pourtant tâcher de sauver les troupes de *Charles XII*, sans choquer le Roi de Dannemark, devenu maître du pays, dont il épuisait toute la substance.

L'Evêque administrateur du Holstein était entiérement gouverné par ce fameux Baron de *Goertz*, *h*) le plus délié & le plus entreprenant des hommes, d'un esprit vaste & fécond en ressources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, aussi insinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets, sachant persuader, & entrainant les esprits par la chaleur de son génie, après les avoir gagnés par la douceur de ses paroles. Il eut depuis sur *Charles XII.* le même ascendant qui lui soumettait l'Evêque administrateur du Holstein, & l'on sait qu'il paya de sa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible & le plus opiniâtre Souverain qui jamais ait été sur le trône.

i) *Goertz* s'aboucha secrétement à Usum avec *Steinbock*, & lui promit qu'il lui livrerait la forteresse de Toninge, sans compromettre l'Evêque administrateur son Maître; & dans le même tems, il fit assurer le Roi de Dannemark qu'on ne la livrerait pas. C'est ainsi que presque toutes les

21. Janv.

h) Nous prononçons *Gueurts*.
i) Mémoires secrets de *Bassevitz*.

1712. négociations ſe conduiſent ; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des Miniſtres conſiſtant uniquement dans le ſuccès, & l'honneur des particuliers dans l'obſervation de leurs paroles.

Steinbock ſe préſenta devant Toninge ; le Commandant de la ville refuſe de lui ouvrir les portes : ainſi on met le Roi de Dannemark hors d'état de ſe plaindre de l'Evêque adminiſtrateur ; mais *Goertz* fait donner un ordre au nom du Duc mineur, de laiſſer entrer l'armée Suédoiſe dans Toninge. Le Secrétaire du Cabinet nommé *Stamke* ſigne le nom du Duc de Holſtein : par là *Goertz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encor le droit de donner ſes ordres : il ſert à la fois le Roi de Suède, auprès duquel il voulait ſe faire valoir, & l'Evêque adminiſtrateur ſon Maître qui parait ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée Suédoiſe. Le Commandant de Toninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois, & *Goertz* ſe juſtifia comme il put auprès du Roi de Dannemark, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

k) L'armée Suédoiſe retirée en partie dans la ville, & en partie ſous ſon canon, ne fut pas pour cela ſauvée ; le Général *Steinbock* fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ ſeize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut ſtipulé que *Steinbock*, ſes officiers & ſoldats, pourraient être rançonnés ou échangés ; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'Empire ; c'eſt une bien petite ſomme, cependant on ne put la trouver, & *Steinbock* reſta captif à Copenhague juſqu'à ſa mort.

Les Etats de Holſtein demeurèrent à la diſcrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune Duc fut l'objet de la vengeance du Roi de Dannemark, pour prix de l'abus que *Goertz* avait fait de ſon nom ; les malheurs de *Charles XII.* retombaient ſur toute ſa famille.

k) Mémoires de *Steinbock*.

Goertz

Goertz voyant ses projets évanouis, toûjours occupé de jouer un grand rôle dans cette confusion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les Etats de Suède en Allemagne. 1712.

Le Roi de Dannemark était près d'entrer dans Toninge. *George* Electeur de Hanovre voulait avoir les Duchés de Brême & de Verden, avec la ville de Stade. Le nouveau Roi de Prusse *Fréderic Guillaume* jettait la vue sur Stetin. *Pierre I.* se disposait à se rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII.* hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager ; comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité ? *Goertz* négocia en même-tems avec tous les Princes qui avaient intérêt à ce partage : il courait jour & nuit d'une province à une autre ; il engagea le Gouverneur de Brême & de Verden à remettre ces deux Duchés à l'Electeur de Hanovre en sequestre, afin que les Danois ne les prissent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du Roi de Prusse, qu'il se chargerait conjointement avec le Holstein du séquestre de Stetin & de Vismar ; moyennant quoi le Roi de Dannemark laisserait le Holstein en paix, & n'entrerait pas dans Toninge. C'était assurément un étrange service à rendre à *Charles XII.* que de mettre ses places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais : mais *Goertz* en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque tems ; il espérait qu'ensuite il pourrait faire déclarer Hanovre & le Brandebourg en faveur de la Suède : il faisait entrer dans ses vues le Roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient besoin de la paix : enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les Princes. Il disposait du bien de *Charles XII.* comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, & d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même ; tout cela sans mission, sans autre garantie de sa conduite qu'un plein-pouvoir d'un Evêque de Lubec, qui n'était nullement autorisé lui-même par *Charles XII.*

1713. Tel a été ce *Goertz*, que jusqu'ici on n'a pas assez connu. On a vû des premiers Ministres de grands Etats, comme un *Oxenstiern*, un *Richelieu*, un *Alberoni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe; mais que le Conseiller privé d'un Evêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouïe.

Juin. Il réussit d'abord: il fit un traité avec le Roi de Prusse, par lequel ce Monarque s'engageait, en gardant Stetin en sequestre, à conserver à *Charles XII.* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Goertz* fit proposer au Gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au Roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le Suédois, Gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le Holstenois, Gouverneur de Toninge: mais les officiers de *Charles XII.* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps & sur des ruines. Il informa son Maître de cette étrange proposition. Le courier trouva *Charles XII.* captif à Demirtash, après son avanture de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque isle de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steinbock*, qu'il falait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, & lui ordonna d'être aussi inflexible qu'il l'était lui-même.

Goertz voyant que le Gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, & ne voulait entendre parler ni de neutralité ni de sequestre, se mit dans la tête non-seulement de faire sequestrer cette ville de Stetin, mais encor Stralsund; & il trouva le secret de faire avec le Roi de Pologne Electeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avait fait avec l'Electeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuissance des Suédois, de garder ces places sans argent & sans armée, pendant que le Roi était captif en Turquie; & il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord,

au moyen de ces sequestres. Le Dannemark lui-même se prêtait enfin aux négociations de *Goertz*; il gagna absolument l'esprit du Prince *Menzikoff*, Général & favori du Czar : il lui persuada qu'on pourrait céder le Holstein à son Maître; il flatta le Czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la mer Baltique, entreprise si conforme au goût de ce fondateur, & surtout d'obtenir une puissance nouvelle, en voulant bien être un des Princes de l'Empire d'Allemagne, & en acquerant aux Diètes de Ratisbonne un droit de suffrage qui serait toûjours soutenu par le droit des armes.

1713.

On ne peut ni se plier en plus de manières, ni prendre plus de formes différentes, ni jouer plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla jusqu'à engager le Prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait sauver, à la bombarder, afin de forcer le Commandant *Mayerfeld* à la remettre en sequestre; & il osait ainsi outrager le Roi de Suède, auquel il voulait plaire, & à qui en effet il ne plut que trop dans la suite pour son malheur.

Quand le Roi de Prusse vit qu'une armée Russe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, & ne restât à la Russie. C'était où *Goertz* l'attendait. Le Prince *Menzikoff* manquait d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le Roi de Prusse; il fit parler ensuite au Gouverneur de la place : *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres sous la domination de la Russie, ou de la confier au Roi de Prusse qui la rendra au Roi votre Maître?* Le Commandant se laissa enfin persuader; il se rendit; *Menzikoff* entra dans la place, & moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du Roi de Prusse, qui pour la forme y laissa entrer deux bataillons de Holstein, & qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le second Roi de Prusse, successeur d'un Roi faible & prodigue, jetta les fondemens de la grandeur où son pays parvint dans

1713. la suite, par la discipline militaire, & par l'œconomie.

Le Baron de *Goertz* qui fit mouvoir tant de ressorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnassent à la province de Holstein, ni qu'ils renonçassent à s'emparer de Toninge : il manqua ce qui paraissait être son premier but, mais il réussit à tout le reste, & surtout à devenir un personnage important dans le Nord, ce qui était en effet sa vue principale.

Déja l'Electeur de Hanovre s'était assuré de Brême & de Verden dont *Charles XII.* était dépouillé; les Saxons étaient devant sa ville de Vismar; Stetin était entre les mains du Roi de Prusse; les Russes allaient assiéger Stralsund avec les Saxons, & ceux-ci étaient déja dans l'isle de Rugen; & le Czar au milieu de tant de négociations était descendu en Finlande, pendant qu'on disputait ailleurs sur la neutralité & sur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralsund, abandonnant le reste à ses Alliés, & au Prince *Menzikoff*, il s'était embarqué dans le mois de May sur la mer Baltique, & montant un vaisseau de cinquante canons qu'il avait fait construire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, suivi de quatre-vingt douze galères, & de cent dix demi-galères, qui portaient seize mille combatans.

Septemb.

22. May. La descente se fit à Elsinford, qui est dans la partie la plus méridionale de cette froide & stérile contrée, par le soixante & uniéme degré.

Cette descente reussit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on descendit par un autre : on mit les troupes à terre, & l'on prit la ville. Le Czar s'empara de Borgo, d'Abo, & fut maître de toute la côte. Il ne paraissait pas que les Suédois eussent désormais aucune ressource; car c'était dans ce tems-là même que l'armée Suédoise commandée par *Steinbock* se rendait prisonnière de guerre.

Tous ces désastres de *Charles XII.* furent suivis, comme nous l'avons vû, de la perte de Brême,

de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie; & enfin le Roi *Stanislas* & *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie; cependant il n'était pas encor détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée Ottomane, de remettre *Stanislas* sur le Trône, & de faire trembler tous ses ennemis. 1713.

CHAPITRE CINQUIEME.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII. *dans ses Etats.*

Pierre suivant le cours de ses conquêtes, perfectionnait l'établissement de sa marine, faisait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses alliés attachés à sa fortune & à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers, & des vues opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède, sur les golphes de Finlande & de Botnie. 1714.

L'un de ses Généraux de terre, le Prince *Galitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford où le Czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavasthus: c'était un poste qui couvrait la Botnie. Quelques régimens Suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il falut livrer une bataille; les Russes la gagnèrent entiérement; ils dissipèrent toute l'armée Suédoise, & pénétrèrent jusqu'à Vaza; de sorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingt lieuës de pays. 13. Mars.

Il restait aux Suédois une armée navale, avec laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambitionnait depuis longtems de signaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, & avait rassemblé une flotte de seize vaisseaux de ligne, cent quatre-vingt galères propres à manœuvrer à tra-

1714. vers les rochers qui entourent l'isle d'Aland, & les autres isles de la mer Baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte Suédoise. Cette flotte était plus forte en grands vaisseaux que la sienne, mais inférieure en galères, plus propre à combattre en pleine mer qu'à travers des rochers. C'était une supériorité que le Czar ne devait qu'à son seul génie. Il servait dans sa flotte en qualité de Contre-Amiral, & recevait ses ordres de l'Amiral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'isle d'Aland, qui n'est éloignée de la Suède que de douze lieues. Il falait passer à la vue de la flotte des Suédois: ce dessein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le passage sous le canon ennemi, qui ne plongeait pas assez. On entra dans Aland; & comme cette côte est hérissée d'écueils presque toute entière, le Czar fit transporter à bras quatre-vingt petites galères par une langue de terre, & on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de *Hango*, où étaient ses gros vaisseaux. *Erenschild* Contre-Amiral des Suédois crut qu'il allait prendre aisément, ou couler à fond ces quatre-vingt galères; il avança de ce côté pour les reconnaître; mais il fut reçu avec un feu si vif, qu'il vit tomber presque tous ses soldats & tous ses matelots. On lui prit les galères & les prames qu'il avait amenées, & le vaisseau qu'il montait; il se sauvait dans une chaloupe, mais il y fut blessé; enfin obligé de se rendre, on l'amena sur la galère où le Czar manœuvrait lui-même. Le reste de la flotte Suédoise regagna la Suède. On fut consterné dans Stockholm, & on ne s'y croyait pas en sûreté.

8. Août.

Pendant ce tems-là même, le Colonel *Schouvalow Neushlof* attaquait la seule forteresse qui restait à prendre sur les côtes occidentales de la Finlande, & la soumettait au Czar malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de *Pierre*. Maitre de la Finlande dont il laissa le gouvernement au Prince *Galitzin*, vainqueur de toutes les forces

navales de la Suède, & plus respecté que jamais de ses alliés, il retourna dans Pétersbourg, quand la saison devenue très-orageuse ne lui permit plus de rester sur les mers de Finlande & de Botnie. Son bonheur voulut encor qu'en arrivant dans sa nouvelle capitale, la Czarine accoucha d'une Princesse, mais qui mourut un an après. Il institua l'Ordre de *Ste. Catherine* en l'honneur de son épouse, & célébra la naissance de sa fille par une entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ses peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronslot neuf galères Suédoises, sept prames remplies de prisonniers, & le vaisseau du Contre-Amiral *Erenschild*.

1714. 15. Sept.

Le vaisseau Amiral de Russie était chargé de tous les canons, des drapeaux, & des étendarts pris dans la conquête de la Finlande. On aporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe que le Czar avait dessiné selon sa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ses victoires: les vainqueurs passèrent sous cet arc triomphal; l'Amiral *Apraxin* marchait à leur tête, ensuite le Czar en qualité de Contre-Amiral, & tous les autres officiers selon leur rang; on les présenta tous au Vice-Roi *Romadonoski*, qui dans ces cérémonies représentait le Maître de l'Empire. Ce Vice-Czar distribua à tous les officiers des médailles d'or; tous les soldats & les matelots en eurent d'argent. Les Suédois prisonniers passèrent sous l'arc de triomphe, & l'Amiral *Erenschild* suivait immédiatement le Czar son vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le Vice-Czar était, l'Amiral *Apraxin* lui présenta le Contre-Amiral *Pierre*, qui demanda à être créé Vice-Amiral pour prix de ses services: on alla aux voix, & l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les assistans, & qui inspirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie & celui de la

1714. gloire, le Czar prononça ce discours, qui mérite de passer à la dernière postérité.

» Mes frères, est-il quelqu'un de vous qui eût
» pensé il y a vingt ans, qu'il combattrait avec
» moi sur la mer Baltique, dans des vaisseaux
» construits par vous-mêmes, & que nous serions
» établis dans ces contrées, conquises par nos
» fatigues & par notre courage?..... On place
» l'ancien siége des sciences dans la Grèce; elles
» s'établirent ensuite dans l'Italie, d'où elles se
» répandirent dans toutes les parties de l'Europe;
» c'est à présent notre tour, si vous voulez se-
» conder mes desseins, en joignant l'étude à l'o-
» béissance. Les arts circulent dans le monde,
» comme le sang dans le corps humain; & peut-
» être ils établiront leur empire parmi nous pour
» retourner dans la Grèce leur ancienne patrie.
» J'ose espérer que nous ferons un jour rougir les
» nations les plus civilisées, par nos travaux &
» par notre solide gloire.

C'est là le précis véritable de ce discours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions : mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente est d'avoir été prononcée par un Monarque victorieux, fondateur & législateur de son Empire.

Les vieux Boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens usages, que d'admiration pour la gloire de leur Maître; mais les jeunes en furent touchés jusqu'aux larmes.

Ces tems furent encor signalés par l'arrivée des Ambassadeurs Russes, qui revinrent de Constantinople, avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un Ambassadeur de Perse était arrivé quelque tems auparavant de la part de *Cha-Ussin*; il avait amené au Czar un éléphant & cinq lions. Il reçut en même tems une Ambassade du Kam des Usbecks, *Méhémet Bahadir*, qui lui demandait sa protection contre d'autres Tartares. Du fond de l'Asie & de l'Europe tout rendait hommage à sa gloire.

15. Dec.

La Régence de Stockholm désespérée de l'état dé-

plorable de ses affaires & de l'absence de son Roi qui abandonnait le soin de ses Etats, avait pris enfin la résolution de ne le plus consulter ; & immédiatement après la victoire navale du Czar, elle avait demandé un passeport au vainqueur pour un officier chargé de propositions de paix. Le passeport fut envoyé ; mais dans ce tems-là même la Princesse *Ulrique Eléonore*, sœur de *Charles XII.* reçut la nouvelle que le Roi son frère se disposait enfin à quitter la Turquie, & à revenir se défendre. On n'osa pas alors envoyer au Czar le négociateur qu'on avait nommé en secret : on supporta la mauvaise fortune, & l'on attendit que *Charles XII.* se présentât pour la réparer. 1714.

En effet *Charles* après cinq années & quelques mois de séjour en Turquie, en partit sur la fin d'Octobre 1714. On sait qu'il mit dans son voyage la même singularité qui caractérisait toutes ses actions. Il arriva à Stralsund le 22. Novembre 1714. Dès qu'il y fut, le Baron de *Goertz* se rendit auprès de lui ; il avait été l'instrument d'une partie de ses malheurs ; mais il se justifia avec tant d'adresse, & lui fit concevoir de si hautes espérances, qu'il gagna sa confiance comme il avait gagné celle de tous les Ministres, & de tous les Princes avec lesquels il avait négocié ; il lui fit espérer qu'il détacherait les alliés du Czar, & qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Goertz* eut sur l'esprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le Comte *Piper*.

La première chose que fit *Charles* en arrivant à Stralsund fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avaient fut livré ; on ne savait rien refuser à un Prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, & qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour, touchaient ses sujets & les étrangers : on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire était d'un genre tout opposé à celle de *Pierre* ; elle ne

1714. consistait ni dans l'établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s'étendait pas au delà de sa personne : son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire : il défendait ses Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide ; & c'en était assez pour que les nations fussent frapées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés.

CHAPITRE SIXIEME.

ETAT DE L'EUROPE, AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralsund, &c.

LOrsque *Charles XII.* revint enfin dans ses Etats à la fin de 1714. il trouva l'Europe Chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La Reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France. *Louis XIV.* assurait l'Espagne à son petit-fils, & forçait l'Empereur d'Allemagne *Charles VI.* & les Hollandais à souscrire à une paix nécessaire ; ainsi toutes les affaires du Midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encor plus changées ; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'Electeur de Hanovre appellé au Royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines Allemands que par les conquêtes du grand *Gustave*. Le Roi de Dannemark prétendait reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait autrefois appartenu aux Danois. Le Roi de Prusse, héritier des Ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté la Maison de *Holstein* opprimée par le

Roi de Dannemark, & le Duc de Meklembourg en guerre presqu'ouverte avec ses sujets, imploraient la protection de *Pierre premier*. Le Roi de Pologne Electeur de Saxe désirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainsi de l'Elbe jusqu'à la mer Baltique *Pierre* était l'apui de tous les Princes, comme *Charles* en avait été la terreur. 1715.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, & on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir assez de vaisseaux de guerre & d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puissance maritime du Czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait sur son courage; & *Goertz* devenu tout d'un coup son premier Ministre, lui persuada qu'il pourrait subvenir aux frais avec une monnoie de cuivre qu'on fit valoir quatre vingt-seize fois autant que sa valeur naturelle; ce qui est un prodige dans l'histoire des Gouvernemens. Mais dès le mois d'Avril 1715. les vaisseaux de *Pierre*, prirent les premiers armateurs Suédois qui se mirent en mer; & une armée Russe marcha en Poméranie.

Les Prussiens, les Danois & les Saxons se joignirent devant Stralsund. *Charles XII.* vit qu'il n'était revenu de sa prison de Demirtash & de Demirtoca vers la mer Noire, que pour être assiégé sur le rivage de la mer Baltique.

On a déja vû dans son histoire avec quelle valeur fière & tranquille il brava dans Stralsund tous ses ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien son caractère. Presque tous ses principaux officiers ayant été tués ou blessés dans le siège, le Colonel Baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jetté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appellé pour monter la garde sur le rempart; il s'y traîna en maudissant l'opiniâtreté du Roi, & tant de fatigues si intolerables & si inutiles; le Roi qui l'entendit courut à lui, & se dépouillant de son manteau qu'il étendit devant lui; » Vous n'en pouvez plus, lui » dit-il, mon cher *Reichel*; j'ai dormi une heure, » je suis frais, je vais monter la garde pour vous,

1715. » dormez, je vous éveillerai quand il en sera » tems. » Après ces mots il l'envelopa malgré lui, le laissa dormir, & alla monter la garde.

Ce fut pendant ce siège de Stralsund, que le nouveau Roi d'Angleterre Electeur de Hanovre acheta du Roi de Dannemark la province de Brême & de Verden, avec la ville de Stade, que les Danois avaient prises sur *Charles XII.* Il en coûta au Roi *George* huit cent mille écus d'Allemagne.

Oct. On trafiquait ainsi des Etats de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralsund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines, ses officiers le forcèrent d'en sortir.

Dec. Quand il fut en sureté, son Général *Duker* rendit ces ruines au Roi de Prusse.

Quelque tems après *Duker* s'étant présenté devant *Charles XII.* ce Prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. » J'aimais trop » votre gloire, lui répondit *Duker*, pour vous » faire l'affront de tenir dans une ville dont votre » Majesté était sortie. « Au reste, cette place ne demeura que jusqu'en 1721. aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce siège de Stralsund, *Charles* reçut encor une mortification, qui eût été plus douloureuse, si son cœur avait été sensible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier Ministre, le Comte *Piper*, homme célèbre dans l'Europe, toûjours fidèle à son Prince, (quoi qu'en ayent dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal informé) *Piper*, dis-je, était sa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois, il était resté prisonnier à Moscou ; & quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, son état était à plaindre. Les finances du Czar n'étaient point alors administrées aussi fidélement qu'elles devaient l'être, & tous ses nouveaux établissemens exigeaient des dépenses auxquelles il avait peine à suffire ; il devait une somme d'argent assez considérable aux Hollandais, au sujet de deux de leurs vaisseaux marchands brulés sur les côtes de la Fin-

1715.

lande. Le Czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette somme, & voulut engager le Comte *Piper* à se charger de cette dette : on le fit venir de Moscou à Pétersbourg, on lui offrit sa liberté en cas qu'il pût tirer sur la Suède environ soixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette somme sur sa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, que le Roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en soit, le Comte *Piper* fut enfermé dans la forteresse de Shlusselbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de soixante & dix ans. On rendit son corps au Roi de Suède, qui lui fit faire des obséques magnifiques ; tristes & vains dédommagemens de tant de malheurs & d'une fin si déplorable.

Pierre était satisfait d'avoir la Livonie, l'Estonie, la Carelie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ses Etats, & d'y avoir ajouté encor presque toute la Finlande, qui servait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de son frère avec le Duc de Meklembourg *Charles Léopold*, au mois d'Avril de la même année, de sorte que tous les Princes du Nord étaient ses alliés ou ses créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du Roi *Auguste* : une de ses armées d'environ dix-huit mille hommes y dissipait sans effort toutes ces confédérations si souvent renaissantes dans cette patrie de la liberté & de l'anarchie. Les Turcs fidèles enfin aux traités, laissaient à sa puissance & à ses desseins toute leur étendue.

Dans cet état florissant presque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établissemens, pour la marine, pour les troupes, le commerce, les loix ; il composa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

8. Nov.

Il fondait une Académie de marine à Pétersbourg. *Lange* chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine, par la Sibérie. Des Ingénieurs levaient des cartes dans tout l'Empire ; on bâtissait la maison de plaisance de Petershoff ; & dans le même tems on élevait des forts sur l'Irtish ; on ar-

1715. rêtait les brigandages des peuples de la Boukarie; & d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

Il semblait que ce fût le comble de la prospérité que dans la même année il lui nâquit un fils de sa femme *Catherine*, & un héritier de ses Etats dans un fils du Prince *Aléxis*. Mais l'enfant que lui donna la Czarine fut bientôt enlevé par la mort; & nous verrons que le sort d'*Aléxis* fut trop funeste pour que la naissance d'un fils de ce Prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la Czarine interrompirent les voyages qu'elle faisait continuellement avec son Epoux sur terre & sur mer; & dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans des courses nouvelles.

CHAPITRE SEPTIEME.

PRISE DE VISMAR

Nouveaux Voyages du Czar

VIsmar était alors assiégée par tous les alliés du Czar. Cette ville qui devait naturellement apartenir au Duc de Meklembourg, est située sur la mer Baltique, à sept lieuës de Lubeck, & pourrait lui disputer son grand commerce; elle était autrefois une des plus considérables villes Anséatiques, & les Ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection, beaucoup plus que celui de la souveraineté. C'était encor un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Vestphalie. Il falut enfin se rendre comme Stralsund; les alliés du Czar se hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que ses troupes fussent arrivées; mais *Pierre* étant venu lui-même devant la place après la capitulation qui avait été faite sans lui, fit la garnison prison-

nière de guerre. Il fut indigné que ses alliés laissassent au Roi de Dannemark une ville qui devait apartenir au Prince auquel il avait donné sa nièce ; & ce refroidissement dont le Ministre *Goertz* profita bientôt, fut la première source de la paix qu'il projetta de faire entre le Czar & *Charles XII.*

1716. Fevrier.

Goertz dès ce moment fit entendre au Czar que la Suède était assez abaissée, qu'il ne falait pas trop élever le Dannemark & la Prusse. Le Czar entrait dans ses vues ; il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII.* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suède ; & *Charles XII.* malheureux partout en Allemagne, résolut, par un de ces coups désespérés que le succès seul peut justifier, d'aller porter la guerre en Norvège.

Le Czar cependant voulut faire en Europe un second voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu instruire des arts ; il fit le second en Prince, qui cherchait à pénétrer le secret de toutes les Cours. Il mena sa femme à Copenhague, à Lubeck, à Schverin, à Neustadt ; il vit le Roi de Prusse dans la petite ville d'Aversberg ; delà ils passèrent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brulée, & qu'on rebâtissait. Descendant l'Elbe jusqu'à Stade, ils passèrent par Brême, où le Magistrat donna un feu d'artifice ; & une illumination dont le dessein formait en cent endroits ces mots : *Notre Liberateur vient nous voir.* Enfin il revit Amsterdam, & cette petite chaumière de Sardam, où il avait apris l'art de la construction des vaisseaux, il y avait environ dix-huit années : il trouva cette chaumière changée en une maison agréable & commode, qui subsiste encor, & qu'on nomme la *maison du Prince.*

17. Déc.

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçans & de gens de mer, dont il avait été le compagnon ; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava, leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce & la marine, & qui avait apris chez eux à gagner des batailles.

1717. navales ; ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu Empereur.

Il parait dans la vie, dans les voyages, dans les actions de *Pierre le Grand*, comme dans celles de *Charles XII.* que tout est éloigné de nos mœurs, peut-être un peu trop efféminées ; & c'est par cela même que l'histoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curiosité.

L'Epouse du Czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans sa nouvelle grossesse ; cependant, dès qu'elle put se mettre en route, elle voulut aller trouver le Czar en Hollande : les douleurs la surprirent à Vesel, où elle accoucha d'un Prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'est pas dans nos usages qu'une femme malade voyage immédiatement après ses couches : la Czarine au bout de dix jours arriva dans Amsterdam : elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le Czar avait travaillé de ses mains. Tous deux allèrent sans apareil, sans suite, avec deux domestiques, diner chez un riche charpentier de vaisseaux de Sardam nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de France où *Pierre* voulait aller. La Czarine & lui écoutèrent avec plaisir l'avanture de ce jeune homme, que je ne raporterais pas, si elle ne faisait connaître des mœurs entiérement opposées aux nôtres.

14. Janv.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par son père, pour y apprendre le Français, & son père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple, que tous les citoyens de Sardam portent, & qu'il fit à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation ; connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité & la bonté de son caractère.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du Nord ; le voyageur prit à Paris le nom de *du Veau* ; il vécut avec quelque magnificence ; il fit des liaisons. Rien n'est plus commun à Paris que de prodiguer les titres de Marquis & de Comte, à ceux qui n'ont

pas même une terre seigneuriale, & qui sont à peine Gentilshommes. Ce ridicule a toûjours été toléré par le Gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, & la Noblesse plus abaissée, on fût désormais à l'abri des guerres civiles, autrefois si fréquentes. Le titre de haut & puissant Seigneur a été pris par des annoblis, par des roturiers qui avaient acheté chérement des offices. Enfin les noms de Marquis, de Comte, sans Marquisat & sans Comté, comme de Chevalier sans Ordre, & d'Abbé sans abbaye, sont sans aucune conséquence dans la nation. 1717.

Les amis & les domestiques de *Kalf* l'appellèrent toûjours *le Comte du Veau*; il soupa chez les Princesses, & joua chez la Duchesse de *Berri*: peu d'étrangers furent plus fêtés. Un des jeunes Marquis, qui avait été de tous ses plaisirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, & tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maison du Comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de constructeur de vaisseaux, & le jeune *Kalf* habillé en matelot Hollandais, la hache à la main, conduisant les ouvrages de son père. *Kalf* reçut son hôte avec toute la simplicité antique, qu'il avait reprise, & dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur sage peut pardonner cette petite digression, qui n'est que la condamnation des vanités & l'éloge des mœurs.

Le Czar resta trois mois en Hollande. Il se passa pendant son séjour des choses plus sérieuses que l'avanture de *Kalf*. La Haye depuis la paix de Nimègue, de Risvick & d'Utrecht avait conservé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe: cette petite ville, ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des Ministres de toutes les Cours, & par des voyageurs qui venaient s'instruire à cette école. On jettait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le Czar informé des commencemens de ces orages prolongea son séjour dans les Pays-bas, pour être plus à portée de voir ce qui se tramait à la fois au Midi & au Nord, & pour se préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE HUITIEME.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conspiration de Goertz. *Réception de* Pierre *en France.*

1717. IL voyait combien ses alliés étaient jaloux de sa puissance, & qu'on a souvent plus de peine avec ses amis qu'avec ses ennemis.

Le Meklembourg était un des principaux sujets de ces divisions presque toûjours inévitables entre des Princes voisins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois prissent Vismar pour eux, encor moins qu'ils démolissent les fortifications; cependant ils avaient fait l'un & l'autre.

Le Duc de Meklembourg, mari de sa niéce, & qu'il traitait comme son gendre, était ouvertement protegé par lui contre la Noblesse du pays; & le Roi d'Angleterre protégeait la Noblesse. Enfin il commençait à être très-mécontent du Roi de Pologne, ou plutôt de son premier Ministre le Comte *Flemming*, qui voulait secouer le joug de la dépendance, imposé par les bienfaits & par la force.

Les Cours d'Angleterre, de Pologne, de Dannemark, de Holstein, de Meklembourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues & de cabales.

A la fin de 1716. & au commencement de 1717. *Goertz*, qui, comme le disent les mémoires de *Bassevitz*; était las de n'avoir que le titre de Conseiller de Holstein, & de n'être qu'un Plénipotentiaire secret de *Charles XII.*, avait fait naître la plûpart de ces intrigues, & il résolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein était de raprocher *Charles XII.* du Czar, non seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Stanislas* sur le Trône de Pologne, & d'ôter au

Roi d'Angleterre *George premier* Brême & Verden, & même le Trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*. 1717

Il ſe trouvait dans le même tems un Miniſtre de ſon caractère, dont le projet était de bouleverſer l'Angleterre & la France : c'était le Cardinal *Alberoni*, plus maître alors en Eſpagne que *Goertz* ne l'était en Suède, homme auſſi audacieux, & auſſi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puiſſant, parce qu'il était à la tête d'un Royaume plus riche, & qu'il ne payait pas ſes créatures en monnoyes de cuivre.

Goertz des bords de la mer Baltique ſe lia bientôt avec la Cour de Madrid. *Alberoni* & lui furent également d'intelligence avec tous les Anglais errans qui tenaient pour la Maiſon *Stuard*. *Goertz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du Roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, & enfin à Paris ſur la fin de l'année 1716. Le Cardinal *Alberoni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres ; c'était l'expreſſion d'*Alberoni*.

Goertz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reſte ſur ſes ennemis, & qu'il pût en liberté faire une deſcente en Ecoſſe, tandis que les partiſans des *Stuards* ſe déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vûes, il était néceſſaire d'ôter au Roi régnant d'Angleterre ſon plus grand appui, & cet appui était le Régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un Roi d'Angleterre, contre le petit-fils de *Louis XIV*. que cette même France avait mis ſur le Trône d'Eſpagne au prix de ſes tréſors & de ſon ſang, malgré tant d'ennemis conjurés ; mais tout était ſorti alors de ſa route naturelle ; & les intérêts du Régent n'étaient pas les intérêts du Royaume. *Alberoni* ménagea dès-lors une conſpiration en France, contre ce même Ré-

1717. gent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jettés presque aussi-tôt que le plan en eut été formé. *Goertz* fut le premier dans ce secret, & devait alors aller deguisé en Italie pour s'aboucher avec le Prétendant auprès de Rome, & de là revoler à la Haye, y voir le Czar, & terminer tout auprès du Roi de Suède.

Celui qui écrit cette histoire est si instruit de ce qu'il avance, que *Goertz* lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, & que tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Goertz était revenu en Hollande à la fin de 1716. muni des lettres de change d'*Alberoni*, & du plein-pouvoir de *Charles*. Il est très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvège dans le Nord d'Ecosse. Ce Prince qui n'avait pû conserver ses Etats dans le Continent, allait envahir & bouleverser ceux d'un autre, & de la prison de Demirtash en Turquie, & des cendres de Stralsund, on eût pû le voir couronner le fils de *Jaques Second* à Londres, comme il avait couronné *Stanislas* à Varsovie.

Le Czar qui savait une partie des entreprises de *Goertz*, en attendait le dévelopement, sans entrer dans aucun de ses plans, & sans les connaître tous; il aimait le grand & l'extraordinaire autant que *Charles XII.*, *Goertz* & *Alberoni*; mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en Législateur, en vrai politique; & peut-être *Alberoni*, *Goertz* & *Charles* même, étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes avantures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes : peut-être après tout leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité.

Quand *Goertz* fut à la Haye, le Czar ne le vit point; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats Généraux, ses amis, attachés au Roi d'Angleterre. Ses Ministres ne virent *Goertz* qu'en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout & de donner des espérances, sans pren-

dre aucun engagement, & ſans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à ſon inaction, pendant qu'il eût pû deſcendre en Scanie avec ſa flotte & celle de Dannemark, à ſon réfroidiſſement envers ſes alliés, aux plaintes qui échapaient à leurs Cours, & enfin à ſon voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

1717.

Au mois de Janvier 1717. un paquebot Suédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvège, les lettres furent priſes. On trouva dans celles de *Goertz* & de quelques Miniſtres, de quoi ouvrir les yeux ſur la révolution qui ſe tramait. La Cour de Dannemark communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Auſſi-tôt on fait arrêter à Londres le Miniſtre Suédois *Gillembourg*; on ſaiſit ſes papiers, & on y trouve une partie de ſa correſpondance avec les *Jacobites*.

Fevr.

Le Roi *George* écrit incontinent en Hollande; il requiert que ſuivant les traités qui lient l'Angleterre & les Etats Généraux à leur ſureté commune, le Baron de *Goertz* ſoit arrêté. Ce Miniſtre qui ſe faiſait partout des créatures, fut averti de l'ordre; il part incontinent; il était déja dans Arnheim ſur les frontières, lorſque les officiers & les gardes qui couraient après lui, ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ſes papiers ſaiſis, ſa perſonne traitée durement; le Secretaire *Stank*, celui-là même qui avait contrefait le ſeing du Duc de Holſtein dans l'affaire de Toninge, plus mal-traité encore. Enfin le Comte de *Gillembourg* envoyé de Suède en Angleterre, & le Baron de *Goertz* avec des lettres de Miniſtre Plénipotentiaire de *Charles XII.* furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les Miniſtres des Souverains crièrent à la violation du droit des gens.

Ce droit qui eſt plus ſouvent réclamé que bien connu, & dont jamais l'étendue & les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les tems bien des at-

1717. teintes. On a chassé plusieurs Ministres des Cours où ils résidaient ; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes ; mais jamais encor on n'avait interrogé des Ministres étrangers comme des sujets du pays. La Cour de Londres & les Etats passèrent pardessus toutes les règles, à la vue du péril qui menaçait la Maison de *Hanovre :* mais enfin ce danger étant découvert, cessait d'être danger, du moins dans la conjoncture présente,

Il faut que l'historien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes & les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa Cour, pour essayer de faire entendre que le Roi de Suède n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ses Ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le Roi d'Angleterre. Cependant il falut qu'une fois en sa vie il usât de dissimulation, qu'il désavouât ses Ministres auprès du Régent de France qui lui donnait un subside, & auprès des Etats Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de satisfaction au Roi *George. Goertz* & *Gillembourg* ses Ministres furent retenus près de six mois, & ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance.

Pierre au milieu de tant d'allarmes & tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant tout du tems, & ayant mis un assez bon ordre dans ses vastes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, & par-là perdait le plus grand fruit de son voyage ; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, & il voulut apprendre de près en quels termes était le Régent de France avec l'Angleterre, & si ce Prince était affermi.

Pierre le Grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le Maréchal de *Tessé* avec un grand nombre de Seigneurs, un escadron des gardes, & les carosses du Roi à sa rencontre. Il avait fait, selon sa coutume une si grande diligence, qu'il était déjà à Gournay lorsque

1717.

les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au Louvre, où le grand appartement était préparé pour lui, & d'autres pour toute sa suite, pour les Princes *Kourakin* & *Dolgorouki*, pour le vice-Chancelier Baron *Shaffiroff*, pour l'Ambassadeur *Tolstoy*, le même qui avait essuié tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette Cour devait être magnifiquement logée & servie; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, & non pour essuier de vaines cérémonies qui gênaient sa simplicité, & qui consumaient un tems précieux, alla se loger le soir même à l'autre bout de la ville, au palais, ou hôtel de *Lesdiguière*, appartenant au Maréchal de *Villeroi*, où il fut traité, & défrayé comme au Louvre. Le lendemain, le Régent de France vint le saluer à cet hôtel: le surlendemain on lui amena le Roi encor enfant, conduit par le Maréchal de *Villeroi* son Gouverneur, de qui le père avait été Gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au Czar la gêne de rendre la visite immédiatement après l'avoir reçue; il y eut deux jours d'intervalle; il reçut les respects du Corps de Ville, & alla le soir voir le Roi: la maison du Roi était sous les armes: on mena ce jeune Prince jusqu'au carosse du Czar. *Pierre* étonné, & inquiété de la foule qui se pressait autour de ce Monarque enfant, le prit & le porta quelque tems dans ses bras.

8. Mai.

Des Ministres plus rafinés que judicieux ont écrit que le Maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au Roi de France la main & le pas, l'Empereur de Russie se servit de ce stratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection & de sensibilité: c'est une idée absolument fausse: la politesse Française, & ce qu'on devait à *Pierre le Grand*, ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial consistait à faire pour un grand Monarque & pour un grand homme, tout ce qu'il eût desiré lui-même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des Empereurs *Charles IV*,

1716. *Sigiſmond* & *Charles V.* en France ayent eu une célébrité comparable à celle du ſéjour qu'y fit *Pierre le Grand*: ces Empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, & n'y parurent pas dans un tems où les arts perfectionnés puſſent faire de leur voyage une époque mémorable : mais quand *Pierre le Grand* alla diner chez le Duc d'*Antin* dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, & qu'à la fin du repas il vit ſon portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la ſalle, il ſentit que les Français ſavaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte ſi digne.

Il fut encor plus ſurpris, lorſqu'allant voir fraper des médailles dans cette longue galerie du Louvre, où tous les artiſtes du Roi ſont honorablement logés, une médaille qu'on frappoit étant tombée, & le Czar s'empreſſant de la ramaſſer, il ſe vit gravé ſur cette médaille, avec une renommée ſur le revers, poſant un pied ſur le globe, & ces mots de *Virgile* ſi convenables à *Pierre le Grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO : alluſion également fine & noble, & également convenable à ſes voyages & à ſa gloire; on lui préſenta de ces médailles d'or, à lui, & à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artiſtes? on mettait à ſes pieds tous les chefs-d'œuvres, & on le ſuppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-liſſes des gobelins, les tapis de la ſavonnerie, les atteliers des ſculpteurs, des peintres, des orfévres du Roi, des fabricateurs d'inſtrumens de mathématique? tout ce qui ſemblait mériter ſon approbation lui était offert de la part du Roi.

Pierre était méchanicien, artiſte, géomètre. Il alla à l'Académie des Sciences, qui ſe para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare ; mais il n'y eut rien d'auſſi rare que lui-même ; il corrigea de ſa main pluſieurs fautes de Géographie dans les cartes qu'on avait de ſes Etats, & ſurtout dans celles de la Mer Caſpienne. Enfin il daigna être un des membres de cette Académie, & entretint depuis une correſpondance ſuivie d'expériences & de découvertes, avec ceux dont il voulait bien être

le

le simple confrère. Il faut remonter aux *Pythagores*, & aux *Anacarsis*, pour trouver de tels voyageurs, & ils n'avaient pas quitté un Empire pour s'instruire. 1717.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur, ce transport, dont il fut saisi, en voyant le tombeau du Cardinal de *Richelieu*; peu frapé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, il ne le fut que de l'image d'un Ministre qui s'était rendu célèbre dans l'Europe en l'agitant, & qui avait rendu à la France sa gloire perdue après la mort de *Henri IV*. On sait qu'il embrassa sa statue, & qu'il s'écria, *Grand-homme, je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à gouverner l'autre*. Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célèbre Madame de *Maintenon*, qu'il savait être veuve en effet de *Louis XIV*. & qui touchait à sa fin. Cette espèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV*. & le sien, excitait vivement sa curiosité : mais il y avait entre le Roi de France & lui cette différence, qu'il avait épousé publiquement une héroïne, & que *Louis XIV*. n'avait eu en secret qu'une femme aimable. La Czarine n'était pas de ce voyage : il avait trop craint les embarras du cérémonial, & la curiosité d'une Cour peu faite pour sentir le mérite d'une femme, qui des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de son Epoux sur mer & sur terre.

CHAPITRE NEUVIEME.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ses occupations.

LA démarche que la Sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du Cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

1717. Quelques Docteurs de Sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine. Ceux qui connaissent l'antiquité savent assez que le Christianisme est venu en Occident par les Grecs d'Asie, que c'est en Orient qu'il est né, que les premiers Pères, les premiers Conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout est de l'Orient; qu'il n'y a pas même un seul terme de dignité & d'office qui ne soit Grec, & qui n'atteste encor aujourd'hui la source dont tout nous est venu. L'Empire Romain ayant été divisé, il était impossible qu'il n'y eût tôt ou tard deux Religions, comme deux Empires, & qu'on ne vît entre les Chrétiens d'Orient & d'Occident le même schisme qu'entre les Osmanlis & les Persans.

C'est ce schisme que quelques Docteurs de l'Université de Paris crurent éteindre tout d'un coup, en donnant un mémoire à *Pierre le Grand*. Le Pape *Léon IX*. & ses successeurs n'avaient pû en venir à bout avec des Légats, des Conciles, & même de l'argent. Ces Docteurs auraient dû savoir que *Pierre le Grand*, qui gouvernait son Eglise, n'était pas homme à reconnaître le Pape; en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Eglise Gallicane, dont le Czar ne se souciait guères; en vain ils dirent que les Papes doivent être soumis aux Conciles, & que le jugement d'un Pape n'est point une règle de foi; ils ne réussirent qu'à déplaire beaucoup à la Cour de Rome par leur écrit, sans plaire à l'Empereur de Russie ni à l'Eglise Russe.

Il y avait dans ce plan de réunion, des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, & des points de controverse qu'ils disaient entendre, & que chaque partie explique comme il lui plait. Il s'agissait du St. Esprit qui procède du Père & du Fils selon les Latins, & qui procède aujourd'hui du Père par le Fils selon les Grecs, après n'avoir longtems procédé que du Père: ils citaient *St. Epiphane*, qui dit *que le St. Esprit n'est pas frère du Fils ni petit-fils du Père*.

Mais le Czar en partant de Paris avait d'autres

affaires qu'à vérifier des passages de *St. Epiphane*. 1717.
Il reçut avec bonté le mémoire des Docteurs. Ils écrivirent à quelques Evêques Russes, qui firent une réponse polie; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion, qu'il institua quelque tems après la fête comique du Conclave, lorsqu'il eut chassé les Jésuites de ses Etats en 1718.

Il y avait à sa Cour un vieux fou nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, & qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. *Pierre* qui adoucissait quelquefois les chagrins du Gouvernement par des plaisanteries convenables à un peuple non encor entiérement reformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde; il le créa Knés Papa, avec deux mille roubles d'apointement, & lui assigna une maison à Pétersbourg, dans le quartier des Tartares; des boufons l'installèrent en cérémonie; il fut harangué par quatre bègues; il créa des Cardinaux, & marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré Collège était yvre d'eau-de-vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé Pape. Moscou & Pétersbourg ont vû trois fois renouveller cette cérémonie, dont le ridicule semblait être sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une Eglise qui prétendait un pouvoir suprême, & dont le Chef avait anatématisé tant de Rois. Le Czar vengeait en riant vingt Empereurs d'Allemagne, dix Rois de France, & une foule de Souverains. C'est là tout le fruit que la Sorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les Eglises Grecque & Latine.

Le voyage du Czar en France fut plus utile par son union avec ce Royaume commerçant, & peuplé d'hommes industrieux, que par la prétendue réunion de deux Eglises rivales, dont l'une maintiendra toûjours son antique indépendance, & l'autre sa nouvelle supériorité.

Pierre ramena à sa suite plusieurs artisans Fran-

1717. çais, ainsi qu'il en avait amené d'Angleterre; car toutes les nations chez lesquelles il voyagea, se firent un honneur de le seconder dans son dessein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, & de concourir à cette espèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, & le remit entre les mains de ses Ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être signé par l'Ambassadeur de France *Chateauneuf*, que le 15. Août 1717. à la Haye. Ce traité ne concernait pas seulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le Roi de France, l'Electeur de Brandebourg, acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était assez faire sentir au Roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, & c'était combler les espérances de *Goertz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* & *Charles*, pour susciter à *George* de nouveaux ennemis, & pour prêter la main au Cardinal *Alberoni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le Baron de *Goertz* vit alors publiquement à la Haye les Ministres du Czar; il leur déclara qu'il avait un plein-pouvoir de conclurre la paix de la Suède.

Le Czar laissait *Goertz* préparer toutes leurs batteries sans y toucher, prêt à faire la paix avec le Roi de Suède, mais aussi à continuer la guerre; toûjours lié avec le Dannemark, la Pologne, la Prusse, & même en aparence avec l'Electeur de Hanovre.

Il paraît évidemment qu'il n'avait d'autre dessein arrêté, que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ses nouveaux établissements. Il savait que les négociations, les intérêts des Princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés, éprouvent presque tous les ans des vicissitudes, & que souvent il ne reste aucune trace de tant d'efforts de politique. Une seule manufacture bien établie, fait quelquefois plus de bien à un Etat, que vingt traités.

Pierre ayant rejoint sa femme qui l'attendait en

Hollande, continua ses voyages avec elle. Ils traversèrent ensemble la Vestphalie, & arrivèrent à Berlin sans aucun apareil. Le nouveau Roi de Prusse n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial & de la magnificence que le Monarque de Russie. C'était un spectacle instructif pour l'étiquette de Vienne & d'Espagne, pour le *ponctilio* d'Italie, & pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un Roi qui ne se servait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en simple soldat, & qui s'était interdit toutes les délicatesses de la table, & toutes les commodités de la vie. 1717.

Le Czar & la Czarine menaient une vie aussi simple & aussi dure, & si *Charles XII.* s'était trouvé avec eux, on eût vû ensemble quatre têtes couronnées, entourées de moins de faste qu'un Evêque Allemand, ou qu'un Cardinal de Rome. Jamais le luxe & la mollesse n'ont été combattus par de si nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait parmi nous de la considération, & serait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en sa vie par curiosité, la cinquieme partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de ses Etats. De Berlin il va à Dantzick avec sa femme; il protège à Mittau la Duchesse de Courlande sa niéce devenue veuve: il visite toutes ses conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Pétersbourg, va dans Moscou, y fait rebâtir des maisons de particuliers tombées en ruine: de là il se transporte à Czarisin sur le Volga pour arrêter les incursions des Tartares de Cuban: il construit des lignes du Volga au Tanaïs, & fait élever des forts de distance en distance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce tems-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a composé: une chambre de Justice est établie pour examiner la conduite de ses Ministres, & pour remettre de l'ordre dans les finances; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres; le Prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent besoin de sa clémence: mais un jugement plus sévère qu'il se crut obligé de

1717. rendre contre ſon propre fils, remplit d'amertume une vie ſi glorieuſe.

CHAPITRE DIXIEME.

Condamnation du Prince Aléxis Petrovitz.

Pierre *le Grand* avait en 1689. à l'âge de dix-ſept ans, épouſé *Eudoxie Théodore* ou *Theodorouna Lapoukin.* Elevée dans tous les préjugés de ſon pays, & incapable de ſe mettre au deſſus d'eux comme ſon époux; les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un Empire & former des hommes, vinrent de ſa femme; elle était dominée par la ſuperſtition, ſi ſouvent attachée à ſon ſexe. Toutes les nouveautés utiles lui ſemblaient des ſacrilèges, & tous les étrangers dont le Czar ſe ſervait pour exécuter ſes grands deſſeins, lui paraiſſaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux, & les partiſans des anciens uſages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes ſi graves. Enfin le Czar fut obligé de la répudier en 1696. & de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on lui fit prendre le voile ſous le nom d'*Hélène.*

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690. nâquit malheureuſement avec le caractère de la mère, & ce caractère ſe fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires diſent qu'elle fut confiée à des ſuperſtitieux qui lui gâtèrent l'eſprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impreſſions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né ſans ouverture d'eſprit, il parlait & écrivait bien l'Allemand; il deſſinait; il apprit un peu de mathématique: mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés aſſurent que la lecture des livres eccléſiaſtiques fut

ce qui le perdit. Le jeune *Aléxis* crut voir dans 1717. ces livres la réprobation de tout ce que faisait son père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, & il se laissa gouverner par les prêtres.

Ils lui persuadaient que toute la nation avait les entreprises de *Pierre* en horreur, que les fréquentes maladies du Czar ne lui promettaient pas une longue vie; que son fils ne pouvait espérer de plaire à la nation, qu'en marquant son aversion pour les nouveautés. Ces murmures & ces conseils ne formaient pas une faction ouverte, une conspiration; mais tout semblait y tendre, & les esprits étaient échauffés.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine* en 1707. & les enfans qu'il eut d'elle, achevèrent d'aigrir l'esprit d'un jeune Prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener; il le mit même à la tête de la régence pendant une année; il le fit voyager; il le maria en 1711. à la fin de la campagne du Pruth, avec la Princesse de *Brunsvic*, ainsi que nous l'avons raporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Aléxis* âgé de vingt-deux ans se livra à toutes les débauches de la jeunesse & à toute la grossiéreté des anciennes mœurs, qui lui étaient si chères. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur, en 1715. le premier de Novembre.

Elle laissait au Prince *Aléxis* un fils, dont elle venait d'accoucher, & ce fils devait être un jour l'héritier de l'Empire, suivant l'ordre naturel. *Pierre* sentait avec douleur, qu'après lui tous ses travaux seraient détruits par son propre sang. Il écrivit à son fils après la mort de la Princesse, une lettre également pathétique & menaçante; elle finissait par ces mots: *J'attendrai encor un peu de tems, pour voir si vous voulez vous corriger; sinon, sachez que je vous priverai de la succession, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider; ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique, car si*

1717. *je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie & pour le salut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner? Je préférerai de les transmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.*

Cette lettre est d'un père, mais encor plus d'un Législateur; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la succession n'était point invariablement établi en Russie, comme dans d'autres Royaumes, par ces loix fondamentales qui ôtent aux pères le droit de deshériter leurs fils; & le Czar croyait surtout avoir la prérogative de disposer d'un Empire qu'il avait fondé.

Dans ce tems-là même, l'Impératrice *Catherine* accoucha d'un Prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattit le courage d'*Aléxis*, soit imprudence, soit mauvais conseil, il écrivit à son père qu'il renonçait à la Couronne, & à toute espérance de régner. *Je prends Dieu à témoin*, dit-il, *& je jure sur mon ame, que je ne prétendrai jamais à la succession. Je mets mes enfans entre vos mains, & je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une seconde fois. » Je remarque, dit-il, » que vous ne parlez dans votre » lettre que de la succession, comme si j'avais » besoin de votre consentement. Je vous ai re- » montré quelle douleur votre conduite m'a cau- » sée pendant tant d'années, & vous ne m'en » parlez pas. Les exhortations paternelles ne vous » touchent point. Je me suis déterminé à vous » écrire encor pour la dernière fois. Si vous mé- » prisez mes avis de mon vivant, quel cas en fe- » rez-vous après ma mort? Quand vous auriez » présentement la volonté d'être fidèle à vos pro- » messes, ces grandes barbes pourront vous tour- » ner à leur fantaisie, & vous forceront à les » violer......... Ces gens-là ne s'apuyent que sur » vous. Vous n'avez aucune reconnaissance pour » celui qui vous a donné la vie. L'assistez-vous » dans ses travaux, depuis que vous êtes parvenu » à un âge mur? Ne blâmez-vous pas, ne dé-

» testez-vous pas tout ce que je peux faire pour 1717.
» le bien de mes peuples? J'ai sujet de croire,
» que si vous me survivez, vous détruirez mon
» ouvrage. Corrigez-vous, rendez-vous digne de
» la succession, ou faites-vous moine. Répondez,
» soit par écrit, soit de vive voix, sinon j'agirai
» avec vous comme avec un malfaiteur.

Cette lettre était dure; il était aisé au Prince de répondre qu'il changerait de conduite; mais il se contenta de répondre en quatre lignes à son père, qu'il voulait se faire moine.

Cette résolution ne paraissait pas naturelle; & il parait étrange que le Czar voulût voyager, en laissant dans ses Etats un fils si mécontent & si obstiné: mais aussi ce voyage même prouve que le Czar ne voyait pas de conspiration à craindre de la part de son fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne & pour la France; le Prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, & lui confirma par les plus grands sermens, qu'il voulait se retirer dans un cloitre. Le Czar lui donna six mois pour se consulter, & partit avec son épouse.

A peine fut-il à Copenhague, qu'il apprit (ce qu'il pouvait présumer) qu'*Aléxis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ses chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choisir du couvent ou du Trône, & que s'il voulait un jour lui succéder, il falait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidens du Prince lui persuadèrent qu'il serait dangereux pour lui de se trouver loin de tout conseil, entre un père irrité & une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver son père à Copenhague; mais il prit le chemin de Vienne, & alla se mettre entre les mains de l'Empereur *Charles VI.* son beau-frère, comptant y demeurer jusqu'à la mort du Czar.

C'était à peu près la même avanture que celle de *Louis XI.* lorsqu'étant encor Dauphin, il quitta la Cour du Roi *Charles VII.* son père, & se retira chez le Duc de Bourgogne. Le Dauphin était bien plus coupable que le Czarovitz, puisqu'il s'é-

1717. tait marié malgré son père, qu'il avait levé des troupes, qu'il se retirait chez un Prince naturellement ennemi de *Charles. VII*, & qu'il ne revint jamais à sa Cour, quelque instance que son père pût lui faire.

Aléxis au contraire ne s'était marié que par ordre du Czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne se retirait point chez un Prince ennemi, & retourna aux pieds de son père sur la premiere lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* sut que son fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tyrol, & ensuite à Naples, qui appartenait alors à l'Empereur *Charles VI*, il dépêcha le Capitaine aux Gardes *Romanzoff* & le Conseiller privé *Tolstoy*, chargés d'une lettre écrite de sa main, datée de Spa du 21. Juillet n. st. 1717. Ils trouverent le Prince à Naples dans le château St. Elme, & lui remirent la lettre : elle était conçue en ces termes : .... » Je vous écris pour la » dernière fois, pour vous dire que vous ayez à » exécuter ma volonté, que *Tolstoy* & *Romanzoff* » vous annonceront de ma part. Si vous m'obéis» sez, je vous assure & je promets à Dieu que » je ne vous punirai pas, & que si vous revenez, » je vous aimerai plus que jamais; mais que si vous » ne le faites pas, je vous donne comme père, en » vertu du pouvoir que j'ai reçu de Dieu, ma ma» lédiction éternelle ; & comme votre Souverain, » je vous assure que je trouverai bien les moyens » de vous punir ; en quoi j'espère que Dieu m'as» sistera, & qu'il prendra ma juste cause en main.

» Au reste, souvenez-vous que je ne vous ai » violenté en rien. Avais-je besoin de vous lais» ser le libre choix du parti que vous voudriez » prendre. Si j'avais voulu vous forcer, n'avais» je pas en main la puissance? Je n'avais qu'à com» mander, & j'aurais été obéi.

Le Viceroi de Naples persuada aisément *Aléxis* de retourner auprès de son père. C'était une preuve incontestable que l'Empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune Prince aucun engagement, dont le Czar eût à se plaindre. *Aléxis*

avait voyagé avec sa maîtresse *Aphrosine*; il revint 1718. avec elle.

On pouvait le considérer comme un jeune homme mal conseillé, qui était allé à Vienne & à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette seule faute, commune à tant de jeunes gens; elle était bien pardonnable. Son père prenait Dieu à témoin, que non-seulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Aléxis* partit sur cette assurance; mais par l'instruction des deux envoyés qui le ramenèrent, & par la lettre même du Czar, il parait que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient conseillé, & qu'il exécutât son serment de renoncer à la succession.

Il semblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre serment que le Czar avoit fait dans sa lettre d'aimer son fils plus que jamais. Peut-être que le père combattu entre l'amour paternel & la raison du Souverain, se bornait à aimer son fils retiré dans un cloître; peut-être espérait-il encor le ramener à son devoir, & le rendre digne de cette succession même, en lui faisant sentir la perte d'une Couronne. Dans des conjonctures si rares, si difficiles, si douloureuses, il est aisé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le Prince arrive le 13. Fevrier 1718. n. st. à Moscou, où le Czar était alors. Il se jette le jour même aux genoux de son père; il a un très-long entretien avec lui: le bruit se répand aussi-tôt dans la ville, que le père & le fils sont réconciliés, que tout est oublié; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes, à la pointe du jour; on fait sonner la grosse cloche de Moscou. Les Boyards, les Conseillers privés sont mandés dans le château; les Evêques, les Archimandrites & deux Religieux de *St. Basile*, professeurs en Théologie, s'assemblent dans l'Eglise cathédrale. *Aléxis* est conduit sans épée & comme prisonnier dans le château, devant son père. Il se prosterne

1718. en sa présence, & lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ses fautes, se déclare indigne de lui succéder, & pour toute grace lui demande la vie.

Le Czar après l'avoir relevé, le conduisit dans un cabinet, où il lui fit plusieurs questions. Il lui déclara que s'il célait quelque chose touchant son évasion, il y allait de sa tête. Ensuite on ramena le Prince dans la salle où le Conseil était assemblé; là on lut publiquement la déclaration du Czar déja dressée.

Le père, dans cette piéce, reproche à son fils tout ce que nous avons détaillé, son peu d'application à s'instruire, ses liaisons avec les partisans des anciennes mœurs, sa mauvaise conduite avec sa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale, en s'attachant à une fille de la plus basse extraction, du vivant de son épouse.* Il est vrai que *Pierre* avait répudié sa femme en faveur d'une captive; mais cette captive était d'un mérite supérieur, & il était justement mécontent de sa femme qui était sa sujette. *Aléxis* au contraire avait négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que sa beauté. Jusques-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre & qu'il peut pardonner.

Il lui reproche ensuite d'être allé à Vienne, se mettre sous la protection de l'Empereur. Il dit qu'*Aléxis a calomnié son père*, en faisant entendre à l'Empereur *Charles VI.* qu'il était persécuté, qu'on le forçait à renoncer à son héritage; qu'enfin il a prié l'Empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'Empereur aurait pû faire la guerre au Czar pour un tel sujet, & comment il eût pû interposer autre chose que des bons offices entre le père irrité & le fils désobéissant. Aussi *Charles VI.* s'était contenté de donner une retraite au Prince, & on l'avait renvoyé, quand le Czar instruit de sa retraite l'avait redemandé.

Pierre ajoute dans cette piéce terrible, qu'*Aléxis* avait persuadé à l'Empereur, *qu'il n'était pas en*

sureté de sa vie, s'il révenait en Russie. C'était en quelque façon justifier les plaintes d'*Aléxis*, que de le faire condamner à mort après son retour, & surtout après avoir promis de lui pardonner : mais nous verrons pour quelle cause le Czar fit ensuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande assemblée un Souverain absolu plaider contre son fils. 1718.

» Voilà, dit-il, de quelle manière notre fils est » revenu ; & quoiqu'il ait mérité la mort par son » évasion, & par ses calomnies, cependant notre » tendresse paternelle lui pardonne ses crimes : » mais considérant son indignité & sa conduite dé- » réglée, nous ne pouvons en conscience lui lais- » ser la succession au Trône, prévoyant trop qu'a- » près nous sa conduite dépravée détruirait la gloire » de la nation, & ferait perdre tant d'Etats recon- » quis par nos armes. Nous plaindrions surtout » nos sujets, si nous les rejettions par un tel suc- » cesseur dans un état beaucoup plus mauvais qu'ils » n'ont été.

» Ainsi par le pouvoir paternel, en vertu du- » quel, selon les droits de notre Empire, chacun » même de nos sujets peut deshériter un fils com- » me il lui plait, & en vertu de la qualité de Prince » Souverain, & en considération du salut de nos » Etats, nous privons notre dit fils *Aléxis* de la » succession après nous à notre Trône de Russie, » à cause de ses crimes & de son indignité, quand » même il ne subsisterait pas une seule personne » de notre famille après nous.

» Et nous constituons & déclarons successeur » audit Trône après nous, notre second fils *l*) » *Pierre*, quoiqu'encor jeune, n'ayant pas de suc- » cesseur plus âgé.

» Donnons à notre susdit fils *Aléxis* notre ma- » lédiction paternelle, si jamais, en quelque tems » que ce soit, il prétend à laditte succession, ou » la recherche.

» Désirons aussi de nos fidéles sujets de l'état

l) C'est ce même fils de l'Impératrice *Catherine* qui mourut en 1719. le 15. Avril.

1718. » ecclésiastique & séculier, & de tout autre état;
» & de la nation entière, que selon cette consti-
» tution, & suivant notre volonté, ils reconnais-
» sent & considèrent notre dit fils *Pierre*, désigné
» par nous à la succession, pour légitime succes-
» seur, & qu'en conformité de cette présente con-
» stitution, ils confirment le tout par serment de-
» vant le saint Autel, sur les Sts. Evangiles, en
» baisant la Croix.

» Et tous ceux qui s'opposeront jamais, en quel-
» que tems que ce soit, à notre volonté, & qui
» dès aujourd'hui oseront considérer notre fils
» *Aléxis* comme successeur, ou l'assister à cet effet,
» nous les déclarons traitres envers nous & la pa-
» trie; & avons ordonné que la présente soit par-
» tout publiée, afin que personne n'en prétende
» cause d'ignorance. Fait à Moscou le 14. Fevrier
» 1718. n. st. Signé de notre main & scellé de no-
» tre sceau.

Il parait que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dressés avec une extrême célérité, puisque le Prince *Aléxis* était revenu le 13. & que son exhérédation en faveur du fils de *Catherine* est du 14.

Le Prince de son côté signa qu'il renonçait à la succession. » Je reconnais, dit-il, cette exclusion
» pour juste; je l'ai méritée par mon indignité, &
» je jure, au Dieu tout-puissant en Trinité, de
» me soumettre en tout à la volonté paternel-
» le, &c.

Ces actes étant signés, le Czar marcha à la cathédrale; on les y lut une seconde fois, & tous les Ecclésiastiques mirent leurs approbations & leurs signatures au bas d'une autre copie. Jamais Prince ne fut déshérité d'une manière si autentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne serait d'aucune valeur; mais en Russie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver son fils de sa succession, & ce droit était plus fort dans un Souverain que dans un sujet, & surtout dans un Souverain tel que *Pierre*.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le Prince contre son pè-

re, & conseillé son évasion, ne tâchassent d'anéantir une renonciation imposée par la force, & de rendre au fils ainé la Couronne transférée au cadet d'un second lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile, & la destruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand & d'utile. Il falait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Russie, & un seul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaitre les mal-intentionnés; & le Czar menaça encor une fois son fils de mort, s'il lui cachait quelque chose. En conséquence le Prince fut donc interrogé juridiquement par son père, & ensuite par des commissaires. 1718.

Une des charges qui servirent à sa condamnation fut une lettre d'un Résident de l'Empereur nommé *Beyer*, écrite de Pétersbourg après l'évasion du Prince; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée Russe, assemblée dans le Meklembourg, que plusieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle Czarine *Catherine* & son fils, dans la prison où était la Czarine repudiée, & de mettre *Aléxis* sur le Trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une sédition dans cette armée du Czar, mais elle fut bientôt reprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune suite. *Aléxis* ne pouvait les avoir encouragés; un étranger en parlait comme d'une nouvelle : La lettre n'était point adressée au Prince *Aléxis*, & il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accusation plus grave fut une minute de sa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux Sénateurs & aux Archévêques de Russie : les termes en étaient forts: *Les mauvais traitemens continuels que j'ai essuyés sans les avoir mérités, m'ont obligé de fuir : peu s'en est falu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je suis sous la protection d'un grand Prince. Je vous prie de ne me point abandonner à présent.* Ce mot d'*à présent*, qui pouvait être

1718. regardé comme féditieux, était rayé, & enfuite remis de fa main, & puis rayé encore; ce qui marquait un jeune homme troublé, fe livrant à fon reffentiment, & s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres; elles n'étaient jamais parvenues à leur deftination, & la Cour de Vienne les retint; preuve affez forte que cette Cour ne voulait pas fe brouiller avec celle de Ruffie, & foutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta au Prince plufieurs témoins; l'un d'eux nommé *Afanaffief* foutint qu'il lui avait entendu dire autrefois, *Je dirai quelque chofe aux Evêques, qui le rediront aux Curés, les Curés aux paroiffiens, & on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maitreffe *Aphrofine* dépofa contre lui. Toutes les accufations n'étaient pas bien précifes; nul projet digéré, nulle intrigue fuivie, nulle confpiration, aucune affociation, encor moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent & dépravé, qui fe plaignait de fon père, qui le fuyait, & qui efpérait fa mort; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vafte Monarchie de notre hémifphère, & dans fa fituation & dans fa place, il n'y avait point de petite faute.

Accufé par fa maitreffe, il le fut encor au fujet de l'ancienne Czarine fa mère, & de *Marie* fa fœur. On le chargea d'avoir confulté fa mère fur fon évafion, & d'en avoir parlé à la Princeffe *Marie*. Un Evêque de Roftou, confident de tous trois, fut arrêté, & dépofa que ces deux Princeffes prifonnières dans un couvent, avaient efpéré un changement qui les mettrait en liberté, & avaient par leurs confeils engagé le Prince à la fuite. Plus leurs reffentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet Evêque, & quelle avait été fa conduite.

Aléxis nia d'abord plufieurs faits de cette nature, & par cela même il s'expofait à la mort, dont fon père l'avait menacé, en cas qu'il ne fit pas un aveu général & fincère.

Enfin il avoua quelques discours peu respectueux 1718. qu'on lui imputait contre son père, & il s'excusa sur la colère & sur l'yvresse.

Le Czar dressa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatriéme était ainsi conçu.

Quand vous avez vû par la lettre de Beyer, qu'il y avait une révolte à l'armée du Meklembourg, vous en avez eu de la joye; je crois que vous aviez quelque vue, & que vous vous seriez déclaré pour les rebelles même de mon vivant.

C'était interroger le Prince sur le fond de ses sentimens secrets. On peut les avouer à un père dont les conseils les corrigent, & les cacher à un juge qui ne prononce que sur les faits avérés. Les sentimens cachés du cœur ne sont pas l'objet d'un procès criminel. *Aléxis* pouvait les nier, les déguiser aisément; il n'était pas obligé d'ouvrir son ame; cependant il répondit par écrit: *Si les rebelles m'avaient appellé de votre vivant, j'y serais apparemment allé, supposé qu'ils eussent été assez forts.*

Il est inconcevable qu'il ait fait cette réponse de lui-même, & il serait aussi extraordinaire, du moins suivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné sur l'aveu d'une idée qu'il aurait pû avoir un jour dans un cas qui n'est point arrivé.

A cet étrange aveu de ses plus secrétes pensées qui ne s'étaient point échapées au-delà du fond de son ame, on joignit des preuves, qui en plus d'un pays ne sont pas admises au tribunal de la justice humaine.

Le Prince accablé, hors de ses sens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait servir à le perdre, avoua enfin que dans la confession il s'était accusé devant Dieu, à l'Archiprêtre *Jaques*, d'avoir souhaité la mort de son père, & que le confesseur *Jaques* lui avait répondu, *Dieu vous le pardonnera, nous lui en souhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent se tirer de la confession, sont inadmissibles par les canons de notre Eglise; ce sont des secrets entre Dieu & le pénitent. L'Eglise Grecque ne croit pas, non plus

1718. que la Latine, que cette correſpondance intime & ſacrée entre un pécheur & la Divinité ſoit du reſſort de la juſtice humaine : mais il s'agiſſait de l'Etat & d'un Souverain. Le prêtre *Jaques* fut appliqué à la queſtion, & avoua ce que le Prince avait révélé. C'était une choſe rare dans ce procès de voir le confeſſeur accuſé par ſon pénitent, & le pénitent par ſa maitreſſe. On peut encor ajouter à la ſingularité de cette avanture, que l'Archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accuſations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des reſſentimens du Czar contre ſon fils, prononcé un ſermon trop favorable au jeune Czarovitz, ce Prince avoua dans ſes interrogatoires, qu'il comptait ſur ce Prélat; & ce même Archevêque de Rézan fut à la tête des Juges Eccléſiaſtiques, conſultés par le Czar ſur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque eſſentielle à faire dans cet étrange procès, très-mal digeré dans la groſſière hiſtoire de *Pierre premier* par le prétendu Boyar *Neſteruſanoy*; & cette remarque la voici.

Dans les réponſes que fit *Aléxis* au premier interrogatoire de ſon père, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'Empereur, il s'adreſſa au Comte de *Schonborn*, Chambellan; que ce Chambellan lui dit : *L'Empereur ne vous abandonnera pas, & quand il en ſera tems, après la mort de votre pére, il vous aidera à monter ſur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accuſé, *Je ne demande pas cela; que l'Empereur m'accorde ſa protection, je n'en veux pas davantage.* Cette dépoſition eſt ſimple, naturelle, porte un grand caractère de vérité : car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'Empereur pour aller tenter de détrôner ſon père; & perſonne n'eût oſé faire ni au Prince *Eugène*, ni au Conſeil, ni à l'Empereur une propoſition ſi abſurde. Cette dépoſition eſt du mois de Février; & quatre mois après au 1r. Juillet, dans le cours & ſur la fin de ces procédures, on fait dire au Czarovitz, dans ſes dernières réponſes par écrit;

1718.

» Ne voulant imiter mon père en rien, je cher-
» chais à parvenir à la ſucceſſion de quelque au-
» tre manière que ce fût, *excepté de la bonne fa-
» çon*. Je la voulais avoir par une aſſiſtance étran-
» gère ; & ſi j'y étais parvenu, & que l'Empe-
» reur eût mis en exécution *ce qu'il m'avoit pro-
» mis*, de me procurer la Couronne de Ruſſie,
» même à main armée, je n'aurais rien épargné
» pour me mettre en poſſeſſion de la ſucceſſion.
» Par exemple, ſi l'Empereur avait demandé en
» échange des troupes de mon pays pour ſon ſer-
» vice, contre qui que ce fût de ſes ennemis, ou
» de groſſes ſommes d'argent, j'aurais fait tout ce
» qu'il aurait voulu, & j'aurais donné de grands
» préſens à ſes Miniſtres & à ſes Généraux. J'au-
» rais entretenu à mes dépens les troupes auxi-
» liaires qu'il m'aurait données pour me mettre en
» poſſeſſion de la Couronne de Ruſſie ; & en un
» mot rien ne m'aurait coûté pour accomplir en
» cela ma volonté.

Cette dernière dépoſition du Prince parait bien forcée : il ſemble qu'il faſſe des efforts pour ſe faire croire coupable : ce qu'il dit eſt même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'Empereur lui avait promis de lui *procurer la Couronne à main armée* : cela était faux. Le Comte de *Schonborn* lui avait fait eſpérer qu'un jour après la mort du Czar, l'Empereur l'aiderait à ſoutenir le droit de ſa naiſſance ; mais l'Empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agiſſait pas de ſe révolter contre ſon père, mais de lui ſuccéder après ſa mort.

Il dit dans ce dernier interrogoire, ce qu'il crut qu'il eût fait, s'il avait eu à diſputer ſon héritage ; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant ſon voyage à Vienne & à Naples. Le voilà donc qui dépoſe une ſeconde fois, non pas ce qu'il a fait, & ce qui peut être ſoumis à la rigueur des loix, mais ce qu'il imagine qu'il eût pû faire un jour, & qui par conſéquent ne ſemble ſoumis à aucun tribunal ; le voila qui s'accuſe deux fois des penſées ſecrétes qu'il a pû concevoir pour

1718. l'avenir. On n'avait jamais vû auparavant dans le monde entier un seul homme jugé & condamné sur les idées inutiles qui lui sont venues dans l'esprit, & qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle, & l'on prétend même que Dieu ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces considérations si naturelles, qu'*Aléxis* avait mis son père en droit de le punir, par sa réticence sur plusieurs complices de son évasion ; sa grace était attachée à un aveu général, & il ne le fit que quand il n'était plus tems. Enfin après un tel éclat, il ne paraissait pas dans la nature humaine, qu'il fût possible qu'*Aléxis* pardonnât un jour au frère en faveur duquel il était déshérité ; & il valait mieux, disait-on, punir un coupable que d'exposer tout l'Empire. La rigueur de la justice s'accordait avec la raison d'Etat.

Il ne faut pas juger des mœurs & des loix d'une nation par celles des autres ; le Czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion ; il s'en explique ainsi dans sa déclaration aux Juges & aux Evêques.

» Quoique selon toutes les loix divines & humai-
» nes, & surtout celles de Russie, qui excluent toute
» jurisdiction entre un père & un enfant parmi les
» particuliers, nous ayons un pouvoir assez abon-
» dant & absolu de juger notre fils, suivant ses
» crimes, selon notre volonté, sans en deman-
» der avis à personne ; cependant comme on n'est
» point aussi clair-voyant dans ses propres affaires
» que dans celles des autres, & comme les mé-
» decins même les plus experts ne risquent point
» de se traiter eux-mêmes, & qu'ils en appellent
» d'autres dans leurs maladies ; craignant de char-
» ger ma conscience de quelque péché, je vous
» expose mon état, & je demande du remède ;
» car j'appréhende la mort éternelle, si ne con-
» noissant peut-être point la qualité de mon mal,
» je voulais m'en guérir seul, vû principalement,

» que j'ai juré sur les jugemens de Dieu, & que 1718.
» j'ai promis par écrit le pardon de mon fils, &
» je l'ai ensuite confirmé de bouche, au cas qu'il
» me dit la vérité.

» Quoique mon fils ait violé sa promesse, tou-
» tefois pour ne m'écarter en rien de mes obli-
» gations, je vous prie de penser à cette affaire
» & de l'examiner avec la plus grande attention,
» pour voir ce qu'il a mérité. Ne me flattez point;
» n'appréhendez pas, que s'il ne mérite qu'une
» légère punition, & que vous le jugiez ainsi,
» cela me soit désagréable; car je vous jure par
» le grand Dieu & par ses jugemens, que vous
» n'avez absolument rien à en craindre.

» N'ayez point d'inquiétude sur ce que vous de-
» vez juger le fils de votre Souverain : mais sans
» avoir égard à la personne, rendez justice, &
» ne perdez pas votre ame & la mienne. Enfin,
» que notre conscience ne nous reproche rien au
» jour terrible du jugement, & que notre patrie
» ne soit point lézée.

Le Czar fit au Clergé une déclaration à peu près semblable; ainsi tout se passa avec la plus grande autenticité, & *Pierre* mit dans toutes ses démarches une publicité qui montrait la persuasion intime de sa justice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un si grand Empire, dura depuis la fin de Fevrier jusqu'au 5 Juillet n. st. Le Prince fut interrogé plusieurs fois; il fit les aveux qu'on exigeait : nous avons rapporté ceux qui sont essentiels.

Le premier Juillet le Clergé donna son sentiment par écrit. Le Czar en effet ne lui demandait que son sentiment, & non pas une sentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

» Cette affaire, disent les Evêques & les Ar-
» chimandrites, n'est point du tout du ressort de
» la jurisdiction ecclésiastique, & le pouvoir ab-
» solu établi dans l'Empire de Russie n'est point
» soumis au jugement des sujets; mais le Souve-
» rain y a l'autorité d'agir suivant son bon plai-
» sir, sans qu'aucun inférieur y intervienne.

1718. Après ce préambule, on cite le Lévitique, où il est dit que celui qui aura maudit son père ou sa mère, sera puni de mort; & l'Evangile de *St. Matthieu*, qui rapporte cette loi sévère du Lévitique. On finit, après plusieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables.

» Si Sa Majesté veut punir celui qui est tom-» bé, selon ses actions, & suivant la mesure de » ses crimes, il a devant lui des exemples de l'an-» cien Testament; s'il veut faire miséricorde, il » a l'exemple de JESUS-CHRIST même, qui re-» çoit le fils égaré revenant à la repentance; qui » laisse libre la femme surprise en adultère, la-» quelle a mérité la lapidation selon la Loi; qui » préfère la miséricorde au sacrifice; il a l'exem-» ple de *David*, qui veut épargner *Absalon* son » fils & son persécuteur; car il dit à ses Capi-» taines qui voulaient l'aller combattre, *Epargnez* » *mon fils Absalon* : le père le voulut épargner » lui-même, mais la justice divine ne l'épargna » point.

» Le cœur du Czar est entre les mains de Dieu; » qu'il choisisse le parti auquel la main de Dieu le » tournera.

Ce sentiment fut signé par huit Evêques, quatre Archimandrites, & deux Professeurs; & comme nous l'avons déja dit, le Métropolite de Rézan, avec qui le Prince avait été en intelligence, signa le premier.

Cet avis du Clergé fut incontinent présenté au Czar. On voit aisément que le Clergé voulait le porter à la clémence, & rien n'est plus beau peut-être que cette opposition de la douceur de JESUS-CHRIST à la rigueur de la loi Judaïque, mise sous les yeux d'un père qui faisait le procès à son fils.

Le jour même, on interrogea encor *Aléxis* pour la dernière fois; & il mit par écrit son dernier aveu; c'est dans cette confession qu'il s'accuse, » d'avoir été bigot dans sa jeunesse, d'avoir fré-» quenté les prêtres & les moines, d'avoir bû » avec eux, d'avoir reçu d'eux les impressions » qui lui donnèrent de l'horreur pour les devoirs

» de ſon état, & même pour la perſonne de ſon 1718.
» père.

S'il fit cet aveu de ſon propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conſeil de clémence que venait de donner ce même Clergé qu'il accuſait; & cela prouve encor davantage combien le Czar avait changé les mœurs des prêtres de ſon pays, qui de la groſſiéreté & de l'ignorance étaient parvenus en ſi peu de tems, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illuſtres Pères de l'Egliſe n'auraient déſavoué ni la ſageſſe ni l'éloquence.

C'eſt dans ces derniers aveux qu'*Aléxis* déclare ce qu'on a déja raporté, qu'il voulait arriver à la ſucceſſion, *de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne.*

Il ſemblait par cette dernière confeſſion, qu'il craignit de ne s'être pas aſſez chargé, aſſez rendu criminel dans les premières, & qu'en ſe donnant à lui-même les noms de mauvais *caractère*, de *méchant eſprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un ſoin pénible à juſtifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet cet arrêt fut porté le 5. Juillet. Il ſe trouvera dans toute ſon étendue à la fin de cette hiſtoire. On ſe contentera d'obſerver ici, qu'il commence, comme l'avis du Clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais apartenu à des ſujets, mais au ſeul Souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu ſeul. Enſuite après avoir expoſé toutes les charges contre le Prince, les Juges s'expriment ainſi : *Que penſer de ſon deſſein de rébellion, tel qu'il n'y en eut jamais de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon Souverain, comme père de la patrie, & père ſelon la nature?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du Czar; car aſſurément il y a de plus grandes rébellions dans le monde, & on ne voit point par les actes, que jamais le Czarovitz eût conçu le deſſein de tuer ſon père. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce Prince venait de faire,

1718. de s'être confeſſé un jour, d'avoir ſouhaité la mort à ſon père & à ſon Souverain. Mais l'aveu ſecret, dans la confeſſion, d'une penſée ſecrette, n'eſt pas un double parricide.

Quoi qu'il en ſoit, il fut jugé à mort unanimement, ſans que l'arrêt prononçât le genre du ſupplice. De cent quarante-quatre Juges, il n'y en eut pas un ſeul qui imaginât ſeulement une peine moindre que la mort. Un écrit Anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce tems-là, porte, que ſi un tel procès avait été jugé au Parlement d'Angleterre, il ne ſe ſerait pas trouvé parmi cent quarante-quatre Juges, un ſeul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des tems & des lieux. *Manlius* aurait pû être condamné lui-même à mort, par les loix d'Angleterre, pour avoir fait périr ſon fils, & il fut reſpecté par les Romains ſévères. Les loix ne puniſſent point en Angleterre l'évaſion d'un Prince de Galles, qui comme Pair du Royaume eſt maître d'aller où il veut. Les loix de la Ruſſie ne permettent pas au fils du Souverain de ſortir du Royaume malgré ſon père. Une penſée criminelle ſans aucun effet, ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France, elle peut l'être en Ruſſie. Une déſobéiſſance longue, formelle, & réitérée, n'eſt parmi nous qu'une mauvaiſe conduite qu'il faut réprimer; mais c'était un crime capital, dans l'héritier d'un vaſte Empire, dont cette déſobéiſſance même eût produit la ruine. Enfin le Czarovitz était coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténèbres dont ſon père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du Czar, qu'il pouvait faire mourir ſon fils coupable de déſobéiſſance, ſans conſulter perſonne; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui repréſentaient la nation; ainſi ce fut la nation elle-même qui condamna ce Prince, & *Pierre* eut tant de confiance dans l'équité de ſa conduite, qu'en faiſant imprimer & traduire le procès, il ſe ſoumit lui-

même

même au jugement de tous les peuples de la Terre. 1718.

La loi de l'hiſtoire ne nous a permis de rien déguiſer, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique avanture. On ne ſavait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune Prince accuſé par ſon père, & condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour ſes ſujets, ou un père qui ſe croyait obligé de ſacrifier ſon propre fils au ſalut de ſon Empire.

On publia dans pluſieurs livres que le Czar avait fait venir d'Eſpagne le procès de *Don Carlos*, condamné à mort par *Philippe II.* Mais il eſt faux qu'on eût jamais fait le procès à *Don Carlos*. La conduite de *Pierre I.* fut entiérement différente de celle de *Philippe*. L'Eſpagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raiſon il avait fait arrêter ſon fils, ni comment ce Prince était mort. Il écrivit à ce ſujet des lettres au Pape & à l'Impératrice, abſolument contradictoires. Le Prince d'Orange, *Guillaume*, accuſa publiquement *Philippe* d'avoir ſacrifié ſon fils & ſa femme à ſa jalouſie, & d'avoir moins été un juge ſévère qu'un mari jaloux & cruel, & un père dénaturé & parricide. *Philippe* ſe laiſſa accuſer, & garda le ſilence. *Pierre* au contraire ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait ſa nation à ſon propre fils, s'en remit au jugement du Clergé & des Grands, & rendit le monde entier juge des uns & des autres & de lui-même.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'eſt que la Czarine *Catherine*, haïe du Czarovitz, & menacée ouvertement du ſort le plus triſte ſi jamais ce Prince régnait, ne contribua pourtant en rien à ſon malheur, & ne fut ni accuſée ni même ſoupçonnée par aucun Miniſtre étranger réſidant à cette Cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il eſt vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grace pour lui : mais tous les mémoires de ce tems-là, & ſurtout ceux du Comte de *Baſſevitz*, aſſu-

1718. rent unanimement qu'elle plaignit ſon infortune.

J'ai en main les mémoires d'un Miniſtre public, où je trouve ces propres mots : » J'étais préſent » quand le Czar dit au Duc de Holſtein, que *Ca-* » *therine* l'avait prié d'empêcher qu'on ne pronon- » çât au Czarovitz ſa condamnation. *Contentez-* » *vous*, me dit-elle, *de lui faire prendre le froc*, » *parce que cet opprobre d'un arrêt de mort ſignifié*, » *rejaillira ſur votre petit-fils*.

Le Czar ne ſe rendit point aux prières de ſa femme ; il crut qu'il était important que la ſentence fût prononcée publiquement au Prince, afin qu'après cet acte ſolemnel il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquieſcé lui-même, & qui le rendant mort civilement le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la Couronne.

Cependant après la mort de *Pierre*, ſi un parti puiſſant ſe fût élevé en faveur d'*Aléxis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner ?

L'arrêt fut prononcé au Prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulſion à ces mots ; *Les loix divines & eccléſiaſtiques, civiles & militaires, condamnent à mort ſans miſéricorde ceux dont les attentats contre leur père & leur Souverain ſont manifeſtes.* Ses convulſions ſe tournèrent, dit-on, en apoplexie ; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ſes ſens, & dans cet intervalle de vie & de mort, il fit prier ſon père de venir le voir. Le Czar vint ; les larmes coulèrent des yeux du père & du fils infortuné ; le condamné demanda pardon, le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiſtrée ſolemnellement au malade agonizant. Il mourut en préſence de toute la Cour, le lendemain de cet arrêt funeſte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, & dépoſé dans un cercueil ouvert. Il y reſta quatre jours expoſé à tous les regards, & enfin il fut inhumé dans l'Egliſe de la citadelle, à côté de ſon épouſe. Le Czar & la Czarine aſſiſtèrent à la cérémonie.

On eſt indiſpenſablement obligé ici d'imiter, ſi-

on ose le dire, la conduite du Czar, c'est-à-dire, de soumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus scrupuleuse, & non-seulement ces faits, mais les bruits qui coururent, & ce qui fut imprimé sur ce triste sujet par les auteurs les plus accrédités. 1718.

Lamberti le plus impartial de tous, & le plus exact, qui s'est borné à rapporter les piéces originales & autentiques concernant les affaires de l'Europe, semble s'éloigner ici de cette impartialité & de ce discernement qui fait son caractère ; il s'exprime en ces termes : » La Czarine craignant toûjours » pour son fils, n'eut point de relâche qu'elle n'eût » porté le Czar à faire au fils aîné le procès, & » à le faire condamner à mort ; ce qui est étran- » ge, c'est que le Czar après lui avoir donné lui- » même le knout, qui est une question, lui cou- » pa aussi lui-même la tête. Le corps du Czaro- » vitz fut exposé en public, & la tête tellement » adaptée au corps, que l'on ne pouvait pas dis- » cerner qu'elle en avait été séparée. Il arriva » quelque tems après, que le fils de la Czarine vint » à décéder, à son grand regret, & à celui du Czar. » Ce dernier qui avait décollé de sa propre main » son fils aîné, réfléchissant qu'il n'avait point de » successeur, devint de mauvaise humeur. Il fut » informé dans ce tems-là, que la Czarine avait » des intrigues secrétes & illégitimes avec le Prin- » ce *Menzikoff*. Cela joint aux réflexions que la » Czarine était la cause qu'il avait sacrifié lui- » même son fils aîné, il médita de faire raser la » Czarine, & de l'enfermer dans un couvent, » ainsi qu'il avait fait sa première femme, qui y » était encore. Le Czar avait accoutumé de met- » tre ses pensées journalières sur des tablettes ; il » y avait mis son dit dessein sur la Czarine. Elle » avait gagné des Pages qui entraient dans la » chambre du Czar. Un de ceux-ci qui était ac- » coutumé à prendre les tablettes sous la toilette, » pour les faire voir à la Czarine, prit celles » où il y avait le dessein du Czar. Dès que cette » Princesse l'eut parcouru, elle en fit part à *Men-*

1718. » *zikoff* ; & un jour ou deux après le Czar » fut pris d'une maladie inconnue & violente, » qui le fit mourir. Cette maladie fut attribuée au » poison, puisqu'on vit manifestement qu'elle était » si violente & subite, qu'elle ne pouvait venir » que d'une telle source qu'on dit être assez usi» tée en Moscovie.

Ces accusations consignées dans les mémoires de *Lamberti*, se répandirent dans toute l'Europe. Il reste encor un grand nombre d'imprimés & de manuscrits qui pourraient faire passer ces opinions à la dernière postérité.

Je crois qu'il est de mon devoir de dire ici ce qui est parvenu à ma connaissance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Russie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne résidait point dans cet Empire, au tems de la catastrophe du Czarovitz ; il en était absent depuis plusieurs années. Je l'ai connu autrefois ; il avait vû *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, & où j'ai été souvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors*.

Qu'on voye par cet exemple combien il était plus aisé autrefois à un seul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorsqu'avant l'imprimerie, les histoires manuscrites, conservées dans peu de mains, n'étaient ni exposées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique universelle, comme elles sont aujourd'hui. Il suffisait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, & même dans les auteurs des légendes, pour rendre un Prince odieux au monde, & pour perpétuer son oprobre de siècle en siècle.

Comment se serait-il pû faire que le Czar eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction, en présence de toute la Cour ? était-il sans tête quand on répandit l'huile sur sa tête même. En quel tems put-on recoudre cette tête à son corps ? Le Prince ne fut pas laissé

seul un moment, depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort. 1718.

Cette anecdote que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit du poison. Il est vrai qu'il est très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort, & surtout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les Médecins avouent que la chose est possible.

Si le Czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de punir : tous les motifs de la condamnation devenaient suspects, & le Czar se condamnait lui-même : s'il eût voulu la mort d'*Aléxis*, il eût fait exécuter l'arrêt, n'en était-il pas le maître absolu ? Un homme prudent, un Monarque, sur qui la terre a les yeux, se résoud-il à faire empoisonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la justice ? Veut-on se noircir dans la postérité par le titre d'empoisonneur & de parricide, quand on peut si aisément ne se donner que celui d'un Juge sévère.

Il parait qu'il résulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus Roi que père, & qu'il sacrifia son propre fils aux intérêts d'un fondateur & d'un législateur, & à ceux de sa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, sans cette sévérité malheureuse. Il est évident qu'il n'immola point son fils à une marâtre, & à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puisqu'il le menaça souvent de le deshériter, avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, & qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un si grand éclat, uniquement pour complaire à sa femme, il eût été faible, insensé & lâche, & certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ses fondations & à sa nation, si l'on suivait après lui ses vues. Toutes ses entreprises ont été perfectionnées selon ses prédictions; sa nation est devenue célèbre & respectée

1718. dans l'Europe, dont elle était auparavant séparée; & si *Aléxis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin quand on considère cette catastrophe, les cœurs sensibles frémissent, & les sévères approuvent.

Ce grand & terrible événement est encor si frais dans la mémoire des hommes, on en parle si souvent avec étonnement, qu'il est absolument nécessaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'historien, parle ainsi dans son livre, dédié au Comte de *Bruhl*, premier Ministre du Roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Russie est persuadée que le* Czarovitz *ne mourut que du poison préparé par la main d'une marâtre.* Cette accusation est détruite par l'aveu que fit le Czar au Duc de Holstein, que la Czarine *Catherine* lui avait conseillé d'enfermer dans un cloitre son fils condamné.

A l'égard du poison donné depuis par cette Impératrice même à *Pierre* son époux, ce conte se détruit lui-même par le seul récit de l'avanture du page & des tablettes. Un homme s'avise-t-il d'écrire sur ses tablettes, *Il faut que je me ressouvienne de faire enfermer ma femme?* Sont-ce là de ces détails qu'on puisse oublier, & dont on soit obligé de tenir régistre? Si *Catherine* avait empoisonné son beau-fils & son mari, elle eût fait d'autres crimes : non-seulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par sa douceur & par son indulgence.

Il est nécessaire à présent de faire voir ce qui fut la première cause de la conduite d'*Aléxis*, de son évasion, de sa mort & de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la Religion, ce furent des prêtres & des moines; & cette source de tant de malheurs est assez indiquée dans quelques aveux d'*Aléxis*, que nous avons rapportés, & sur-tout dans cette expression de l'Empereur *Pierre* dans une lettre à son fils : *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaisie.*

Voici presque mot à mot comment les mémoires d'un Ambassadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles. Plusieurs Ecclésiastiques, dit-il, attachés à leur ancienne barbarie, & plus encor à leur autorité qu'ils perdaient à mesure que la nation s'éclairait, languissaient après le règne d'*Aléxis*, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie si chère. De ce nombre était *Dozithée*, Evêque de Rostou. Il supposa une révélation de *St. Démétrius*. Ce Saint lui était apparu, & l'avait assuré de la part de Dieu, que *Pierre* n'avait pas trois mois à vivre : qu'*Eudoxie* renfermée dans le couvent de Susdal & religieuse sous le nom d'*Hélène*, ainsi que la Princesse *Marie*, sœur du Czar, devait monter sur le Trône, & régner conjointement avec son fils *Aléxis*. *Eudoxie* & *Marie* eurent la faiblesse de croire cette imposture ; elles en furent si persuadées qu'*Hélène* quitta dans son couvent l'habit de religieuse, reprit le nom d'*Eudoxie*, se fit traiter de Majesté, & fit effacer des prières publiques le nom de sa rivale *Catherine ;* elle ne parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie, que portaient les Czarines. La trésorière du couvent se déclara contre cette entreprise. *Eudoxie* répondit hautement : » *Pierre* a puni les strélitz, qui avaient outragé sa mère, mon fils *Alexis* » punira quiconque aura insulté la sienne. « Elle fit renfermer la trésorière dans sa cellule. Un officier nommé *Etienne Glébo* fut introduit dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'instrument de ses desseins, & l'attacha à elle par ses faveurs. *Glebo* répand dans la petite ville de Susdal & dans les environs la prédiction de *Dozithée*. Cependant les trois mois s'écoulèrent. *Eudoxie* reproche à l'Evêque que le Czar est encor en vie. » Les péchés de mon père » en sont cause, dit *Dozithée ;* il est en purgatoi» re, & il m'en a averti. « Aussi-tôt *Euxodie* fait dire *mille messes des morts ; Dozithée* l'assure qu'elles opèrent ; il vient au bout d'un mois lui dire, que son père a déja la tête hors du purgatoire ; un mois après le défunt n'en a plus que jusqu'à la ceinture ; enfin il ne tient plus au purgatoire que par

Bb 4

1718. les pieds ; & quand les pieds seront dégagés, ce qui est le plus difficile, le Czar *Pierre* mourra infailliblement.

La Princesse *Marie*, persuadée par *Dozithée*, se livra à lui, à condition que le père du prophête sortirait incessamment du purgatoire, & que la prédiction s'accomplirait ; & *Glebo* continua son commerce avec l'ancienne Czarine.

Ce fut principalement sur la foi de ces prédictions, que le Czarovitz s'évada, & alla attendre la mort de son père, dans les pays étrangers. Tout cela fut bientôt découvert. *Dozithée* & *Glebo* furent arrêtés ; les lettres de la Princesse *Marie* à *Dozithée*, & d'*Hélène* à *Glebo*, furent lues en plein Sénat. La Princesse *Marie* fut enfermée à Shlusselbourg ; l'ancienne Czarine transférée dans un autre couvent, où elle fut prisonnière. *Dozithée* & *Glebo*, tous les complices de cette vaine & superstitieuse intrigue, furent appliqués à la question, ainsi que les confidens de l'évasion d'*Aléxis*. Son Confesseur, son Gouverneur, son Maréchal de cour moururent tous dans les supplices.

On voit donc à quel prix cher & funeste *Pierre le Grand* acheta le bonheur qu'il procura à ses peuples ; combien d'obstacles publics & secrets il eut à surmonter, au milieu d'une guerre longue & difficile, des ennemis au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plûpart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée longtems contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encor sensible ; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il falait qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrassât enfin les idées de bonheur & de gloire, que n'avaient pû supporter leurs pères.

CHAPITRE ONZIEME.

Travaux & établiſſemens vers l'an 1718. & ſuivans.

PEndant cette horrible cataſtrophe il parut bien que *Pierre* n'était que le père de ſa patrie, & qu'il conſidérait ſa nation comme ſa famille. Les ſupplices dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuſe, étaient des ſacrifices faits au public par une néceſſité douloureuſe. 1718.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation & de la mort de ſon fils ainé, qu'il procura le plus d'avantages à ſes ſujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures & les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, & par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers & les peuples que la nature a ſéparés. Ce ne ſont pas là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de Cour qui amuſent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéreſſent la curioſité ordinaire des hommes; mais ce ſont les reſſorts véritables de la félicité publique, que les yeux philoſophiques aiment à conſiderer.

Il y eut donc un Lieutenant Général de la police de tout l'Empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal, qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Ruſſie à l'autre. Le luxe dans les habits, & les jeux de hazard, plus dangereux que le luxe, furent ſévérement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déja ordonnées en 1716. dans toutes les villes de l'Empire. Les maiſons pour les orphelins & pour les enfans trouvés déja commencées, furent achevées, dotées & remplies.

Nous joindrons ici tous les établiſſements utiles, auparavant projettés, & finis quelques années après,

1718. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuse de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, & de trainer, aux dépens des autres hommes, une vie misérable & honteuse ; abus trop souffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Petersbourg des maisons régulières, suivant leur fortune. Ce fut une excellente police, de faire venir sans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques & chariots qui revenaient à vuide des provinces voisines.

Les poids & les mesures furent fixés & rendus uniformes, ainsi que les loix. Cette uniformité tant désirée & si inutilement dans des Etats dès long-tems policés, fut établie en Russie sans difficulté & sans murmure ; & nous pensons que parmi nous cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé ; ces fanaux que *Louis XIV.* établit le premier dans Paris, qui qui ne sont pas même encor connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg : les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues solidement pavées ; tout ce qui regarde la sûreté, la propreté & le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les privilèges donnés à des étrangers, & les réglemens qui empêchaient l'abus de ces privilèges ; tout fit prendre à Pétersbourg & à Moscou une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, surtout celle que le Czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg ; il en était le premier Intendant ; mille ouvriers y travaillaient souvent sous ses yeux. Il allait donner ses ordres lui-même à tous les entreprenneurs des moulins à grains, à poudre, à scie ; aux directeurs des fabriques de corderies & de voiles ; des briqueteries, des ardoises, des manufactures de toiles ; beaucoup d'ouvriers de toute espèce lui arrivèrent de France : c'était le fruit de son voyage.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux & étrangers,

afin que la faveur fût égale pour tous les fabriquans & pour tous les Artistes. Un Français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les secours du Prince *Menzikoff*. Un autre fit travailler à des tapisseries de haute-lisse sur le modèle de celle des *Gobelins*; & cette manufacture est encor aujourd'hui très-encouragée. Un troisiéme fit réussir les fileries d'or & d'argent, & le Czar ordonna qu'il ne serait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs, soit d'argent, soit d'or, afin de n'en point diminuer la masse dans ses Etats. 1718.

Il donna trente mille roubles, c'est-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux, & tous les instrumens nécessaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies & des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ses troupes de draps faits dans son pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin & d'autres pays étrangers.

On fit à Moscou d'aussi belles toiles qu'en Hollande, & à sa mort il y avait déja à Moscou & à Jaroslau quatorze fabriques de toiles de lin & de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorsque la soye était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, sous un climat glacé, & dans des marais inconnus, il s'éléverait une ville opulente & magnifique, dans laquelle la soye de Perse se manufacturerait aussi-bien que dans Ispahan. *Pierre* l'entreprit & y réussit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais; on découvrit quelques mines d'or & d'argent; & un Conseil des mines fut établi pour constater si les explòitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépense.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entreprises, ce n'était pas assez de signer des patentes & de nommer des inspecteurs; il falait dans ces commencemens qu'il vît tout par ses yeux, & qu'il travaillât même de ses mains, comme on l'avait vû auparavant con-

1718. ftruire des vaiffeaux, les appareiller & les conduire. Quand il s'agiffait de creufer des canaux dans des terres fangeufes & prefque impraticables, on le voyait quelquefois fe mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre & la tranfporter lui-même.

Il fit cette année 1718. le plan du canal & des éclufes de Ladoga. Il s'agiffait de faire communiquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandifes à Pétersbourg, fans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop fujet aux tempêtes, & fouvent impraticable pour les barques; il nivela lui-même le terrain; on conferve encor les inftrumens dont il fe fervit pour ouvrir la terre, & la voiturer; cet exemple fut fuivi de toute fa Cour, & hâta un ouvrage qu'on regardait comme impoffible : il a été achevé après fa mort, car aucune de fes entreprifes reconnues poffibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronftadt, qu'on met aifément à fec, & dans lequel on carène, & on radoube les vaiffeaux de guerre, fut auffi commencé dans le tems même des procédures contre fon fils.

Il bâtit cette même année la ville neuve de Ladoga. Bientôt après il tira ce canal qui joint la mer Cafpienne au golfe de Finlande & à l'Océan; d'abord les eaux de deux rivières qu'il fit communiquer, reçoivent les barques qui ont remonté le Volga : de ces rivières on paffe par un autre canal dans le lac d'Ilmen; on entre enfuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandifes peuvent être tranfportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient fous fes yeux, il portait fes foins jufqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'Orient, & il fit bâtir deux forts dans ce pays, fi longtems inconnu au refte du monde. Cependant des Ingénieurs de fon Académie de marine établie en 1715. marchaient déja dans tout l'Empire pour lever des cartes exactes, & pour mettre fous les yeux de tous les hommes

cette vaste étendue des contrées qu'il avait policées 1718.
& enrichies.

CHAPITRE DOUZIEME.

DU COMMERCE.

LE commerce extérieur était presque tombé entiérement avant lui, il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie Méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Grèce, & même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs & le Boristhène étaient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque *Tamerlan* eut conquis, sur la fin du quatorziéme siécle, la Chersonèse Taurique, appellée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Asoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en se rendant maître d'Asoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, & avec elle toutes les vues du commerce par la mer Noire; il restait à s'ouvrir la voye d'un négoce non moins étendu par la mer Caspienne. Déja dans le seiziéme siécle & au commencement du dix-septiéme, les Anglais qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté sur la mer Caspienne; mais toutes ses épreuves furent inutiles.

Nous avons déja dit que le père de *Pierre le Grand* avait fait bâtir un vaisseau par un Hollandais, pour aller trafiquer d'Astracan sur les côtes de la Perse: le vaisseau fut brulé par le rebelle *Stenko-Razin*. Alors toutes les espérances de négocier en droiture avec les Persans s'évanouirent. Les Arméniens qui sont les facteurs de cette partie de l'Asie, furent reçus par *Pierre le Grand* dans Astracan; on fut obligé de passer par leurs mains,

1718. & de leur laisser tout l'avantage du commerce; c'est ainsi que dans l'Inde on en use avec les Banians, & que les Turcs, ainsi que beaucoup d'Etats Chrétiens, en usent encor avec les Juifs; car ceux qui n'ont qu'une ressource, se rendent toûjours très-savans dans l'art qui leur est nécessaire: les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un sçavoir-faire qui leur manque.

Pierre avait déja remédié à cet inconvénient, en faisant un traité avec l'Empereur de Perse, par lequel toute la soye qui ne serait pas destinée aux manufactures Persanes, serait livrée aux Arméniens d'Astracan, pour être par eux transportée en Russie.

Les troubles de la Perse détruisirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le Sha, ou Empereur Persan, *Hussein*, persécuté par des rebelles, implora l'assistance de *Pierre*, & comment *Pierre* après avoir soutenu des guerres si difficiles contre les Turcs & contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perse; mais il n'est ici question que du commerce.

Du Commerce avec la Chine.

L'entreprise de négocier avec la Chine semblait devoir être la plus avantageuse. Deux Etats immenses qui se touchent, & dont l'un posséde réciproquement ce qui manque à l'autre, paraissaient être tous deux dans l'heureuse nécessité de lier une correspondance utile, surtout depuis la paix jurée solemnellement entre l'Empire Russe & l'Empire Chinois, en l'an 1689, selon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jetés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des Compagnies de Sibériens & de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmoucks, traversèrent ensuite les déserts, jusqu'à la Tartarie Chinoise, & firent des profits considérables: mais les troubles survenus dans le pays des Kalmoucks,

& les querelles des Russes & des Chinois pour les frontières, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seraient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avaient plus besoin des Chinois, que les Chinois n'en avaient d'eux: ainsi on demanda la permission à l'Empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pekin, & on l'obtint aisément au commencement du siècle où nous sommes.

Il est très-remarquable que l'Empereur *Camhi* avait permis qu'il y eût déja dans un fauxbourg de Pekin une église Russe, desservie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du trésor impérial. *Camhi* avait eu l'indulgence de bâtir cette église en faveur de plusieurs familles de la Sibérie Orientale, dont les unes avaient été faites prisonnières avant la paix de 1680, & les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans sa patrie: le climat de Pekin, la douceur des mœurs Chinoises, la facilité de se procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite église Grecque n'était point dangereuse au repos de l'Empire, comme l'ont été les établissemens des Jésuites. L'Empereur *Camhi* favorisait d'ailleurs la liberté de conscience: cette tolérance fut établie de tout tems dans toute l'Asie, ainsi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière jusqu'au tems de l'Empereur Romain *Théodose premier*. Ces familles Russes s'étant mêlées depuis aux familles Chinoises, ont abandonné leur Christianisme, mais leur église subsiste encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toûjours de cette église quand elles viendraient aporter des fourures, & d'autres objets de commerce à Pekin; le voyage, le séjour & le retour se faisaient en trois années. Le Prince *Gagarin*, Gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelque-

fois très-nombreuſes, & il était difficile de contenir la populace qui compoſait le plus grand nombre.

On paſſait ſur les terres d'un prêtre Lama eſpèce de Souverain, qui réſide ſur la rivière d'Orkon, & qu'on appelle le *Koutoukas* : c'eſt un Vicaire du grand Lama, qui s'eſt rendu indépendant, en changeant quelque choſe à la Religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion Indienne de la métempſycoſe eſt l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux Evêques Luthériens de Lubeck & d'Oſnabruk, qui ont ſecoué le joug de l'Evêque de Rome. Ce Prélat Tartare fut inſulté par les caravanes; les Chinois le furent auſſi. Le commerce fut encor dérangé par cette mauvaiſe conduite; & les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur Empire à ces caravanes, ſi on n'arrêtait pas ces déſordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Ruſſes; ils raportaient de l'or, de l'argent, & des pierreries Le plus gros rubis qu'on connaiſſe dans le monde, fut aporté de la Chine au Prince *Gagarin*, paſſa depuis dans les mains de *Menzikoff*, & eſt actuellement un des ornemens de la Couronne Impériale.

Les vexations du Prince *Gagarin* nuiſirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi : mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accuſé devant la Chambre de juſtice établie par le Czar, & on lui trancha la tête une année après que le Czarovitz fut condamné, & que la plûpart de ceux qui avaient eu des liaiſons avec ce Prince furent exécutés à mort.

En ce tems-là même, l'Empereur *Camhi* ſe ſentant affaiblir, & ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus ſavans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient auſſi mieux que les ſiens; il fit prier le Czar, par les Ambaſſadeurs qui revenaient de Pekin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il ſe trouva un chirurgien Anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce perſonnage; il partit avec un nouvel Ambaſſadeur, &

avec *Laurent Lange*, qui a laiſſé une deſcription de ce voyage. Cette ambaſſade fut reçue & défrayée avec magnificence. Le chirurgien Anglais trouva l'Empereur en bonne ſanté, & paſſa pour un médecin très-habile. La caravane qui ſuivit cette ambaſſade, gagna beaucoup; mais de nouveaux excès commis par cette caravane même, indiſposèrent tellement les Chinois, qu'on renvoya *Lange*, alors Réſident du Czar auprès de l'Empereur de la Chine, & qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Ruſſie.

L'Empereur *Camhi* mourut; ſon fils *Yontchin*, auſſi ſage, & plus ferme que ſon père, celui-là même qui chaſſa les Jéſuites de ſon Empire, comme le Czar les en avait chaſſés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité, par lequel les caravanes Ruſſes ne commerceraient plus que ſur les frontières des deux Empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du Souverain, ou de la Souveraine de la Ruſſie, qui ayent la permiſſion d'entrer dans Pekin; ils y ſont logés dans une vaſte maiſon que l'Empereur *Camhi* avait aſſignée autrefois aux Envoyés de la Corée. Il y a longtems qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la Couronne pour la ville de Pekin. Ce commerce eſt languiſſant, mais prêt à ſe ranimer.

Du Commerce de Pétersbourg & des autres ports de l'Empire.

On voyait dès-lors plus de deux cent vaiſſeaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville Impériale. Ce commerce s'eſt accru de jour en jour, & a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la Couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établiſſement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel: & c'eſt ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel eſt trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, & que le commerce qui ſe fait ſous les yeux d'un Souverain appliqué eſt toûjours plus avantageux. Celui

de la Livonie resta toûjours sur le même pied. La Russie en général a trafiqué avec succès ; mille à douze cent vaisseaux tous les ans sont entrés dans ses ports, & *Pierre* a sçu joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE TREIZIEME.

DES LOIX.

1718. ON sait que les bonnes loix sont rares, mais que leur exécution l'est encor davantage. Plus un Etat est vaste, & composé de nations diverses, plus il est difficile de les réunir par une même jurisprudence. Le père du Czar *Pierre* avait fait rédiger un Code sous le titre d'*Oulogénie* ; il était même imprimé, mais il s'en falait beaucoup qu'il pût suffire.

Pierre avait, dans ses voyages, amassé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts : il tira des instructions du Dannemark, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, & prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la sienne.

Il y avait une Cour de Boyards, qui décidait en dernier ressort des affaires contentieuses : le rang & la naissance y donnaient séance, il falait que la science la donnât : cette Cour fut cassée.

Il créa un Procureur général, auquel il joignit quatre Assesseurs, dans chacun des Gouvernemens de l'Empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des Juges, dont les sentences ressortirent au Sénat qu'il établit : chacun de ces Juges fut pourvû d'un exemplaire de l'*Oulogénie*, avec les additions & les changemens nécessaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de loix.

Il défendit à tous ces Juges, sous peine de mort, de recevoir ce que nous appellons *des épices* : elles sont médiocres chez nous, mais il serait bon

qu'il n'y en eût point. Les grands fraix de notre justice sont les salaires des subalternes, la multiplicité des écritures, & surtout cet usage onéreux dans les procédures de composer les lignes de trois mots, & d'accabler ainsi sous un tas immense de papiers les fortunes des citoyens. Le Czar eut soin que les fraix fussent médiocres, & la justice prompte. Les Juges, les greffiers eurent des appointemens du trésor public, & n'achetèrent point leurs charges. 1718.

Ce fut principalement dans l'année 1718. pendant qu'il instruisait solemnellement le procès de son fils, qu'il fit ces réglemens. La plupart des loix qu'il porta, furent tirées de celles de la Suède, & il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les prisonniers Suédois instruits de la jurisprudence de leur pays, & qui ayant apris la langue de l'Empire voulurent rester en Russie.

Les causes des particuliers ressortirent au Gouverneur de la province, & à ses Assesseurs; ensuite on pouvait en appeller au Sénat; & si quelqu'un après avoir été condamné par le Sénat en appellait au Czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que son appel fût injuste: mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un Maître général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au Sénat, ou dans les Cours inférieures, des affaires sur lesquelles la loi ne s'était pas encor expliquée.

Enfin il acheva en 1722. son nouveau Code, & il défendit sous peine de mort, à tous les Juges de s'en écarter, & de substituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, & l'est encor dans tous les tribunaux de l'Empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas jusqu'à la societé qui ne fût son ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes suivant leurs emplois, depuis l'Amiral & le Maréchal jusqu'à l'Enseigne, sans aucun égard pour la naissance.

Ayant toûjours dans l'esprit, & voulant aprendre à sa nation que des services étaient préféra-

1718. bles à des ayeux, les rangs furent aussi fixés pour les femmes, & quiconque dans une assemblée prenait une place qui ne lui était pas assignée, payait une amende.

Par un réglement plus utile, tout soldat qui devenait officier devenait gentilhomme, & tout Boyard flétri par la Justice devenait roturier.

Après la rédaction de ces loix & de ces réglemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroissement des villes & des richesses, la population de l'Empire, les nouvelles entreprises, la création de nouveaux emplois, amenèrent nécessairement une multitude d'affaires nouvelles, & de cas imprévus, qui tous étaient la suite des succès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de ses Etats.

L'Impératrice *Elisabeth* acheva le Corps des loix que son père avait commencé, & ces loix se sont ressenties de la douceur de son règne.

CHAPITRE QUATORZIEME.

DE LA RELIGION.

DAns ce tems-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du Clergé. Il avait aboli le Patriarchat, & cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des ecclésiastiques. Il voulait que l'administration Impériale fût toute-puissante, & que l'administration Ecclésiastique fût respectée & obéissante. Son dessein était d'établir un Conseil de Religion toûjours subsistant, qui dépendît du Souverain, & qui ne donnât de loix à l'Eglise, que celles qui seraient approuvées par le Maître de tout l'Etat, dont l'Eglise fait partie. Il fut aidé dans cette entreprise par un Archevêque de Novogorod, nommé *Theophane Procop*, ou *Procopvitz*, c'est-à-dire, fils de *Procop*.

Ce Prélat était savant & sage; ses voyages en

diverses parties de l'Europe l'avaient instruit des abus qui y règnent : le Czar qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ses établissemens ce grand avantage, de pouvoir, sans contradiction, choisir l'utile, & éviter le dangereux. Il travailla lui-même en 1718. & 1719. avec cet Archevêque. Un Synode perpétuel fut établi, composé de douze membres, soit Evêques soit Archimandrites, tous choisis par le Souverain. Ce Collège fut augmenté depuis jusqu'à quatorze. 1718.

Les motifs de cet établissement furent expliqués par le Czar dans un discours préliminaire : le plus remarquable, & le plus grand de ces motifs, est, » qu'on n'a point à craindre, sous l'administration „ d'un Collège de Prêtres, les troubles & les sou- » lévemens qui pourraient arriver sous le gouver- » nement d'un seul Chef ecclésiastique ; que le » peuple, toûjours enclin à la superstition, pour- » rait, en voyant d'un côté un Chef de l'Etat, & » de l'autre un Chef de l'Eglise, imaginer qu'il y a » en effet deux puissances. Il cite sur ce point important l'exemple des longues divisions entre l'Empire & le Sacerdoce qui ont ensanglanté tant de Royaumes.

Il pensait & il disait publiquement que l'idée des deux puissances fondée sur l'allégorie de deux épées qui se trouvèrent chez les Apôtres, était une idée absurde.

Le Czar attribua à ce Tribunal le droit ecclésiastique de régler toute la discipline, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui sont nommés aux Evêchés par le Souverain, le jugement définitif des causes religieuses dans lesquelles on appellait autrefois au Patriarche, la connaissance des revenus des monastères & des distributions des aumônes.

Cette assemblée eut le titre de *très-saint Synode*, titre qu'avaient pris les Patriarches. Ainsi le Czar rétablit en effet la dignité Patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du Souverain, & tous faisant serment de lui obéir, serment que les Patriarches ne faisaient pas. Les

membres de ce ſacré Synode aſſemblés avaient le même rang que les Sénateurs ; mais auſſi dépendaient du Prince, ainſi que le Sénat.

Cette nouvelle adminiſtration, & le nouveau Code eccléſiaſtique, ne furent en vigueur ; & ne reçurent une forme conſtante, que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le Synode lui préſentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des Prélatures. L'Empereur choiſiſſait un Evêque, & le Synode le ſacrait. *Pierre* préſidait ſouvent à cette aſſemblée. Un jour qu'il s'agiſſait de préſenter un Evêque, le Synode remarqua qu'il n'avait encor que des ignorans à préſenter au Czar ; *Eh bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choiſir le plus honnête homme, cela vaudra bien un ſavant.*

Il eſt à remarquer que dans l'Egliſe Grecque il n'y a point de ce que nous appellons *Abbés ſéculiers* ; le petit collet n'y eſt connu que par ſon ridicule ; mais par un autre abus, (puiſqu'il faut que tout ſoit abus dans le monde) les Prélats ſont tirés de l'ordre monaſtique. Les premiers moines n'étaient que des ſéculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui ſe retiraient dans des déſerts : ils furent raſſemblés enfin par *St. Baſile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, & furent comptés pour le dernier Ordre de la Hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eſt ce qui remplit de moines la Grèce & l'Aſie. La Ruſſie en était inondée, ils étaient riches, puiſſans ; & quoique très-ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, preſque les ſeuls qui ſuſſent écrire : ils en avaient abuſé dans les premiers tems, où ils furent ſi étonnés, & ſi ſcandaliſés des innovations que faiſait *Pierre* en tout genre. Il avait été obligé en 1703. de défendre l'encre & les plumes aux moines : il falait une permiſſion expreſſe de l'Archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait

Pierre voulut que cette ordonnance ſubſiſtât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monaſtique qu'à l'âge de cinquante ans ; mais c'é-

tait trop tard; la vie de l'homme eſt trop courte, on n'avait pas le tems de former des Evêques; il régla avec ſon Synode, qu'il ſerait permis de ſe faire moine à trente ans paſſés, mais jamais au deſſous : défenſe aux militaires & aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'Empereur, ou du Synode : jamais un homme marié ne peut être reçu dans un monaſtère, même après le divorce, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, & qu'ils n'ayent point d'enfans. Quiconque eſt au ſervice de l'Etat ne peut ſe faire moine, à moins d'une permiſſion expreſſe. Tout moine doit travailler de ſes mains à quelque métier. Les Religieuſes ne doivent jamais ſortir de leur monaſtère; on leur donne la tonſure à l'âge de cinquante ans, comme aux Diaconeſſes de la primitive Egliſe; & ſi avant d'avoir recu la tonſure, elles veulent ſe marier, non-ſeulement elles le peuvent, mais on les y exhorte : réglement admirable, dans un pays où la population eſt beaucoup plus néceſſaire que les monaſtères.

Pierre voulut que ces malheureuſes filles, que Dieu a fait naître pour peupler l'Etat, & qui par une dévotion mal entendue enſeveliſſent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fuſſent du moins de quelque utilité à la ſociété qu'elles trahiſſent : il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de la main, convenables à leur ſexe. L'Impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant & de la Hollande; elle les diſtribua dans les monaſtères, & on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* & les dames de ſa Cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus ſage que toutes ces inſtitutions; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiècles, c'eſt le réglement que *Pierre* porta lui-même, & qu'il adreſſa au Synode en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très-ſavamment expliquée dans cet écrit; l'oiſiveté mo-

nachale y eſt combattue avec force ; le travail non-ſeulement recommandé, mais ordonné ; & la principale occupation doit être de ſervir les pauvres : il ordonne, que les ſoldats invalides ſoient repartis dans les couvens ; qu'il y ait des Religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux ; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens : Il ordonne la même choſe dans les monaſtères des filles ; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins ; les autres doivent ſervir les femmes & les filles malades, qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices. Il deſtine quelques monaſtères de l'un & de l'autre ſexe, à recevoir les orphelins, & à les élever.

Il ſemble en liſant cette ordonnance de *Pierre le Grand* du 31. Janvier 1724. qu'elle ſoit compoſée à la fois par un Miniſtre d'Etat, & par un Père de l'Egliſe.

Preſque tous les uſages de cette Egliſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit ; & c'eſt un ſacrilège pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſi-tôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme, il devient Prêtre, Archiprêtre ; mais pour devenir Evêque, il faut qu'il ſoit veuf & moine.

Pierre défendit à tous les Curés d'employer plus d'un de leurs enfans au ſervice de leur Egliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyranniſât la paroiſſe ; & il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroiſſe le demandait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances eccléſiaſtiques, tout eſt dirigé au bien de l'Etat, & qu'on prend toutes les meſures poſſibles pour que les prêtres ſoient conſidérés, ſans être dangereux, & qu'ils ne ſoient ni avilis, ni puiſſans.

Je trouve dans des mémoires curieux compoſés par un officier fort aimé de *Pierre le Grand*, qu'un jour on liſait à ce Prince le chapitre du

Spectateur

Spectateur Anglais qui contient un parallèle entre lui & *Louis XIV.* : il dit, après l'avoir écouté, » Je ne crois pas mériter la préférence qu'on me » donne sur ce Monarque : mais j'ai été assez heu- » reux pour lui être supérieur dans un point es- » sentiel ; j'ai forcé mon Clergé à l'obéissance & » à la paix, & *Louis XIV.* s'est laissé subjuguer » par le sien.

Un Prince qui passait les jours au milieu des fatigues de la guerre, & les nuits à rédiger tant de loix, à policer un si vaste Empire, à conduire tant d'immenses travaux dans l'espace de deux mille lieuës, avait besoin de délassemens. Les plaisirs ne pouvaient être alors ni aussi nobles, ni aussi délicats qu'ils le sont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner si *Pierre* s'amusait à sa fête des Cardinaux, dont nous avons déja parlé, & à quelques autres divertissemens de cette espèce ; ils furent quelquefois aux dépens de l'Eglise Romaine, pour laquelle il avait une aversion, très-pardonnable à un Prince du rite Grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna aussi de pareils spectacles aux dépens des moines de sa patrie, mais des anciens moines, qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déja vû qu'avant qu'il promulguât ses loix ecclésiastiques, il avait créé Pape un de ses fous, & qu'il avait célébré la fête du Conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le Czar imagina de lui faire épouser une veuve de son âge, & de célébrer solemnellement cette nôce ; il fit faire l'invitation par quatre bégues ; des vieillards décrépits conduisaient la mariée ; quatre des plus gros hommes de Russie servaient de coureurs : la musique était sur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes de fer, & qui par leurs mugissemens formaient une basse digne des airs qu'on jouait sur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & sourd, à qui on avait mis des lunettes. La procession, le mariage, le repas des nôces, le déshabillé des ma-

riés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertissement.

Une telle fête nous parait bien bizarre; mais l'est-elle plus que nos divertissemens du Carnaval? est-il plus beau de voir cinq cent personnes portant sur le visage des masques hideux, & sur le corps des habits ridicules, sauter toute une nuit dans une salle sans se parler?

Nos anciennes fêtes des fous & de l'âne & de l'Abbé des cornards dans nos églises, étaient-elles plus majestueuses? & nos comédies de la *Mère sotte* montraient-elles plus de génie?

CHAPITRE QUINZIEME.

Des Négociations d'Aland. De la mort de Charles XII. &c. *De la paix de Neustadt.*

CEs travaux immenses du Czar, ce détail de tout l'Empire Russe, & le malheureux procès du Prince *Aléxis* n'étaient pas les seules affaires qui l'occupassent : il falait se couvrir au dehors, en réglant l'intérieur de ses Etats. La guerre continuait toûjours avec la Suède, mais mollement, & rallentie par les espérances d'une paix prochaine.

Il est constant que dans l'année 1717. le Cardinal *Albéroni*, premier Ministre de *Philippe V.* Roi d'Espagne, & le Baron de *Goertz*, devenu maître de l'esprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réunissant *Pierre* avec *Charles*, en détrônant le Roi d'Angleterre *George premier*, en rétablissant *Stanislas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe* son Maître la régence de la France. *Goertz* s'était, comme on a vû, ouvert au Czar même. *Albéroni* avait entamé une négociation avec le Prince *Kourakin*, Ambassadeur du Czar à la Haye, par

l'Ambassadeur d'Espagne *Baretti Landi*, Mantouan, transplanté en Espagne ainsi que le Cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverser pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés sujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII.* donna dans tous ces projets, & le Czar se contenta de les examiner. Il n'avait fait dès l'année 1716. que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avait conquises, que pour achever de l'accabler.

Déja l'activité du Baron de *Goertz* avait obtenu du Czar qu'il envoyât des Plénipotentiaires dans l'isle d'Aland, pour traiter de cette paix. L'Ecossais *Bruce*, grand Maître d'artillerie en Russie, & le célèbre *Osterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès, précisément dans le tems qu'on arrêtait le Czarovitz dans Moscou. *Goertz* & *Gillembourg* étaient déja au congrès de la part de *Charles XII*; tous deux impatiens d'unir ce Prince avec *Pierre*, & de se venger du Roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avait un congrès, & point d'armistice. La flotte du Czar croisait toujours sur les côtes de Suède, & faisait des prises : il prétendait par ces hostilités accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suède, & qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déja, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité, qui font plus d'effet que des signatures. Le Czar renvoya sans rançon le Maréchal *Renschild*, que lui-même avait fait prisonnier, & le Roi de Suède rendit de même les Généraux *Trubetskoy* & *Gollovin*, prisonniers en Suède depuis la journée de Narva.

Les négociations avançaient; tout allait changer dans le Nord. *Goertz* proposait au Czar l'acquisition du Meklembourg. Le Duc *Charles* qui possédait ce Duché, avait épousé une fille du Czar *Ivan*, frère ainé de *Pierre*. La Noblesse de son

pays était soulevée contre lui. *Pierre* avait une armée dans le Meklembourg, & prenait le parti du Prince qu'il regardait comme son gendre. Le Roi d'Angleterre Electeur de Hanovre se déclarait pour la Noblesse : c'était encor une manière de mortifier le Roi d'Angleterre, en assurant le Meklembourg à *Pierre*, déja maître de la Livonie, & qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun Electeur. On donnait en équivalent au Duc de Meklembourg, le Duché de Courlande, & une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne, à laquelle on rendait le Roi *Stanislas*. Brême & Verden devaient revenir à la Suède; mais on ne pouvait en dépouiller le Roi *George premier* que par la force des armes. Le projet de *Goertz* était donc, comme on l'a déja dit, que *Pierre* & *Charles XII.* unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. *Charles XII.* après avoir conquis la Norvège, devait descendre en personne dans la Grande-Brétagne, & se flattait d'y faire un nouveau Roi, après en avoir fait un en Pologne. Le Cardinal *Albéroni* promettait des subsides à *Pierre* & à *Charles*. Le Roi *George*, en tombant, entraînait probablement dans sa chute le Régent de France son allié, qui demeurant sans suport était livré à l'Espagne triomphante, & à la France soulevée.

Albéroni & *Goertz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hazard des bastions de Fridericshal en Norvège, confondit tous ces projets; *Charles XII.* fut tué; la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte & dissipée; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Goertz* décapité à Stockholm; & de toute cette ligue terrible à peine commencée; il ne resta de puissant que le Czar, qui ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII* : il avait été despo-

tique; & on n'élut sa sœur *Ulrique* Reine, qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le Czar contre l'Angleterre & ses alliés, & le nouveau Gouvernement Suédois s'unit à ces alliés contre le Czar.

Le congrés d'Aland ne fut pas à la vérité rompu; mais la Suède liguée avec l'Angleterre, espéra que des flottes Anglaises envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuse. Les troupes Hanovriennes entrèrent dans les Etats du Duc de Meklembourg; mais les troupes du Czar les en chassèrent.

Fev. 1719.

Il entretenait aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposait à la fois aux partisans d'*Auguste*, & à ceux de *Stanislas*; & à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête, qui devait ou faire une descente sur les côtes, ou forcer le Gouvernement Suédois à ne pas faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates, & de galères: le Czar en était le Vice-Amiral, commandant toûjours sous l'Amiral *Apraxin*.

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre Suédoise, & après un combat opiniâtre, prit un vaisseau & deux frégates. *Pierre* qui encourageait par tous les moyens possibles la marine qu'il avait créée, donna soixante mille livres de notre monnoye aux officiers de l'escadre, des médailles d'or, & surtout des marques d'honneur.

Dans ce tems-là même, la flotte Anglaise, sous le commandement de l'Amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique, pour favoriser les Suédois. *Pierre* eut assez de confiance dans sa nouvelle marine, pour ne se pas laisser imposer par les Anglais; il tint hardiment la mer, & envoya demander à l'Amiral Anglais, s'il venait simplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Russie. L'Amiral répondit qu'il n'avait point encor d'ordre positif. *Pierre* malgré cette réponse équivoque, ne laissa pas de tenir la mer.

1719. Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de ſe montrer, & d'engager le Czar par ces démonſtrations, à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'Amiral *Norris* alla à Copenhague, & les Ruſſes firent quelques deſcentes en Suède dans le voiſinage même de Stockholm; ils ruinèrent des forges de cuivre; ils Juillet brulèrent près de quinze mille maiſons, & cauſèrent aſſez de mal pour faire ſouhaiter aux Suédois que la paix fût inceſſamment conclue.

En effet, la nouvelle Reine de Suède preſſa le renouvellement des négociations; *Oſterman* même fut envoyé à Stockholm; les choſes reſtèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

L'année ſuivante, le Prince de Heſſe, mari de la Reine de Suède, devenu Roi de ſon chef, par la ceſſion de ſa femme, commença ſon règne par l'envoi d'un Miniſtre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant déſirée: mais au milieu de ces négociations la guerre durait toûjours.

1720. La flotte Anglaiſe ſe joignit à la Suédoiſe, mais ſans commettre encor d'hoſtilités; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie & l'Angleterre; l'Amiral *Norris* offrait la médiation de ſon Maître, mais il l'offrait à main armée; & cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède, & de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, & que les autres ſont d'un abord très-difficile. Il y parut bien, lorſque l'Amiral *Norris* ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec Juin les Suédois, dans une petite Iſle de l'Eſtonie nommée Narguen, apartenante au Czar: ils brulèrent une cabane; mais les Ruſſes dans le même tems deſcendirent vers Vaſa, brulèrent quarante & un villages & plus de mille maiſons, & cauſèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le Prince *Galitzin* prit quatre frégates Suédoiſes à l'abordage; il ſemblait que l'Amiral Anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le Czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque

que se montrer à ces mêmes mers sur lesquelles on menait les quatre frégates Suédoises en triomphe au port de Cronslot devant Pétersbourg. Il parait que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, & trop peu s'ils étaient ennemis. 1720.

Enfin, le nouveau Roi de Suède demanda une suspension d'armes; & n'ayant pû réussir jusqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du Duc d'*Orléans*, Régent de France: ce Prince allié de la Russie & de la Suède, eut l'honneur de la conciliation: il envoya *Campredon* Plénipotentiaire à Pétersbourg, & de là à Stockholm. Le Congrès s'assembla dans Neustadt, petite ville de Finlande; mais le Czar ne voulut accorder l'armistice que quand on fut sur le point de conclure, & de signer. Il avait une armée en Finlande, prête à subjuguer le reste de cette province; ses escadres menaçaient continuellement la Suède; il falait que la paix ne se fit que suivant ses volontés. On souscrivit enfin à tout ce qu'il voulut: on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande jusqu'au fond du Golfe de Finlande, & par-delà encor, le long du pays de Kexholm, & cette liziére de la Finlande même, qui se prolonge des environs de Kexholm au Nord: ainsi il resta Souverain reconnu de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Carelie, du pays de Vibourg, & des Isles voisines, qui lui assuraient encor la domination de la mer, comme les Isles d'Oesel, de Dago, de Mône, & beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cent lieues communes, sur des largeurs inégales, & composait un grand Royaume, qui était le prix de vingt années de peines. Nov. Fev. 1721.

Cette paix de Neustadt fut signée le 10. Septembre 1721. n. st. par son Ministre *Osterman*, & le Général *Bruce*. 10 Sept.

Pierre eut d'autant plus de joye, que se voyant délivré de la nécessité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre & avec ses voisins, il se voyait en état

1721. de ſe livrer tout entier à la réforme de ſon Empire, déja ſi bien commencée & à faire fleurir en paix les Arts & le Commerce, introduits par ſes ſoins avec tant de travaux.

Dans les premiers tranſports de ſa joye, il écrivit à ſes Plénipotentiaires : » Vous avez dreſſé le » traité comme ſi nous l'avions rédigé nous-mê- » mes, & ſi nous vous l'avions envoyé pour le » faire ſigner aux Suédois ; ce glorieux événe- » ment ſera toûjours préſent à notre mémoire.

Des fêtes de toute eſpèce ſignalèrent la ſatisfaction des peuples dans tout l'Empire, & ſurtout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le Czar avait étalées pendant la guerre n'aprochaient pas des réjouiſſances paiſibles, au-devant deſquelles tous les citoyens allaient avec tranſport : cette paix était le plus beau de ſes triomphes ; & ce qui plut bien plus encor que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémiſſion entière pour tous les coupables détenus dans les priſons, & l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au tréſor du Czar dans toute l'étendue de l'Empire, juſqu'au jour de la publication de la paix. On briſa les chaines d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les aſſaſſins, les criminels de Léſe-Majeſté furent ſeuls exceptés.

Ce fut alors que le Sénat & le Synode décernèrent à *Pierre* les titres de *Grand*, d'*Empereur*, & de *Père de la patrie*. Le Chancelier *Goloſkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'Egliſe Cathédrale : les Sénateurs crièrent enſuite trois fois, *Vive notre Empereur, & notre Père* ; & ces acclamations furent ſuivies de celles du peuple. Les Miniſtres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Dannemark, de Hollande, le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, & reconnurent Empereur celui qu'on avait déja déſigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *Père*, & de *Grand*, étaient des noms glorieux, que perſonne ne pouvait lui diſputer dans l'Europe ; celui d'*Empereur* n'était

qu'un titre honorifique ; décerné par l'usage à l'Empereur d'Allemagne, comme Roi titulaire des Romains ; & ces appellations demandent du tems pour être formellement usitées dans les Chancelleries des Cours, où l'étiquette est différente de la gloire. Bientôt après *Pierre* fut reconnu Empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la discorde divisait toûjours, & par le Pape, dont le suffrage est devenu fort inutile, depuis que la Cour Romaine a perdu son crédit à mesure que les nations se sont éclairées.

1721.

CHAPITRE SEIZIEME.

DES CONQUÊTES EN PERSE.

LA situation de la Russie est telle, qu'elle a nécessairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantiéme degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proye tour-à-tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais ; & sous un Gouvernement ferme & vigoureux elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé son régne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois & les Turcs: il finit par conduire des armées en Perse.

La Perse commençait à tomber dans cet état déplorable où elle est encor de nos jours. Qu'on se figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les tems de la Fronde, les tems de la *St. Barthelemi*, & de *Charles VI.*, & du Roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévastation de la Russie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahissant la Chine ; on aura quelque idée des fléaux qui ont désolé la Perse.

Il suffit d'un Prince faible & inappliqué, & d'un sujet puissant & entreprenant, pour plonger un Royaume entier dans cet abîme de désastres. Le Sha, ou Shac, ou Sophi de Perse *Hussein*, descen-

dant du grand Sha *Abas*, était alors ſur le trône : il ſe livrait à la molleſſe ; ſon premier Miniſtre commit des injuſtices & des cruautés que la faibleſſe d'*Huſſein* toléra : voilà la ſource de quarante ans de carnage.

La Perſe, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées ; elle a des ſujets immédiats, des vaſſaux, des Princes tributaires, des peuples mêmes à qui la Cour payait un tribut ſous le nom de penſion ou de ſubſide ; tels étaient, par exemple, les peuples du Dagueſtan, qui habitent les branches du Mont Caucaſe, à l'occident de la mer Caſpienne : ils faiſaient autrefois partie de l'ancienne Albanie ; car tous les peuples ont changé leurs noms & leurs limites ; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Leſguis ; ce ſont des montagnards plutôt ſous la protection que ſous la domination de la Perſe : on leur payait des ſubſides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'Empire vers les Indes, était le Prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce Prince était un vaſſal de la Perſe, comme les Hoſpodars de Valachie & de Moldavie ſont Vaſſaux de l'Empire Turc : ce vaſſelage n'eſt point héréditaire ; il reſſemble parfaitement aux anciens Fiefs établis dans l'Europe par les eſpèces de Tartares qui bouleverſèrent l'Empire Romain. La milice des Aguans gouvernée par le Prince de Candahar, était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caſpienne, voiſins du Dagueſtan, mêlés de Circaſſes & de Géorgiens, pareils aux anciens Mammelucs qui ſubjuguèrent l'Egypte : on les appella les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'inde, & elle reſta établie dans cette Province de Candahar, qui tantôt apartint à l'Inde, tantôt à la Perſe. C'eſt par ces Aguans & par ces Leſguis que la révolution commença.

Myr Veitz, ou *Mirivitz*, Intendant de la province, prépoſé uniquement à la levée des tributs, aſſaſſina le Prince de Candahar, ſouleva la mili-

ce, & fut maître du Candahar, jusqu'à sa mort arrivée en 1717. Son frère lui succéda paisiblement, en payant un léger tribut à la Porte Persane. Mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que son père, assassina son oncle, & voulut devenir un Conquérant. Ce jeune homme s'appellait *Myr Mahmoud*; mais il ne fut connu en Europe que sous le nom de son père qui avait commencé la rébellion. *Mahmoud* joignit à ses Aguans ce qu'il put ramasser de Guèbres, anciens Perses dispersés autrefois par le Calife *Omar*, toûjours attachés à la Religion des Mages, si florissante autrefois sous *Cyrus*, & toûjours ennemis secrets des nouveaux Persans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perse, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même tems les Lesguis ou Albanois, à qui le malheur des tems n'avait pas permis qu'on payât leurs subsides, descendirent en armes de leurs montagnes, de sorte que l'incendie s'alluma des bouts de l'Empire jusqu'à la capitale.

Ces Lesguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caspienne jusqu'à Derbent, ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévastèrent, est la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'est l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis*; car nous ne connaissons que par les Grecs la position & les noms de ce pays : & de même que les Persans n'eurent jamais de Prince qu'ils appellassent *Cyrus*, ils eurent encor moins de ville qui s'appellât *Cyropolis*. C'est ainsi que les Juifs, qui se mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scithopolis, bâtie, disaient-ils, par les Scithes auprès de la Judée; comme si les Scithes & les anciens Juifs avaient pu donner des noms Grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voisins de cette partie de la Perse y faisaient un commerce immense, & *Pierre* venait d'y établir à ses frais une Compagnie de marchands Russes, qui commençait à être florissante. Les Les-

guis ſurprirent la ville, la ſaccagèrent, égorgèrent tous les Ruſſes qui trafiquaient ſous la protection de *Sha Huſſein*, & pillèrent leurs magazins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander ſatisfaction à l'Empereur *Huſſein*, qui diſputait encor ſa Couronne, & au Tyran *Mahmoud* qui l'uſurpait. *Huſſein* ne put lui rendre juſtice, & *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* réſolut de ſe faire juſtice lui-même, & de profiter des déſordres de la Perſe.

Myr Mahmoud pourſuivait toûjours en Perſe le cours de ſes conquêtes. Le Sophi aprenant que l'Empereur de Ruſſie ſe préparait à entrer dans la mer Caſpienne, pour venger le meurtre de ſes ſujets égorgés dans Shamachie, le pria ſecrettement, par la voye d'un Arménien, de vénir en même tems au ſecours de la Perſe.

Pierre méditait depuis longtems le projet de dominer ſur la mer Caſpienne par une puiſſante marine, & de faire paſſer par ſes Etats le commerce de la Perſe & d'une partie de l'Inde. Il avait fait ſonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes & dreſſer des cartes exactes. Il partit donc pour la Perſe le 15. Mai 1722. Son épouſe l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On deſcendit le Volga juſqu'à la ville d'Aſtracan. Delà il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caſpienne, la mer Baltique & la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie ſous le régne de ſon petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ſes ouvrages, ſon infanterie, ſes munitions étaient déja ſur la mer Caſpienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille Coſaques: trois mille matelots manœuvraient & pouvaient ſervir de ſoldats dans les deſcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par des déſerts où l'eau manque ſouvent; & quand on a paſſé ces déſerts, il faut franchir les montagnes du Caucaſe, où trois cent hommes pourraient arrêter une armée; mais dans l'anarchie où était la Perſe, on pouvait tout tenter.

1722.

Le Czar vogua environ cent lieues au midi d'Aſtracan, juſqu'à la petite ville d'Andréhof. On eſt étonné de voir le nom d'*André* ſur le rivage de la mer d'Hircanie; mais quelques Géorgiens, autrefois eſpèce de Chrétiens, avaient bâti cette ville, & les Perſans l'avaient fortifiée; elle fut aiſément priſe. Delà on s'avança toûjours par terre dans le Dagueſtan; on répandit des manifeſtes en Perſan & en Turc: il était néceſſaire de ménager la Porte Ottomane, qui comptait parmi ſes ſujets, non-ſeulement les Circaſſes & les Géorgiens voiſins de ce pays, mais encor quelques grands vaſſaux, rangés depuis peu ſous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puiſſant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de Sultan, & qui oſa attaquer les troupes de l'Empereur Ruſſe; il fut défait entiérement, & la rélation porte qu'on fit de ſon pays *un feu de joye*.

14. Sept.

Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Perſans & les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer: elle eſt ainſi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du Midi. C'eſt une ville longue & étroite, qui ſe joint par en haut à une branche eſcarpée du Caucaſe, & dont les murs ſont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer qui s'élèvent ſouvent au deſſus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient paſſer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds & larges de ſix, flanqués de tours quarrées, à cinquante pieds l'une de l'autre: tout cet ouvrage parait d'une ſeule pièce; il eſt bâti de grez & de coquillages broyés qui ont ſervi de mortier, & le tout forme une maſſe plus dure que le marbre; on peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre parait inexpugnable. Il reſte encor les débris d'une ancienne muraille, ſemblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans les tems de la plus haute antiquité; elle était prolongée des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Noire, & c'était probablement un rempart élevé par les anciens Rois de Perſe, contre cette foule de hordes Barbares qui habitaient entre ces deux mers.

1722. La tradition Persane porte, que la ville de Derbent fut en partie réparée & fortifiée par *Alexandre*. *Arrien*, *Quinte-Curce* disent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville : ils prétendent à la vérité, que ce fut sur les bords du Tanaïs, mais c'est que de leur tems les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve Cyrus, qui passe auprès de la ville. Il serait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes Caspiennes en différens passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'occident, l'Orient & le Septentrion de cette mer, ont toûjours été des Barbares, redoutables au reste du Monde ; & c'est delà principalement que sont partis tous ces essains de Conquérans qui ont subjugué l'Asie & l'Europe.

Qu'il me soit permis de remarquer ici combien les auteurs se sont plû dans tous les tems à tromper les hommes, & combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne sçais quels Scithes un discours admirable, plein de modération & de philosophie, comme si les Tartares de ces climats eussent été autant de sages, & comme si *Alexandre* n'avait pas été le Général nommé par les Grecs, contre le Roi de Perse, Seigneur d'une grande partie de la Scithie méridionale & des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce*, se sont efforcés de nous faire regarder ces sauvages du Caucase & des déserts, affamés de rapine & de carnage, comme les hommes du monde les plus justes ; & ils ont peint *Alexandre* vengeur de la Grèce & vainqueur de celui qui voulait l'asservir, comme un brigand qui courait le Monde sans raison & sans justice.

On ne songe pas que ces Tartares ne furent jamais que des destructeurs, & qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays ; c'est en quoi j'oserais comparer *Pierre le Grand* à *Alexandre* ; aussi

actif, aussi ami des arts utiles, plus appliqué à la législation, il voulut changer comme lui le commerce du Monde, & bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre*

1723.

Le Gouverneur de Derbent à l'approche de l'armée Russe ne voulut point soutenir de siége, soit qu'il crût ne pouvoir se défendre, soit qu'il préférât la protection de l'Empereur *Pierre* à celle du Tyran *Mahmoud* : il apporta les clefs d'argent de la ville & du château : l'armée entra paisiblement dans Derbent, & alla camper sur le bord de la mer.

L'usurpateur *Mahmoud*, déja maître d'une grande partie de la Perse, voulut en vain prévenir le Czar & l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les Tartares voisins ; il accourut lui-même ; mais Derbent était déja rendu.

Pierre ne put alors pousser plus loin ses conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles provisions, des chevaux, des recrues, avaient péri vers Astracan, & la saison s'avançait ; il retourna à Moscou & y entra en triomphe : là selon sa coutume, il rendit solemnellement compte de son expédition au Vize-Czar *Romadonosky*, continuant jusqu'au bout cette singulière comédie, qui selon ce qui est dit dans son éloge prononcé à Paris à l'Académie des Sciences, aurait dû être jouée devant tous les Monarques de la Terre.

5. Janv.

La Perse était encor partagée entre *Hussein* & l'usurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à se faire un appui de l'Empereur de Russie : le second craignait en lui un vengeur, qui lui arracherait le fruit de sa rébellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour soulever la Porte Ottomane contre *Pierre* : il envoya une Ambassade à Constantinople ; les Princes du Daguestan, sous la protection du Grand Seigneur, dépouillés par les armes de la Russie, demandèrent vengeance. Le Divan craignit pour la Georgie que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le Grand Seigneur fut près de déclarer la guerre. La Cour de Vienne & celle de Paris l'en em-

1723. pêchèrent. L'Empereur d'Allemagne notifia, que si les Turcs attaquaient la Russie, il serait obligé de la défendre. Le Marquis de *Bonac*, Ambassadeur de France à Constantinople, apuya habilement par ses représentations les menaces des Allemands : il fit sentir que c'était même l'intérêt de la Porte, de ne pas souffrir qu'un rebelle usurpateur de la Perse, enseignât à détrôner les Souverains ; que l'Empereur Russe n'avait fait que ce que le Grand Seigneur auroit dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il ravagea les pays voisins, afin que les Russes n'eussent pas de quoi subsister. La partie de l'ancienne Hyrcanie, aujourd'hui Guilan, fut saccagée, & ces peuples désespérés se mirent d'eux-mêmes sous la protection des Russes qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils suivaient en cela l'exemple du Sophi même. Ce malheureux Monarque avait envoyé un Ambassadeur à *Pierre le Grand*, pour implorer solemnellement son secours. A peine cet Ambassadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* se saisit d'Ispahan & de la personne de son Maître.

Le fils du Sophi détrôné, & prisonnier, nommé *Thamaseb*, échapa au Tyran, rassembla quelques troupes, & combattit l'usurpateur. Il ne fut pas moins ardent que son père à presser *Pierre le Grand* de le protéger, & envoya à l'Ambassadeur les mêmes instructions que *Sha Hussein* avait données.

Cet Ambassadeur Persan, nommé *Ismaël-beg*, n'étoit pas encor arrivé, & sa négociation avait déjà réussi. Il sçut en abordant à Astrakan que le Général *Matuskin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Daguestan. On n'avait point encor pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caspienne le nom de mer de *Bachu* chez les Persans. Il donna au Général Russe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait au nom de son Maître à se sou-

mettre à l'Empereur de Russie. L'Ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, & le Général *Matuskin* alla mettre le siége devant la ville de Bachu. L'Ambassadeur Persan arriva à sa Cour en même temps que la nouvelle de la prise de la ville. 1723. Août.

Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs Russes avaient été égorgés; elle n'est pas si peuplée ni si opulente que Shamachie, mais elle est renommée pour le Naphte qu'elle fournit à toute la Perse. Jamais traité ne fut plus tôt conclu que celui d'*Ismaël-beg*. L'Empereur *Pierre* pour venger la mort de ses sujets, & pour secourir le Sophi *Thamaseb* contre l'usurpateur, promettait de marcher en Perse avec des armées; & le nouveau Sophi lui cédait non-seulement les villes de Bachu & de Derbent, mais les Provinces de Guilan, de Mazanderan, & d'Asterabath. Sept.

Le Guilan est, comme nous l'avons déja dit, l'Hircanie méridionale; le Mazanderan qui la touche, est le pays des Mardes; Asterabath joint le Mazanderan; & c'étaient les trois provinces principales des anciens Rois Mèdes; de sorte que *Pierre* se voyait maître, par ses armes & par les traités, du premier Royaume de *Cyrus*.

Il n'est pas inutile de dire que dans les articles de cette convention, on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que soixante francs de notre monnoye (douze roubles:) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu près à six : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays, des vrais biens qui sont ceux de la terre, & de la disette de l'argent qui n'est qu'un bien de convention.

Tel était le sort misérable de la Perse, que le malheureux Sophi *Thamaseb*, errant dans son Royaume, poursuivi par le rebelle *Mahmoud* assasin de son père & de ses freres, était obligé de conjurer à la fois la Russie & la Turquie, de vouloir bien prendre une partie de ses Etats, pour lui conserver l'autre.

1723. L'Empereur *Pierre*, le Sultan *Achmet III*, & le Sophi *Thamaſeb*, convinrent donc que la Ruſſie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, & que la Porte Ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors ſur l'uſurpateur de la Perſe. Ainſi ce beau Royaume était à la fois démembré par les Ruſſes, par les Turcs, & par les Perſans mêmes.

L'Empereur *Pierre* régna ainſi juſqu'à ſa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Caſpienne. La Perſe continua d'être la proye des révolutions & des ravages. Les Perſans auparavant riches & polis furent plongés dans la miſère & dans la barbarie, tandis que la Ruſſie parvint de la pauvreté & de la groſſiéreté à l'opulence & à la politeſſe. Un ſeul homme, parce qu'il avait un génie actif & ferme, éleva ſa patrie; & un ſeul homme, parce qu'il était faible & indolent, fit tomber la ſienne.

Nous ſommes encor très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont déſolé la Perſe ſi longtems; on a prétendu que le malheureux *Sha Huſſein* fut aſſez lâche pour mettre lui-même ſa mitre Perſane, ce que nous appellons la Couronne, ſur la tête de l'uſurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba enſuite en démence; ainſi un imbécille & un fou décidèrent du ſort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de ſa main dans un accès de folie, tous les fils & les neveux du Sha *Huſſein*, au nombre de cent, qu'il ſe fit réciter l'Evangile de *St. Jean* ſur la tête, pour ſe purifier & pour ſe guérir. Ces contes Perſans ont été débités par nos moines, & imprimés à Paris.

Ce Tyran, qui avait aſſaſſiné ſon oncle, fut enfin aſſaſſiné à ſon tour par ſon neveu *Eshreff*, qui fut auſſi cruel & auſſi tyran que *Mahmoud*.

Le Sha *Thamaſeb* implora toûjours l'aſſiſtance de la Ruſſie. C'eſt ce même *Thamaſeb*, ou *Thamas*, ſecouru depuis, & rétabli par le célèbre *Kouli-Kan*, & enſuite détrôné par *Kouli-Kan* même.

Ces révolutions & les guerres que la Ruſſie eut enſuite à ſoutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuſe, l'évacuation des trois provinces de Perſe, qui coûtaient à la Ruſſie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne ſont pas des événemens qui concernent *Pierre le Grand*; ils n'arrivèrent que pluſieurs années après ſa mort; il ſuffit de dire qu'il finit ſa carrière militaire par ajouter trois provinces à ſon Empire du côté de la Perſe, lorſqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède. 1723.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Couronnement & Sacre de l'Impératrice Catherine première. *Mort de* Pierre le Grand.

PIerre, au retour de ſon expédition de Perſe, ſe vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il ſe déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII.* dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la Cour le Duc de Holſtein, neveu de ce Monarque, il lui deſtina ſa fille aînée, & ſe prépara dès-lors à ſoutenir ſes droits ſur le Duché de Holſtein-Sleſvik; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède. 1724. Févr.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ſes Etats, juſqu'au fond du Kamshatka; & pour mieux diriger ces travaux, il établiſſait à Pétersbourg ſon Académie des Sciences. Les arts floriſſaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les loix obſervées: il jouiſſait en paix de ſa gloire; il voulut la partager d'une manière nouvelle, avec celle qui en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, diſait-il, contribué à cette gloire même.

Ce fut à Moſcou qu'il fit couronner & ſacrer 18. Mai.

1724. sa femme *Catherine*, en présence de la Duchesse de Courlande fille de son frère aîné, & du Duc de *Holstein* qu'il allait faire son gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention; on y rappelle l'usage de plusieurs Rois Chrétiens de faire couronner leurs épouses; on y rappelle les exemples des Empereurs *Basilide*, *Justinien*, *Héraclius*, & *Léon* le Philosophe. L'Empereur y spécifie les services rendus à l'Etat par *Catherine*, & surtout dans la guerre contre les Turcs, lorsque son armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cent mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'Impératrice dût régner après lui; mais il y préparait les esprits par cette cérémonie inusitée dans ses Etats.

Ce qui pouvait peut-être encor faire regarder *Catherine* comme destinée à posséder le Trône après son époux, c'est que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de Capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa, sous le nom de *Chevaliers de l'Impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'Eglise, *Pierre* lui posa la couronne sur la tête; elle voulut lui embrasser les génoux; il l'en empêcha; & au sortir de la Cathédrale, il fit porter le sceptre & le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un Empereur. *Pierre* étalait dans les occasions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de simplicité dans sa vie privée.

Ayant couronné sa femme, il se résolut enfin à donner sa fille aînée *Anne Petrona* au Duc de Holstein. Cette Princesse avait beaucoup de traits de son père; elle était d'une taille majestueuse & d'une grande beauté. On la fiança au Duc de Holstein, mais sans grand appareil. *Pierre* sentait déja sa santé très-altérée, & un chagrin domestique, qui peut-être aigrit encor le mal dont il mourut, rendit ces derniers tems de sa vie peu convenables à la pompe des fêtes.

24. Nov.

Catherine avait un jeune chambellan, *m*) nommé

m) Mémoires du Comte de *Basseviz*.

loens de la Croix, né en Russie, d'une famille Fla- 1724.
ıande : il était d'une figure distinguée ; sa sœur, Ma-
ıme de *Balc*, était dame d'atours de l'Impéra-
ice ; tous deux gouvernaient sa maison. On
s accusa l'un & l'autre auprès de l'Empereur :
; furent mis en prison, & on leur fit leur pro-
:s pour avoir reçu des présens. Il avait été dé-
ndu dès l'an 1714. à tout homme en place d'en
cevoir, sous peine d'infamie & de mort ;
cette défense avait été plusieurs fois renou-
:llée.

Le frère & la sœur furent convaincus : tous
ux qui avaient ou acheté, ou récompensé leurs
rvices, furent nommés dans la sentence, ex-
pté le Duc de Holstein, & son Ministre le
omte de *Bassevitz* : il est vraisemblable même,
ıe des présens faits par ce Prince à ceux qui
aient contribué à faire réussir son mariage, ne
rent pas regardés comme une chose criminelle.
Moens fut condamné à perdre la tête, & sa
:ur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze
ups de knout. Les deux fils de cette Dame,
n Chambellan, & l'autre Page, furent dégra-
s & envoyés en qualité de simples soldats dans
rmée de Perse.

Les sévérités qui révoltent nos mœurs étaient
ut-être nécessaires dans un pays où le maintien
s loix semblait exiger une rigueur effrayante.
Impératrice demanda la grace de sa dame d'a-
urs, & son mari irrité la refusa. Il cassa dans
colère une glace de Venise, & dit à sa femme :
Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main
pour faire rentrer cette glace dans la poussière
dont elle est sortie. « *Catherine* le regarda avec une
uleur attendrissante, & lui dit : » Hé bien, vous
avez cassé ce qui faisait l'ornement de votre
palais, croyez-vous qu'il en devienne plus beau ? «
:s paroles appaisèrent l'Empereur ; mais toute
grace que sa femme put obtenir de lui, fut que
dame d'atours ne recevrait que cinq coups de
out au lieu de onze.

Je ne raporterais pas ce fait s'il n'était attesté

1724. par un Miniſtre, témoin oculaire, qui lui-même ayant fait des préſens au frere & à la ſœur, fut peut-être une des principales cauſes de leur malheur. Ce fut cette avanture qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inſpirait plus de crainte par ſa colère, que de reconnaiſſance par ſes bienfaits.

On ſe confirma dans ces ſoupçons cruels par l'empreſſement qu'eut *Catherine* de rappeller ſa dame d'atours immédiatement après la mort de ſon époux, & de lui donner toute ſa faveur. Le devoir d'un Hiſtorien eſt de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les tems & dans tous les Etats à la mort des Princes enlevés par une mort prématurée, comme ſi la nature ne ſuffiſait pas à nous détruire; mais le même devoir exige qu'on faſſe voir combien ces bruits étaient téméraires. & injuſtes.

Il y a une diſtance immenſe entre le mécontentement paſſager que peut cauſer un mari ſévère, & la réſolution déſeſpérée d'empoiſonner un époux & un maître, auquel *on doit tout*. Le danger d'une telle entrepriſe eût été auſſi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné Czarovitz. Cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la Cour ne ſoupçonnèrent *Catherine*, & les bruits vagues qui coururent ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal inſtruits, qui ſe livrèrent ſans aucune raiſon à ce plaiſir malheureux, de ſuppoſer de grands crimes à ceux qu'on croit intéreſſés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine*; il n'était pas ſûr qu'elle dût ſuccéder; elle avait été couronnée, mais ſeulement en qualité d'épouſe du Souverain, & non comme devant être Souveraine après lui.

La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie, & non comme un droit de régner : elle rappellait les exemples des Empereurs Romains qui avaient fait couronner leurs épouſes, & aucune d'elles ne fut maî-

-esse de l'Empire. Enfin, dans le tems même de la maladie de *Pierre*, plusieurs crurent que la Princesse *Anne Petrona* lui succéderait, conjointement avec le Duc de Holstein son époux, ou que l'Empereur nommerait son petit-fils pour son successeur : ainsi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'Empereur, elle avait besoin de sa conservation. 1725.

Il était constant que *Pierre* était attaqué depuis longtems d'un abscès & d'une retention d'urine, qui lui causait des douleurs aigues. Les eaux minérales d'Olonitz, & d'autres qu'il mit en usage, ne furent que d'inutiles secours ; on le vit s'affaiblir sensiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne se relâcha jamais, augmentèrent son mal, & hâtèrent sa fin : son état parut bientôt mortel ; il ressentit des chaleurs brulantes qui le jettaient dans un délire presque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervale que lui laissèrent ses douleurs, *n*) mais sa main ne forma que des caractères inlisibles, dont on ne put déchifrer que ces mots en Russe, *Rendez tout à...* Janv.

Il cria qu'on fit venir la Princesse *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter ; mais lorsqu'elle parut devant son lit, il avait déja perdu la parole, & il tomba dans une agonie qui dura seize heures. L'Impératrice *Catherine* n'avait pas quitté son chevet depuis trois nuits : il mourut enfin entre ses bras le 28. Janvier, vers les quatre heures du matin.

On porta son corps dans la grande salle du palais, suivi de toute la famille Impériale, du Sénat, de toutes les personnes de la premiére distinction & d'une foule de peuple : il fut exposé sur un lit de parade, & tout le monde eut la liberté de l'approcher & de lui baiser la main, jusqu'au jour de son enterrement qui se fit le $\frac{10}{21}$ Mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé son

n) Mémoires mss. du Comte de *Bassevitz*.

1725. épouse *Catherine* héritière de l'Empire par son testament ; mais la vérité est qu'il n'avait point fait de testament, ou que du moins il n'en a jamais paru ; négligence bien étonnante dans un législateur, & qui prouve qu'il n'avait pas cru sa maladie mortelle.

On ne savait point à l'heure de sa mort qui remplirait son trône ; il laissait *Pierre* son petit-fils, né de l'infortuné *Aléxis* ; il laissait sa fille ainée la Duchesse de Holstein. Il y avait une faction considérable en faveur du jeune *Pierre.* Le Prince *Menzikoff* lié avec l'Impératrice *Catherine* dans tous les tems, prévint tous les partis & tous les desseins. *Pierre* était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit passer l'Impératrice dans une salle où leurs amis étaient déja assemblés ; on fait transporter le trésor à la forteresse, on s'assure des gardes ; le Prince *Menzikoff* gagna l'Archevêque de Novogorod ; *Catherine* tint avec eux, & avec un secrétaire de confiance nommé *Macarof*, un Conseil secret, où assista le Ministre du Duc de Holstein.

L'Impératrice, au sortir de ce Conseil, revint auprès de son époux mourant, qui rendit les derniers soupirs entre ses bras. Aussi-tôt les Sénateurs, les Officiers Généraux accoururent au palais ; l'Impératrice les harangua ; *Menzikoff* répondit en leur nom ; on délibéra pour la forme hors de la présence de l'Impératrice. L'Archevêque de Plescou *Théophane* déclara que l'Empereur avait dit la veille du Couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui ; toute l'assemblée signa la proclamation, & *Catherine* succéda à son époux le jour même de sa mort.

Pierre le Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés, & la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs, le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vû que tous ses établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, & ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt

plutôt par une ſageſſe extraordinaire, que par l'envie de faire des choſes étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait miſe à faire du bien, que ſes défauts n'avaient jamais affaibli ſes grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ſes taches, & que le Monarque fut toûjours grand; il a forcé la nature en tout, dans ſes ſujets, dans lui-même, & ſur la terre & ſur les eaux: mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts qu'il a tranſplantés de ſes mains dans des pays dont pluſieurs alors étaient ſauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à ſon génie, & éterniſé ſa mémoire; ils paraiſſent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Loix, police, politique, diſcipline militaire, marine, commerce, manufactures, ſciences, beaux arts, tout s'eſt perfectionné ſelon ſes vues; & par une ſingularité dont il n'eſt point d'exemple, ce ſont quatre femmes montées après lui ſucceſſivement ſur le Trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, & ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le Palais a eu des révolutions après ſa mort, l'Etat n'en a éprouvé aucune. La ſplendeur de cet Empire s'eſt augmentée ſous *Catherine première*; il a triomphé des Turcs & des Suédois ſous *Anne Petrona*; il a conquis ſous *Eliſabeth* la Pruſſe, & une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, & il a vû fleurir les arts ſous *Catherine ſeconde*.

C'eſt aux hiſtoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des loix, des guerres & des entrepriſes de *Pierre le Grand*; ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce Monarque dans ſes travaux guerriers & politiques. Il ſuffit à un étranger, amateur déſintéreſſé du mérite, d'avoir eſſayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de *Charles XII.* à le vaincre, qui ſortit deux fois de ſes Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ſes mains à preſque tous les arts néceſſaires pour en donner l'exem-

ple à ſon peuple, & qui fut le fondateur & le père de ſon Empire.

Les Souverains des Etats depuis longtems policés ſe diront à eux-mêmes, » Si dans les climats » glacés de l'ancienne Scithie, un homme aidé de » ſon ſeul génie a fait de ſi grandes choſes, que » devons-nous faire dans des Royaumes où les » travaux accumulés de pluſieurs ſiécles nous ont » rendu tout facile ?

Fin de l'Hiſtoire de PIERRE LE GRAND.

PIÉCES ORIGINALES

Selon les traductions faites alors par l'ordre de PIERRE PREMIER.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24. Juin 1718.

EN vertu de l'ordonnance expresse émanée de Sa Majesté Czarienne, & signée de sa propre main le 13. Juin dernier, pour le jugement du Czarevitz Aléxis Pétrovitz, *sur ses transgressions, & ses crimes contre son père & son Seigneur, les soussignés* Ministres, Sénateurs, Etats militaire & civil, *après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la Régence du Sénat à* Pétersbourg, *ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de Sa Majesté Czarienne au Czarevitz, & des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, & des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, & des confessions & des déclarations du Czarevitz, tant écrites de sa propre main, que faites de bouche à son Seigneur & père, & devant les soussignés établis par l'autorité de Sa Majesté Czarienne, à l'effet du présent jugement : ils ont déclaré & reconnu, que, quoique selon les droits de l'Empire Russien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant sujets naturels de la domination souveraine de Sa Majesté Czarienne, de prendre connaissance d'une affaire de cette nature, qui selon son importance, dépend uniquement de la volonté absolue du Souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul, & n'est point limité par aucune loi : se soumettant*

pourtant à ladite ordonnance de Sa Majesté Czarienne leur Souverain, qui leur donne cette liberté, & après de mûres réflexions, & en conscience chrétienne, sans crainte, ni flatterie, & sans avoir égard à la personne, n'ayant devant les yeux que les loix divines applicables au cas présent, tant de l'ancien que du nouveau Testament, les saintes Ecritures de l'Evangile & des Apôtres, comme aussi les canons & les règles des Conciles, l'autorité des saints Pères, & des Docteurs de l'Eglise; prenant aussi des lumières des considérations des Archevêques & du Clergé assemblés à Pétersbourg par ordre de Sa Majesté Czarienne, lesquelles sont transcrites ci-dessus, & se conformant aux loix de toute la Russie, & en particulier aux constitutions de cet Empire, aux loix militaires, & aux statuts qui sont conformes aux loix de beaucoup d'autres Etats, surtout à celles des anciens Empereurs Romains & Grecs, & d'autres Princes Chrétiens. Les soussignés ayant été aux avis sont convenus unanimement, sans contradiction, & ils ont prononcé que le Czarevitz Aléxis Pétrovitz est digne de mort *pour ses crimes susdits, & pour ses transgressions capitales contre son Souverain & son père, étant fils & sujet de Sa Majesté Czarienne; ensorte que, quoique Sa Majesté Czarienne ait promis au Czarevitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par Monsieur* Tolstoy *Conseiller privé, & par le Capitaine* Romanzoff, *dattée de* Spaa *le 10. Juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré & volontairement, ainsi que le Czarevitz même l'a avoué avec remerciment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le 4. Octobre 1717. où il a marqué qu'il remerciait Sa Majesté Czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son père & par ses autres transgressions qu'il a renouvellées & continuées, comme il est amplement déduit dans le manifeste, publié par Sa Majesté Czarienne, le 3. Février de la présente année, & parce qu'entr'autres choses il n'est pas retourné de son bon gré.*

Et quoique Sa Majesté Czarienne à l'arrivée du

Czarevitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, & où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père d'en avoir de son fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château le même jour 3. de Février, elle lui promit le pardon de toutes ses transgressions; Sa Majesté Czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui Czarevitz déclarerait sans aucune restriction ni réserve tout ce qu'il avait commis & tramé jusqu'à ce jour-là contre Sa Majesté Czarienne, & qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices & généralement tous ceux qui ont sû quelques choses de ses desseins & de ses menées; mais que s'il célait quelqu'un, ou quelque chose, le pardon promis serait nul & demeurerait revoqué; ce que le Czarevitz reçut alors & accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, & il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte Croix & les saintes Ecritures dans l'église cathédrale.

Sa Majesté Czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit.

Comme vous avez reçu hier votre pardon, à condition que vous déclareriez toutes les circonstances de votre évasion & ce qui y a du rapport; mais que si vous céliez quelques choses, vous seriez privé de la vie; & comme vous avez déja fait de bouche quelques déclarations, vous devez pour une plus ample satisfaction, & pour votre décharge, les mettre par écrit selon les points marqués ci-dessous.

Et à la conclusion, il était encor écrit de la main de sa Majesté Czarienne dans le septiéme article.

Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, quand même cela ne serait point spécifié ici, & purgez-vous comme dans la sainte confession; mais si vous cachez ou célez quelque chose qui se découvre dans la suite, ne m'imputez rien.

Car il vous a été déclaré hier devant tout le monde, qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu serait nul & revoqué.

Nonobstant cela, le Czarevitz a parlé dans ses réponses & dans ses confessions, sans aucune sincérité; il a célé & caché non-seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales, & ses transgressions, & en particulier ses desseins de rebellion contre son père & son Seigneur, & ses mauvaises pratiques qu'il a tramées & entretenues longtems pour tâcher d'usurper le Trône de son père, même de son vivant, par différentes mauvaises voyes, & sous de méchans prétextes, fondant son espérance & les souhaits qu'il faisait de la mort de son père & son Seigneur, sur la déclaration dont il se flattait du petit peuple en sa faveur.

Tout cela a été découvert ensuite par les informations criminelles, après qu'il a refusé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-dessus.

Ainsi il est évident par toutes ces démarches du Czarevitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche, & en dernier lieu par celle du 22. Juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vint après la mort de son père de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité & par les voyes & les moyens que Dieu a prescrits : mais qu'il l'a desirée, & qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père & son Seigneur, contre la volonté de Sa Majesté Czarienne, & en s'opposant à tout ce que son père voulait, & non-seulement par des soulévemens de rebelles qu'il espérait, mais encor par l'assistance de l'Empereur, & avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'Etat, & de l'aliénation de tous ce qu'on aurait pû lui demander de l'Etat pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire, fait donc voir que le Czarevitz en cachant tous ses pernicieux desseins, & en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, & jusques à ce qu'il a été pleinement con-

vaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable, de reprendre ses desseins, & de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son père & son Seigneur, & contre tout cet Empire.

Il s'est rendu par là indigne de la clémence & du pardon qui lui a été promis par son Seigneur & son père; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant Sa Majesté Czarienne, qu'en présence de tous les Etats ecclésiastiques & séculiers, & publiquement devant toute l'assemblée: & il a aussi déclaré verbalement & par écrit devant les Juges soussignés, établis par Sa Majesté Czarienne, que tout ce que dessus était véritable & manifeste par les effets qui en avaient paru.

Ainsi puisque les susdites loix divines & Ecclésiastiques, les civiles & militaires, & particuliérement les deux dernières, condamnent à mort sans miséricorde, non-seulement ceux dont les attentats contre leur père & Seigneur ont été manifestés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de se rebeller, ou d'avoir formé de simples desseins de tuer leur Souverain ou d'usurper l'Empire; Que penser d'un dessein de rébellion, tel qu'on n'a guères ouï parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son Souverain, premiérement comme son père de la patrie, & encore comme son père selon la nature; (un père très-clément qui a fait élever le Czarevitz depuis le berceau avec des soins plus que paternels, avec une tendresse & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le Gouvernement, & de l'instruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la succession d'un si grand Empire) à combien plus forte raison un tel dessein a-t-il mérité une punition de mort?

C'est avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme serviteurs & sujets, prononçons cette sentence, considérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement

de si grande importance, & particuliérement de prononcer une sentence contre le fils du très-souverain & très-clément Czar notre Seigneur. Cependant sa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la présente notre véritable opinion, & nous prononçons cette condamnation avec une conscience si pure & si chrétienne, que nous croyons pouvoir la soutenir devant le terrible, le juste & l'impartial jugement du grand Dieu.

Soumettant au reste cette sentence que nous rendons, & cette condamnation que nous faisons, à la souveraine puissance, à la volonté, & à la clémente revision de Sa Majesté Czarienne notre très-clément Monarque.

PAIX DE NEUSTADT.

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité.

Soit notoire par les présentes, que comme il s'est élevé il y a plusieurs années une guerre sanglante, longue & onéreuse entre Sa Majesté le feu Roi Charles XII. *de glorieuse mémoire, Roi de Suède, des Gots & des Vandales, &c. ses Successeurs au Trône de Suède, Madame Ulrique, Reine de Suède, des Gots & des Vandales, &c. & le Royaume de Suède, d'une part; & entre Sa Majesté Czarienne* Pierre premier, *Empereur de toute la Russie, &c. & l'Empire de Russie, de l'autre part : les deux Parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, & par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent; & il a plû à la Providence Divine de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs Ministres-Plénipotentiaires, pour traiter & conclurre une paix ferme, sincère & stable, & une amitié éternelle entre les deux Etats, provinces, pays, vassaux, sujets & habitans; savoir* Mr. Jean Lilienfted, *Conseiller de Sa Majesté le Roi de Suède, de son Royaume & de sa Chancellerie, & Mr. le Baron* Otto Reinhol Stroemfeld, *Intendant des Mines de cuivre & des fiefs des Dalders, de la part de sadite Majesté; & de la part de Sa Majesté Czarienne, Mr. le Comte* Jacob Daniel Bruce, *son Aide-de-Camp Général, Président des Colléges des mineraux & des Manufactures, & Chevalier des Ordres de St. André & de l'Aigle Blanc, & Mr.* Henri-Jean-Fréderic Osterman, *Conseiller Privé de la Chancellerie de Sa Majesté Czarienne : lesquels Ministres Plénipotentiaires s'étant assemblés à Neustadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; & après avoir*

imploré l'assistance divine, ils ont mis la main à cet important & très-salutaire ouvrage & ont conclu, par la grace & la bénédiction de Dieu, la Paix suivante, entre la Couronne de Suède & Sa Majesté Czarienne.

Art. I. *IL y aura dès à présent, & jusqu'à perpétuité, une Paix inviolable par terre & par mer, de même qu'une sincère union & une amitié indissoluble, entre Sa Majesté le Roi* Fréderic Premier, *Roi de Suède, des Gots & des Vandales, ses Successeurs à la Couronne & au Royaume de Suède, ses domaines, provinces, pays, villes, vassaux, sujets & habitans, tant dans l'Empire Romain, que hors dudit Empire, d'une part; & Sa Majesté Czarienne* Pierre Premier, *Empereur de toute la Russie, &c. ses Successeurs au Trône de Russie, & tous ses pays, villes, vassaux, sujets & habitans, d'autre part: De sorte qu'à l'avenir, les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il se commette aucune hostilité, secrettement ou publiquement, directement ou indirectement, soit par les leurs ou par les autres: elles ne donneront non plus aucun secours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, sous quelque prétexte que ce soit, & ne feront avec eux aucune alliance qui soit contraire à cette paix: mais elles entretiendront toûjours entre elles une amitié sincère, & tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage & la sûreté mutuelle; comme aussi de détourner, autant qu'il leur sera possible, les dommages & les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre Puissance.*

II. *Il y a de plus, de part & d'autre, une Amnistie générale des hostilités commises pendant la guerre, soit par les armes ou par d'autres voyes, de sorte qu'on ne s'en ressouviendra ni s'en vengera jamais; particuliérement à l'égard de toutes les personnes d'Etat & des sujets, de quelque nation que ce soit, qui sont entrés au service de l'une des deux parties pendant la guerre, & qui par cette démarche se sont rendus ennemis de l'autre partie; excepté les Cosa-*

ques Russiens qui ont passé au service du Roi de Suède, Sa Majesté Czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fussent compris dans cette Amnistie générale, nonobstant toutes les instances qui ont été faites de la part du Roi de Suède en leur faveur.

III. *Toutes les hostilités, tant par mer que par terre, cesseront ici & dans le grand Duché de Finlande, dans quinze jours, ou plus tôt, s'il est possible, après la signature de cette Paix; mais dans les autres endroits, dans trois semaines, ou plus tôt, s'il est possible, après qu'on aura fait l'échange de part & d'autre : pour cet effet, on publiera d'abord la conclusion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vint à commettre quelque hostilité par mer ou par terre, de l'un ou de l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette paix; mais on sera obligé de restituer & les hommes & les effets, pris & enlevés après ce tems-là.*

IV. *Sa Majesté le Roi de Suède cede par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au Trône & au Royaume de Suède, à Sa Majesté Czarienne & ses successeurs à l'Empire de Russie, en pleine, irrévocable & éternelle possession, les provinces qui ont été conquises & prises par les armes de Sa Majesté Czarienne dans cette guerre, sur la Couronne de Suède; savoir, la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, & une partie de la Carelie; de même que le district du fief de Wybourg, spécifié ci-dessous dans l'article du réglement des limites: les villes & forteresses de Riga, Dunamunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Wybourg, Kexholm, & les autres villes, forteresses, ports, places, districts, rivages, & côtes apartenans auxdites provinces, comme aussi les isles d'Oesel, Dagoe, Moen, & toutes les autres isles depuis la frontière de Courlande, sur les côtes de Livonie, Estonie & Ingermanie, & du côté oriental de Revel, sur la mer qui va à Wybourg, vers le Midi & l'Orient; avec tous les habitans qui se trouvent dans ces isles, & dans les susdites provinces, villes & places; & généralement toutes leurs*

apartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens, sans aucune exception, ainsi que la Couronne de Suède les a possedés.

Pour cet effet, Sa Majesté le Roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus solemnelle, tant pour soi, que pour ses successeurs & pour tout le Royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues jusques ici, ou peuvent avoir sur lesdites provinces, isles, pays, & places, dont tous les habitans seront, en vertu des présentes, déchargés du serment qu'ils ont prêté à la Couronne de Suède; de sorte que Sa Majesté & le Royaume de Suède ne pourront plus se les attribuer dès à présent, ni les redemander à jamais, sous quelque prétexte que ce soit, mais ils seront & resteront incorporés à perpétuité à l'Empire de Russie; & Sa Majesté & le Royaume de Suède s'engagent par les présentes, de laisser & maintenir toûjours Sa Majesté Czarienne & ses successeurs à l'Empire de Russie dans la paisible possession desdites provinces, isles, pays & places, & l'on cherchera, & remettra à ceux qui seront autorisés de Sa Majesté Czarienne, toutes les archives & papiers qui concernent principalement ces pays, lesquels ont été enlevés & portés en Suède pendant cette guerre.

V. Sa Majesté Czarienne s'engage en échange, & promet de restituer & d'évacuer à Sa Majesté & à la Couronne de Suède, dans le terme de quatre semaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plus tôt, s'il est possible, le grand Duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réservée ci-dessous dans le réglement des limites, laquelle appartiendra à Sa Majesté Czarienne; de sorte que Sa Majesté Czarienne, & ses successeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention sur ledit Duché, sous quelque prétexte que ce soit. Outre cela, Sa Majesté Czarienne s'engage & promet de faire payer promptement, infailliblement, & sans rabais, la somme de deux millions d'écus, aux autorisés du Roi de Suède, pourvu qu'ils produisent & donnent les quittances valables, dans les termes fixés, & en telles sortes de monnoye, dont on est convenu par un arti-

cle séparé, lequel est de la même force, comme s'il étoit inséré ici de mot à mot.

VI. *Sa Majesté le Roi de Suède s'est aussi réservée à l'égard du commerce, la permission pour toûjours, de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel & Arensbourg, pour cinquante mille roubles : lesquels grains sortiront desdites places, sans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suède, moyennant une attestation, par laquelle il paraisse qu'ils ont été achetés pour le compte de Sa Majesté Suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de cet achat de la part de Sa Majesté le Roi de Suède : ce qui ne se doit pas entendre des années, dans lesquelles Sa Majesté Czarienne se trouverait obligée par manque de recolte, ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement à toutes les nations.*

VII. *Sa Majesté Czarienne promet aussi de la manière la plus solemnelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques du Royaume de Suède, ni de la forme de Régence qui a été réglée & établie sous serment, & unanimement par les Etats dudit Royaume : Qu'elle n'assistera personne, en aucune manière, qui que ce puisse être, ni directement ni indirectement ; mais qu'elle tâchera d'empêcher & de prévenir tout ce qui y est contraire, pourvû que cela vienne à la connoissance de Sa Majesté Czarienne ; afin de donner par-là des marques évidentes d'une amitié sincère & d'un véritable voisin.*

VIII. *Et comme on a, de part & d'autre, l'intention de faire une paix ferme, sincère & durable, & qu'ainsi il est très-nécessaire de régler tellement les limites, qu'aucune des deux parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune possede paisiblement ce qui lui a été cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer, que les deux Empires auront dès à présent & à jamais les limites suivantes, qui commencent sur la côte Septentrionale de Sinus Finicus près de Wickolax : d'où elles s'étendent à une demi-lieuë du rivage de la mer dans le pays, & à la distance d'une demi-lieuë de la mer*

jusques vis-à-vis de Willayoki, & de-là plus avant dans le pays; en sorte que du côté de la Mer & vis-à-vis de Rohel, il y aura une distance de trois quarts de lieuë dans une ligne diamétrale jusqu'au chemin qui va de Wybourg à Lapstrand, à la distance de trois lieuës de Wybourg, & qui va dans la même distance de trois lieuës vers le Nord par Wybourg dans une ligne diamétrale jusqu'aux anciennes limites qui ont eté ci-devant entre la Russie & la suède, & même avant la réduction du fief de Kexholm sous la domination du Roi de suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieuës; de-là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm jusqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Russie & la suède; tellement que sa Majesté le Roi & le Royaume de suède posséderont toûjours tout ce qui est situé vers l'Oüest & le Nord au-delà des limites spécifiées, & sa Majesté Czarienne & l'Empire de Russie posséderont à jamais ce qui est situé en deça, du côté d'Orient & du sud. Et comme sa Majesté Czarienne cède ainsi à perpétuité à sa Majesté le Roi & au Royaume de suède une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'Empire de Russie, elle promet de la manière la plus solemnelle, pour soi & ses successeurs au Trône de Russie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, sous quelque prétexte que ce soit; mais ladite partie sera & restera toûjours incorporée au Roiaume de suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, ils resteront sur le même pied qu'ils étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux Empires. On est convenu de plus, de nommer des Commissaires de part & d'autre, immédiatement après la ratification du Traité principal, pour régler les limites de la manière susdite.

IX. sa Majesté Czarienne promet en outre, de maintenir tous les habitans des Provinces de Livonie, d'Estonie & d'Oesel, nobles & roturiers, les villes, Magistrats & les corps des métiers, dans l'en-

tiere jouïssance des privilèges, coutumes & prérogatives, dont ils ont joui sous la domination du Roi de suède.

X. *On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences, dans les Pays qui ont été cédés; mais on y laissera & maintiendra la Religion Evangelique, de même que les Eglises, les écoles & ce qui en dépend, sur le même pié qu'elles étaient du tems de la dernière Régence du Roi de suède, à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la Religion Grecque.*

XI. *Quant à la réduction & liquidation qui se firent du tems de la Régence précédente du Roi de suède en Livonie, Estonie, & Oesel, au grand préjudice des sujets & des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu Roi de suéde de glorieuse mémoire à donner l'assurance par une patente qui fut publiée le 13. Avril 1700.*, que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués, étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard; *& alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la possession de leurs biens confisqués;) sa Majesté Czarienne s'engage & promet de faire rendre justice à un chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, & la peut vérifier duëment; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.*

XII. *On restituera aussi incessamment, en conformité de l'Amnistie qui a été accordée & réglée ci-dessus dans l'article second, à ceux de Livonie, d'Estonie, & de l'Isle d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du Roi de suède, les biens, terres & maisons qui ont été confisqués & donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces, que dans celles de Nerva & Wybourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voyes, sans aucune exception & restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en suède, ou en prison, ou quelque autre part, après que*

chacun se sera auparavant légitimé auprès du Gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit; mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre & après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la possession de leurs biens ou terres, seront obligés de rendre hommage à sa Majesté Czarienne, leur souverain d'à présent, & de se comporter au reste comme de fideles vassaux & sujets: Après qu'ils auront prêté le serment accoûtumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés & amis de l'Empire de Russie, & de s'engager au service des Puissances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y sont déja engagés, suivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à sa Majesté Czarienne, on fixe & on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la Paix, pour vendre dans ce tems-là leurs biens, terres, & ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, sans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances & statuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir, qu'un héritage fut dévolu suivant les droits du pays à quelqu'un, & que celui-ci n'eût pas prêté le serment de fidélité à sa Majesté Czarienne, il sera obligé de le faire à l'entrée de son héritage, ou de vendre ces biens dans l'espace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent sur des terres situées en Livonie, Estonie, & dans l'Isle d'Oesel, & qui en ont reçu des contracts légitimes, jouïront paisiblement de leurs hypothéques, jusqu'à ce qu'on leur en paye & le capital & l'intérêt; mais ces hypothéquaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui sont échus pendant la guerre, & qui ne sont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'administration des biens susdits, seront obligés de rendre hommage à sa Majesté Czarienne. Tout ceci s'entend aussi de ceux qui restent sous la domination de sa Majesté Czarienne,

lesquels auront la même liberté de disposer des biens qu'ils ont en suède & dans les Pays qui ont été cédés à la Couronne de suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra aussi réciproquement les sujets des parties pacifiantes qui ont de justes prétentions dans les pays des deux Puissances, soit au public, ou à des personnes particulières, & on leur rendra une prompte justice, afin qu'un chacun soit ainsi mis & remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. *Toutes les contributions en argent cesseront dans le grand Duché de Finlande, que sa Majesté Czarienne restitue, suivant l'article V. à sa Majesté le Roi & au Royaume de suède, à compter depuis la date de la signature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres & les fourages nécessaires aux troupes de sa Majesté Czarienne, jusqu'à ce que ledit Duché soit entièrement évacué, sur le même pié que cela s'est pratiqué jusqu'ici; & l'on défendra & inhibera sous des peines très-rigoureuses, d'enlever à leur délogement aucuns Ministres ni paysans de la nation Finlandoise, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laissera toutes les forteresses & Châteaux de Finlande dans le même état où ils sont à présent; mais il sera permis à sa Majesté Czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays & Places, tout le gros & petit canon, leurs attirails, magazins, & autres munitions de guerre que sa Majesté Czarienne y a fait transporter, de quelque nom que ce soit. Pour cette fin & pour le transport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux & les chariots nécessaires jusqu'aux frontières. Même, si l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme stipulé, & qu'on fût obligé d'en laisser une partie en arrière, elle sera bien gardée, & remise ensuite à ceux qui sont autorisés de sa Majesté Czarienne, dans quelque tems qu'elle le souhaite, & en sera aussi transporter ladite partie jusqu'aux frontières. En cas que les troupes de sa Majesté Czarienne ayent trouvé & envoyé hors du Pays quelques Archives & papiers, touchant le grand Duché de*

Finlande, elle en sera faire une exacte recherche; & fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux qui sont autorisés de Sa Majesté le Roi de Suède.

XIV. *Tous les prisonniers de part & d'autre, de quelque nation, condition & état qu'ils soient, seront élargis immédiatement après la ratification de ce Traité de paix, sans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution suffisante pour le payement d'icelles. On leur fournira gratis de part & d'autre, les chevaux & les chariots nécessaires dans le tems fixé pour leur départ, à proportion de la distance des places où ils se trouvent actuellement, jusqu'aux frontières. Touchant les prisonniers qui ont embrassé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont dessein de rester dans les Etats de l'une ou de l'autre Partie, ils auront indifféremment cette permission-là. Ceci s'entend aussi de tous ceux qui ont été enlevés de part & d'autre pendant cette guerre, lesquels pourront aussi ou rester où ils sont, ou retourner chez eux; excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embrassé la Religion Grecque, Sa Majesté Czarienne le voulant ainsi; pour laquelle fin les deux Parties pacifiantes feront publier & afficher des Edits dans leurs Etats.*

XV. *Sa Majesté le Roi & la République de Pologne, comme Alliés de Sa Majesté Czarienne, sont compris expressément dans cette Paix, & on leur réserve l'accès, tout de même, comme si le Traité de Paix à renouveller entre eux & la Couronne de Suède eût été inséré ici de mot à mot. Pour cette fin, cesseront toutes les hostilités de quelque nom qu'elles soient, partout & dans tous les Royaumes, pays, & domaines qui appartiennent aux deux Parties pacifiantes, & qui sont situés tant dans l'Empire Romain que hors de l'Empire Romain, & il y aura une paix stable & durable entre les susdites deux Couronnes. Et comme aucun Ministre Plénipotentiaire de la part de S. M. & la République de Pologne n'a assisté au Congrès de Paix qui s'est tenu à Neustadt,*

& qu'ainsi on n'a pû renouveller à la fois la paix entre S. M. le Roi de Pologne & la Couronne de Suède par un Traité solemnel, S. M. le Roi de Suède s'engage & promet d'envoyer au Congrès de Paix ses Plénipotentiaires, pour entamer les Conférences dès qu'on aura concerté le lieu du Congrès, afin de conclurre sous la médiation de S. M. Czarienne une paix durable entre ces deux Rois, à condition que rien n'y soit contenu qui puisse porter du préjudice à ce Traité de Paix perpétuelle fait avec S. M. Czarienne.

XVI. *On réglera & on confirmera la liberté du Commerce qu'il y aura par mer & par terre, entre les deux Puissances, leurs Etats, Sujets & Habitans, dès qu'il sera possible, par le moyen d'un Traité à part sur ce sujet, à l'avantage des Etats de part & d'autre : mais en attendant, il sera permis aux sujets Russiens & Suédois de trafiquer librement dans l'Empire de Russie & dans le Royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce Traité de Paix, en payant les droits ordinaires de toutes sortes de marchandises ; de sorte que les Sujets de Russie & de Suède jouiront réciproquement des mêmes privilèges & prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des susdits Etats.*

XVII. *La Paix étant conclue, on restituera de part & d'autre aux Sujets de Russie & de Suède, non-seulement les magazins qu'ils avaient avant la naissance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux Puissances, mais on leur permettra aussi d'établir des magazins dans les villes, forts & autres places qui sont sous la domination de S. M. Czarienne & du Roi de Suède.*

XVIII. *En cas que des vaisseaux de guerre ou marchands Suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens sur les côtes & rivages de Russie, les sujets de S. M. Czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours & d'assistance, de sauver l'équipage & les effets, autant qu'il leur sera possible, & de rendre fidélement ce qui a été poussé à terre, s'ils le reclament,*

moyennant une recompense convenable. Les sujets de S. M. le Roi de Suède en feront autant à l'égard des vaisseaux & des effets Russiens qui ont le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, & pour prévenir toute insolence, vol & pillage, qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens. S. M. Czarienne & le Roi de Suède feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, & feront punir arbitrairement les infracteurs.

XIX. *Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux Parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu & résolu, que si les vaisseaux de guerre Suédois, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent doresnavant une des forteresses de S. M. Czarienne, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse Russienne; & vice versâ, si les vaisseaux de guerre Russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent doresnavant une des forteresses de Sa Majesté le Roi de Suède, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la forteresse Suédoise. En cas que les vaisseaux Suédois & Russiens se rencontrent en mer, ou en quelque port ou autre endroit, ils se salueront les uns les autres de la salve ordinaire, de la même manière que cela se pratique en pareil cas entre la Suède & le Dannemark.*

XX. *On est convenu de part & d'autre, de ne plus défrayer les Ministres des deux Puissances comme auparavant; leurs Ministres, Plénipotentiaires & Envoyés, sans ou avec caractère, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes & toute leur suite, tant en voyage qu'à la Cour, & dans la Place où ils ont ordre d'aller résider; mais si l'une ou l'autre des deux parties reçoit à tems la nouvelle de la venue d'un Envoyé, Elles ordonneront à leurs sujets de lui donner toute l'assistance dont il aura besoin, afin qu'il puisse continuer sûrement sa route.*

XXI. *De la part de Sa Majesté le Roi de Suède, on comprend aussi dans ce Traité de Paix Sa Majesté le Roi de la* Grande-Bretagne, *à la réserve des griefs qu'il y a entre Sa Majesté Czarienne & ledit Roi, dont on traitera directement, & l'on tâchera de les terminer amiablement. Il sera permis aussi à d'autres Puissances, qui seront nommées par les deux Parties pacifiantes dans l'espace de trois mois, d'accéder à ce Traité de Paix.*

XXII. *En cas qu'il survienne à l'avenir quelque différend entre les Etats & les sujets de* Suède *& de* Russie, *cela ne dérogera pas à ce Traité de Paix éternelle; mais il aura & tiendra sa force & son effet, & on nommera incessamment des Commissaires de part & d'autre, pour examiner & vuider équitablement le différend.*

XXIII. *On rendra aussi dès à présent tous ceux qui sont coupables de trahisons, meurtres, vols & autres crimes, & qui passent de la* Suède *en* Russie, *& de la* Russie *en* Suède, *seuls ou avec femmes & enfans; en cas que la partie lésée du Pays d'où ils se sont évadés, les réclame, de quelque Nation qu'ils soient, & dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes & enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.*

XXIV. *L'échange des Ratifications de cet Instrument de Paix se fera à* Neustadt *dans l'espace de trois semaines, à compter de la signature, ou plutôt s'il est possible. En foi de tout ceci, on a dressé deux Exemplaires de la même teneur de ce Traité de Paix, lesquels ont été confirmés par les Ministres Plénipotentiaires de part & d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs Maîtres, qui les avaient signés de leurs mains propres, & y avaient fait apposer leurs Sceaux.* Fait à *Neustadt* le 30. Août 1721. V. St., depuis la Naissance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.
OTTO-REINHOLD STROEMFELD.
JACOB-DANIEL BRUCE.
HENRI-JEAN-FREDERIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE PREMIER,

pour le couronnement de l'Impératrice CATHERINE.

NOus *Pierre premier* Empereur & Autocrateur de toute la Russie, &c. : Savoir faisons à tous les Ecclésiastiques, Officiers civils & militaires, & autres de la nation Russienne, nos fidèles sujets. Personne n'ignore l'usage constant & perpétuel établi dans les Royaumes de la Chrétienté, suivant lequel les Potentats font couronner leurs épouses, ainsi que cela se pratique actuellement, & l'a été diverses fois dans les tems reculés par les Empereurs de la véritable croyance Grecque, savoir l'Empereur *Basilide*, qui a fait couronner son épouse *Zénobie*; l'Empereur *Justinien*, son épouse *Lupicine*; l'Empereur *Héraclius*, son épouse *Martine*; l'Empereur *Léon le philosophe*, son épouse *Marie*; & plusieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne Impériale sur la tête de leurs épouses, mais dont nous ne ferons point mention ici, à cause que cela Nous menerait trop loin.

Il est aussi connu jusqu'à quel point Nous avons exposé notre propre personne, & affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt-un ans consécutifs; laquelle Nous avons terminée, par le secours de Dieu, d'une manière si honorable & si avantageuse, que la Russie n'a jamais vû de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre : L'Impératrice *Catherine*, notre très-chere épouse, Nous a été d'un grand secours dans tous ces dangers, non-seulement dans ladite guerre, mais encore dans quelques autres

expéditions, où Elle nous a accompagné volontairement, & Nous a ſervi de conſeil autant qu'il a été poſſible, nonobſtant la faibleſſe du ſexe; particuliérement à la bataille contre les Turcs ſur la rivière de *Pruth*, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, & celle des Turcs compoſée de deux cent ſoixante & dix mille hommes : Ce fut dans cette circonſtance déſeſpérée, qu'Elle ſignala ſurtout ſon zèle par un courage ſupérieur à ſon ſexe, ainſi que cela eſt connu à toute l'armée & dans tout notre Empire. *A ces cauſes*, & en vertu du pouvoir que Dieu Nous a donné, Nous avons réſolu d'honorer notre épouſe de la couronne Impériale, en reconnaiſſance de toutes ſes peines; ce qui, s'il plait à Dieu, ſera accompli cet hiver à Moſcou; & nous donnons avis de cette réſolution à tous nos fidèles ſujets, en faveur deſquels notre affection Impériale eſt inaltérable.



TABLE DES MATIERES,

contenues dans l'Histoire de PIERRE LE GRAND.

A.

Fin de la Table des Matières.

TABLE

Des Piéces contenues en la seconde portion de ce second volume.

HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE SOUS PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Cet ouvrage
est propriété de la
SOCIETE VAUDOISE D'HISTOIRE
ET D'ARCHEOLOGIE
